

Les grands hommes en robe de chambre. Henri IV, Louis XIII et Richelieu

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at [http : //books . google . corn/](http://books.google.com/)

A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. À propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse] ht tp : //books .google . corn

The text on this page is estimated to be only 7.48% accurate

ili ^mm MM^tB^ i! 1 1 1 r-ri ^ /. »^, ;:j =4 i 1 ^^3 N;
^ES^Jm««ïmsS i Êpi i \^^, iiiiiimiMiiii y

The text on this page is estimated to be only 0.79% accurate

y, *-• ■ iA.---^: .. /W^i^^: f xi^ ^^ Àft Va. A, \\é^ ^ 1 ^ WV



The text on this page is estimated to be only 16.00% accurate

^8 eOlikeCTION MIOHEb LÉVY OEUVRES COMPLÈTES
D'ALEXANDRE DUMAS

The text on this page is estimated to be only 22.50% accurate

(EITTRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS PUBLIÉES
DANS LA COLLECTION MICHEL LiVT Vol. Aclé 1 Amaury 1 Ange
Pitou S Ascanio S ATentures de John Davys S Les Baleiniers 3 Le BATard
de Mauléon 5 Black 1 La Bouillie de la comtesse Berthe, 1 La Boule de
neige 1 Bric-à-Brac 2 Un Cadet de famille Z Le Capitaine Pamphile 1 Le
Capitaine Paul 1 Le Capitaine Richard 1 Catherine Blum 1 Causeries 3
Cécile 1 Charies le Téméraire 3 Le Chasseur de sauvagine 1 Le Château
d'Eppstein 2 Le Chevalier d'Harmental 2 L« CJievaUer de Maison-Rouge
.... 3 Le Collier de la reine 3 La Colombe — Adam le Calabrais. 1 Les
Compagnons de Jéhu ? Le Comte de Monte-Cristo 0 La Comtesse de
Charny (i La Comtesse de Salisbury 3 Lef Confessions de la marquise.. . 3
Conscience l'Innocent 3 La Dame de Monsoreau. 5 La Dame de Volupté 3
Les Deux Diane 5 Les Deux Reines 3 Dieu dispose 3 Le Drame de 93 3 Les
Drames de la mer 1 La Femme au collier de velours.. 1 Fernande i Une Fille
du régent i Le Fils du forçat 1 Les Frères corses 1 Gabriel Lambert i Gaule
et France t Georges 1 Un GilBlas. en Californie 1 Les Grands Hommes en
robe de chambre — César 3 — Henri IV, Louis XIII et Richelieu. 2 La
Guerre des femmes 3 Hi stoire d'un casse - noisette 1 L'Horoscope 1
Impressions de Yojage : — Une Année à Florence 1 — L'Arabie Heureuse 5
— Les Bords du Rhin 8 — Le Capitaine Arena 1 — Le Caucase 3 — Le
Corricolo 3 • — Le Midi de la France 3 Voï. Impressions de Voyage : — De
Paris A Cadix 2 — Quinze jours au Sinaï 1 -< En Russie % — Le Speronare
3 — En Suisse n — Le Véloce 2 — La Villa Palmieri i Ingénue 2 Isabel de
Bavière 2 Italiens et Flamands 2 Ivanhoe de W. Scott {Traduction] . 2 Jane
1 Jehanne la Pucelle 1 Louis XIV et son Siècle A Louis XV et sa Cour 2
Louis XVI et la Révolution S Les Louves de Maohecoul 3 Madame de
Chambiov 2 La Maison de glace . . * 2 Le Maître d'armes 1 Les Mariages du
père Olifu 1 Les Médicis 1 Mes Mémoires 10 Mémoires d'une aveugle 2
Mémoires de Garibaldi 2 Mémoires d'un médecin (Balsamo). 5 Le Meneur
de loups Les Mille et un Fantômes Les Mohicans de Paris • . Les Morts
vont vite Napoléon l'ne Nuit à Florence Olympe de Clèves Le' Page du duc
de Savoie Le Pasteur d'Ashbonm Pauline et Pascal Bruno Un Pays inconnu
Le Père Gigogne Le Père la Ruine La Princesse de Monaco La Princesse
Flora Les Quarante-Cinq La Régence La Reine Margot La Route de
Varennas Le Salteador Salvator Souvenirs d'Antony Les Stuarts Sultanetta

Sylvandire Le Testament de M. Chanvelin. . . . Trois Maîtres Les Trois
Mousquetaires Le Trou de l'enfer La Tulipe noire Le Vicomte de
Bragelonne 6 La Vie au désert 2 Une Vie d'artiste. 1 Vingt ans après 3
Clicht. — hnpr. de MAmuGR Loienon et C»», me dn Bac-d'Asnières, 13.

The text on this page is estimated to be only 17.03% accurate

LES GRANDS HOMMES EN ROBE DE CHAMBRE HENRI
IV LOUIS XIII ET RICHELIEU ALEXANDRE DUMAS & PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS RUE VIVIENNE, 2
BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 13 A LA LIBRAIRIE
NOUVELLE 1866 Tous droits réservés

LES GRANDS HOMMES . EN ROBE DE CHAMBRE —

LOUIS XIII ET RICHELIEU — VI Il nous serait difficile de dire où le roi Louis XIII en était de rimportante affaire qui l'occupait en ce moment, quand arriva une lettre datée de Loches, par laquelle la reine mère mandait à son fils qu'ayant souffert à Blois toutes les incommodités d'une véritable prison, elle avait cru devoir prier son cousin, le duc d'Épernon, de la tirer de là, et de permettre qu'elle se retirât à Angoulême. C'était tout simplement l'annonce d'une guerre civile qui arrivait par la poste. De Luynes eut grand' peur; il sentait bien que c'était lui principalement qui était menacé. Il était donc fort triste lorsque, en rentrant chez sa femme, après cette nouvelle reçue, il y trouva, un capucin qui l'attendait. Comme ce n'était point la société ordinaire de la belle Marie de Rohan, de Luynes s'informa quel était cet homme. T. II. i

2 LES GRANDS HOMMES C'était François Leclerc du

Tremblay, dit le père Joseph, le même qui fut depuis l'Éminence grise. Il venait offrir à de Luynes un moyen de faire sa paix avec Marie de Médicis. — Lequel? demanda de Luynes. — C'est d'envoyer près d'elle monseigneur de Luçon. — Je crains son ambition, dit de Luynes. — Bon! répondit le père Joseph, il veut être cardinal, voilà tout. — Soit, s'il ne désire que cela, répondit de Luynes, on le fera cardinal. Aussitôt, il écrivit à l'évêque de Luçon de se rendre près de la reine à Angoulême ; et, au bas de la lettre, le roi écrivit de sa main : i Je vous prie de croire que ce que dessus est ma volonté, et que vous ne me sauriez faire un plus grand plaisir que de l'exécuter. » Richelieu partit en poste, arriva aux portes d'Angoulême, mais, avant de les franchir, demanda au duc d'Épernon la permission d'entrer dans Angoulême. Celte déférence conquist d'Épernon au pieux évêque, qu'il invita à descendre chez lui. Le lendemain, l'évoque de Luçon était chancelier de la reine mère. Le père Joseph ne s'était pas trompé : un accord fut ménagé entre le roi et la reine mère. Louis XIII se rendit en personne à Gouvière, château voisin de Tours et appartenant au duc de Montbazou, et il y trouva Marie de Médicis, qui l'attendait. — Mon fils, dit la reine mère en apercevant Louis XIII, TOUS êtes bien grandi depuis que je ne vous ai vu. •=-* Madame, répondit le roi, c'est pour votre service* Bt) à ces mots, la mère et le fils s'embrassèrent comme des gens qui ne se sont pas vus depuis deux ans. Deux petits événements arrivèrent sur ces entrefaites, mais qui ne changèrent rien à la marche des choses. Thémis, qui prétendait que l'évêque de Luçon lui avait

LOUIS Xin ET RICHELIEU 3 manqué de parole, demanda une explication à ce sujet au marquis de Richelieu, frère aîné de l'évêque de Luçon. Le marquis de Richelieu n'aimait pas Thémises ; l'explication qu'il lui donna fut de mettre Tépée à la main. Thémises en fit autant. A la troisième passe, le marquis de Richelieu reçut un coup d'épée à travers le corps, et expira sur-le-champ, Voilà pour le premier événement. Le second fut ce qu'on appela la drôlerie des Ponts-de-Cé. Ne prenons du traité de paix entre la mère et le fils que ce qu'il nous importe de savoir : « M. d'Épernon rentrerait en grâce. L'archevêque de Toulouse et l'évêque de Luçon recevraient chacun un chapeau de cardinal. Madame Vignerot de Pont-Goulay, nièce de Richelieu, dotée par la reine mère de deux cent mille livres, épouserait Gombalet, neveu de de Luynes. Antoine du Roux de Gombalet était fort laid, fort mal bâti; il était tout couperosé, et ne possédait absolument que ce que lui apportait sa femme. Il en résulta que celle-ci le prit dans une effroyable aversion et que, quand son mari fut tué en combattant contre les huguenots, de peur que, par quelque raison d'État, on ne la sacrifiât encore, elle fit vœu de ne point se remarier et de se faire carmélite. Dès lors, — sans cependant couper un seul de ses cheveux, qu'elle avait fort beaux, — elle s'habilla aussi modestement qu'aurait pu le faire une dévote de cinquante ans, portant une robe d'étamine, ne levant jamais les yeux, et, dame d'atours de la reine mère, ne bougeant point de la cour avec ce costumelà. Cette manière de faire dura assez longtemps. Mais, comme la jeune veuve semblait devenir de plus en plus belle; que son oncle, de son côté, devenait de plus en plus puissant, elle commença de porter des languettes, laissa passer une

4 LES GRANDS HOMMES boucle, mit un ruban, prit des babits, puis, enfin, établit cette coutume qu'en France les veuves portent toute sorte de couleurs, hors le vert. Enfin, le duc de Richelieu ayant été déclaré premier ministre, le comte de Béthune la demanda en mariage ; puis le comte de Sault, qui fut, depuis, M. de Lesdiguières. Mais elle voulait épouser le comte de Soissons, et peut-être la chose se fût-elle faite, si Combalet n'eût été de si petite condition. Aussi essaya-t-on de faire croire que le mariage n'avait pas été consommé ; et Dulot, qui inventa les bouts-rimés, et que l'on appelait le poète archiépiscopal, parce qu'il était attaché à la maison du cardinal de Retz, archevêque de Paris, Dulot fit l'anagramme de son nom, et dans Marie de Vignerot, trouva : vierge de ton mari. Mais tout cela ne décida point M. le comte de Soissons. — Il est vrai que Dulot n'était pas un irréfutable prophète. Il avait, été autrefois prêtre en Normandie, Là, tout en disant sa messe, il faisait, comme précepteur, l'éducation de l'abbé de Tilliers, beau-Frère du maréchal de Bassompierre. Un jour, soit qu'il fût distrait, soit que la vérité l'emporta[^] au lieu de dire : — Dominus vohiscum ! Il dit : — M. de Tilliers, vous êtes un sot ! Il perdit du coup sa place et sa cure. Alors, avec cinq sous dans sa poche, comme le Juif errant, il partit pour Rome, et il en revint avec dix. [^] Il s'intitulait cardinal noir. Il entra dans la maison du cardinal de Retz, où on le traitait comme un fou ; les laquais ne se gênaient même pas pour lever la main sur lui. Une fois, il se présenta tout furieux dans le cabinet de l'archevêque.

LOUIS XIII ET RICHELIEU ;> — Monseigneur, dit-il, vos coquins de laquais Tiennent d'être assez insolents pour me battre en ma présence! Il se laissait donner des croquignoles sur le nez à un sou la pièce ; mais, un jour, comme le marquis de Fosseuse se livrait à cette distraction, il lui prit un accès de rage, et, saisissant une canne, il rossa effroyablement le marquis. Après quoi, il s'écria tout fier : — Bon! je me vanterai maintenant d'avoir donné du bâton à rainé de la maison de Montmorency ! Il avait la conviction qu'il finirait par être pendu ; cela tenait à ce qu'il croyait que toute prédiction écrite devait arriver. On écrivit sur une pierre : Dulot sera pendu ; puis on enterra la pierre, et, un jour, on déterra cette pierre devant lui. Il avait pris son parti de cette mort, et, dans presque tous les bouts-rimés qu'il faisait, il constatait que c'était par la corde qu'il devait finir ; seulement, lorsqu'on lui disait que ce serait le père Bernard qui l'assisterait dans cette fùcheuse conjoncture, il était fort triste, parce qu'il détestait le père Bernard. Un jour qu'on lui chantait l'antienne accoutumée : « Dulot, tu seras pendu, et ce sera le père Bernard qui t'assistera in articula mortis ! » — Eh bien, non, dit-il, j'aime mieux ne pas être pendu ! Il quitta le coadjuteur pour M. de Metz, et mourut d'un petit coup que lui donna un soldat à la tête, en essayant de lui voler trois ou quatre sous qu'il avait dans sa poche. En attendant; madame de Gombalet renouvelait tous les ans son vœu ; elle le renouvela sept ans de suite ! ce qui n'empêchait point qu'on ne continuât à médire d'elle et de son oncle. Richelieu aimait fort les femmes, et craignait le scandale ; la parenté justifiait les visites fréquentes ; il adorait les fleurs, et madame de Gombalet avait, une fois sa robe de carmélite l.

6 LES GRANDS HOMMES mise à bas, les plus beaux bouquets du monde sur sa gorge découverte. Un soir, que le cardinal sortait fort tard de chez madame de Chevreuse, on l'entendit, malgré l'heure avancée, dire à son cocher : — Chez madame de Combalet. — Si tard ? cria madame de Chevreuse. — Oui, répondit le cardinal ; peste ! que dirait-elle si je n'y allais ? Au moment de sa grande brouille avec le cardinal, la reine mère eut l'idée de faire enlever madame de Combalet, un jour que celle-ci devait aller à Saint-Cloud ; car, disait-elle, il ne lui serait pas difficile de mettre le cardinal à la raison[^] du moment qu'elle serait maîtresse de tout ce qu'il aimait. Le célèbre médecin Guy-Patin, qui avait soigné le cardinal, a écrit sur lui ces lignes : « Le cardinal, deux ans avant que de mourir, avoit encore trois maîtresses[']. la première étoit sa nièce ; la seconde étoit la Picarde, à savoir la femme de M. le maréchal de Chaulnes, et la troisième, une certaine belle fille parisienne nommée Marion Delorme, » Et il ajoute, en forme de sentence : « Tant il y a que messieurs les bonnets rouges sont de bonnes têtes. — Verè cardinales isti sunt carnales, » M. de Brézé (quoique madame de Combalet fût la nièce de sa femme) en devint amoureux à outrance, et ce fut lui qui répandit une partie des histoires qui coururent sur elle et son oncle. Il prétendait, devant la reine, qu'elle avait eu quatre enfants du cardinal. — Oh ! répondit la reine, ne prenez pas les méchancetés de M. de Brézé à la lettre ; il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'il dit. Et il en résulta cette épigramme :

LOUIS XIII ET RICHELIEU Philis, pour soulager sa peine, Hier» se plaignait à la reine . Que Brézé disait hautement Qu'elle avait quatre fils d'Armand; Mais la reine d'un air fort doux, Lui dit : <c Philis, consolez-vous ! Chacun sait que Brézé ne se plaint qu'à médire; Ceux qui pour vous ont le moins d'amitié Lui feront trop çl'honneur, sur tout ce qu'il peut dire. De ne croire que la moitié. » Disons quelques mots de ce maréchal de Brézé, qⁱ était si amoureux de madame de Coml}alet, et qui a joué un si grand rôle à la cour de Louis XIII, comme maréchal de France, et surtout comme beau-frère du c[^]rdinal de Richelieu. Urbain de Maillé, marquis de Brézé, était né vers 1597. Il épousa la sœur de Fêvêque de Luçon, lequel, à l'époque de ce mariage, n'était pas encore cardinal ; cette femme était folle : elle croyait avoir un derrière de cristal, ne voulait pas s'asseoir de peur de le casser, et le tenait soigneusement eiilre ses deu[^] mains, de peur qu'il ne lui arrivât malheur. Ce que voyant, son mari la voulut renvoyer en province ; mais elle, pour rien au monde, n'y voulait retourner. Son mari, alors, fit ôter tous les meubles de son appartement, et jusqu'aux rideaux de son lit ; il la força, par ce moyen, de retourner en Anjou, où elle mourut en 1635. M. de Brézé fut d'abord capitaine des gardes de la reine Marie de Médicis, Il alla aux bains dans les Pyrénées; là, il trouva un prêtre de Catalogne ayant avec lui deux petits garçons pris sur la côte d'Afrique par les galères d'Espagne. Ce prêtre, croyant faire le bonheur des deux enfants, les donna à M. de Brézé. Le marquis fit de l'un son laquais, et le nomma la Ramée; l'autre, qui ne fut point habillé délivrée, se nomma tantôt le Catalan, tantôt Dervois.

8 LES GRANDS HOMMES Ce dernier lui servit d'abord à porter son fusil à la chasse ; puis, voulant lui faire apprendre un état, M. de Brézé le mit en apprentissage chez un tailleur à Angers ; là, le jeune homme devint amoureux d'une belle fille qui travaillait en linge dans une boutique vis-à-vis de la sienne. Quoiqu'il fût question d'une escapade qu'elle avait faite, en suivant un homme jusqu'en Lorraine, Dervois, qui avait des vues sur elle, l'épousa ; puis, l'ayant épousée, il vint se remettre au service de M. de Brézé. M. de Brézé était alors maréchal de France et gouverneur d'Angers et de Saumur. La Dervois avait du sens et de l'esprit : elle empauma le maréchal, et, à partir de ce moment, ce fut fait de lui. Un jour, il détacha les pendants d'oreilles de la maréchale, et, devant elle, les mit aux oreilles de cette femme. Cela acheva la pauvre folle, qui mourut quelque temps après. La maréchale morte, la Dervois se mit dans la tête d'épouser le maréchal. Mais comment faire ? le maréchal était bien veuf, lui ; mais elle était mariée, elle. Il y avait un moyen : c'était de faire tuer son mari. Elle y avisa et y réussit. Comment s'y prit-elle ? Ce serait difficile à dire. Tant il y a qu'un soir, le maréchal partit pour aller à l'affût avec Dervois et son garde. Partis à trois, ils ne revinrent que deux : Dervois avait été tué par accident. On ne sut jamais si c'était par le garde ou par le maréchal. — A coup sûr, ce ne fut point par lui-même. Le fait est que, depuis ce temps, le maréchal avait de singulières visions : à la vue d'un lapin, il s'évanouissait. Parfois il croyait en voir où il n'y en avait pas, et criait : — Un lapin ! voyez-vous un lapin ? Mais personne ne voyait rien. On prétendait que c'était son remords qui le poursuivait.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 9 Comme il était peu sociable, il avait fait écrire? sur la porte de la maison qu'il habitait : Nulli^ nisi vocati. Or, trois avocats, passant pour aller plaider à la ville prochaine, lurent l'inscription et entrèrent. En les apercevant, le maréchal, selon son habitude, se mit dans une grande colère. — Qui vous a permis d'entrer ici t leur cria-t-il ; vous n'avez donc pas lu ce qui est écrit sur la porte ? — Si fait, monseigneur, répondirent-ils. — Eh bien-? — Eh bien, il y a : Nulli^ nisi vocati (personne, que les avocats). Nous sommes avocats, et nous voici. Le maréchal les fit rafraîchir ; mais, comme il n'aimait pas les gens d'affaires, il gratta l'inscription, de peur qu'il n'en revînt d'autres. Il fut envoyé comme vice-roi à Barcelone, et s'était fait le plus magnifique qu'il avait pu, pour que son entrée fit sensation dans la ville. Il atteignit son but. Btaarro, en catalan, veut dire galant; quelques Catalans disaient donc, en voyant M. de Brézé si bien attifé : — Es muy bizarro este maréchal. Un gentilhomme de la suite du maréchal, prenant hizarro dans le sens français, disait à son compagnon : — Mais qui diable a donc pu informer tous ces gens-là de l'humeur du maréchal ? Il disait, en parlant de sa fille, — Glaire-Clémence de Maillé-Brézé, — - que l'on était en train de marier au prince de Gondé, qui fut le grand Coudé : — Il paraît qu'ils vont faire la petite princesse. Ils, c'étaient le roi et le cardinal. Au reste, le grand Condé, qui marchandait à son futur

10 LES GRANDS HOMMES Jjeau-pt>re le gouvernement d'Anjou, ne manquait jamais, avant de lui faire visite, à lui, de faire visite à la Dervois. Ce lut par elle qu'il décida le maréchal à cette vente. Cependant, les amours de M. de Brézé ne s'arrêtaient pas à la Dervois : le maréchal avait, tout au contraire, le cœur fort vagabond. La sénéchale de Saumur avait une nièce qui s'appelait mademoiselle Honorée de Bussy. C'était une fille d'un grand esprit, à qui Molière lisait ses pièces. Quand r Avare tomba : — Gela me surprend, que r Avare soit tombé, dit Molière, car une demoiselle de très-bon goût, et qui ne se trompe guère, m'avait répondu du succès. En effet, on rejoua VAvare^ et il réussit, comme on sait. M. de Brézé faisait donc la cour à mademoiselle de Bussy. 11 en était tellement épris, que, l'ayant menée voir, avec sa tante, le sacre d'Angers, il fit faire une tribune tout exprès pour elle, l'y plaça au plus haut degré, et mit des gardes au bas , pour empêcher les attroupements que ne pouvait manquer de faire la beauté de mademoiselle de Bussy. Le maréchal avait un fils qui portait le titre de duc de Fronsac et fut grand amiral de France; c'était un homme qui n'avait pas même le côté bi&arro de son père, que le mot soit pris dans le sens catalan ou dans le sens français. — Quel successeur l disait en le regardant et en haussant les épaules le cardinal b. sa mère. Il ne succéda pas longtemps au maréchal, car il fut tué le 14 juin 1646, au siège d'Orbillello. C'était une espèce de petit tyranneau. Il avait fait faire un balustre dans le chœur de l'église du Brouage, où il entendait seul la messe ; personne n'y eût osé entrer, pas même une femme. Quand il dînait, on fermait les portes de la ville, afin qu'il ne fût point dérangé par quelque message. Il avait cent gardes à son uniforme et parfaitement montés; avec ces cent gardes, il rançonnait fermiers et marchands.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 11 La veille de sa mort, il voulut savoir s'il avait, eu cas d'accident, ce qu'il fallait d'argent comptant ou disponible pour satisfaire ses créanciers ; il établit ses comptes, lit sa balance, et se coucha en disant : — C'est bien, je suis tranquille maintenant. Le lendemain, il fut tué. Sur ces entrefaites, il prit à la mort fantaisie d'arrêter court la fortune du duc de Luynes : elle toucha le favori du bout de l'aile, et tout fut dit ! La chose se passa au siège de Monlhaur, sur la Garonne ; une fièvre pernicieuse fut le prétexte, et, le 14 décembre 1621, madame la coanétable se trouva veuve. Louis XIII ne regretta pas beaucoup le roi Luynes, comme il appelait son favori dans ses moments de mauvaise humeur. Il fut assez de l'avis du poète inconnu qui lit, sur la prise de Monthaur et la mort du duc de Luynes, le dizain suivant : Monthaur est pris, et la Garonne Est remise en sa liberté. Toutefois, \i peuple s'étonne Du Te Deum qu'on a chanté Pour cette victoire notable ; Vu, dit-on, que le connétable A trouvé la mort en ce lieu. Mais, pour dire ce qu'il m'en semble, La perte et le gain mis ensemble. On a sujet de louer Dieu. Gomme nous le disions, madame la connétable se trouva donc veuve ; mais madame la connétable n'était point de tempérament à rester veuve longtemps : au bout d'un an de veuvage, elle épousa M. de Ghevreuse, le second des MM. de Guise, qui étaient quatre iils ; on l'appelait M. de Joinville ; on érigea pour lui la terre de Ghevreuse en duché-pairie. M. de Ghevreuse était un cavalier d'excellente mine, il avait assez d'esprit pour un grand seigneur, et du courage, plus,

12 LES GUANDS IIOMMKS OU tout au moins, autant que personne. Il ne cherchait point le danger, mais, dans le danger, il faisait tout ce qu'il y avait à faire. Au siège d*Amiens, comme il était à la tranchée avec son gouverneur, le brave homme fut tué à ses côtés. Lui, tout aussitôt, et au beau milieu du feu, se mit à fouiller dans les poches du mort, disant qu'il lui semblait juste qu'il héritât de son gouverneur, puisque c'était son père qui le payait. A cette époque, il n'y avait point de honte à ce que les plus grands seigneurs reçussent de l'argent des femmes. M. de Joinville, jeune, beau, cadet de famille, se mit à exploiter la maréchale de Fervaques, qui, sans enfants, avec une fortune de plus d'un million, était veuve de ce brave maréchal de Fervaques qui faisait donner des lavements d'eau bénite à une religieuse possédée. La maréchale était si bien coiffée du cadet des Guise, qu'elle le fit son héritier, et mourut trois mois après. Elle avait recommandé, par son testament, qu'on l'enterrât dans le caveau de sa famille : M. de Joinville mit le cercueil dans une espèce de diligence, et l'expédia à destination. Nous retrouverons M. et madame de Ghevreuse, à propos du mariage de madame Henriette-Marie de France avec Gharles ^'. Pendant ce temps, les affaires de tout le monde se faisaient : Ghâtillon était nommé maréchal de Fraace pour avoir ouvert les portes d'Aigues-Mortes à Louis Xllï ; Bassompierre était promu au même grade en récompense de son esprit et de ses galanteries, et la Force pour avoir livré Sainte-Foix ; l'évêque de Luçon était élevé à la dignité de cardinal pour avoir trahi la reine mère ; enfin le vieux Lesdiguières devenait connétable, et recevait le cordon Uu Saint-Esprit pour avoir abjuré. Occupons-nous d'abord de ce dernier : il est vieux et ne va pas tarder à mourir, étant né en 1543, soûs le roi François ^^

LOUIS XIII ET RICHELIEU 13 François de Bonne, seigneur de Lesdiguières, était né à Saint-Bonnet près de Ghampsaur, dans une petite maison qui ressemblait plutôt à une chaumière qu'à un palais. Sa famille était noble et ancienne comme les montagnes du Dauphiné, où elle avait vécu et s'était perpétuée; mais, comme elles aussi, elle était pauvre. Ses parents firent de lui un avocat : il fut reçu et plaida au parlement de Grenoble. Mais bientôt il comprit que sa vocation n'était point de combattre avec la parole, et qu'il lui allait mieux de froisser le fer contre le fer. Il fallait partir; mais le futur connétable était si pauvre, qu'il n'avait pas le plus mince cheval à mettre entre ses jambes pour marcher à la fortune. Par bonheur, il y avait dans le village un hôtelier nommé Chariot; il lui emprunta, sous le prétexte d'aller voir un parent, une jument qui était dans son écurie. — La jument appartenait non point à Chariot, mais à un de ses compères. — Lesdiguières s'engagea à ne la garder que deux ou trois heures, l'enfourcha et disparut. Vingt ans après, il faisait son entrée dans la province comme gouverneur du Dauphiné, et toutes les populations des villes et des villages accouraient pour voir passer l'enfant du pays, revêtu de cette dignité presque royale. En traversant son village natal, il s'était arrêté dans une magnifique maison qu'il avait fait bâtir près de la chaumière où il était venu au monde, tout en ordonnant que l'on respectât cette chaumière, et que l'on plaçât la nouvelle maison de telle façon, que, des fenêtres de sa chambre à coucher, il pût voir l'ancienne. Il était près de se mettre au lit, interrogeant, selon son habitude, ses domestiques sur ce qui s'était passé, sur ce qu'ils avaient vu, sur ce qu'ils avaient entendu, quand l'un d'eux lui dit : — J'ai entendu un brave homme dire en voyant passer T.

II. 2

The text on this page is estimated to be only 24.55% accurate

14 LES GtÂNDs HOMMES Votre Seigneurie : • Le diable emporte ce François de Bonne qui m'a causé tant de mal et d'ennui ? » — Ah ! ah ! fit le gouremeur ; et connais-tu c^ homme ? — Je me suis informé de lui, monseigneur. — Eh bien ? — Eh bien, c'est un hôtelier du pays. — Qui se nomme ? — Chariot. — Chariot !... dît le gouverneur en rappelant ses souvenirs. Je connais cela. Et sais-tu pourquoi il m'envoyait au diable ? — Monseigneur pense bien que je m'en suis enquis. — Et tu as su ?... — Monseigneur, cet homme est un menteur. — Pourquoi cela ? — Parce qu'il m'a raconté une chose impossible. — laquelle ? — Je n'ose la redire à monseigneur. — Dis toujours. — Eh bien, il prétend que monseigneur, en quittant le pays... Le domestique hésita. — En quittant le pays ? répéta Lesdiguières. — Était si pauvre... — C'est vrai, je n'étais pas riche. — Que monseigneur lui emprunta un cheval. — C'est vrai encore ! s'écria le gouverneur. — Lequel cheval monseigneur ne lui a jamais rendu. — Par Calvin ! c'est vrai toujours. — De là, monseigneur, la source de ses ennuis et la malédiction qu'il lançait sur Votre Seigneurie. — Et cela ?... — Parce que le cheval n'était pas à lui, monseigneur, mais qu'il appartenait à un voisin ; que ce voisin lui a fait un pro

The text on this page is estimated to be only 19.52% accurate

LOULâ XLiî Et fttÔHELĭEU 16 cèd; (pie le procès Ante depuis vlûgt ans; qtto tout son Men y est engagé, et (pi'il est sur le point d'être miné. ^Âlit p»Wea! dit le gouvemear ^ toilft, en effet, un homme qui ft bien le droit de m'envoyer au diable* PttlSî — Attends! dit-il. Et, après un instant de réfletlon, Lesdiguières reprit : — Par ma fol ! tu tas m'aller chercher Chariot. — Chariot? — Oui. — Mais, monseigneur, ft cette heure, il est couché. — Tu le réveilleras. — Et, une fois réveillé, qu'en ferai-je ? — Tu ramèneras ici. L*ordre était formel. Le domestique partit; un quart d'heure après, il revenait avec l'hôtelier tout tremblant, -* Ah ! ah ! dit Lesdiguières, c'est donc toi. Chariot, qui m'envoies au diable le jour où je rentre dans mon paya nalal? Le bonhomme se jeta aux pieds du gouverneur. — Monseigneur, dit-il, j'ai eu tort, et je m'en repens. — Tu as eu raison, au contraire! Tiens, voilà cinq cents écus pour Tennui que je t'ai causé et le mal que je t'ai fait. Quant à ta bique, qui valait bien six deniers, je me charge d'en indemniser le propriétaire. Maintenant, va-t'en et re-^ commande-moi h Dieu, sur. qui, j'espère, tu auras plus d'i^ fluence que sur le diable. Et le gouverneur congédia le bonhomme, en ordonnant qu'on lui demandât le nom et l'adresse du propriétaire du cheval. Il lit venir celui-ci le lendemain, et, effectivement, ainsi qu'il l'avait promis au pauvre aubergiste, il arrangea l'affaire. Le digne gouverneur n'était pas toujours si bon justicier, comme on va le voir.

16 LES GRANDS HOMMES Outre M. le connétable, il y avait une madame la connétable; cette madame la connétable, de son nom de fille, s'appelait Marie Vignon ; son père était un fourreur de Grenoble. Elle s'était mariée, en premières noces, à un marchand drapier de la ville, nommé sir Âymon Mathel ; elle en avait eu deux filles. C'était une belle personne, mais sans exagération de beauté. Son premier amant avait été un nommé Roux, secrétaire de la cour du parlement de Grenoble. Il Pavait donné à M. de Lesdiguières. Or, elle ne fut pas plus tôt la maîtresse de M. de Lesdiguières, qu'elle prit sur lui un énorme ascendant; cet ascendant était si complet, qu'on lui chercha des causes surnaturelles. Il y avait alors, à Grenoble, un cordelier nommé Nobilici, qui fut brCilé depuis pour avoir dit la messe sans avoir reçu les ordres. Ce cordelier était sourd(5ment accusé de magie ; chacun disait qu'il avait donné un philtre à la maîtresse de Lesdiguières pour se faire aimer de lui. Quand la femme fut bien sûre de l'amour de M. de Lesdiguières, elle quitta la maison de son mari, et alla loger, non pas chez son amaant, mais dans, une maison particulière. Pendant qu'elle était séparée de son mari, M. de Lesdiguières en eut deux filles. ., Sur ces entrefaites, comme les parents de M. de Lesdiiières s'apercevaient de cette influence croissante, et ne pouÉient deviner où elle s'arrêterait, ils gagnèrent son médecin. Son médecin lui conseilla, pour raison de santé, de changer àe maîtresse ; puis, comme M. de Lesdiguières ne savait chez quel apothicaire envoyerune pareille ordonnance, le médecin se chargea lui-même de la faire exécuter, et lui présenta une fort belle créature, nommée Pachon, laquelle était la femme d'un-de ses gai-desMais on avait compté sans Marie Vignoul

LOUIS XIII ET RICHELIEU 17 Marie Vîgaon, — que Ton appelait la marquise, pour ne rappeler ni madsMiie Àymon Mathel, ni madame de Lesdiguières, — Marie Vignon fit, dans la maison même de M. de Lesdiguières, bâtonner sa nouvelle maîtresse ; puis elle alla se jeter aux pieds de M. de Lesdiguières, lui disant qu'elle s'était laissée aller à cet emportement à cause du grand amour qu'elle avait pour lui. M, de Lesdiguières trouva la raison si bonne, que non-seulement il pardonna à la marquise, mais encore qu'il renvoya mademoiselle Pachon, et rétablit la marquise dans tous ses droits. — L'aventure fit bien autrement croire à l'existence d'un philtre. M. de Lesdiguières voyageait beaucoup, et . ses voyages étaient fort entremêlés de batailles, combats et escarmouches. La marquise le suivit dans ses guerres et dans ses voyages. Cependant, ce n'était pas sans quelques difficultés que M. de Lesdiguières avait consenti à avoir toujours près de lui ce compagnon de voyage et-de guerre. Il fit une tentative pour que le drapier reprît sa femme, pffrant, à cette condition, de le nommer intendant de sa maison ; mais le marchand tenait à son honneur plus que n'eût fait, peut-être, un gentilhomme : il ne voulut jamais consentir au marché. Pendant ce temps, la Vignon avançait ses parents, ce qui est d'un bon cœur ; faisait donner des bénéfices ou des compagnies à sept ou huit frères qu'elle avait, les uns abbés, les autres sergents ; mariait deux de ses sœurs, Tune à un gentilhomme de campagne, Tautre à un cajpitaine nommé Tonnier ; — puis aussi les deux filles qu'elle avait eues de son premier mari : l'une, en premières noces, à Lacroix, maître d'hôtel de M. de Lesdiguières, et, en secondes noces, au baron de Barry ; l'autre; en premières noces, à un gentilhomme à qui son nom n'a point survécu, en secondes noces, à un autre gentilhomme nommé Monurit, d'avec lequel ou la démaria, et, en troisièmes noces, au marquis de Ganillao. Gomme on voit, on se mariait beaucoup dans la famille.

The text on this page is estimated to be only 24.53% accurate

18 LES GRANDS HOMMES Maintenant, voici de quelle façon elle se fit épouser elle-même par M. de Lesdiguières. On comprend qu'il y avait de la difficulté; cette difficulté était, d'abord et avant tout, l'existence d'un premier mari. Ce mari gênait : on s'occupa de le supprimer. La marquise, pendant une expédition de M. de Lesdiguières en Languedoc, était, contre son habitude, restée seule à Grenoble ; seule, elle s'ennuya. Un colonel piémontais, nommé Alard, vint faire des recrues en Dauphiné : il la vit et la cajola ; mais elle fit ses conditions. Les conditions étaient qu'on la débarrassât de son mari. De quelle façon ? Peu lui importait pourvu qu'elle en fût débarrassée; cela regardait le colonel. Le colonel ne connaissait qu'un moyen de se débarrasser des gens qui lui déplaisaient : c'était de les tuer ; il résolut donc de tuer le pauvre drapier. Racontons comment la chose s'accomplit, et comment la marquise devint madame de Lesdiguières. Le brave homme de mari avait abandonné son commerce, et s'était retiré à la campagne depuis plusieurs années. L'endroit où il s'était retiré était à une petite lieue de Grenoble et s'appelait Port-de-Fien. Un matin, le colonel monta à cheval, accompagné d'un valet. Arrivé de bonne heure à Port-de-Fien, pour lier la conversation, il demande à un berger s'il connaît la maison du capitaine Clavel. — Il va sans dire qu'il n'existait à Port-de-Fien aucun capitaine Clavel, et que la question n'avait d'autre but que d'égarer les soupçons du drapier. — Je ne connais pas le capitaine Clavel, répond le berger; mais ne serait-ce pas Mathel que vous voulez dire ? — Mathel ou Clavel, je ne sais plus bien. — C'est que voilà la maison de M. Mathel. — Où ? — Tenez, celle-là.

LOUIS XUI ET RICHELIEU " 19 Et il désignait une maison du doigt. — Eh bieA, dit le Piémontais, conduis-moi et montre-moi ce M. Glavel ou Mathel; car, pour moi, je ne le connais pas. Le berger quitta son troupeau, fit cent pas avec le Piémontais, et lui montra le brave drapier, qui se promenait seul, le long d'une pièce de terre. Le Piémontais remercie le berger, lui donne pour boire et le renvoie ; puis il va au drapier. — - Monsieur, lui dit-il, c'est bien vous qui êtes M. Aymon Mathel? — Oui, monsieur, répondit le drapier. ':* Vous en êtes sûr? — Pardieu ! — C'est que, pour rien au monde, comprenez-vous, monsieur, je ne voudrais me tromper. Et, ce disant, le Piémontais lui tira à bout portant un coup de pistolet dans la poitrine. Il n'était pas mort : le valet l'acheva de quelques coups d'épée. Puis maître et valet revinrent en toute hâte à Grenoble. On trouva le corps, et la justice informa ; on arrêta le berger, le valet du mort et une servante qui était sa maîtresse, les premiers soupçons s'étant portés sur eux. Le berger raconta tout ; seulement, il ignorait le nom de l'assassin. On lui demanda s'il croyait pouvoir le reconnaître ; il répondit qu'il n'en faisait aucun doute. Alors, on le conduisit à Grenoble, et on le mit dans la prison ; mais, par la grille de sa fenêtre, il découvrait toute la place Saint'André, une des plus passantes de Grenoble. S'il apercevait son assassin, il devait en donner avis. Le capitaine Âlard passa. — Voilà mon homme ! s'écria le berger en le désignant. Cinq minutes après, le capitaine Alard était arrêté et emprisonné.

20 LES GRANDS HOMMES Lo procès allait s'instruire, quand, par la marquise, M. de Lesdiguières fut avisé de ce qui se passait. Il comprit que, l'affaire s'approfondissant, sa maîtresse était horriblement compromise; il partit aussitôt du lieu où il était, gagna vivement Grenoble, entra dans la ville sans être attendu ; en vertu de son autorité de gouverneur, il délivra le Piémontais, l'emmena hors de la ville, et, là, lui montra le chemin du Piémont. Le capitaine Alard ne demanda pas son reste : il ne fit qu'un bond du chemin à la montagne et disparut. L'aventure donna à M. de Lesdiguières quelque répugnance à épouser la marquise. Cependant, celle-ci le pressant de légitimer les deux filles qu'elle avait de lui, il se décida à en faire sa femme, cinq ou six ans après l'aventure que nous venons de raconter. Au moment de monter en voiture pour se rendre à l'église : — Allons donc faire cette sottise, madame, dit-il, puisque vous le voulez absolument 1 Et la sottise s'accomplit. Quelques jours après, madame la connétable, qui trouvait probablement que son mari ne réchauffait pas suffisamment le lit, le faisait bassiner par sa chambrière, le connétable étant déjà couché. Celle-ci brûla le connétable bien serré à la cuisse; le connétable fit un mouvement. — Qu'avez-vous, mon ami? lui demanda sa femme. — Eh ! madame, rien, répondit celui-ci, qui était fort patient à la douleur; seulement, je trouve que vous failez bassiner votre lit un peu bien chaud. Le connétable avait un secrétaire nommé Besançon, qui faisait des couplets satiriques, et qui fut depuis attaché à monseigneur Gaston d'Orléans, frère du roi. Voici ce que raconte ce secrétaire sur le jour de la mort et sur la mort même de son maître. Il travaillait, ce jour-là, avec le connétable à des départs de gens de guerre.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 21 — Il faudrait que nous eussions là M. de Créqui : il nous aiderait, dit Besançon. — Bon! repartit le connétable, il devrait y être en effet; mais, s'il a trouvé un chambrillon sur son chemin, il ne viendra pas d'aujourd'hui. Il travailla de bon sens toute la journée; puis, se sentant affaibli, il appela son curé. — Monsieur le curé, dit-il, faites-moi tout ce qu'il faut. — Tout ce qu'il faut... pour quoi? demanda le curé. — Eh ! pour faire le grand voyage ; je ne vous dis pas que cela presse, mais il est temps. Le curé le confessa et le fit communier. — Est-ce là tout ce qu'on fait d'habitude? demanda le connétable. — On donne encore l'extrême-onction, monseigneur. — Donnez l'extrême-onction, monsieur le curé; je veux que rien n'y manque. Et le curé ajouta l'extrême-onction. — Cette fois, est-ce tout? demanda le connétable. — Oui, monseigneur. — Eh bien, en ce cas, adieu, monsieur le curé ! en vous remerciant. Le curé sortit; le médecin s'approcha. — Ah ! c'est vous, lui dit le connétable. — Oui, monseigneur. J'espère encore..., — Plaît-il? — Je dis que j'en ai vu de plus malades que vous, monseigneur, et qui en ont échappé. — Oui, dit le connétable, c'est possible ; mais ils n'avaient pas, comme moi, quatre-vingt-cinq ans. En ce moment vinrent des moines à qui il avait déjà donné quatre mille écus, et qui lui promettaient le paradis s'il voulait leur en donner autant encore. Le connétable réfléchit un instant, et, se retournant vers eux :

1 ■ 4 22 LES GRANDS HOMMES — Voyez-vous, mes 'pères, dit-il, si je ne suis pas sauvé pour quatre mille écus, je ne le serai pas pour huit mille... Adieu ! Et, sur ce mot, il mourut le plus tranquillement du monde. VII Nous avons dit que Louis XIII faisait des ballets, et le cardinal de Richelieu des comédies. À cette époque, la danse était à la mode; nous verrons tout à riieure danser le cardinal. Nous avons raconté comment Sully, pour se délasser de ses journées de travail, dansait tous les soirs devant ses intimes. La Vieuville, le surintendant des finances, aimait fort la danse, lui aussi. Quand c'étaient des femmes qui lui venaient demander de l'argent, il leur faisait danser des courantes ; quand c'étaient des liommes, il faisait des brasses comme un nageur, et répondait : — Je nage, je nage ; il n'y a plus de fonds ! Scapin, qui faisait partie d'une troupe de comédiens que Marie de Médicis avait fait venir de par delà les monts, se présenta un jour chez M. de la Vieuville pour être payé. M. de la Vieuville commence à faire, vis-à- vis du comédien, les mêmes pasquinades qu'il faisait vis-à-vis de tout l^ monde. Scapin le laissa aller jusqu'au bout et applaudit; puis : — Maintenant, monsou^ dit-il, vous avez fait mon métier ; eh bien, à cette heure^ faites le vôtre. Au reste, le roi, la veille du jour où il lui avait confié les finances, l'avait invité à dîner avec lui, et lui avait fait manger tout un pot de coings confits. — Le roi, qui faisait ministre un pareil homme, n'aurait-il pas dû en faire venir un second pot pour lui tenir compagnie ?

LOUIS XIII ET RICHELIEU 23 Louis xm, en voyage, acceptait les bals qu'on lui offrait dans les plus petites villes. Un jour, ou plutôt une nuit qu'il avait accepté pareille invitation, une danseuse, nommée Gatin-Gau, monta sur un siège pour prendre un bout de chandelle de suif dans un chandelier de bois. Il n'y avait dans cette action rien de bien séduisant ; mais le roi Louis XIII n'était point comme les autres hommes : il devint amoureux de cette jeune fille, disant qu'elle avait fait la chose avec tant de grâce, qu'elle lui avait ravi le cœur. En partant, il lui fit donner dix mille écus, lui recommandant de bien garder sa vertu. Nous avons raconté ce qu'il avait dit à madame de Chevreuse, qu'il n'aimait ses maîtresses que jusqu'à la ceinture. En somme, le roi ne fut véritablement épris que de deux personnes : de mademoiselle de la Fayette et de mademoiselle de Hautefort-, — Quand nous en serons à l'année 1630, année qui vit naître ces singulières amours, nous raconterons les royales fantaisies de Sa Majesté, et nous dirons jusqu'où elles allaient. En général, quand il commençait à cajoler une femme, il lui disait : — Pas de mauvaise pensée ! Quant aux femmes mariées, il ne les regardait même pas ; aussi était-il, à cet endroit, fort sévère pour autrui. Rebuté un jour des débauches de deux musiciens de sa chapelle, nommés Mouliard et de Justice, il leur fit retrancher la moitié de leurs appointements. Désespérés, ils allèrent trouver Marais, le bouffon du roi. Marais leur donna une invention pour rattraper la totalité de leurs appointements. Ils vinrent au petit coucher du roi, à moitié habillés, l'un ayant un pourpoint et pas de haut-de-chausses, l'autre ayant un haut-de-chausses et pas de pourpoint. Ainsi costumés, ils se mirent à danser une sarabande.

24 LES GRANDS HOMMES — Que veut dire cela, fit leroi, et quelle est cette mascarade? — C'est, sire, répondit Marais, que des gens qui n'ont que la moitié de leurs appointements ne peuvent s'habiller qu'à moitié. Le roi rit à la fois du mot et de la chose, et les reprit en grâce. C'était ce Marais qui disait au roi Louis XIII: — Sire, fi y a dans votre métier deux choses dont je ne m'accommoderais jamais. — Lesquelles ? demanda le roi. — C'est de manger tout seul, répondit Marais, et de c... en compagnie. Et, cependant, Louis XIII faisait des chansons assez lestes; témoin celle-ci, dont il ne nous reste que 16 refrain: Semez graines de coquette, Et vous aurez des cocus I Non-seulement il faisait les paroles de ses chansons, mais souvent aussi, il en faisait les airs. Il est vrai que parfois il faisait les airs et chargeait quelque autre de faire les paroles. C'est ce qui lui arriva un jour qu'il avait fait un air qui lui plaisait fort. Il envoya quérir Boisrobert pour lui faire des paroles ;^était au temps où le roi était épris de mademoiselle de Hautefort : Boisrobert fit des paroles sur cet amour. Le roi les écouta. — Elles vont bien, dit-il; mais il faudrait ôter le mot de désirs^ attendu que je ne désire rien. Puisque nous tenons Boisrobert faisons-le plus amplement connaître à nos lecteurs. Boisrobert, qui, à l'époque dont nous parlons, avait une trentaine d'années, ne se nommait point Boisrobert : — il s'appelait Mélei. Il était né à Caen, vers 1592, était fils d'un procureur huguenot, et fut élevé lui-même dans la religion

LOUIS XIII ET RICHELIEU 25 réformée. Il étudia pour être avocat, et se fit inscrire au barreau de Rouen. Un jour qu'il était en train de plaider, une vieille femme qui faisait un assez mauvais métier le vint avertir qu'une tille l'accusait de lui avoir fait deux enfants. Métel acheva sa plaidoirie, et, sa plaidoirie achevée, se sauva à Paris, prit le nom de Boisrobert, et s'attacha au cardinal du Perron. Comme il était poète, la reine mère, tandis qu'elle était à Blois, le manda auprès d'elle, dans l'intention de faire jouer des comédies, pour que M. de Luynes ne la soupçonnât point d'intriguer. On donna au poète le Pastor fido à traduire ; mais Boisrobert demanda six mois pour sa traduction. Alors, la reine mère secoua la tête en disant : — Vous n'êtes pas notre fait, monsieur le Bois. Depuis ce temps, on l'appela familièrement le Bois ; ce qui était plus court que Boisrobert. Lorsque monseigneur l'évêque de Luçon fut redevenu en faveur, Boisrobert fit tout ce qu'il put pour entrer chez lui ; mais l'illustre prélat ne le goûtait aucunement, et, plusieurs fois, gronda ses gens de ne pas le défaire de cet homme qui se trouvait constamment sur son chemin. Boisrobert, quoiqu'il eût appris cela, l'attendit comme d'habitude, et, s'adressant à lui-même : — Eh ! monseigneur, dit-il, vous laissez bien manger aux chiens les miettes qui tombent de votre table ! Est-ce que je ne vaudrais pas un chien ? Cela ne toucha point encore monseigneur l'évêque. Alors, Boisrobert, pour vivre, s'avisait d'un expédient : il allait à la porte de tous les grands seigneurs demander de quoi se faire une bibliothèque, désignant les livres qu'il désirait qu'on lui donnât ; puis, quand il avait reçu les livres, il les revendait à un libraire qu'il menait avec lui. Il escroqua ainsi cinq ou six mille livres. Pendant cette course à la sonnette, il s'était présenté che ?

d'Épernon, et lui avait demandé de lui donner les Pères de VÉglise. — Je n'ai point les Pères de l'Église[^] répondit celui-ci; mais dites à M. de Bôisrobert que, s'il yeut prendre le mien[^] je le lui donnerai bien volontiers. Il y avait dans la réponse une petite faute de français, mais un grand seigneur qui fait un mot n'y regarde pas de si près. Enfin, Bôisrobert entra chez M. de Richelieu, et voici à quelle occasion ; s'étant, selon son habitude, fafilé près de l'évoque de Luçon, et se trouvant là au moment où celui-ci essayait des chapeaux de feutre, l'évoque en choisit un, et s'en coiffa. — Me sied-il bien ? demanda-t-il h ceux qui l'entouraient. — Oui, monseigneur, répondit Bôisrobert ; mais il vous sié- , rait encore mieux s'il était de la couleur du nez de votre aumônier. Or, le père Mulot» aumônier de Sa Grandeur, et amateur passionné du bon vin, s'était fait, à force d'en boire, un nez qui, comme Tescarboucle des anciens, avait fini par briller jusque dans les ténèbres. Le cardinal, qui aimait à se moquer de son aumônier, trouva le mot joli. — Décidément, dit-il, le Bois, vous avez de l'esprit; je vous attache à ma personne. Et, de ce jour, le Bois fit partie de la maison de monseigneur l'évêquede Luçon, lequel devait bientôt, effectivement, voir se réaliser le souhait de son flatteur. Disons quelques mots de ce brave aumônier qui avait eu le bonheur de fournir à Bôisrobert la comparaison à laquelle il dut sa fortune. C'était un bon homme s'il en fut, mais qui n'entendait point raison sur le chapitre du mauvais vin et des dîners refroidis. Un jour qu'il y avait un bon déjeuner chez l'évêque de

The text on this page is estimated to be only 28.73% accurate

LOUIS XIII BT RICHELIEU 27 Luçon, M. de Bérulle, depuis cardinal, le prit pour lui servir la messe; mais voilà que M. de Bérulle, moins pressé de déjeuner que Mulot, s'amuse, avant de consacrer, à faire je ne sais combien de méditations. Mulot enrageait, car il comprenait bien que tout serait mangé, ou que ce qui ne serait point mangé serait refroidi. Cependant, il se taisait et servait sa messe en grinçant des dents. Enfin, M. de Bérulle lambina tant, que le père Mulot n'y put tenir plus longtemps, ^ — Ah ! pardieu ! s'écria-t-il, vous êtes un plaisant homme de vous endormir comme cela sur le calice ! Croyez-vous que vous en vaudrez mieux, pour nous avoir fait manger notre déjeuner froid et boire notre vin chaud ? Un autre jour que le conseil se tenait à Charenton, dans ce joli pavillon bâti en briques et en pierres de taille, et qui est situé à rentrée de la ville du côté de Paris, pavillon bâti par Henri IV pour Gabrielle d'Estrées, le père Mulot pria M. d'Effiat, père de Cinq-Mars, et alors premier écuyer, de l'y mener pour une affaire qu'il avait à poursuivre. Httlot, qu'on savait appartenir à Sa Grandeur, ne fit pas antichambre; mais la chose ne lui servit aucunement, car on lui refusa net ce qu'il demandait. Fort contrarié de ce mauvais succès, il pria M. d'Effiat de le ramener à Paris. — Vous avez fini, soit, répondit M. d'Effiat ; mais, moi, je n'ai point fini encore. — Ah ça ! dit l'abbé Mulot, vous comptez donc me laisser en aller à pied, vous ? — Non, mais ayez patience ; et, quand j'aurai fini, je vous ramtoerai en voiture. — Patience ! gronda l'abbé si haut, que M. d'Effiat l'entendit, — Ah ! mons de Mulot, mons de Mulot, dit celui-ci, taisons-nous !

28 LES GRANDS HOMMES — Et pourquoi cela, mons Fiat[^] mons Fiat? répéta Fabbé. — Commeat, mons Fiat? s'écria le grand écuyer furieux. — Oui, mons Fiat, reprit Tabbé avec un accent auvei[^]at qui faisait le bonheur du cardinal de Richelieu, et quiconque allongera mon nom, je lui raccourcirai le sien. Et, tout en colère, Tabbé Mulot tourna le dos à M. d*ff&at, et s'en revint à pied. Un jour que le pauvre abbé avait la goutte, son laquais fut arrêté par Gilles Boileau, frère de Boileau-Despréaux, le satirique. — A propos, lui demanda celui-ci, comment va ton[^]maître T — Oh! monsieur, il souffre bien! — Je parie qu'il jure comme un damné. — Oh ! quand à cela, oui, monsieur. — Fi! un homme d'Église! dit Boileau. — Monsieur, répondit le laquais, il faut le lui pai'donûer : il dit qu'il n'a d'autre consolation dans son mal. — Ne pourrait-il pas prier? — Il a essayé, mais cela n'a rien fait. — Alors, qu'il continue, dit Gilles Boileau en s'en allant de son côté. — Ah! monsieur, répondit le laquais en s'en allant de son côté aussi, il n'a pas besoin de la permission! Le père Mulot, avant d'être à M. de Luçon, était chanoine de la Sainte-Ghapelle. Dans cette qualité, il était simplement ami et serviteur de M. de Luçon. Après la mort du maréchal d'Ancre, et quand M. de Luçon avait été relégué à Avignon, Mulot vendit tout ce qu'il avait, réunit quatre mille écus, et les porta au proscrit, qui en avait grand besoin. Le proscrit, de retour et en faveur, fît Mulot son aumônier ; mais ce titre d'aumônier de Sa Grandeur sonnait mal aux oreilles de Mulot, qui lui préférait proba* blement celui de chanoine de la Sainte-Ghapelle, et, chaque fois qu'on l'appelait monsieur Vaumônier, il entraînait en rage.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 29 Un jour, le cardinal, qui, ainsi que nous Tavons dit, se plaisait fort à le faire enrager, feignit d'avoir reçu une lettre sur laquelle se trouvait cette suscription : A monsieur^ monsieur Mulo% aumônier de Son Éminence. Et, rencontrant Vaumônier : — Tenez, Tabbé, lui dit-il, voici une lettre que je crois ôtre pour vous. Celui-ci jeta les yeux sur l'adresse, et, se sentant pris de sa répugnance ordinaire pour le titro d'aumônier : — Quel est le sot qui a écrit cette lettre? dit-il. — Le sot? — Oui, le sot, je redis le mot! — Ouais ! fit le cardinal, et si, ce sot, c'était moi? — Eh bien, quand ce serait vous, ce n'est point la première sottise que vous auriez faite, n'est-ce pas? Le cardinal s'amusait souvent à mettre l'abbé Mulot, bon mangeur et beau buveur, aux prises avec un gentilhomme de Touraine, nommé la Falloue, et qui était doué des mêmes qualités. Ce la Falloue avait été placé près du cardinal par le roi pour empêcher qu'on ne l'accablât de demandes, qu'on n'arrivât jusqu'à lui sans avoir quelque chose d'important à lui dire, et peut-être aussi pour lui servir un peu d'espion. — A cette époque, le cardinal n'avait pas encore un maître de chambre et des gardes. Quand les autres disaient : « Oh ! qu'il ferait beau chasser aujourd'hui— Oh! qu'il ferait beau se promener aujourd'hui! — Oh! qu'il ferait beau jouer à la paume ou danser aujourd'hui ! » la Falloue disait : — Oh ! qu'il ferait beau manger aujourd'hui ! Lorsqu'il se mettait à table, son Benedicite était : — Mon^ Dieu, Seigneur, faites que le dîner que je vais manger soit bon! Lorsqu'il avait fini de dîner, ses Grâces étaient :

30 LES GRANDS HOMMES — Mon Dieu, Seigneur, faites que je digère bien le dîner que je viens de manger! Quant à Tabbé Mulot, sans gêne avec le cardinal, on comprend bien qu'il se gênait moins encore avec les étrangers qu'avec Son Éminence ; témoin sa réponse à M. le marquis d'Effiat/ Nous avons parlé de ce nez à qui le vin bu avait fini par communiquer sa couleur. En .effet, le bon abbé aimait tant le vin, qu'il ne pouvait s'empêcher de faire une aigre réprimande à tous ceux qui n'en avaient pas de bon ; si bien que, lorsqu'il dînait en ville, et qu'on lui servait du vin qui n'était pas de son goût, il faisait venir les valets derrière sa chaise, et leur disait : — Or çà, vous êtes des malheureux 1 — Et de quoi, monsieur l'abbé? — De n'avertir point votre maître, qui peut-être ne s'y connaît point^ qu'il se fait du tort de n'avoir pas de bon vin à donner à ses amis. Nous avons dit avec quelle liberté l'abbé parlait au cardinal. Il est vrai que le cardinal familiarisait plus avec lui qu'avec personne, lui faisaiTt toute sorte de tours dont le pauvre aumônier était quelquefois le mauvais marchand. Un jour que le cardinal et lui devaient aller ensemble à la promenade, le cardinal s'amusa à mettre des épines sous la selle du cheval de son aumônier. Celui-ci, enfourchant la hôte, appuya naturellement sur la selle ; les épines entrèrent dans les reins du cheval, lequel se mit à regimber de telle façon, que l'aumônier n'eut que le temps de l'empoigner par le cou, puis, dans un moment de calme, de sauter à terre. Une fois sur ce plancher solide, l'aumônier regarda autour de lui, et vit le cardinal qui se tenait les côtes de rire. Lui, ne riait point, il s'en fallait même de beaucoup. 11 alla droit au carftinal, et, lui mettant presque le poing sous le nez :

The text on this page is estimated to be only 26.26% accurate

LOUIS Xni ET RICHELIEU 31 — Oh! déddément , lui difr-il, vous êtes un méchant homme, monseigneur ! •--Ghut! dit l'éminentissime riant toujours, chut, moucher Mulot ! ou je vous fais pendre I — Gomment, vous me faites pendie ? — Oui, vous révélez le secret de la confession. Et ce ne fut pas la dernière fois que le bon chanoine tomba dans cette faute; car, un jour que le cardinal disputait avec lui à table, et le poussait, selon son habitudOi pour s'amuser de sa colère : — Tenez, lui dit Mulot exaspéré, vous ne croyez en rien, pas même en Dieu? -- Gomment, je ne crois pas en Dieu? — Voyons, s'écria Taumônier, n'alJez-vous pas me dire aujourd'hui que vous y croyez, quand, hier, vous m'avez avoué, à confesse, que vous n'y croyiez pas ? Tallemant des Réaux, qui raconte l'anecdote, ne dit point comment le cardinal prit cette plaisanterie de moniieur son aumdnier. Revenons à Boisrobert, Après avoir eu tant de peine à s'établir avec le cardinal, Boisrobert en était arrivé à lui être tellement indispensable, qu'en mourant, il dit : • — Je me contenterais d'être aussi bien avec monseigneur Jésus-Glurist que je l'ai été avec monseigneur le cardinal de Richelieu, Cette faveur valut à Boisrobert celle d'aller en Angleterre avec H. et madame de Ghevreuse, lorsqu'il fut question du mariage de madame Henriette-Marie de France avec le prince de Galles, lequel fut depuis Gharles 1"; mais l'air de l'Angleterre, à ce qu'il paraît, ne convenait point à Boisrobert : il tomba malade, et fit, sur sa maladie, une élégie dans laquelle il appelait le climat de l'Angleterre un climat barbare. L'él^ faite, Boisrobert n'eut rien de plus pressé que de

3'2 LES GRANDS HOMMES la montrer à madame de Chevreuse. Madame de Chevreuse la prit, la lut, et n'eut rien de plus pressé, de son côté, que de la montrer au comte de Garlisle et au comte Holland, auxquels on prétendait qu'elle montrait bien autre chose. Le climat barbare choqua particulièrement le comte Holland, qui, la première fois qu'il vit Boisrobert, Fen querella devant madame de Chevreuse. Boisrobert était homme d'esprit : il s'excusa en disant qu'il tenait pour barbares tous les lieux où il était malade, et qu'il en eût dit autant du paradis terrestre en pareille occasion. Ce à quoi il ajouta : — Mais, depuis que je me porte bien, et que le roi m'a envoyé trois cents jacobus, le climat me semble tout à fait radouci. Le comte de Garlisle trouva le mot joli ; mais le comte Holland ne pouvait passer par-dessus le climat barbare. Lorsque madame de Chevreuse reprit le chemin de la France, ces messieurs l'accompagnèrent. A quelques milles de Londres, un coteau se présenta au bord de la Tamise; comme le chemin était fort rude, on descendit de voiture pour le monter à pied ; à mesure que l'on montait, le site devenait plus beau. — Oh ! le merveilleux pays ! s'écria Boisrobert en arrivant au sommet. * — C'est pourtant un climat barbare^ dit lord Holland. Boisrobert avait acheté en Angleterre quatre haquenées, et, par madame de Chevreuse, il fît demander permission au duc de Buckingham, grand amiral, 'de les faire passer en France. Lord Holland était là lorsque Buckingham écrivit sur la passe de Boisrobert : Quatre chevaux. — Prêtez-moi la plume, dit-il au grand amiral ; j'ai quelque chose à ajouter. > Buckingham lui prêta la plume, et lord Holland ajouta : Pour le tirer d'autant plus promptement de ce climat barbare. Boisrobert était bon camarade et des plus serviables pour

The text on this page is estimated to be only 29.90% accurate

\ LOUIS Xin ET RICHELIEU 33 ses confrères. Mairet, Fauteur
4e la Sylvie , était attaché au duc de MoQtmoreiip^ dont il recevait quatre
cents livres de pension, quand le duc perdit la tête. Mairet, près du duc, et à
Tépoque de sa puissance, avait rendu de mauvais ofRces à Boisrobert,
s'était raillé de lui, et avait bafoué ses pièces. Néanmoins, sachant Mairet
malheureux, Boisrobert oublia tout, alla trouver le cardinal, et lui dit la
situation de Mairet, ajoutant : — Monseigneur, quand il n'y aurait qu'à
cause de la Sylvie^ toutes les dames vous béniront d'avoir fait du bien au
pauvre Mairet. Le cardinal finit par céder, et donna deux cents écus de
pension à Mairet. Boisrobert en porta le brevet à Gonrard et à Chapelain,
qui étaient venus le solliciter en faveur de son ancien ennemi, en disant : —
Je veux qu'il vous en ait Tobligatiou. Puisque nous venons de nommer
Gonrard et Chapelain, disons aussi deux mots de ces hommes, qui eurent —
le dernier surtout — une si grande célébrité pendant le xvii* siècle, que
Louis XIV mettait de sa main au bas de Tarrété qui augmentait sa pension :
« Porter de deux mille à trois mille livres la pension de M. Chapelain, le
plus grand poète qui ait jamais existé. » Jean Chapelain était fils d'un
notaire de Paris. Il commença par être précepteur-gouverneur de MM. de la
Trousse, fils du grand prévôt. Cette qualité de gouverneur lui avait donné
droit de porter l'épée ; et, ne l'étant plus, il avait, cependant, continué de la
porter. Cela inquiétait fort ses parents, qui Itèrent un de ses amis de
l'engager à quitter cette arme ; mais, au lieu de se risquer à cette prière,
l'ami prit un biais qui lui réussit. Il attendit Chapelain dans la rue, et, allant
à lui : — Oh ! mon ami, lui dit-il, quel boaheurde te rencontrer et que tu
aies ton épêc ! — I?oui*quoi cela ?

The text on this page is estimated to be only 16.08% accurate

34 tBS ÔftANDS HOMMES' ^ JevteûA

âeranmdteruiMNitirardie; moa AdT«r8aÉi* a un ami qui se veut baltré à tonte force ^ Ta» me «ectir de ^ Imporaible ! dit Chapelain ; il fuit qae je rentre ebei mal poor aflbiires de la plus haute importance» Btf en dfet, il rentra chez Ini^ mais pour m^tra son 6péo an ém. Deptiis, il ne Ten détacha jamaÎB* C'était tin dea grand» hauteurs de rhét'd HamÈonillet, dont nous anrons bien antôî à noM occuper un peu^ U j fut introduit Ters l'époque du siège de la Rochelle, c*eirt-4-dite en 1&27. Madame de Rambouillet racontait^ Tingt ans après, à l^llemant des Réanx, qu'il arait, le jour où il fit ion l^a^ rition dans la fameuse chambre bleue, un habit de satin colombin, doublé de panne verte et passem^tè de petits pas* sements colombrins et yerts à œil de perdrix, comme on en portait dix ans auparavant. Il avait avec cela les plus ridicules bottes du monde et les plus hdiculelî bas à bottes ; en outre^ il portait du réseau au lieu de dentelle. Plus tard, û avait adopté rhabit noir ; mais il était aussi ridicule avec ThabH noir qu'avec Thabit coLombii^ : c'était au point qu'il avait l'air de n'avoir jamais rien eu de neut Le marquis de Pisani avait fait sur lui des vers, perdus depui?, et dont on ne comiaU que les deux suivants s J'avais les bas de Vaugelas, Et les bottes de Chapelain. C'était surtout la perruque et le chapeau du poôte qui étaient, à ce quil paraît, des miracles de vétusté ; et, cependant, — pareil au héros de Murger, qui avait sa pipe pour aller dans le monde, laquelle était encore plus belle qtié la pipe qu'il avait pour rester chez lui, — Chapelain, avait pour rester chez lui, une perruque et un chapeau bien autrement vieux encore que ceux qu'il avait pour aller dans le monde !

The text on this page is estimated to be only 18.91% accurate

LOUIS XIII ET RICHELIEU 35 Tallemant des Réaux raconte lui avoir vu, lors de la mort de sa mère, un crêpe qui, à force d'être porté, était devenu feuille morte, et un justaucorps noir moucheté qui venait de sa sœur, avec laquelle il demeurait. On mourait de froid dans sa chambre, et il n'y faisait du feu que quand Teau cassait les pots en y gelant. Avec cela, il était petit, laid de visage et crachotant toujours. a Je ne comprends pas, dit Tallemant des Réaux, comment ce diseur de vérités, cet homme qui rompt tout le monde en visière, M. de Montausier» en un mot, n'a jamais eu le courage de lui reprocher sa mesquinerie. Souvent je lui ai vu à l'hôtel de Rambouillet, ses mouchoirs si noirs, que cela fait soit mal au cœur. Je n'ai jamais tant ri sous cape, que de le voir cajoler Pellaquin, une belle Aile qui étoit à madame de Montausier, et qui avoit bien la mine de se moquer de lui car il avoit un manteau si usé, qu'on en voyoit la couleur à cent pas. Par malheur, c'étoit à une fenêtre où le soleil donnoit, et elle voyoit la corde grosse comme les doigts. » Et cependant, Boisrobert racontait que, lors d'un paiement qu'il avait fait à Chapelain, celui-ci lui avait renvoyé un sou qu'il y avait en trop. On disait encore qu'il avait fait donner à l'Uetet une pension de six cents francs qui lui revenait à lui ; nous raconterons plus tard à quelle occasion. Chapelain avait, comme dit Tallemant des Réaux, toujours eu la poésie en tête. Il est vrai que Tallemant ajoute, dans ce charmant style du xvi^e siècle, si concis et si pittoresque : Quoiqu'il n'ait pas été né. « Cependant, ajoute le même auteur, à force de retâter il a fait deux ou trois pièces fort raisonnables. » Ces pièces, c'était, d'abord, le Récit de la Fontaine, pour lequel le grand Balzac lui écrivait, le 3 juillet 1663 : « Je trouve cette fontaine bien heureuse d'avoir le ciel pour amphithéâtre, et d'y être mise par une telle main que la

36 LES GRANDS HOMMES vôte. Vous la faîtes grandir si bien et si agréablement, et son rugissement est si doux et si barmonieux dans vos vers, gu[^]il n'y a pas de musique qui la vaille. » Puis la plus grande partie de Zirphée. — En nommant la Zirpkée aux lecteurs de 1855, nous leur parlons hébreu. Donnons donc quelques explications qui leur serviront de fil dans le labyrinthe où nous les conduisons. Madame de Rambouillet avait grand plaisir à surprendre ses habitués; elle fît donc faire, dans cette intention, un grand cabinet avec trois croisées, à trois faces différentes, qui donnaient sur le jardin des Quinze-Vingts, sur le jardin de Fhôtel de Chevreuse, et sur le jardin de l'hôtel Rambouillet ; elle lit bâtir, peindre et meubler ce cabinet sans que personne de la grande foule de gens qui allaient chez elle en sût rien : elle faisait passer les ouvriers par-dessus les murailles pour aller travailler de Fautre côté de ces murailles. Un M. Arnould trouva une échelle dressée, et eut ridée d'y monter; mais à peine avait-il le pied sur le second échelon, qu'on l'appela. Il répondit à l'appel et n'y pensa plus. Or, un soir qu'il y avait nombreuse compagnie à l'hôtel, tout à coup, on entendit un grand bruit derrière la tapisserie. La muraille sembla s'ouvrir, et madame de Rambouillet, qui fut depuis madame de Montai[^]sier, vêtue superbement, apparut dans un cabinet magnifique et merveilleusement bien éclairé, qui semblait avoir été apporté là par enchantement. La surprise fut grande: cette surprise excita la verve de Chapelain. Quelques jours après, il fît attacher secrètement dans ce cabinet un rouleau de vélin sur lequel était écrite une ode à Zirphée, reine d'Argenne, héroïne des Amadis personnifiés dans le carrousel de la place Royale de 1612. Dans son ode, dont nous allons, au reste, donner un fragment, Gliapelaiiii disait que cette loge qiii porta depuis le nom de loge de Zirphce, n'avait été faite que pour mettre

The text on this page is estimated to be only 27.66% accurate

LOUIS XIII ET RICHELIEU 37 Arthénice à couvert de Tinjure des ans. Notons que madame de Rarabouillet, que Ton appelait Arthénice, était atteinte d'une foule d'infirmités. Voici les meilleures stances de cette ode; elles pourront faire juger de la manière de cet homme qui emplit toutes les bibliothèques de ses livres et la moitié du xv^e siècle de sa renommée, et qui aujourd'hui, connu seulement par les épigrammes de Boileau, n'existe plus» peut-être, que dans la bibliothèque de la rue de Richelieu; et encore !... Son vaste cœur, en ces bas lieux. Pour remplir sa grandeur ne voit rien d'assez ample ; Et son esprit prodigieux Est l'exemple public, mais qui n'a point d'exemple. De douce majesté son corps est revêtu ; Et qui le détruirait, il détroit[^]t le temple De rhonneur et de la vertu. Mais le ciel, d*où vient sa clarté. Pense à la retirer et Tenvie à la terre ; Et, ravissant sa liberté, Par cent maux pour l'avoir, il lui livre la guerre: Rien d'un si fier dessein ne le peut divertir ; Il la veut posséder, et montre le tonnerre A qui n'y veut pas consentir. Urgande sut bien autrefois, En faveur d'Amadis et de sa noble bande, Par ses charmes fixer les lois Du temps, à qui les cieux veulent que tout se renda. J'ai dû faire à vos yeux ce qu'on a fait jadis[^]: * Conserver Arthénice avec l'art dont Urgande A su conserver Amadis. Par la puissance de cet art, J'ai construit cette loge aux maux inaccessible, Quand, des coups du sort à l'écart. Franche des changements de l'être cortUptiblo, T. II. 3

The text on this page is estimated to be only 18.00% accurate

38 LES (GRANDS HOMMSS Pôtr qtd sdiilé, en roulant, le*
cieux ne routent))8S» Bref, où nd montrent pas leur risage terrible La
vieillesse ni le trépas ; (^tte incomparable beauté Que cent ffaït
attaquaient et pressaient de m rendre^ Par 6«t édifie» eneb*nté Trompera
leur eiforts et s'en pourra défendre. Êlto y brille en son trône, et son éclat
divin, De là, sur les mortels, va désormais- s'épandre Sans nuage, éclipsé, ni
fin. Eafin, la troisième chose à laquelle TaUemftnt des Rùaux accorde du
mérite, c'est Tode de Chapelain atl cardinal de Richeliettf ode qui a été
imprimée d'abord à part, puis reproduite dans la publicatioû des NimvilUê
MuSe\$ des sieurs Godeau, Chapelain et Habert; elle avait trcnic strophes de
dix vers chacune. C'était vers ce temps que notre poëta composait la
Pucelle, Sur les deux premiers chants, quHl lisait de tous côtés, M. de
Longueville, tout enchanté, lui fit offrir d'être de" sa maisou. Chapelain
répondit qu'il était engagé comme secrétaire de M. de Noailles à Rome.
Chapelain était fort susceptible. A quelque temps de là, M. de Noaîlles lui
ayant fait une brutalité, il le planta là. M. de.Noailles penisa en enrager : il
remua ciel et terre pour le ravoir, et le réclama au cardinal ; mais
Boisrobert, prié d'intervenir, fit souvenir au cardinal qu'il devait être obligé
ft Chapelain pouf «on ode; — de sorte que le cardinal resta neutre. Sur ces
entrefaites, M. de Longueville apprit que Chapelain était déferré de son
secrétariat d'ambassade; aloni, il se fit amener le poëte, et , après avoir
causé plus d'une heure avec lui, sans lui imposer aucune condition, il lui
remit une cassette en lui disant de ne l'ouvrir qu'à son retour. A son retour.
Chapelain ouvrit la cassette, et y trouva

The text on this page is estimated to be only 22.10% accurate

. LOUIS XIII ET RICHELIEU 39 le brevet d'une pension de deux mille livres, hypothéquée sur tous les biens de M. de Longueville. Chapelain avait, en outre, du cardinal, une pension de mille livres que Boisrobert voulut faire porter à seize cents. Ce sont ces derniers six cents francs que Chapelain fit allouer à CoUetet. La Pwelle fut vingt ans à paraître : pendant vingt ans, tout Paris s'en occupa. Aussi François Payot de Linière, auteur satirique contemporain de Chapelain, fit-il contre lui cette épigramme au moment où Ton annonçait rapparition du poème : La France attend de CbapelaiOi Ce rare et fameux écrivain, Une merveiUeuse Pucelle. La cabale en dit force bien : Depuis vingt ans, on parle d'elle ; Dans sis mois, on n'en dira rien. Chapelain était furieux de Fépigramme ; il disait tout haut que celui qui Tavait faite méritait des coups de b&ton; mais il ne lui en donna point. Passons à Gonrard. Yalentin Conrard était né h Valendennes, et fut le premier secrétaire perpétuel et le vrai fondateur de TAcadémie française. — Il ne faiA pas lui en vouloir ; il ne savait probablement pas qu'il faisait de TAcadémie un nid à grands seigneurs, — Il était fils d'un honnête bourgeois de Valenciennes qui avait du bien, mais qui, austère observateur des lois somptuaire^, ne permettait à son fils de porter ni jarretières, ni roses de souliers, et qui lui faisait couper les cheveux au-dessus de Toreille : il en résultait que le jeune Conrard avait des jarretières et des roses qu'il était el mettait au coin de la rue. Un jour, ainsi accoutré, il eut la chance de donner contre son père : celui-ci le voulait maudire et chasser de la maison.

40 LES GRANDS HOMMES Conrard ne reçut aucune éducation, tant son père avait peur qu'il ne se fit écrivain; de là son ignorance complète de la langue latine. Par "malheur, au point de vue de son père, le jeune Conrard était cousin de M. Godeau, évêque de Vence, qui fut aussi de l'Académie française, et qui écrivait des vers érotiques d'une main et des poésies sacrées de l'autre. Ce Godeau avait une grande réputation, et surtout chez le cardinal, devant qui on avait l'habitude de dire, quand on faisait l'éloge d'une pièce de vers, quel que fût son auteur : •— Voilà qui est admirable ! Godeau n'eût pas fait mieux ! Mais le père Conrard vint à mourir, et rien ne gêna plus la vocation du fils, que son peu d'éducation. N'osant entreprendre le Latin, il se retourna vers l'italien, qu'il apprit assez bien, et vers l'espagnol, qu'il apprit assez mal. Trop faible pour faire parler de lui par lui-même, il se mit à prêter de l'argent aux gens d'esprit, et se constitua leur commissionnaire; dans le seul espoir de se faire connaître en Suède, il prêta six mille livres au comte de Tott, grand écuyer et ambassadeur du roi de Suède, lequel était à Paris sans un sou. La rage du bel esprit et la passion des livres le prirent à la fois. Il eut une superbe bibliothèque, la seule peut-être où il n'y eût ni un livre grec, ni un livre latin. Il était à l'affût de tout ce qui se faisait, pour faire comme les autres. Le Vent était-il aux rondeaux, il faisait des rondeaux; le temps tournait-il aux satires, il faisait des satires, et ainsi de suite : rondeaux, énigmes, paraphrases. Cette tension continuelle d'esprit lui fit porter le sang à la tête; de sorte que son visage se mit à fleurir comme un parterre au printemps; ce que voyant, il se rafraîchit tellement, que ses nerfs en souffrirent et qu'il en eut la goutte. Il en résulta que, podagre des jambes et enluminé du visage, il souffrait à la fois de la tête et des pieds. Son obligeance et ses offres continuelles de service étaient

LOUIS XIII ET RICHELIEU 41 presque aussi désagréables que l'eussent été chez un autre régoisme et la sécheresse. Halieville disait de lui : — Ne vous semWe-t-ii pas que Conrard aille par les rues en disant : « Mon amitié t ma belle amitié I qui en veut, de mon amitié, de ma belle amitié ? » 11 demandait, en effet, à tous ses amis, des devises sur Taraitié; et, quand il les avait, il les faisait enluminer sur vélin. 11 en demanda une à madame de Rambouillet comme aux autres : celle qu'elle lui donna était une vestale dans son temple, attisant le feu sacré; la légende en était ; FOVEBO. Ce grand prôti*e de Tamitié se brouilla, cependant , avec Tallemant des Réaux et avec Patru, parce que l'amitié que les deux jeunes gens avaient l'un pour l'autre paraissait remporter sur celle qu'ils avaient pour lui, et avec d'Ablancom-t, parce que celui-ci lui avait écrit tout simplement : « A monsieur Conrard, secrétaire du roi, » au lieu de : « A monsieur Conrard, secrétaire-conse*7/er du roi. » Quand le cardinal de Richelieu, soufflé par Conrard, eut l'idée de faire l'Académie, on ne trouva point ainsi tout à coup quarante hommes de mérite pour la fonder. Boisrobert, auquel nous revenons, fut chargé d'y mettre lespasse-volants: c'est ainsi que l'on nommait les faux soldats non enrôlés, que les capitaines font passer aux revues, pour que l'on croie que leurs compaguies sont complètes. — Ce fut donc Boisrobert qui fut chargé d'y mettre les jyasse'volants. Il ne s'en lit pas faute, et Ton appela les douze ou quinze académiciens qui furent nommés ainsi les enfants de la pitié de Boisrobert, Il s'intitulait lui-même le solliciteur des Muses affligées, et payait souvent d'avance un ou deux quartiers de leurs pensions à de pauvres diables d*auteurs qui les lui rembouraient à leur loisir. Bien souvent il se brouilla avec le cardinal pour avoir '3.

The text on this page is estimated to be only 26.45% accurate

42 LES GRANDS UOMBIES parlé trop hardiment, jamais cootre, mais toujours eu faveur de tel ' ou tel disgracié. Le cardiaal se roidissait contre cette influence ; mais Boisrobert finissait toujours par arriver à son but : il connaissait le faible du cardinal; il le faisait rire, et, quand le cardinal avait ri, il était désarmé. On se rappelle le maréchal de Vitry, le meurtrier, disons mieux, l'assassin du maréchal d'Ancre. Eh bien, à son tour, par ce revirement naturel des choses de ce monde, avec de Luynes, son protecteur, il avait non-seulement perdu soncré* dit, mais encore sa liberté : le cardinal Tavait fait mettre h la Bastille, à propos d'un évêque qu'il avait frappé. Étant là, Vitry envoya prier Boisrobert à dîner. Malgré les observations qu'on lui fit, Boisrobert y alla. Ce ne fut point tout : en dînant, le maréchal lui fit promettre de dire au cardinal certaines choses qu'il tenait beaucoup à ce que le cardinixl sût. Le soir du même jour, Boisrobert, comme de coutume, cuti a chez le cardinal. — Ah ! c'est toi, le Bois, lui dit celui-ci. — Oui, monseigneur. — Eh bien, quelles nouvelles? — Je dirai d'abord à Votre Éminence que j'ai fait aujourd'hui la plus grande chère du monde. — Bon ! aurais-tu dîné avec la Falloue ? — Non , monseigneur; je doute même que Votre Éminenco devine où j'ai dîné. — Où as-tu dîné, le Bois ? — • A la Bastille, monseigneur. — Ah ! ah ! fit le cardinal en rechignant; chez M, du Tremblay, son gouverneur? % — Non, monseigneur ;chez M. de Vitry, son prisonnier. — Chez M. de Vitry ! Et le cardinal fronça le sourcil. Boisrobert ne fit pas semblant de s'en apercevoir.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 43 — Vous n'avez pas idée, monseigneur, comme il est devenu savant, continua-t-il. — Vraiment ! fit le cardinal ; et sur quoi, savant ? — Sur les choses sacrées... Il m'a prouvé, par des passages des Pères, que frapper un évêque n'était pas un crime. — Ah ! le Bois, dit le cardinal, vous vous faites donc le censeur du roi ? vous faites donc le petit minisire ? — Monseigneur... — Le roi a blâmé Faction du maréchal, et veut qu'il en soit puni ; et je vous trouve bien insoient 4*être de Favis de M. de Vitry, contre celui du roi et le mien. ^ — Vous avez raison, monseigneur, dit Boisrobert en 8*inclinant, et jamais plus je ne parlerai des affaires d'État... Ah ! je disais donc, à propos de cela, que monseigneur m'avait donné cette commission... Et il se mit à rendre compte au cardinal de la commission que le maréchal lui avait donnée ; puis, le récit achevé : — Monseigneur, continua-t-il, on m'a encore chargé de vous dire... — Le Bois, ça qu'on vous a chargé de me dire, est-ce affaire d'État ? — Non, monseigneur, non... On m'a encore chargé de vous dire que M. le maréchal de Vitry donnera cent mille écus à sa fille, le jour où vous lui ferez l'honneur de lui donner un mari de votre main. — Le Bois, s'écria le cardinal courroucé, fout beau, je vous prie ! — Ah ! cela me rappelle que monseigneur m'avait encore donné telle commission... Et Boisrobert se mit à raconter cette seconde commission comme il avait fait de la première ; mais, tout à coup, s'arrêtant : — Attendez, monseigneur, j'ai encore en charge de vous dire...

44 LES GRANDS HOMMES — Par qui ? par M. de Vitry ? —

Oui, monseigneur, qui a un grand garçon bien fait, bien nourri, qu'il vous offre ; ordonnez de lui comme vous voudrez. — Ah ! le Bois, pour cette fois, c'est trop fort ! — Pardon, monseigneur ; mais M. le maréchal m'avait chargé d'une troisième commission : cette commission était... — Voyez-vous le vilain ! s'écria le cardinal ; il me dira tout sans que je puisse me fâcher, . Et, en effet, Boisrobert lui dit tout ; seulement, le cardinal se fâcha. Voilà donc Boisrobert brouillé avec lui. Par bonheur, Gitois, le médecin du cardinal, était des amis de Boisrobert : le lendemain, comme le cardinal était à Rueil, et que sortait d'auprès de lui quelqu'un qui l'avait fort ennuyé : - Gitois, demanda-t-il, avez-vous là quelqu'un qui me distraie de ce maroufle ? — - Monseigneur, je n'ai que Boisrobert. — Boisrobert ? Je lui avais interdit la maison. Qui Ta fait entrer dans l'antichambre ? — Moi, monseigneur ; je l'ai trouvé tantôt dans le parc : il allait se jeter à l'eau si je ne l'en eusse empêché. — Il se repent, alors ? — Amèrement, monseigneur ! — Faites-le donc venir. Boisrobert, qui écoutait à la porte, entra aussitôt, lit cent contes au cardinal, et ils furent meilleurs amis que jamais. Aussi, quand ils étaient brouillés, et que le cardinal était malade : — Tous mes remèdes ne feront rien, disait Gitois, s'il n'y entre dix ou douze grammes de Boisrobert, il y avait de par le monde une pauvre fille, nommée mademoiselle de Gournay, qui dut de ne pas mourir de faim à cette infatigable obligeance de Boisrobert.

LOUIS XIII BT RICHELIEU 45 Mademoiselle de Gouiuay était une vieille fille de Picardie, demoiselle de bonne maison. A Tâge de dix-neuf ans, elle avait lu les Essais de Montaigne, et avait désiré connaître Tauteur. Justement, sur ces entrefaites , Montaigne vint à Paris ; aussitôt, s'étant enquis de son adresse, elle renvoya saluer et lui déclarer Testime qu'elle faisait de sa personne et de ses livres. Lui la vint voirie lendemain, et, la trouvant si jeune et si enthousiaste, lui offrit V affection et Valliance de père à fille ; ce qu'elle regut avec gratitude. En conséquence, elle s'intitulait la fille d'alliance de Montaigne. Elle faisait des vers, pas trop mauvais, s'il faut en croire un échantillon qui nous reste. Il s'agit de ce quatrain sur Jeanne d'Arc : Peux-tu bien accorder, vierge du ciel chérie, La douceur de tes yeux et ce glaive irrité t — La douceur de mes yeux caresse ma patrie, Et ce glaive en fureur lui rend sa liberté. Boisrobert connaissait mademoiselle de Gournay , et, sachant qu'elle était dans la détresse, il résolut de la faire secourir par le cardinal. A cet effet, il montra à Son Éminence, un jour qu'elle était de honne humeur, le quatrain que nous venons de citer. Le cardinal le lut et y applaudit ; Boisrobert lui nomma alors mademoiselle de Gournay. — Mademoiselle de Gournay, dit le cardinal, qui connaissait tout son Paris littéraire, n'est-ce pas l'auteur de VOmhre? — Justement, monseigneur. Et, en effet, mademoiselle de Gournay avait publié un volume intitulé : VOmhre. ou les Présents de mademoiselle de Gournay, — Tu me l'amèneras après-demain, le Bois. Le Bois, tout enchanté, alla annoncer cette bonne nouvelle à mademoiselle de Gournay, et la prévenir que, le surlendemain, il la viendrait prendre pour la conduire chez Son Éminence.

The text on this page is estimated to be only 20.42% accurate

46 LES GRANDS HOMMES U ne faut pas demander si la vieille fille se tint prête pour Theure dite. On arriva au Palais-Cardinal, et Ton fut reçu sans retard. Le cardinal accueillit la bonne vieille fille avec un compliment composé tout entier de vieux mots tirés de jon Ombre. Elle vit bien que le cardinal voulait rire ; mais, sans se déconcerter : — Vous riez de la pauvre vieille, dit-elle ; mais riez, riez, ^rand génie f ne faut-il pas que le monde tout entier contribue à votre divertissement? Le cardinal, étonné de cette présence d^esprit, lui fit ses excuses ; puis, se tournant vers Boisrobert : — Il faut faire quelque chose pour mademoiselle de Gournay, dit-il. — C'est bien pour cela, répondit celui-ci, que je l'amène à Votre Éminence. — Eh bien, reprit le cardinal, je lui donne deux cents écus de pension. — Bon pour elle, monseigneur, et elle vous en remercie ; mais elle a des domestiques. — Ah ! elle a des domestiques ? — Oui, une fille noble ne peut se servir elle-même, Votre Éminence comprendra cela. — Je le comprends... Et quels domestiques a-t-elle ? — Elle a mademoiselle Jamyn ! répondit Boisrobert — Mademoiselle Jamyn ! qu'est-ce que cela ? — La bâtarde d'Amadis Jamyn, page de Ronsard. — Tu donne cinquante livres par an pour la bâtarde d'Amadis Jamyn, page de Ronsard, répondit le cardinal — Bon pour Jamyn, et mademoiselle de Gournay vous en remercie en son nom ; mais elle a encore mamie Piaillon. — Qu'est-ce que mamie Piaillon? demanda le cardinal. — C'est la chaste de mademoiselle de Gournay, répondit Boisrobert.

The text on this page is estimated to be only 24.44% accurate

LOULâ XIU £T aiCHBLIEU 47 — Je doaae vingt livres d«3
pcosion à inamio Piailloa, répondit réminentissime» mais à la condition
qu'elle aura des tripes. — Elle en aura, dit Boisrobert, et mademoiselle de
Gournay vous en remercie au nom de mamie Piallloa, monseigneur; mais.*.
*- Gomment, le Boisl dit le cardinal, il y a encore un mais?,,, — Oui,
monseigaeur; mais mamie Piaillon a cliatonné. — Ck)mbien de chatons? —
' Giaq« monseigneur^ -^ Ouais l fit le cardinal, mamie Piaillon est bien
féconde I iN'importe, le Bois, ^'ajoute une pistole pour chaque chaton. Et
mademoiselle de Gournay, enchantée, heureuse et sauvée de la misère pour
le reste de sa vie, s'en alla avec quatre pensions : une de deux cents écus
pour elle ; une de cinquante écus pour Jamyn; une de vingt livres pour
mamie Piaillon, . et une d'une pistole pour chacun des chatons! Avouez,
chers lecteurs, que le cardinal ne vous apparaissait point tout à fait sous cet
aspect-là. Aussi, mademoiselle de Gournay était-elle fort reconaaisnaissante
à Boisrobert, qu'elle appelait toujours le bon abbé ; seulement, elle le
craignait à cause de ses contes. Il disait, de sa protégée, qu'elle avait un
râtelier de dents de loup marin; qu'elle l'ôtait pour manger et le remettait,
ensuite, pour parler plus facilement; puis que, quand les autres parlaient à
leur tour, elle l'ôtait de nouveau et se dépêchait de doubler les morceaux ;
enfia, que, quand les autres * avaient lîni, elle le remettait pour dire aussi
son mot et sa tirade. Mamie Piaillon a eu les honneurs de l'histoire, non-
seulement dans Tallemant des Réaux, mais encore dans Tabbi; deMnrolles;
ce qu'en dit celui-ci est même venu jetor quelques doutes sur lo sexe de cet
intéressant animal, et ne len(l.;iii

48 LES GRANDS HOMMES pas à moins qu'à faire accuser Boisrobert et mademoiselle de Gournay de supercherie, puisqu'un matou n'aurait pas pu chatonner. . Voici ce qu'en dit Tabbé de Marolles : « U Piaillon de mademoiselle de Gournay, en douze années qu'il a vécu près d'elle, ne fut pas délogé une seule nuit de sa chambre pour courir dans les gouttières comme les autres chats. » Vous comprenez le trouble qu'une pareille dissidence jeta parmi les commentateurs. Par bonheur, à force de recherches, un archéologue retrouva deux vers de mademoiselle de Gournay adressés à Piaillon; dans ces vers, elle l'appelait donselles. C'était donc Tallemant des Réaux qui avait raison, et l'abbé de Marolles qui avait tort; c'était donc mamie Piaillon^ et non pas le Piaillon; c'était donc une chatte, et non pas un chat; mamie Piaillon pouvait donc avoir chatonné, quoiqu'elle ne courût point sur les gouttières, — ■ et ce fut sans remords aucun que mademoiselle de Gournay dut jouir des cinq pistoles accordées par le cardinal aux cinq chatons. VIII Ce qui donnait à Boisrobert cette influence sur le cardinal, c'était le privilège qu'il avait de faire rire, avec ses contes, un homme qui riait peu. Racan et Voiture étaient surtout les héros des contes de Boisrobert. Disons d'abord ce qu'était Racan ; puis nous raconterons à nos lecteurs quelques-uns des contes que Boisrobert racontait au cardinal. Racan était de bonne maison : il s'appelait Honorât de

LOUIS XIU ET IlIClIiiLlKL \) Rueil, marquis de Racan. Il était né en 1589, quatre ans après la mort de Ronsard, trente-quatre ans après la naissance de Mallierbe. Son père était chevalier de TOrdre et maréchal de camp; il avait acheté un moulin qui était un fief, le jour même où naquit Fauteur des Bergeries : il voulut que ce fils portât le nom du moulin qu'il venait d'acheter. — Le moulin s'appelait Racan. Racan commandait les gens d'armes du maréchal d'Effiat. Cela le faisait vivre ; car il ne pouvait rien tirer de son père, dont les affaires étaient très-embrouillées, et qui lui laissa une succession dont il lui fut impossible de tirer parti. Plus tard, il fut riche. Il avait été page de notre vieil ami Bellegarde, et cela n'avait pas eu lieu sans quelque tache à ses mœurs ; mais madame de Bellegarde — ce qui dut le réhabiliter dans l'esprit de ses accusateurs — lui laissa vingt mille livres de rente, sur quarante qu'elle avait. Racan avait déjà trente à trente-cinq ans lorsque cette succession lui arriva. Jusque-là, il avait souvent été bien à l'étroit. Boisrobert le trouva une fois à Tours, où il était occupé à faire des vers pour un petit commis qui avait promis de les lui payer deux cents livres; Racan ne pouvait s'en tirer. Boisrobert lui prêta les deux cents livres, et Racan n'eut pas besoin de faire les vers. C'était, comme on le voit, une véritable providence que ce brave Boisrobert. Un jour, Conrard trouva Racan dans un cabaret borgne, et le voulut faire déloger. — Oh! dit-il, non pas, je suis bien ici. Je dîne ; >o«/tant, et. le 6ot7, on me tlempe le soupe poul lien. Afin de comprendre ce baragouin, il faut savoir que Racan ne pouvait prononcer ni les G ni les R; il prononçait les G comme les T, et les R comme les L. H s'attacha à Malherbe, dont il devint l'élève, et récolier profita si bien des leçons, qu'il donna de la jalousie au maître. T. u. 4

50 LES GRANDS HOMMES Malherbe lui enviait

particulièrement cette stance d'une pièce intitulée : Consolation adressée à M. de Beîlegarde[^] sur la mort de M. de Thermes[^] son frère : Il voit ce que l'Olympe a de plus merveilleux ; Il voit dessous ses pieds ces flambeaux orgueilleux Qui tournent à leur gré la Fortune et sa roue; Il voitj comme fourmis, marcher nos légions Dans ce petit amas de poussière et de boue, Dont notre vanité fait tant de régions. Au reste, Bacan était de race versifiante, sinon poétique : son père et sa mère faisaient des vers ; il est vrai qu'ils n'étaient pas bons (les vers). Lui, tout enfant, et aux pages chez M. de Bellegarde, en faisait déjà. La pièce intitulée Stances contre un vieillard jaloux[^] et qui commence par ces mots : Vieux corps tout épuisé de sang et de moelle, est de ce temps-là. G*étaient les comédies de Hardy, qu'il voyait représenter à l'hôtel de Bourgogne, où il avait ses entrées comme page de M. de Bellegarde, qui lui montaient la tête à la poésie, et, cela, quoique, comme Gonrard, il ne sût pas le latin. L'ode d'Horace *Beatus ille* — qu'au reste, on ne retrouve pas dans ses œuvres — fut mise en vers par lui, sur une traduction de son parent le chevalier de Bueil. Si le génie a en lui-même sa puissance qui triomphe de tout, jamais cette puissance ne fut mieux caractérisée que dans Bacan; car, hors la poésie, il semblait n'avoir pas le sens commun. Il avait la mine d'un fermier normand ; il bégayait et n'avait jamais su prononcer son nom ; bon homme, du reste, sans fiel, sans méchanceté, sans finesse. iMais distrait que c'était merveille !

LOUIS XIU ET UICHELÏEU 51 Voici quelques-unes de ses distractions : Un jour qu'il était couché avec Bussy-Lamet, son cousin, en train de lire un petit livre déjà devenu fort rare de son temps, il se sentit pris, ni plus ni moins que le Malade imaginaire, d'un besoin tout à fait réel. Il s'en va au cabinet, comme dit Molière, tout lisant, car la lecture l'intéressait fort, continue de lire en faisant ce qu'il avait à faire, puis, la chose terminée complètement, jette son livre par le trou, et revient avec un papier devant son nez, croyant revenir avec son livre. — Que diable avez-vous là? lui demanda Bussy-Lamet. — Pardieu! répond Racan, c'est la Fiance moulante, un /ivle bien întélessant et bien tulieux. Pour toute réponse, Bussy-Lamet lui pousse le bras, et lui met le nez en contact direct avec le papier. Ce fut alors seulement que Racan s'aperçut de sa distraction. Une fois, en pensant à autre chose, il mangea tant de pois, qu'il en faillit mourir d'indigestion. Aussi ne cessait-il de répéter, tout en prenant son émétique : — Voyez-vous ces totins de latais ti me voient manger dès pois à en tlever et H ne m'aveltissent point. ! Une autre fois, il allait à la campagne voir un de ses amis; il était seul et monté sur un grand cheval. Une nécessité pareille à celle qui avait entraîné la perte de la France mourante le força de descendre de cheval. 11 fallut remonter; le cheval était haut sur jambes, et pas de montoir. Racan prit le cheval par la bride et continua son chemin à pied. Arrivé à la porte de son ami, il trouve enfin un montoii*. — Ah! dit-il, c'est bien heuleux ! Et, remontant sur son cheval, il tourne bride, et s'en revient chez lui sans avoir seulement demandé à son ami comment il se portait. Un jour qu'il avait couché dans la même chambre que Malherbe et Yvrande, — Yvrande était un gentilhomme bre

52

ÎJiS GKANDS HOMMKS ton, disciple de Malherbe et page de la grande écurie; — un jour, disons-nous, qu'il avait couché dans la même chambre que Malherbe et Yvrande, il se lève le premier, prend les chausses d'Yvrande pour son caleçon, met les siennes pardessus, et sort en disant où il allait, selon son habitude, de peur qu'il n'oubliât d'y aller, — et, dans ce cas, ses amis le lui rappelaient. Cinq minutes après, Yvrande veut s'habiller à SQn tour. Plus de chausses I — Ah! s'écrie-t-il, c'est ce coquin de Racan qui les aura prises ! Et, prenant à son tour, et malgré ses cris, celles de Malherbe, il se met h courir sans pourpoint après Racan, qu'il rejoint au coin de la place Royale. — Âh! vous voilà donc! dit-il tout essoufilé et lui posant la main sur l'épaule. — Oui, me voilà, répond Racan, t'avez-rons à me dile ? •— J'ai à vous dire que vous avez le derrière plus gros aujourd'hui qu'hier. -- Il est possible que j'aie aitlapc une fluxion, répond Racan ; il y des coulants d'ail dans cette chamhle. ■— Et c'est pour cela que vous avez mis mes chausses sous les vôtres? Racan se regarde, et, se trouvant, en effet, plus gros que de coutume : — C'est possible, dit-il; mais, si cela est, je vais vous les lendle à l'instant; je ne suis pas un voïeitL Et Racan s'assure de la chose. — Ah! c'est, ma foi vlail dit-il, c'est, ma foi, vlai! Et, sans s'inquiéler où il est, s'appuyant contre une borne, il défait ses chausses d'abord, puis celles d' Yvrande, les lui rend, repasse les siennes, et continue son chemin, fendant, d'un front étonné, les flots de la foule, qui se demandait ^|Uî;ls pouvaient être ces deux hommes, l'un on bras d(î chc

LOUIS XIII ET RICHELIEU 53 mise, et Tautre, pendant un temps, en chemise tout à fait, qui faisaient leur toilette au coin de la rue. C'étaient Yvrande et Racan. Une après-dînée qu'il pleuvait à torrents, Racan arrive chez M. de Bellegarde, où il logeait, trempé comme un potage; et, pensant rentrer dans sa chambre, il entra dans celle de madame de Bellegarde. Madame de Bellegarde était à un coin du feu, et madame de Lorges à l'autre. Le laquais de Racan le suivait; et, voyant que son maître se trompait, il allait l'en avertir, quand les deux dames lui firent signe de se taire, prévoyant quelque nouvelle distraction de ce maître rêveur. En effet, Racan n'y manqua pas. Ne remarquant ni l'une ni l'autre de ces dames, il se fait débotter, ôte ses chausses, et dit à son laquais : — Va nettoyer mes bottes; il y a bon feu, je fêlai sécher ici mes chausses et mes bas. Le laquais sort. Racan s'approche du feu, met bien proprement ses bas sur la tête de madame de Bellegarde, et ses chausses sur celle de madame de Lorges, approche un fauteuil, s'assied et sèclie sa chemise. — Eh bien, Racan, lui dit madame de Bellegarde, que faites-vous? Racan tressaille, regarde à droite et à gauche, voit madame de Lorges coiffée de ses chausses et madame de Bellegarde coiffée de ses bas. — Oh! mesdames, s'écrie-t-il, que à^extusesl îe vous avais prises pour deux chenets. Un jour, il devait aller faire une chasse au perdreau avec un prier de ses amis. Les deux chasseurs devaient partir après vêpres. Racan arrive une heure trop tôt.

54 LES GRANDS HOMMES — Mais, mon cher, lui dit le prieur, vous oubliez qu'il faut que je dise vêpres. — Eh bien, dites-les ; je vous les servirai. Le prieur accepte, croyant que Racan va quitter sa carnassière et son fusil. Pas du tout : il le retrouve tout harnaché dans le chœur, ayant de plus son chien en laisse; et Racan, dans cet attirail, chanta le Magnificat tout au long. A propos de chasse, Racan avait trouvé un chasseur tout aussi distrait que lui : c'était M. de Guise. Un jour qu'ils étaient à Tours ensemble, M. de Guise lui dit : — Allons à la chasse, Racan. Ils y allèrent, et, de tout le jour, ils ne se quittèrent point. Le lendemain, M. de Guise rencontre son compagnon de la veille, et lui dit : — Vous avez bien fait de ne pas venir hier à la chasse avec moi, Racan : nos chiens n'ont rien fait qui vaille. Racan, si distrait qu'il fût, s'aperçut de la distraction de M. de Guise, et, comme le lièvre de La Fontaine heureux d'avoir trouvé plus poltron que lui, fut enchanté d'avoir trouvé un distrait qui lui damât le pion. Aussi, comme M. de Guise allait à la chasse, lui n'y allat-il pas; seulement, tout crotté, il l'attendit au retour, et se plaça près de lui au moment où il rentrait. — Ah ! parbleu î dit M. de Guise, les jours se suivent et ne se ressemblent pas, Racan : aujourd'hui, vous avez bien fait de venir avec nous, car nous avons eu grand plaisir, n'est-ce pas? — Oui, monseigneur, répondit Racan, qui se plaisait à raconter l'anecdote. Plusieurs fois arrête par un ami qui se tenait sur son chemin et l'arrêtait afin de causer avec lui, Racan lui fit l'aumône, le prenant pour un gueux. Tout un jour, il boita, parce qu'il s'était promené avec un gentilhomme boiteux.

LOUIS XHI ET RICHELIEU 55 Un matin, étant à jeun, et se sentant pris du besoin d'avaler quelque chose, il entre chez un de ses amis. — C'est toi, Racan? — Eh ! ma foi, oui. — Quel hasard de te voir I — • Je passais, je me suis senti faible : donne-moi tette those à boire, — Tiens, dit Tami, qui était encore couché, il y a dans cette armoire un verre d'hypocras que je me suis versé hier, et un verre de médecine que je vais prendre ce matin. Tâche de ne point te tromper. Racan va à l'armoire, et, comme son ami s'était fait le plus possible aromatiser sa médecine, afin qu'elle fût moins désagréable à prendre, notre distrait ne manqua pas de prendre Ja médecine pour l'hypocras. — La ! dit-il, tout va bien maintenant, et, quoique ton hypoclas fût médiocle^ fespèle qu'il me conduila jusqu'au dîner. — Tu ne déjeunes donc pas? répond l'ami. — Non, je vais à la messe, et je tommunie. — Comment ! tu communies, et tu prends de l'iypoeras avant de communier? — C'est, ma foi, vlai ! dit Racan, et j'allais faile un satlilége sans y songer... Tilai à la messe, mais je ne tommunie^ lai pas. Et, en effet, Racan alla à la messe. Mais, au Credo^ il se sentit un si grand désordre dans le ventre, qu'il n'eut que le temps de s'enfuir, et encore n'arriva-t-il point chez lui sans accident. Quant à l'ami malade, qui avait pris l'hypocras au lieu du purgatif, il ne sentait que de la chaleur et v^allait point assez, tandis que Racan allait trop. Lorsque Racan faisait la cour à la femme que plus tard il épousa, il résolut, un jour, d'aller lui faire une visite à la

56 LES GHANDS HOMMES campagne, et, pour cette solennité, commanda à son tailleur un Jiabit de taffetas- céladon : — c'était la couleur à la mode, et le nom lui venait du liéros de VAstrée. L*habit fut apporté. Racan le trouva fort à son gré et le voulut mettre; mais il avait un valet qui prenait plus soin (Ri lui que lui-même, et qu'on appelait Nicolas. Nicolas s'opposa à cette prodigalité. — Et, s'il pleut, lui dit-il, où sera votre habit de taffetascéladon? — C'est viot, fit Racan. — Ah! — Mais que faile? — Bon ! la chose est bien difficile, n'est-ce pas? — Je la tlouve telle, puisque je te demande conseil, Nicolas. — Eh bien, prenez votre habit de bure, et, à cent pas du château, vous changerez d'habit au pied d'un arbre. — Soit, Nicolas, je fêlai ce que tu vouldas^ mon enfant, répondit Racan. Et il partit avec son habit de bure, tandis que Nicolas portait l'habit vert-céladon précieusement enveloppé dans une serviette. A cent pas de la maison de sa maîtresse, Racan trouve un petit bois qui semblait planté là tout exprès pour faire ce qu'il avait à faire, descend de cheval et commence son opération. Gomme il relevait ses chausses, apparaît tout à coup Tobjet de son amour, accompagné de deux amies. Toutes trois poussent un grand cri. — Ah ! Nicolas, dit Racan, je te l'avais bien dit! sais-tu que j'ai Vail de faile toute autle those que de changer d'habit. — Eh ! monsieur, répondit Nicolas, il n'y a point de mal; seulement, dépêclioz-vous ! La jeune fille voulait s'en aller ; mais les autres, par malice, la poussaient vers Racan.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 57 Alors, Racan, tout penaud : — Mademoiselle, c'est Nicolas qui l'a voulu; raoui, je ne voulais pas. Et, se retournant vers son valet : — Mais palle-'lm donc poul moi, Nicolas, cal je ne sais plus que dile ! Une fois, un de ses voisins, — c'était quelques jours après son mariage avec la jeune fille qui l'avait si intempestivement suivi, — une fois, un de ses voisias, chez lequel ii était allé dîner, lui fit cadeau d'un magnifique bois de cerf. Au moment de partir, Racan dit à Nicolas de le prendre avec lui ', l'autre regimbait. — Mais qu'as-tu donc à geindle ainsi, Nicolas ? lui demande Racan. — Eh ! monsieur, répondit celui-ci, j'essaye à mettre de toutes les façons la chose que vous m'avez donnée. — Eh bien ? — - Eh bien, on voit que vous ne savez pas encore toute la peine que Ton a à porter des cornes ; sans quoi, vous ne me tourmenteriez pas comme vous le faites. Ayant été reçu à l'Académie, il dut faire son discours de réception. Comme sa réputation était grande, on attendait ce discours avec impatience. Il y avait foule. Racan entra, monta à la tribune, et, montrant un morceau de papier tout déchiré : — Messieurs, dit-il, j'avais fait un discours que je trouvais iiès-beau, mais ma gf/ande ievlette Vsl tout mâthonnc ; le voilà. Tilez-en ce que vous poullez-^ cal je ne le sais point pal tœul, et n'en ai point de topie. Il était tuteur du petit comte de Marans, qui était, comme lui, de la maison de Rueil. Il força le mari de la mère du jeune homme à rendre ses comptes ; ce qui J)lessa celui-ci au point qu'il l'appela en duel. 4. .

58 LES GRANDS HOMMES Mais Racan, secouant la tête. — Je suis folt Yieux, dit-il, et j'ai la toulte haleine. — Votre adversaire se battra à cheval, lui répondit-on. — J'ai des ulcèles aux jambes quatid je mets des bottes ; puis j'ai vingt mille Uvles de lente à peldle. Que mon advelsaile dépose un tapital de talte cent mille livles^ nous vèlions aplès. — Mais il dit qu'il vous attaquera partout où il vous rencontrera. — Ohieu ! c'est autk those, je fèlai poltel une épée pal un latais, et, s'il m'a^afe, je me défendlai. Nous avons un plocès, et non une telelle. Le pauvre Racan avait un grand chagrin : son fils aîné était un sot, taudis qu'il espérait avoir toute sorte de contentement du second, qui était page de la reine et fort bien avec M. d'Anjou. Par malheur, ce dernier enfant mourut. Il s'était adonné à porter la robe de Mademoiselle, fille de G&ston, que l'on appela depuis la grande Mademoiselle. Les pages de celle-ci en grondèrent ; mais Mademoiselle déclara qu'elle voulait que l'on se tût, et que, toutes les fois qu'un page de la reine voudrait bien lui faire l'honneur de lui porter sa robe, elle lui en serait fort obligée. L'enfant continua donc de rendre à Mademoiselle ce service volontaire. Les autres pages enrageaient et le firent appeler en duel par le plus jeune d'entre eux. On les laissa aller sur le terrain ; puis, sur le terrain, on les arrêta et on leur donna le fouet à tous deux. Quelque temps après, le jeune Racan fut délégué à la reine pour obtenir qu'on donnât aux pages deux petites oies au lieu d'une, car l'argentier leur en retranchait une des deux qu'ils devaient avoir. — On sait que la petite oie était un nœud de rubans destini^ à garnir l'habit, le chapeau et l'épée. — La reine consentit à la demande.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 59 — Oui, dit-elle ; mais, étant le fils de M. Racan, c'est bien le moins que vous me présentiez votre requête en vers. Le lendemain, Penfant présenta à la reine ce madrigal, que Ton prétendit être du père : Reine, si les destins^ mes vœux et mon bonheur Vous donnent les premiers des ans de ma jeunesse, Vous dois-je pas offrir cette première fleur Que ma muse a cueillie aux rives du Permesse? Si mon père, en naissant, m'avait pu faire don De Tesprit poétique ainsi que de son nota, Qui Ta renau vainqueur du temps et de l'envie, Je pourrais dans mes vers donner l'éternité A votre Majesté, Qui me donne la vie I Dans son dernier séjour à Paris, c'est-à-dire en 1651, Râcân ne pouvait plus se passer de FAcadémie, disant qu'il n*avâil d'amis que MM. les académiciens ; et, Comme il avait un pro ces, il [ifit pour procureur Louis Favrard^ mari de Catherine Chapelain, sœur du poète, parce qu'il lui semblait ^ûe cet homme, étant beau-frère de Chapelain^ éi^it beau- frère de l'Académie. Voilà donc les contes que racontait Boisrobert au cardinal, et qui faisaient tant rire celui-ci. Il y en avait un surtout, que nous âvonâ gardé t)otir le dernier, attendu que c'était celui qui avait le privilège infailible de dérider le front de Son Éminence. Quoique poète elle-même, mademoiselle de Gotirnay, — la bonne vieille fille dont, après Tallemant dès Réaux, nous avons raconté l'histoire, — quioiqte poète elle-même, mademoiselle de Gournay n'en avait pas moins conservé une haute admiration pour tous les grands poètes de l'époque, excepté pour Malherbe, qui s'était permis de critiquer son livre de rOmbre. Aussi, quand la seconde édition de ce livre parut, elle l'envoya aux plus grands génies du xvn« siècle.

50 LES GRANDS HOMMES 11 va sans dire que Racan eut son exemplaire. Lorsque Racan reçut ce fraternel et gracieux envoi, il avait près de lui ses inséparables, le chevalier de Rueil et Yvrande. Or, Racan, flatté de Thonneur, dit, devant ses deux amis, que, le lendemain, il irait en personne remercier de cette attention mademoiselle de Gournay. Cette déclaration ne tombait pas dans l'oreille de ces sourds dont parle Horace, et pour lesquels nous chantons. Yvrande et le chevalier de Rueil résolurent de jouer un tour à Racan. C'était à deux heures que Racan devait se présenter chez mademoiselle de Gournay; les deux amis s'en étaient assurés. A midi, le chevalier de Rueil se présente, et heurte à la porte de la bonne vieille. Jamyn va ouvrir, et voit un beau cavalier. De Rueil, sans vouloir dire qui il est, expose le désir de voir la maîtresse du logis. Jamyn entre aussitôt dans le cabinet de mademoiselle de Gournay. Celle-ci, la plume en main, les yeux au ciel et dans l'attitude de l'inspiration, faisait des vers. Jamyn lui annonce que quelqu'un demande à lui parler. Mademoiselle de Gournay, dont l'esprit est dans les nuages, lui fait répéter sa phrase. Jamyn répète. --Et quel est ce quelqu'un ? demande mademoiselle de Gournay. — Il ne veut pas dire son nom. — Et quelle tournure a-t-il ? — C'est un beau cavalier de trente à trente-cinq ans, répond Jamyn, et qui m'a tout l'air de sortir de bon lieu. — Faites entrer, répond mademoiselle de Gournay. La pensée que je cherchais et que j'allais sans doute trouver était belle ; mais elle pourra revenir, tandis que ce cavalier ne reviendra peut-être pas. — Kulrox, monsieur, dit Jamyn au chevalier de Rueil, qui.

LOUIS XIII ET RICHELIEU Ol peu à peu, s'était approché de la porte du cabinet de la vieille fille. Le chevalier de Rueil entra. — Monsieur, dit la vieille fille, je vous ai fait entrer sans vous demander qui vous étiez, sur le rapport que Jamyn m'a fait de votre bonne mine. Maintenant que vous voilà, j'espère que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'apprendre votre nom. — Mademoiselle, dit de Rueil, je me nomme Racan, et je viens vous remercier du livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer hier. Sur cette annonce, mademoiselle de Gournay, qui ne connaissait encore que de nom l'auteur des *Bergeries*[^] jeta un grand cri de joie et ordonna à Jamyn de faire taire mamie Piaillon, qui miaulait dans la chambre voisine, et qui, si elle coatinuait de miauler, l'empêcherait d'entendre les jolies choses qu'allait lui dire M. de Racan. Le chevalier de Rueil, qui était homme d'esprit, fit force contes à mademoiselle de Gournay, lesquels amusèrent tellement la bonne vieille fille, que, lorsqu'il se leva pour s'en aller, elle lit tous ses efforts afin de le retenir. Mais les instants du chevalier étaient comptés; il ne pouvait rester que trois quarts d'heure. A une heure un quart, il se leva donc définitivement, et sortit, emportant force compliments sur sa courtoisie, et laissant la bonne fille enthousiaste de lui. C'était une heureuse disposition pour retrouver la pensée au milieu de laquelle elle avait été interrompue, et qui avait fui, effarouchée par l'entrée du faux Racan. Elle reprit donc la plume, et venait de se remettre à la poursuite de cette pensée lorsqu'on sonna une seconde fois. Jamyn alla ouvrir; mais Yvrande, — car c'était Yvrande qui venait à son tour, — Yvrande ne lui donna pas le temps de l'annoncer.

62 LES GRANDS HOMMES Instruit par de Rueil des localités, il avait ouvert la porte du cabinet avant que Jamyn eût refermé celle de l'appartement. — J'entre bien librement, dit-il; mais mademoiselle de Gournay, Tillustre auteur de l'Omhre, ne doit pas être traitée comme le commun. — Ce compliment me plaît, dit mademoiselle de Gournay toute joyeuse. Jamyn! Jamyn! mes tablettes, que je le marque. — Je viens vous remercier, mademoiselle, continua Yvrande. — Et de quoi, monsieur? — De ce que vous avez bien voulu m'envoyer votre livre. — Moi, monsieur? Je ne vous l'ai pas envoyé; mais je devrais ravoit fait. Jamyn, une Ombre pour ce gentilhomme. — J'en ai une, mademoiselle. — Vous en avez une? — Oui, et, comme preuve, je vous dirai qu'il y a ceci en tel chapitre et cela en tel autre. Et voilà Yvrande qui se met à réciter la moitié du livre. La vieille fille n'en revenait pas, que son livre eût un pareil succès. — En échange, lui dit Yvrande, je vous apporte quelques vers de ma façon. Il se mit, en effet, à débiter des vers de lui. — Ah ! voilà de gentils vers, n'est-ce pas, Jamyn ? disait la vieille fille. Puis, s'interrompant : Jamyn peut en être, monsieur : elle est fille d'Amadis Jamyn, page de Ronsard... Mais ne saurai-je pas votre nom, monsieur? — Mademoiselle, dit Yvrande, je m'appelle Racan. — Monsieur, vous vous moquez de moi ! — Me moquer de vous ! me moquer de mademoiselle de Gournay, de la fille d'alliance du grand Montaigne ! — Alors, dit-elle, celui qui vient de sortir a donc voulu se

LOUIS XIII ET RICHELIEU 63
moquer de moi, ou peut-être est-ce vous qui vous en moquez. Mais n'importe, la jeunesse peut rire de la vieillesse. En tout cas, je suis toujours bien aise d'avoir vu deux jeunes gens si bien faits et si spirituels. Et, là-dessus, Yvrande et mademoiselle de Gournay se séparèrent avec force compliments. Le congé n'était pas pris depuis cinq minutes, que Ton sonne une troisième fois à la porte, et que, Jamyn ayant été ouvrir, voilà le vrai Racan qui entre tout essoufflé, étant un peu asthmatique. — Ah ! pal ma foi, mademoiselle, dit-il, extusé si, sans célemonie^ je plends un siège. — Oh ! la ridicule figure ! Jamyn, regarde donc ! dit Mademoiselle de Gournay. — Mademoiselle, dit Racan, dans un qualt d'heule^ je vous dilai poulquoi 'Je suis venu ici; maisattjoa^iatjanf Ittissezraoi soufflet. Où diable êtes-vous venu logel si haut?... Ah ! qu'il y a haut ! qu'il y a haut, mademoiselle ! On comprend que, si la tournure et la figure de Racan avaient réjouï mademoiselle de Gournay, elle fut bien autrement réjouïe quand elle entendit son baragouin. Mais, enfin, on se lasse de tout, même de rire. Au bout de quelques instants : — Monsieur, dit-elle, quand vous vous serez reposé tin quart d'heure, me direz-vous, au moins, ce qui vous amèrie chez moi ? — Mademoiselle, dit Racan, je viens chez vous poul vous lemelciel de m'avoil envoyé votle Omble. Mais mademoiselle de Gournay, regardant le nouveau venu d'un air dédaigneux : — Jamyn, fit-elle, dites dotic que je n'ai envoyé mon livre qu'à M. Malherbe et à M. Racan. — Eh bien, c'est tela, mademoiselle : c'est moi qui suis Latan,

64 LES GRANDS HOMMES — Gomment/ c'est vous qui être Latan? Qu'est-ce que cela, Latan? — Oui Latan ^ Latan le poète. — Je ne connais pas de poète de ce nom-là, monsieur. ^Tommentl vous ne tonnaissiez pas Latan^ ti a fait les Belgelies ? — Monsieur^ savez-vous écrire? demanda mademoiselle de Gournay. — Si je sais étlile ? s'écria Racan tout blessé d'une pareille question. — Eh bien, en ce cas, monsieur, prenez ma plume; car, à la façon dont vous bégayez, il est impossible de vous comprendre. — Jamyn, donnez une plume à monsieur. Jamyn donna une plume au malencontreux visiteur, qui, de son écriture la plus lisible et en grosse moyenne, écrivit le nom de Racan. — Racan! s'écria Jamyn, qui suivait les lettres à mesure qu'elles paraissaient sous la main de celui qui les écrivait. — Racan ? répéta mademoiselle de Gournay. — Mais oui, répéta Racan enchanté d'être compris, et croyant que l'accueil allait changer; mais oui 1 Mais mademoiselle de Gournay, le regardant avec dédain : — Oh ! voyez, Jamyn, le joli personnage, dit-elle, pour prendre un pareil nom! Au moins, les deux autres étaient-ils plaisants; mais, celui-ci, c'est un bouffon. — Tomment^ les deux autles ? fit Racan. — Oui, apprenez que vous êtes le troisième d'aujourd'hui, qui se présente chez moi sous le nom de Racuii. — Je ne sais pas si je suis le tloisième Latan, mademoiselle; mais, en tout cas, c'est moi qui suis le vlai Latan. — Je ne sais pas si vous êtes le faux ou le vrai, répondit mademoiselle de Gournay; mais ce que je sais, c'est que vous êtes le plus sot des trois. Mirdieu /je n'entends pas qu'on me raille !

LOUIS XIII ET RICHELIEU: 63 Mirdieu était un mot que mademoiselle de Gouruay avait composé pour son usage, quand elle était en colère. Mirdieu remplaçait mordieu, et, avec mirdieu^ elle ne péchait pas. Et mademoiselle de Gournay accompagna ce mot d'un geste impératif qui voulait dire : « Sortez d'ici 1 » Racan, désespéré et ne sachant plus que faire, aperçut un recueil de vers qu'il reconnut pour ses Bergeries, se précipita dessus, et, le présentant à mademoiselle de Gournay : — • Mademoiselle, dit-il, je suis si bien le vrai Latan^ que, si vous voulez plendre ce livre, je vous dilai d'un bout à Vautre tous les vers qui s'y trouvent, — Alors, dit mademoiselle de Gournay, c'est que vous les avez volés comme vous avez volé le nom de Racan, et je vous déclare que, si vous ne sortez d'ici à l'instant même, j'appelle au secours. — Mais, mademoiselle... — Jamyn, criez au voleur^ je vous en prie. Jamyn se mit à crier au voleur de toutes ses forces. Racan n'attendit pas la suite de cette déclaration de guerre, et, tout asthmatique qu'il était, il se pendit à la corde de l'escalier et descendit rapide comme une flèche. Le jour même, mademoiselle de Gournay apprit toute l'histoire. On juge de son désespoir, quand elle sut qu'elle avait mis à la porte le seul des trois Racan qui fût le vrai. Elle emprunta un carrosse et courut, dès le lendemain, chez M. de Bellegarde, où, comme nous l'avons dit, logeait Racan. La pauvre mademoiselle de Gournay avait tellement hâte de faire ses excuses à un homme pour lequel elle professait une si haute estime, que, malgré l'opposition du valet de chambre, elle entra tout courant dans l'appartement. Racan, se trouvant en face de la vieille fille, crut qu'elle continuait de le poursuivre, et, se levant aussitôt de son siège, il se sauva dans un cabinet voisin.

66 LES GRANDS HOMMES Une fois là, et retranché à triple renfort de serrure et de verrous, il écouta. Au bout d'un instant, tout s'éclaircit : Racan apprit que c'était, non plus des reproches, mais des excuses qu'on venait lui faire, et, rassuré enfin sur les intentions de mademoiselle de Gournay, il consentit à sortir. A partir de ce jour, Racan et elle furent les meilleurs amis du monde. Mademoiselle Marie Lejars de Gournay mourut le 13 juillet 1645, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, et fut enterrée à Saint-Eustache. IX Et cependant, malgré tous Jes contes que Boisrobert faisait au cardinal, et quoiqu'il fût bien convaincu que Son Éminence ne pouvait se passer de lui, Boisrobert tomba un jour dans une disgrâce dont il pensa bien ne se point relever. Voici à quelle occasion, : Le cardinal faisait répéter Mirame avec une double haine : haine de poète contre Corneille, haine d'amant contre Anne d'Autriche. A l'une des répétitions, Boisrobert reçut mission de faire entrer des comédiens, des comédiennes et des auteurs, mais des comédiens, des comédiennes et des auteurs seulement. — On voulait juger de l'effet que ferait la pièce sur des gens du métier. — L'ordre était formel ; mais le pauvre Boisrobert était un peu catin de sa nature : lorsqu'on lui demandait une chose avec quelque instance, il ne savait pas refuser. Une charmante drôlesse, nommée Saint-Amour, qui avait un demi-droit à avoir ses entrées, ayant été un temps de la troupe de Mondori, insista tant et si bien, qu'elle obtint de lui d'avoir une place.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 67 Comme Ton allait commencer, M. le duc d'Orléans force la porte et entre. Le cardinal était furieux, mais n'osait mettre dehors le premier prince du sang, d'autant plus que celui-ci, sentant que résistance lui était faite, s'était entêté à entrer. Son apparition fit remue-ménage dans la salle. La petite Saint-Amour, à qui Boisrobert avait recommandé de garder son voile baissé, n'y put tenir : elle trouva l'occasion bonne, le leva, et fit tant que Gaston la vit. Quelques jours après, on jouait la grande comédie. C'étaient Boisrobert et le chevalier Desroches qui avaient été chargés de faire les invitations. Une liste s'égarait et tomba entre les mains d'une femme de vertu équivoque. Celle-ci prévint ses connaissances; chacune prit un nom porté sur la liste et se présenta : celle-ci sous le titre de madame la marquise ***, celle-là sous celui de madame la comtesse ***. Deux gentilshommes servaient de contrôleurs; mais, voyant que les noms énoncés étaient, en effet, sur la liste, ils laissaient entrer et livraient les invitées à deux autres qui les menaient au président Viguier et à M. de Valmécie. Vous voyez que l'épiscopat était tolérant : un magistrat et un prêtre faisaient métier de placeurs au spectacle. Le roi, qui cherchait une occasion de dire quelque méchanceté au cardinal, eut connaissance de ce qui s'était passé, et, en présence du duc d'Orléans : — Monsieur le cardinal, dit-il, il y avait bien du gibier l'autre jour à votre comédie. — Eh ! comment n'y en aurait-il pas eu, s'écria le duc d'Orléans saisissant la balle au bond[^] puisque, dans la salle où l'on ne voulait pas me laisser entrer, était la petite Saint-Amour, qui est une des plus grandes gourmandines de Paris ! Le cardinal entendit, entra en rage, et n'eut d'autre excuse à donner que de s'écrier ; — Voilà cependant, comme je suis servi !

68 LES GRANDS HOMMES Mais, au sortir de là : — Gavois, dit-il à son capitaine des gardes, la petite Saiatr Amour était Fautre jour à la répétition, sais-tu cela? — C'est possible. Votre Éminence, répondit Cavois; mais elle n'est pas entrée par la porte que je gardais. Par malheur pour Boisrobert, se trouvait là Palevoisin, gentilhomme de Touraine, parent de Tévèque de Nantes; et, comme c'était un ennemi de Boisrobert : — Monseigneur, dit-il, elle est entrée par la porte ou j'étais. — Monsieur! s'écria le cardinal furieux. — Attendez, monseigneur... C'est M. Boisrobert qui Ta fait entrer. — Ah! fit le cardinal, si ce que vous dites là est vrai, M. le Bois me le payera. Le chancelier entendit celte menace, et, rencontrant Boisrobert : — M. le cardinal est fort en colère contre vous, dit-il; ayez garde de vous présenter devant lui. Boisrobert voulut s'esquiver; mais, avant qu'il eût atteint la porte, un messenger du cardinal était venu lui dire que Son Éminence l'attendait. Il fallait bien se rendre à l'invitation. Boisrobert obéit et se présenta l'oreille basse. il n'y avait là que madame d'Aiguillon, qui détestait Boisrobert ; par bonheur, près d'elle, et par contre-poids, était M. de Ghavigny, qui l'aimait assez. — Boisrobert, dit le cardinal, — et non plus le Bois : le Bois, c'était pour les bons jours ; — Boisrobert, dit le cardinal, c'est donc vous qui avez fait entrer, l'autre jour, cette petite coquine de Saint-Amour à la répétition ? — Mon8eigneur, répondit Boisrobert, j'ai cru la porteouverte, ce jour-là, aux comédiennes et aux auteurs. Or, je ne connais la petite Saint-Amour que comme comédienne, à preuve

L'OLJS XVI ET RICHELIEU 69 que je ne l'ai jamais vue que sur le théâtre où Votre Éminence Ta fait monter. — Mais, s'écria le cardinal, je vous dis que c'est une carogne 1 — - C'est possible, monseigneur, répondit imperturbablement Boisrobert, mais je tiens toutes ces dames pour telles. — Gomment, monsieur? — Monseigneur, est-il d'habitude que l'on se fasse comédien ou comédienne sur un certificat de bonnes vie et mœurs? — C'est bien, monsieur, dit le cardinal; vous avez scandalisé le roi. Retirez- vous ! Boisrobert pleura, essaya de faire toutes les excuses de la terre. Le cardinal tint bon. Boisrobert se retira et se mit au lit; le lendemain, le bruit court que Boisrobert est très-malade. Gomme il avait beaucoup d'amis d'abord; ensuite, comme on savait le faible du cardinal pour lui, et comment avaient fini toutes ses autres brouilles avec Son Éminence, c'est-à-dire par une faveur plus grande, toute la cour et même les parents du cardinal l'allèrent visiter. M. le maréchal de Gramont y vint trois fois ; à la troisième, il lui dit : — Boisrobert, si vous me promettiez de ne pas être un bavard, je vous dirais bien une chose. — Oh ! je vous le jure, monseigneur. — Eh bien, dimanche, vous serez rentré en faveur : le cardinal voit le roi samedi et lui demandera votre grâce. C'était vrai ; mais le roi avait la tête montée par son frère, et resta inexorable. Boisrobert, confiant dans la parole du maréchal, se croyait déjà rétabli, quand il reçut, au contraire, l'ordre de quitter Paris. 11. avait le choix entre son abbaye, qui s'appelait Châtillon, et Rouen, dont il était chanoine. Il préféra Rouen.

70 LES GRANDS HOMMES G*est à Rouen que, pour rentrer en grâce, il fit son ode à la Vierge, où se trouvent ces deux strophes : Par vous, de cette mer j'évite les orages Dans ce port plein d'écueils et fertile en naufrages ; Vous m'avez fait trouver un asile en ce lieu. Trop heureux si jamais, dans ma sainte retraite, Je pouvais oublier la perte que j'ai faite En perdant Richelieu. Cet esprit sans pareil, ce grand et digne maitre, M'a donné tout l'éclat où l'on m'a vu paraître. Il m'a d'heur et de gloire au monde environné. C'étaient biens passagers et sujets à l'envie ; Mais, quand il m'a donné Texemple de sa vie, N'a-t-il pas tout donné ? ^ Toutefois, Son Éminence résista à Todc comme elle avait résisté aux prières et aux larmes. Alors, Boisrobert comprit qu'il y avait là-dessous quelque chose de plus grave que d'avoir lait entrer une petite coquine dans une salle où il y en avait bon nombre de grandes; il chercha dans ses souvenirs, et voici ce qu'il se rappela : C'était à l'époque de la plus grande faveur de M. de CinqMars. — Nous n'en sommes pas encore arrivé là, mais parfois nous sommes forcé d'anticiper. — Le cardinal avait un espion qu'on nommait la Chesnaye. M. le Grand, — on se rappelle que c'était ainsi que l'on appelait Cinq-Mars, à cause de son titre de grand écuyer, — M. le Grand voulait perdre cet espion. Il eut l'idée de s'adresser à Boisrobert, et, un jour, à Saint-Germain, se trouvant seul à seul avec lui : — Pardieu ! monsieur le Rois, lui dit-il, j'ai toujours fait le plus grand cas de vous, et M. le maréchal d'Effiat, mon père, vous a toujours aimé. Boisrobert s'incUna. — Monsieur le Bois, continua le grand écuyer, jusqu'à pré

LOUIS XIII ET RICHELIEU: 71 sent, vous n'avez chassé que moineaux et alouettes ; mais, moi, je veux vous faire faire une vraie chasse de gentilhomme, c'est-à-dire vous faire voler perdrix et faisans : que diable ! il est temps que vous pensiez à votre fortune et attrapiez quelque grosse pièce. Boisrobert savait le jeune gentilhomme léger; aussi continuait-il de s'incliner sans répondre. M. le Grand fut donc forcé d'accoucher seul. — M. le Bois, dit-il, je vous prie de me servir. Arrivé à ce point, il fallait répondre oui ou non. Boisrobert trouva encore moyen, cependant, de ne répondre ni oui ni non. — Vous servir, monsieur ? dit-il ; bien volontiers ! mais en quoi ? — Eh bien, monsieur le Bois, continua Cinq-Mars, la Ghesnaye me trahit : il a eu à mon sujet, avec M. le cardinal, une longue conférence à la suite de laquelle M. le cardinal m'a traité comme un écolier; vous pouvez sûrement me dire qui a introduit la Ghesnaye près du cardinal et quels sont ses amis dans la maison. — Et dans quel but, monsieur? demanda Boisrobert. — Dans quel but ? Mais par«e que je les veux ions perdre ! Ah ! M. le cardinal fhe maltraite ! Soit ! mais, par la mordieu ! lui ou moi y passera ! Boisrobert courba la tête : il n'y avait qu'un fou comme M. le Grand qui pût se permettre de menacer la première personne après le roi, ou, pour mieux dire, la première personne avant le roi. Il promit, cependant, à M. de Cinq-Mars de le servir, et de lui dire quels étaient les amis de la Chesnaye. Sur quoi, M. de Cinq-Mars le quitta. A peine le grand écuyer eut-il tourné l'angle du mur, que Boisrobert prit sa course et s'en alla tomber chez madame de L[^]sac, gouvernante de M. le dauphin, lui demandant conseil comme à une femme sage.

/2 LES GRANDS HOMMES — Mou ami, répondit celle-ci sans hésiter, c'est do tout dire iiu cardinal. — Mais, s'écria Boisrobert, c'est une dénonciation purement et simplement que vous nie conseillez là, madame ! — C'est votre salut que je vous prie de prendre en considération. Mais Boisrobert secoua la tête. — Jamais! dit-il; il n'y a dans tout cela qu'une boutade de jeune bomme, et jamais, pour si peu, je ne me déciderai à nuire à M. le Grand. En effet, à partir de ce moment, Boisrobert se contenta d'éviter le grand écuyer, passant d'un côté quand il le voyait arriver de l'autre. Mais M. le Grand jugea mal cette discrétion de Boisrobert : il se mit dans l'esprit que celui-ci lui avait joué un méchant tour, et, pour le lui rendre, il parla mal de lui au roi, racontant tous les mauvais propos que l'on tenait sur Tabbé de Clu\tillon et sur le chanoine de Rouen. Or, on disait beaucoup de choses sur Boisrobert. Les propos les plus scandaleux avaient été tenus par un M. de Saint-Georges. Voici, il est vrai, à quelle occasion ces propos avaient été tenus : 11 y avait un gouverneur de Pont-de-l' Arche nommé SaintGeorges. —C'était le Saint-Georges en question. — Boisrobert avait découvert qu'il percevait un droit sur chaque bateau qui remontait la rivière, et que, ce droit étant censé perru au profit du cardinal, ces bateaux s'appelaient des cai^dinaux. Cette fois, comme l'honneur de son patron était intéressé dans l'affaire, Boisrobert lui conta tout. M. de Saint-Georges perdit son gouvernement; mais, pour se venger, il raconta partout que Boisrobert avait des goûl.antiques. Le propos fut répété, et, comme toute calomnie porle a^i c

The text on this page is estimated to be only 29.62% accurate

LOUIS \HI ET RICHELIEU 73 elle un certaia parfum qai plaît aux mauvaises gens, on alla à la recherche des preuves. Ces preuves furent-elles fournies ? ce n'est pas ce qui doit nous occuper ; l'important pour nous est de savoir que le roi dit à Son Éminence que Boisrobert déshonorait la maison de son maître. Le résultat de tout cela était, comme nous Tavons dit, que Boisrobert avait été exilé à Rouen, où il faisait des odes à la Vierge. Quoique, au fond, le cardinal n'en voulût pas tant à son cher le Bois qu'il en avait l'air, les choses restèrent ainsi jusqu'à la mort de M. le Grand. Cette mort advenue comme on sait, chacun parla pour Boisrobert, et tout particulièrement Mazarin, qui lui écrivit : « Vous pouvez retourner à Paris, si vous y avez des affaires. » Boisrobert y revint avec vingt-deux mille écus d'argent comptant; et, comme sa plus pressante affaire était de jxiuer dès qu'il en trouvait l'occasion, — car il était joueur comme les cartes et les dés mariés ensemble, — il joua et perdit les vingt-deux mille écus. Le cardinal Mazario, de retour lui-même à Paris, écrivit aussitôt à Boisrobert : « Demandez-moi dimanche prochain, et, fussé-je dans la chambre à coucher de Son Éminence, venez m'y trouver. » Boisrobert se rend à l'invitation. Mazarin était, en effet, dans la chambre à coucher du cardinal. Boisrobert y entre. A peine Richelieu Taperçoit-il, qu'il lui tend les bras et se met à sangloter. Boisrobert s'attendait si peu à cette réception, qu'il en fut tout étourdi, et que lui, qui pleurait si facilement, ne trouva point une larme. Que devenir dans un pareil état de sécheresse, ctquaud un cardinal pleure? Faire lo saisi. T. II. 5

Boisrobert, les larmes m'étouffent, monseigneur, et, cependant, je ne puis pleurer ! Et Boisrobert se laisse aller dans un grand fauteuil. — Gitois ! Gitois ! crie le cardinal, le Bois se trouve mal ! — Venez vite, Gitois !, ajoute Mazarin, qui comprend que tout l'avenir de Boisrobert est dans ce moment ; venez vite, et saignez M. le Bois. M. le Bois ne se trouvait point mal le moins du monde ; mais, pour ne pas avoir l'air d'avoir joué la comédie, force lui fut de se laisser saigner. Gitois lui tira trois bonnes palettes de sang. — Le seul bien que ce pleutre de Mazarin m'ait jamais fait, disait plus tard Boisrobert, ce fut de me faire saigner un jour que je n'en avais pas besoin. Le cardinal de Richelieu mourut ; Boisrobert, en faisant ses compliments de condoléance à madame d'Aiguillon, lui dit : — Madame, je suis votre serviteur, comme j'ai été celui de M. de Richelieu. Madame d'Aiguillon le remercia, lui promettant que, de son côté, elle ne tarderait pas à lui donner des marques de son affection. Sur cette assurance, Boisrobert se retira. Ces marques d'affection que devait recevoir Boisrobert, c'était que madame d'Aiguillon», dont le neveu avait à sa nomination des abbayes dont dépendaient des prieurés, lui donnât quelques-unes de ces abbayes au fur et à mesure qu'elles seraient vacantes. Boisrobert se mit donc à l'affût des prieurés comme un chasseur se met à l'affût des lapins. Aussitôt qu'il savait un prieuré vacant, il arrivait, la jambe tendue et le feutre à la main, chez madame d'Aiguillon ; mais celle-ci, d'un air contrit, lui annonçait qu'il arrivait vingt-quatre heures trop tard et que le prieuré avait été donné la veille.

LOUIS XIII KT RICHELIEU 75 Enfin, Boisrobert se douta qu'il y avait là-dessous quelque fourberie, et, pour en être éclairci, il alla trouver madame d'Aiguillon avec une lettre qui lui donnait avis que le prieuré de Kermassonnet était vacant. — Ah! mon cher Boisrobert, s'écria madame d'Aiguillon, vous jouez vraiment de malheur ! — Bon ! dit Boisrobert, il a été donné hier? — Non, mais aujourd'hui, il n'y a pas deux heures... Oh ! que n'êtes-vous venu ce matin ! — Je fusse venu ce matin, madamcj répondit Boisrobert, que je n'eusse pas été plus avancé. — Pourquoi cela ? — Parce que vous ne pouvez pas plus disposer de ce prieuré-là que de la lune. — Qu'est-ce à dire ? — Qu'il n'y a jamais eu de prieuré de ce nom-là, madame, et que, cette fois, je me retire convaincu de votre siticériti" et de votre bonne foi... Serviteur ! Et Boisrobert se retira effectivement, et ne remit jamais les pieds chez madame d'Aiguillon. Grâce à son esprit agressif et à son caractère mordant, les aventures du genre de celles que nous avons i^acontées n'ont manquaient pas à Boisrobert. Un de ses démêlés les plus acharnés eut lieu avec Louis Philippeaux, seigneur de la Vrillière et de Ghâteauneuf-surLoire, secrétaire d'État. M. de la Vrillière avait ôté de dessus l'état des pensions un frère de Boisrobert, nommé d'Ouille. — Ce frère était ingénieur de son état. Boisrobert, qui connaissait la cour et la ville, fit assigner M. de la Vrillière à l'endroit du susdit d'Ouille. Enfin, chacun lui ayant dit que M. le secrétaire d'État était ébranlé, et qu'une dernière visite de lui, Boisrobert, enlèverait la place, Boisrobert se décida à aller trouver le secrétaire d'État.

7(j) LES GBANDS HOMMES Mais, au lieu d'un homme ébranlé, Boisrobert trouva un homme exaspéré. — Ah! mordieu ! monsieur Boisrobert, lui dit le secrétaire d'État, vous auriez bien dû vous priver de me faire accabler par tout le monde pour monsieur votre frère, c'est-à-dire pour un homme de nul mérite. — Monsieur, répondit Boisrobert, ce que vous me dites de mon frère, je le sais bien ; vous n'aviez que faire de me le dire, car je ne venais pas ici pour l'apprendre. Mais aussi, en me répétant une chose que je savais, vous m'avez appris une chose que je ne savais pas : c'est que les ministres d'État jurassent comme vous faites. Ce mordieu ! que vous m'avez si galamment jeté au visage, irait aussi bien et même mieux à un charretier qu'à vous. Allez, monsieur, mon frère sera remis sur l'état malgré vous et malgré vos dents ! Sur quoi, il quitta M. de la Vrillière et s'en alla trouver le cardinal Mazarin. — Monseigneur, lui dit-il, vous n'avez jamais rien fait pour moi que me tirer trois palettes de sang du corps un jour où je n'avais pas besoin d'être saigné ; eh bien, je viens vous demander de rétablir mon frère sur les états de pensions, quoi que dise et fasse contre cela M. de la Vrillière ; il y va de mon honneur. Mazarin engagea sa parole. Mais, comme qui tenait la parole de Mazarin ne tenait pas grand' chose, Boisrobert, connaissant la valeur du gage, voulut commencer à donner cours à son ressentiment : il fit une satire contre le secrétaire d'État, qu'il appela Tyrus. Dans cette satire, il y avait, entre autres vers de même force, les deux suivants : Le Saint-Esprit, honteux d'être sur ses épaules. Pour trois sots comme lui, s'envolerait des Gaules. Puis, la satire terminée, Boisrobert prit un carrosse, et, se

LOUIS Xni ET RICHELIEU 77 faisant descendre de porte en porte, se mit à la chanter à tout le monde. M. de la Vrillière n'était point adoré : qui en retint deux vers, l'autre six, l'autre dix ; de sorte qu'au bout de huit jours, la satire était connue de tout Paris. Un matin, M. de Ghavigny accourut chez Boisrobert pour l'avertir que la Vrillière devait aller au Palais-Royal faire ses plaintes. Boisrobert court chez son ami le maréchal de Grammont et arrive avec lui près de Mazarin. — Eh bien, dit Mazarin avant même que Boisrobert eût ouvert la bouche, vous avez donc fait une satire contre ce pauvre monsieur Philippeaux ? — Monseigneur, répondit Boisrobert, ce n'est pas le moins du monde contre M. Philippeaux que j'ai fait mes vers; j'ai lu les Caractères de Théophraste, et, à son imitation, je me suis amusé à tracer le caractère d'un ministre ridicule. — Vous voyez l'injustice, monseigneur ! ajouta M. de Grammont. Ce pauvre Boisrobert ! Aller cancaner de cela, lui qui est innocent comme l'enfant qui vient de naître ! — Voyons, Boisrobert, fit le cardinal, dites-moi cette satire. On en était au dernier vers, et le cardinal se tenait les côtés de rire, lorsqu'on annonça la Vrillière. — Entrez là, dit Mazarin à Boisrobert et à M. de Grammont, et ne vous inquiétez de rien. La Vrillière se présenta furieux. — Monseigneur, cria-t-il de la porte, je viens vous demander justice. — Oh ! monsieur la Vrillière. justice ! dit Mazarin; mais c'est mon devoir de vous la rendre ; et contre qui, justice ? — Contre un misérable poète, un lâche pamphlétaire qui m'a insulté, vitupéré ! — Bah ! 5.

78 LES GRANDS HOMMES — Qui m'a littéralement vidé une bouteille d'encre sur le visage ! Et il raconta la chose. — Bon! dit Mazarin ; est-ce tout? — Comment, est-ce tout? Votre Éminence trouve-t-elle donc que ce n'est point assez ? — Mais ce n'est point de vous qu'il est question, mon ttt vion^ou la Vrillière. — De qui donc ? — D'un ministre ridicule, — D'un ministre ridicule ? — Oui, vous voyez bien que ce ne peut être vous ; d'ailleurs, la satire est imitée des Caractères de Théophraste, Et il fallut que monsieur de la Vrillière se contentât de cette réponse. La Vrillière s'en alla ; le cardinal fit sortir du cabinet Boisrobert et le maréchal de Grammont, qui avaient tout entendu, et qui crevaient de rire. — Mais, monseigneur, mon imbécile de frère ? insista Boisrobert. — Soyez tranquille, répondit Mazarin, il aura sa pension, vous avez ma paroi.'. Malgré la parole de Mazarin, la pension ne reparaisait pas, Boisrobert était tous les matins dans l'antichambre du cardinal. — C'est ordonné, monsieur Boisrobert, disait Mazarin. — C'est ordonné, c'est possible, répondait Boisrobert, mais ce n'est pas fait. — Cela se fera. — M. de la Vrillière soutient, monseigneur, que cela, au contraire, ne se fera pas, quand la reine elle-même le lui commanderait ; après cela, vous comprenez, monseigneur, il ne lui reste plus qu'à monter sur le trône. Pendant ce débat, M. d'Emmery, beau-père de la Vrillière,

LOUIS XIII ET NICHELIEU 79 invita son gendre à dîner chez lui, et, comme par oubli, invita Boisrobert au même dîner, et plaça les antagonistes en face l'un de l'autre. Boisrobert fut éblouissant d'esprit. Enfin, M. de la Vrillière eut la main forcée et donna ordre à son Commis Penou de délivrer le nouveau brevet. Mais le brevet ne venait pas, Boisrobert alla trouver Penou, et lui montra dix pistoles ; aussitôt celui-ci délivra le brevet. Quand Boisrobert tint ce brevet : — Ah ! monsieur, dit-il à Penou, ne vous ai-je pas offert de l'argent ? — Mais oui, monsieur, dit celui-ci, vous m'avez fait l'honneur de m'offrir dix pistoles. — Oh ! monsieur, s'écria Boisrobert avec l'apparence du plus profond regret, je vous demande bien pardon d'avoir commis une pareille inconvenance ! De l'argent, à vous ! il fallait que je fusse ivre. Et il remit ses dix pistoles dans sa poche, et sortit emportant le brevet. Pendant trois ans, d'Ouille fut payé de sa pension. Au bout de trois ans, M. de la Vrillière tonta un essai : il retira le brevet de d'Ouille. « Monsieur le secrétaire d'État, lui écrivit Boisrobert, je vous promets que, si, dans vingt-quatre heures, le brevet de mon frère ne lui est pas rendu, dans huit jours, la satire que vous savez sera imprimée. » Le brevet fut rendu. Le cardinal félicita Boisrobert de son expédient. — Ce n'est qu'un coquin, répondit Boisrobert; il aurait dû me faire assommer de coups de bâton. Ce qui nuisait à Boisrobert dans le monde où il vivait, c'était son incontinence de langue. Jamais Boisrobert, en face

The text on this page is estimated to be only 8.99% accurate

LB» tsHAJ«lf> tIUMMA^ 4£ fui que ce lut, ne reafoa^ on bon mot qui loi Tenait sur kslrnes. Cnlcor. il alla Toîr)DL de Richelien au petit Luxembourg» — âfi zp ^"liit JiJf. àe Mickdku les trois fils de Yignerot, marie P:c!H:txJ2T, et de François Duplessis , substitués ;bix :i*:cas el anne\$ de Ricbelien par le testament csri: -ol : «a >:Gr, iisoas-noos, il alla Yoir MM. de RicheE >>c: Lsxefcboar*. ec y liit reçu par niadame de SauTay , :^ r.3iaidiat de madaoae d'Aiguillon, et qui avait la Ltoa rj!ie fert intpeftineate personne. — A^' crja-l-eL> à Botsrobert du îrfos loin qu'elle Taper ÛMLTItiat «il* — :il:. ;^a: à ^cos £n:>CKier. - 5 -.1 ^n rîît aîî^îi. p^^nMClo-inoî de receTCW-rabsolution, Tkt :! c*otiT3«x: à aa irai chr^ûen. ^ k\.-^ife«t seaût à s^30«x. — - Ci rmî ^:x«>Mu r:<is ! tous qui passex partout pour — & ^coîs cn?>« à oes propo^là? \ ,xî> aviî î^«i 'nàsio* : n^ai-je pas entendu dire partout "?i^ <o -j a^e cvMfcine! ^^ ^ 3i*.'«as»etK'. 4«e dite^Toos là ? s'écria la dame. M " Ti^yi^i.i %^nîh(fU j*ai Ut comme tous à mon U î«î>5E >r*-^v«s. je îr«r« ai rien cru. : k vSS.îîf âi î«s dtti^ à Boisrolj»ert, et celle sur laquelle Vf :*»'iis ,V |W >e à se blanchir, c'était l'accusation ; 5^r:.Sîr i* 1^ du ciel sar les villes maudites. i> ^j^i^M^:a> dx^.\ monsieur de Boisrobertlui demanr r ver îîîî:«kH5»e4* ;^ Xe«\$uo. fille d'esprit, qui épousa »f A^as»^ -.,'c d Eu: Gêrani Iq Camus; vous voilà tout

Boisrobert, je viens de faire des visites à mes juges. — Pom* votre compte ? — Non, pour celui d'un de mes laquais que ces messieurs voulaient pendre à toute force. — Voire, répondit la demoiselle, les laquais de Boisrobert ne sont faits pour la potence, et m'est avis qu'ils ne doivent craindre que le f&u. Un autre jour, il arriva que le portier de Bautru, se disputant avec le laquais du poète, donna à son antagoniste des coups de pied au derrière. Le laquais vint se plaindre à son maître, et voilà Boisrobert enragé et faisant grand bruit de l'aventure. — Il a raison, dit le maréchal de Grammont, la chose est bien plus offensante pour Boisrobert que pour un autre. — Pourquoi cela? demande un de ces questionneurs qui ne sont là que pour donner naissance à une réponse — Dame, aux laquais de Boisrobert, le derrière tient lieu de visage, répondit le maréchal ; c'est la partie noble de ces messieurs-là. Les dévotes avaient fait mettre Ninon aux Madelonnettes, et, des Madelonnettes, l'immortelle courtisane écrivait à le Bois : « Je suis ici, de la part des bonnes filles, l'objet d'excellents traitements. Aussi je pense que, si j'y reste encore un temps, à votre imitation, je finirai par aimer mon sexe. » Un jour, on parlait devant Boisrobert de généalogies fabuleuses, telles que celle de la maison de Lévis, qui se prétend parente de la Vierge, ou de la maison de Mérode, qui descend, dit-elle, de Mérovée. — Pour moi, dit Boisrobert, j'ai envie, puisque je me nomme Métel, de me faire descendre de Métellus. — En tout cas, ce ne sera point de Métellus Pins, répondit quelqu'un qui se trouvait là.

82 LES GRANDS HOMMES La Fronde arriva, et, en véritable courtisan qu'il était, Boisrobert fit des vers contre les frondeurs. Le coadjuteur de Paris, frondeur enragé, invita Boisrobert à dîner; le poète, très-gourmand, et sachant qu'on dînait fort bien chez M. de Gondi, se rendit à l'invitation. Après dîner, et comme on prenait le café au salon, — ce fameux café qui venait de paraître aux horizons de la gourmandise, et qui, au dire de madame de Sévigné, devait passer comme Racine : — Monsieur de Boisrobertj demande le coadjuteur, vous allez nous dire vos vers sur les frondeurs, n'est-ce pas ? — Bien volontiers, fit BoisfObert. Il tousse, il se mouche, il crache, et, sans affectation, s'étant approché de la fenêtre et ayant mesuré la distance de l'étage où il se trouvait jusqu'au sol : — Non, par ma foi, dit-il, je change d'avis : votre fenêtre est trop haute. — La prêtrise, disait l'abbé de la Victoire, est à Boisrobert ce que la farine est aux bouffons; elle sert à le faire paraître plus grotesque encore. Un soir, à l'une de ses pièces, un comédien laissa échapper une expression d'un français hasardé. — Ah! le malheureux, dit-il, il me fera chasser de l'Académie. Boisrobert composa force comédies dont la plupart sont inconnues aujourd'hui. Presque toujours, il y mettait en scène des gens vivants et connus; de sorte que les originaux, se reconnaissant dans les copies, faisaient grand bruit, répandaient force plaintes, proféraient force menaces. Dans l'une d'elles, intitulée la Belle Plaideuse, il mit un avare et son fils. Tous deux se rencontraient chez un notaire où Tuti venait placer et l'autre emprunter à gros intérêt. — Ah! jeune débauché, disait le père, c'est toi? — Ah! vieil usurier, disait le fils, c'est vous?

LOUIS XIII ET RICHELIEU 83 Le plM'o était le président de Bercy ; le fils était son fils. Molière prit la scène à Boisrobert, et la mit carrément d'fiusr Avare, — Gomment! dit-on à Molière, vous allez emprunter une scène à ce bouffon de Boisrobert ? — Bon! dit Fauteur du Misanthrope Qt de Tartuffe, c'est une lille que je tire d'une mauvaise maison pour la conduire dans la bonne société. Un jour, le prince de Conti, le bossu, assistait à une des pièces de Boisrobert. — Oh ! fi, monsieur de Boisrobert ! lui dit-il de la loge où il était, la méchante pièce que vous nous donnez là! Boisrobert, qui était assis sur le théâtre, se leva, et, s'avançant vers la rampe, salua le prince. — Oh! monseigneur, cria-t-il, vous me confondez de me louer ainsi en ma présence. Le prince de Gonti avait parlé bas, Boisrobert avait répondu haut. Personne, dans la salle, n*avait entendu l'apostrophe; tout le monde entendit la réponse ; de sorte qu'il n'y eut pas uu spectateur qui ne crût qu'effectivement le prince avait fait un compliment à Boisrobert. On l'obligea parfois dédire la messe. Madame Gornuel, si connue pour ses bons mots, dontnouS citerons quelques-uns en leur lieu et place, assistait à une messe de minuit dite incognito par Boisrobert. Au Dominus vobiscum^ Boisrobert se retourne vers ses auditeurs : madame Gornuel jette un cri et sort. A la porte, elle renoontre une de ses amies. — Où allez-vous donc? lui demande l'amie. — Ghez moi, bon Dieu ! — Et pourquoi quittez- vous la messe à ["Introït ? — Parce que j'ai trouvé Boisrobert dedans, et qu'il m'en a dégoutée.

The text on this page is estimated to be only 27.49% accurate

8i LES GRANDS HOMMES Lui sut cela, et fit un sonnet sur le mot Cornuel, et Taimlogie qu'il avait avec corne. Mais madame Cornuel s'en moqua. C'était elle qui avait dit, à propos d'un homme qui avait fort crié en apprenant que sa femme le trompait, et qui ensuite s'était fait un revenu des galanteries de la dame : — Les cornes, c'est comme les dents : cela fait mal quand cela pousse, mais, après, on mange avec. Boisrobert faisait un conte sur deux gentilshommes campagnards qui venaient de temps en temps à la cour, l'un que l'on nommait M. de Beuvron, l'autre M. de Croisy, et qui étaient frères. Boisrobert racontait qu'un jour où, à cause de la grande chaleur, on craignait pour la récolte, il vint une pluie de cinq heures. Pendant ces cinq heures, les deux gentilshommes se promenèrent dans le salon de leur château, regardant tomber la pluie par la fenêtre ouverte, et ne se disant autre chose l'un à l'autre que : — Mon frère, que de foin ! — Mon frère, que d'avoine ! Le conte eut tant de succès et fut si bien répandu, que, quand les deux gentilshommes vinrent à Paris, on appela l'un Que~dc-foin et l'autre Que-cVcivoine. Boisrobert n'avait point d'enfants, mais seulement des neveux assez pauvres d'esprit. Il avait une maison aux champs; le hasard voulut qu'elle s'appelât Ville-Loison. — Comment diable, lui demanda Saint-Évremond, avez-vous acheté une maison ainsi nommée ? — C'est pour la substituer à mes neveux, répondit Boisrobert. Outre son premier exil à Uoucw, Boisrobert fut exilé une seconde fois par la cabale des dévols, pour avoir mangé de la viande en caivmc et avoir juré horriblement un jour qu'il perdait.

LOUIS XIII ET UICIELLIU 85 lue fois en exil, il s'adressa à madame de Maucini, qui s'employa à le faire revenir, et qui y réussit. — Gomment, ayant tant d'amis, lui demanda quelqu'un, vous êtes-vous adressé à madame de Mancini ? — Parce que, ayant perdu quarante écus contre elle le soir où j'ai tant juré, répondit Boisrobert, elle avait tout intérêt à ce que je revinsse pour les lui payer. Une lettre que Ton reçut au palais, qu'elle fût écrite de bonne foi ou par malice, le fit fort enrager. Un homme de Nancy demandait aux diseurs de nouvelles : « Je vous prie, messieurs, de me dire si ce^que l'on nous a mandé à Nancy est véritable, c'est-à-dire que Boisrobert s'est fait Turc, et que le Grand Seigneur lui a donné d'immenses revenus avec une foule de beaux petits pages pour le servir; et que, de Gonstantinople, ce même Boisrobert a écrit aux libertins de la cour: « Vous autres, messieurs, vous » vous amusez à renier Dieu cent fois le jour; je suis plus » fin que vous, je ne l'ai renié qu'une, et m'en trouve fort » bien. » Il tomba malade vers l'âge de soixante et dix ans, et, comme sa vie fort dissipée donnait des inquiétudes sur son sort, madame de Ghâtillon, sa voisine, vint l'exhorter à faire une fin chrétienne. Il s'y résolut, et, comme première preuve d'humilité, il disait aux assistants : — Oubliez Boisrobert vivant et ne considérez que Boisrobert mourant. Gomme son confesseur, pour le rassurer, lui disait que Dieu avait pardonné à de plus grands pécheurs que lui : — Oh! oui, mon père, répondit-il, il y en a de plus grands : - il y a l'abbé de Villarceaux, mon hôte, qui me gagnait toujours mou argent, qui est un plus grand pécheur que moi ; et, cependant, je ne désespère pas que Dieu lui fasse miséricorde. T. II. 6

madame de Thoré, la contrition est une vertu. r- Je vous la souhaite de tout mon cœur, madame, répondit Boisrobert. On se rappelle son fameux mot au moment de mourir : —le me contenterais d'être aussi bien avec Notre-Seigneur que je Tai été avec Son Éminence le cardinal de Richelieu. Comme il tenait le crucifix, demandant pardon à Dieu : — Ah! dit-il, au diable soit ce sacré potage que j'ai mangé chez d'Oionne; il y avait de Toignon, et c'est ce qui m'a fait mal. Puis il reprit : — Le cardinal de Richelieu m'a g&té-, il ne valait rien, c'est lui qui m'a perverti... Et il trépassa. Nous avons tout à l'heure nommé madame Cornucl; disons quelques mots de cette femme, dont l'esprit était devenu proverbial sous le règne de Louis XIII, et même sous celui de Louis XIV. Deux ou trois fois madame de Sévigné Ta citée. Elle était fille d'un certain M. Bigot, que l'on appelait Bigot de Guise, parce qu'il avait été intendant du duc Henri de Guise. Son père, qui était riche, la maria à M. Comuel, frère du président Comuel. C'était une jolie personne, qui avait l'avantage ou le défaut, comme on voudra, d'être fort éveillée ; de là la plaisanterie de Boisrobert sur le nom de son mari. Le mari était très-vieux, et sans doute, par la cohabitation, avait-Il gagné de l'espiit de sa femme. Voyageant un jour avec deux jeunes filles fort jolies, et âgées de seize ans à peine, la voiture dans laquelle ils se trouvaient tous trois versa au bord d'un précipice, et ce fut miracle qu'elle ne se trouvât point entraînée. Par bonheur, les trois voyageurs, au lieu de la mort inévitable qui les attendait dans cette chute^ sortirent sains et saufs de la voiture.

Cornuel en se retrouvant sur ses pieds, me voici redevenu un vieillard, et vous de jeunes et charmantes enfants; mais, il y a deux minutes, nous étions tous les trois du même âge. Madame Cornuel avait été la maîtresse du marquis de Sourdis. Un jour que celui-ci l'attendait chez elle, et qu'elle se faisait trop longtemps attendre, il s'avisa de traiter la femme de chambre comme il eût traité la maîtresse si elle eût été là. La femme se trouva grosse, et elle avait grand'peur d'être renvoyée par sa maîtresse; mais, quand celle-ci sut la chose, elle garda, au contraire, sa camériste, la fit accoucher, et eut soin de l'enfant, qu'elle entretenait en disant : — C'est trop juste, puisqu'il a été fait à mon service. Elle avait un procès dans lequel un maître des requêtes, nommé Sainte-Foi, était rapporteur; elle allait souvent chez lui, mais avait grand'peine à lui faire entendre ses raisons, ne le trouvant jamais. Un jour, comme d'habitude, elle alla pour le solliciter ; le portier lui dit que son maître n'y était pas. — Et où est-il donc? demanda madame Cornuel. — Madame, répondit le portier, il entend la messe. — Hélas! mon ami, répondit-elle, par malheur, il n'entend que cela. Puis, rentrant chez elle : • — Ce Sainte-Foi, dit-elle, s'appelle Sainte-Foi comme les Blancs-Manteaux, qui sont habillés de noir, s'appellent Blancs-Manteaux. Elle était amie d'une demoiselle de Preimes, ancienne chanoinesse. Cette demoiselle de Preimes avait été fort jolie; comme elle atteignait la quarantaine, elle commençait à passer, quoique, depuis l'âge de vingt-cinq ans, pour conserver son teint, elle mit constamment un masque. — Hélas ! disait madame Cornuel, la beauté de ma pauvre amie est comme un lit qui s'use sous la housse.

88 LES GRANDS UOMMKS

Un jour, les fermiers généraux des aides saisirent un panier de gibier qu'on lui envoyait de la campagtie. On lui donna avis de cette confiscation, et elle envoya redemander son panier, que, de crainte de ses bons mots, messieurs les fermiers s'empressèrent de lui rendre; mais cette condescendance de leur part ne les sauva point. En revoyant son panier : -- Il paraît que ces gens-là me connaissent, dit-elle ; vous verrez que quelqu'un d'entre eux aura été laquais dans quelque bonne maison de ma connaissance. Dans la promotion du Saint-Esprit, oh le comte de Ghoiseul reçut l'ordre, — ordre dont sa qualité et son mérite le rendaient tout à fait digne, — il y eut cinq ou six chevaliers dont, au contraire, le mérite et la naissance étaient fort attaquables. Quelques jours après, madame Gornuel, so disputant avec le comte de Ghoiseul, et celui-ci insistant dans la discussion : — Taisez-vous, dit-elle, ou je vous nommerai vos confrères. Pendant que la chambre des poisons était établie, et que, pour donner une certaine créance aux bruits qui couraient, et peut-être aussi une plus longue durée à cette chambre, dont les membres étaient largement rétribués, on pendait tous les jours quelques pauvres diables : — Mon cher conseiller, disait madame Gornuel à M. de Bezons, qui était de cette commission, il est vraiment honteux pour vous de ne faire pendre que des gueux, et, si j'étais messieurs les juges, je ferais une collecte entre robes noires, afin de louer des habits à la friperie, pour habiller ces malheureux quand on les exécute; peut-être ainsi, du moins, en imposerait-on au public. Puis, comme on lui disait que, dans les procès des empoisonnements, on brûlait avec ceux-ci leur procès : — G'est bien, dit-elle ; mais, pour être tout à fait juste avec

LOUIS XIII ET RICHELIEU 89 les empoisonneurs et leurs procès, il faudrait encore brûler les témoins et les juges. Comme on vantait devant elle la naissance de M. le duc de Rohan-Chabot : — Oui, dit-elle, il est bien né, c'est incontestable ; seulement, il a été mal fouetté. Du temps de madame Cornuel, on portait des flots de rubans. On lui dit que madame de la Reynie, grande, maigre et femme du lieutenant de police, en portait une échelle. — Hélas ! répondit-elle, si ce que vous me dites est vrai, j'ai bien peur qu'il n'y ait une potence dessous. • Un jour, étant dans Tantichambre de M. Colbert, qui la faisait attendre, et y étouffant, à cause du grand feu que l'on faisait dans le poêle : -* Eh ! mon Dieu ! dit-elle, sans nous en douter, ne serions-nous pas ici en enfer ? On y brûle, et tout le monde est mécontent. Un jour, le marquis d'Alluyes, relevant d'une maladie que l'on avait cru mortelle, la vint voir, fort pâle et fort changé. — En le voyant entrer en cet état, dit le soir madame Cornuel à ses amis, j'ai été sur le point de lui demander s'il avait une passe du fossoyeur pour aller ainsi par la ville. La comtesse de Fiesque, personne très-fantasque, avait tenu sur madame Cornuel je ne sais quel propos que l'on rapportait à celle-ci. — Que voulez-vous ! dit madame Cornuel, la comtesse s'entretient dans l'extravagance, comme les cerises dans l'eaude-vie. Un jour, cette même comtesse de Fiesque, que madame Cornuel signalait comme atteinte de folie, disait, devant elle, qu'elle ne savait vraiment pas pourquoi l'on trouvait M. de Gombourg fou, et qu'assurément il parlait comme un autre. — Ah ! comtesse, dit madame Cornuel, vous avez mangé de l'ail !

The text on this page is estimated to be only 28.22% accurate

90 LES GRANDS HOMMES Un imbécile qui, en outre, avait le malheur plus grand encore de sentir mauvais, se fit présenter un jour à madame Cornael, et resta une heure dans son salon sans desserrer les dents. Lui sorti : — En vérité, dit madame Gornuel à ceux qui demeuraient après lui, il faut que cet homme soit mort, s'il sent mauvais. Un de ses laquais, fort bête, et qui faisait sottise sur sottiâe, fit un jour celle de se laisser tomber à quatre pattes devant elle. — Je te défends de te relever, dit-elle ; tu es fait pour marcher comme cela. Comme on s'inquiétait, en sa présence, de l'endroit où Ton mettrait les nouveaux drapeaux pris sur l'ennemi par le maréchal de Luxembourg à la bataille de Steinkerque, l'église de Notre-Dame en regorgeant déjà : — Bon ! dit madame Gornuel, on fera de ceux-ci des falbalas aux autres. On parlait chez elle des grandes débauches que faisaient, dans le faubourg Saint-Germain, cinq ou six dames de la cour : — Je sais ce que c'est, dit-elle ; c'est une mission que M. l'archevêque de Paris a envoyée dans le quartier pour retirer les jeunes gens du mauvais péché des Valois. Un soir, en revenant chez elle en voiture, elle fut attaquée par des voleurs ; leur chef entra dans le carrosse, et commença par lui mettre la main à la gorge. Mais elle, lui repoussant le bras : — Vous n'avez rien à faire là, mon ami ; je n'ai ni perles ni tétons. On voulait faire déloger une femme de mauvaise vie qui demeurait près d'elle, et faisait de la nuit le jour ; mais, craignant un plus bruyant voisinage : — Oh ! laissez-la, dit-elle : il n'aurait qu'à venir à sa place un maréchal ou un serrurier, au lieu que ce fût elle qui ne dormît plus, ce serait moi.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 91 Madame Gornuel avait déjà quatre-vingts ans quand mourut madame de Ville-Savin, sa voisine, âgée de quatre-vingtdouze ans. — Hélas \ s'écria madame Cioruuel en apprenant cette mort, me voilà découverte ! Et, en effet, elle mourut quelque temps après. IX Pour faire mieux apprécier Tesprit du xvii* siècle, passons de Tesprit individuel à Pesprit général, et citons, d'après Tallemant des Réaux, qui était lui-même un des beaux esprits de l'époque, les naïvetés ou les mots spirituels de ce temps, où vivaient encore Bassompierre et la Grommont, et où vivaient déjà les Ninon et les Manon Delorme. Souvent le mot spirituel sortira de la bouche d'un inconnu, et nous serons obligé de dire on au lieu de il ; cela prouvera la vérité du proverbe qui eut cours cent ans plus tard : « H y a quelqu'un qui a encore plus d'esprit que M. de Voltaire, -^ Qui ? — C'est tout le monde. » Herr omne\$, disait Luther. {Monseigneur tout le inonde.) Commençons donc par on, ^0% Une bourgeoise qui louchait et avait le regard fort dur se vantait qu'un duc et pair lui avait fait les yeux doux. — Avouez, mademoiselle, lui répondit-on, qu'il a fort mai réussi ! ^*^ Au sacre d'un coadjuteur de Rouen, une dame disait : — En vérité, il me semble être en paradis, tant il y a ici d'évêques. — Vous n'y avez jamais été, alors? lui demanda-t-on.

Non. Pourquoi? — Ah ! c'est que ce n'est pas aux évêques que vous l'eussiez reconnu. ^*^Un enrichi, fils d'épicier, avait fait faire, pour son salon, un tableau de religion, au bas duquel il avait fait écrire : *Bespice finem*. Un mauvais plaisant effeça .la première et la dernière lettre, c'est-à-dire VR et VM, Il resta : *Espice fine*, *^ M. Gaston de France, duc d'Orléans, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler quelquefois, et dont nous parlerons plus d'une fois encore, avait la barbe rousse. Se trouvant un jour avec un castrat : — Monsieur, lui dit-il pour démonter le pauvre diable, faites-moi donc le plaisir de me dire pourquoi vous n'avez pas de barbe. — C'est bien facile, monseigneur, répondit celui-ci. Le jour où le bon Dieu faisait la distribution des barbes, je suis arrivé trop tard, c'est-à-dire quand il n'y en avait plus que de rousses à donner; de sorte que j'ai mieux aimé n'en avoir point du tout que d'en avoir une de cette couleur-là. /, Un cocher, désirant faire ses pâques comme un grand seigneur, allait à confesse. Après qu'il eut achevé la liste de ses péchés, le prêtre lui ordonna de jeûner huit jours. — Oh ! non, dit le cocher, non, je ne saurais faire cela. — Pourquoi donc ? — Je n'ai pas envie de ruiner ma femme et mes enfants. — Gomment, ruiner votre femme et vos enfants ? — Oui, j'ai vu jeûner monseigneur l'évêque tout le carême;

LOUIS XIII ET RICHELIEU 93 or, il faut pour cela du poisson de mer, du poisson de rivière, du riz, des épinards, du cotignac, des poires de bon chrétien, du raisin, des figues, du c f  et des liqueurs. Gomment voulez-vous qu'un pauvre diable comme moi se permette de jeûner? J*^ Un chanoine de Reims plaissait contre son père; il s'agissait du bien de sa mère qu'il réclamait. — Tu sais combien il m'en a coûté déjà pour Savoir ta pr bende, dit le père ; eh bien, je te donnerai encore cent pistoles, et va-l'en au diable ! Le chanoine r va un instant; puis, secouant la tête : — Non, dit-il, à moins de deux ceuts, je n'irai pas. *^ Le président de Pellot avait pour tout service deux laquais. Ces deux laquais se prirent un soir de querelle, et décidèrent qu'ils se battraient le lendemain. Le lendemain, à huit heures, ils étaient au Pré-aux-Glercs ; mais ils ne furent pas plus tôt en présence que l'un dit à l'autre : — Bon! et qui donc va lever notre maître? •— C'est juste, répondit l'autre. Et tous deux rengain rent et revinrent les meilleurs amis du monde. /^L'abbé de la Victoire, Pierre Duval de Coupeauville, était fort avare. Prévenu que des dames patronnesses d'une bonne œuvre devaient venir qu ter chez lui le lendemain, et ne sachant comment les renvoyer les mains vides, il se mit au haut de son escalier, et, entendant, à la voix, que c'étaient ses visiteuses : — Claude, cria-t-il à son valet de chambre, ne laisse entrer personne, à cause de cette malheureuse petite vérole dont vient de mourir la pauvre Margot. 6.

94 LES GRANDS HOMMES Les dames patronnesses courraient encore, s'il n'y avait quelque chose comme deux cents ans que l'abbé de la Victoire a eu cette bonne idée d'appeler, contre la charité, la petite vérole à son secours. ^% — Prenez garde, mon cher, disait M. Delbène à Desbarreaux, qui se servait un énorme morceau de gigot, il y a là de quoi vous faire mal à Testomac. — Bon ! répondit Desbarreaux, êtes-vous donc de ces fats qui s'amuse à digérer? *^ C'est ce même Desbarreaux qui, entendant gronder le tonnerre un vendredi, pendant qu'il mangeait une omelette au lard, prit l'omelette et la jeta par la fenêtre en disant : — Eh ! mon Dieu ! vous êtes bien susceptible, et voilà bien du bruit pour une omelette i *^ Le maréchal de*** — Tallemant des Réaux ne nous dit pas son nom — avait un menton long d'une aune ; M. de la Grange, au contraire, n'avait pas apparence de memton. Tous deux, se trouvant à la chasse du roi Louis XIII, et ayant aperçu le cerf en même temps, s'élancèrent du côté où ils l'avaient vu, de toute la vitesse de leurs chevaux. — Eh ! Grammont, demanda le roi, où donc le maréchal et la Grange courent-ils si vite? — Sire, répondit Grammont, c'est le maréchal de*** cpïi a emporté le menton de la Grange, et la Grange court après pour le ravoir. /^ Pierre de Montmaur, professeur de grec au collège de France, était un des premiers gourmands qu'il y eût au monde. Étant à table dans une société où les convives ne faisaient que rire, parler et chanter : — Oh I messieurs, de grâce ! dit-il, un peu de silence; On ne sait vraiment pas ce que l'on maûge.

The text on this page is estimated to be only 29.69% accurate

LOUIS Xin ET RICHELIEU 95 /[^] M. le Féron fut attaqué par des voleurs à cinq heures du matin. — Messieurs, dit-il, il me semble que vous ouvrez de bien bonne heure aujourd'hui. [^]% Un curé prêchait sur les tourments réservés aux pécheresses qui, ayant agi comme la Madeleine, ne se seraient pas repenties comme elle. Une femme, qui se croyait dans la catégorie menacée, courut à la mère du curé en s'écriant : — Oh ! ma chère amie, ai ce qu'a dit votre fils est vrai, nous sommes toutes damnées. -[^] Ëh ! dit la mère en haussant les épaules, ne le croyez donc pas ; c'est le plus grand menteur du monde : quand il était tout petit, je ne le fouettais que pour cela. [^]\ — Avez-vous jeûné, mon fils ? demandait un prêtre à un soldat qui se confessait. — Hélas ! répondit le soldat, que trop, mon père ! — Dans quelle condition ? — C'est-à-dire que j'ai quelquefois été huit jours sans manger un morceau de pain. — Était-ce volontairement* — Non, mon père. — Alors, si vous eussiez eu du pain ou toute autre chose, vous en eussiez mangé ? . — Très-assurément. — Mais, dit le confesseur, Dieu ne prend aucun plaisir à ces jeûnes forcés. — Ni moi non plus, répondit le soldat. [^]*[^] Un Gascon disait avoir vu une église de mille pas de long. Son valet voulant l'interrompre : — Et de deux mille pas de large, ajouta-t-il.

U() LKS GRANDS HOMMES On se mit ii rire. — Eh !
mordieux ! dit-il, si elle est plus large que longue, c'est la faute de ce coquin
: sans lui, j'allais la faire carrée. »% C'était ce même Gascon qui , prenant
querelle avec un passant, lui dit tout furieux : — Je te donnerai, maraud, un
si grand coup de poing, que je te ferai rentrer le corps dans ce mur et ne te
laisserai que le bras droit de libre pour me saluer, si je te fais encore
l'honneur de passer devant toi. ,% M. L... disait avant de mourir : — J'ai
reçu tous' les sacrements, excepté le mariage, que je n'ai pas eu en original ;
mais, ce qui me console, c'est que j'en ai tiré autant de copies que j'ai pu. ,%
Un capitaine aventurier, rencontrant un moine en pays ennemi, lui vola une
pièce de drap que celui-ci emportait à son couvent. Le moine, en le quittant,
lui dit en manière de menace : — Capitaine, je vous assigne au jour du
jugement, où vous me la rendrez. — Ah ! dans ce cas, dit le capitaine,
puisque tu me donnes un si long terme, je prendrai aussi ton manteau. Et il
le lui prit. ^% — Où vas-tu ? demandait un seigneur à un paysan. — Je n'en
sais rien, répondit insolemment celui-ci. — Oh ! oh ! dit le seigneur, alors,
je vais te l'apprendre. Et, le faisant arrêter par les archers, il le fait conduire
en prison. Un instant, le pauvre paysan crut que son seigneur plaisantait ;
mais, finissant par comprendre que c'était pour tout de bon qu'on allait le
mettre au cachot : — Eh bien, dit-il en pleurant, ne vous avais-je pas dit qu'
je ne savais pas où j'allais ?

LOUIS XIII BT RICHELIEU 97 Reconnaissant Ja justesse de la répanse, le seigneur le lit » relâcher. /. Le duc d'Ossuna détestait les jésuites et cherchait une occasion de venger, sûr quelques-uns, la haine qu'il portait à tous. Il fit venir deux des hons pères, choisis parmi les plus savants de Tordre, et leur demanda s'ils pouvaient, moyennant mille pistoles, lui donner d'avance Tabsolution d'un péché non encore commis. Les bons pères dirent qu'ils allaient se renseigner et viendraient le plus vite possible lui donner réponse. Trois jours après, en effet, ils vinrent lui apporter un de leurs auteurs qui prétendait la chose possible, et lui donnèrent d'avance Fabsolution de son péché ; lui, de son côté, leur donna une lettre de change à toucher sur son banquier, habitant à quatre lieues de là. Les deux jésuites se mirent en route; mais à peine avaientils fait une lieue, qu'ils rencontrèrent des domestiques du - duc qui les rouèrent de coups et leur prirent la lettre de s change. Eux revinrent au duc et lui racontèrent ce qui s'était Mais le duc : — Ehl messieurs, dit-il, c'était justement là le péché que j'avais envie de commettre et dont vous m'avez donné l'absolution. ^*^ Un courtisan faisait, dans la chambre d'Anne d'Autriche, des compliments de condoléance sur la mort de sa femme au prince de Guéménée, lui disant qu'il avait grandement perdu. — Le fait est, répondit celuf-Nîi, que, si la pauvre femme n'était pas morte, je crois que je ne^me serais jamais remarié. /^ Un poète qu'on raillait sur sa poésie, et qui ne s'aper

98 LES GRANDS HOMMES

cevait pas de la raillerie, disait d'un air fort satisfait de lui-même : — En effet, et franchement, je crois mes vers fort passables. — Vous avez raison, mon cher monsieur, lui répondit la maîtresse de la maison; car vous vous seriez bien passé de les faire, nous nous serions bien passés de les entendre, et le souvenir en sera bien vite passé. ,% Un père qui désirait garder sa fille près de lui, à bout de raisons pour la dissuader du mariage, ouvrit saint Paul, et lui cita le passage où le sombre apôtre dit que c'est bien de se marier, mais que c'est encore mieux de ne le pas faire. — Mon père, dit l'amoureuse, laissez-moi bien faire : fera mieux que moi qui pourra. ^*^ Arlequin, appelé d'Italie par Marie de Médicis et ne se pressant pas de venir en France, disait qu'il avait été retardé par le mariage du colosse de Rhodes avec la tour de Babylone, lesquels avaient engendré les pyramides d'Egypte. /^ La belle Olympia avait pour amant Maldachino, leciel partageait ses faveurs avec Innocent X. Un jour, ou plutôt une nuit, dans un moment de transport amoureux : — ' 0 ooraggio^ mio Maldachino! dit-elle; H faro cardinale. Mais lui : — Quando sarrehbe per esser papa^ répondit-il : non pouo più ! ^\ Un savant, comme tous les savants en général, avait de l'indifférence pour sa femme. Un jour, celle-ci, s'en plaignant, lui dit ; — Oh! que ne suis-je un livre! du moins, je serais toujours avec vou^! — Que n'êtes- vous un almanach! répondit le savant; au moins, je vous changerais chaque année I

LOUIS XIII ET RICHELIEU 99 /[^] M. de Vivonne, qui était fort gros, arriva d*UTi voyage au moment ot sa sœur, fort grosse elle-même, avait toute une assemblée dans son salon. En apercevant son frère, elle se leva et alla au-devant de lui. — Ma chère sœur, lui dit celui-ci en lui tendant les bras, embrassons-nous, si nous pouvons. /[^] C'était cette même madame de Thianges qui, étant malade, se plaignait au comte de Rouy du bruit des cloches. — Eh ! madame, lui demanda celui-ci, que ne faites-vous mettre de la paille devant votre porte? /[^] M. de Glermont-Tonnerre, évêque de Noyon — le même qui, disant la messe et entendant des seigneurs t[ui chuchotaient, se retourna en disant : «Eh! messieurs, est-ce que vous croyez que c'est un laquais qui vous dit la messe? » — ce même évêque, étant malade, formulait ainsi sa prière à Dieu, qu'il conjurait de lui rendre la santé : — Hélas! mon Dieu, ayez pitié de Ma Grandeur! C'était encore lui qui disait des docteurs de la Sorbonne : — C'est bien affaire à des gueux comme cela de parler du mystère de la Sainte-Trinité ! /[^] Rabelais était malade, son curé le vint voir pour lui administrer les sacrements. Ce curé était un véritable âne bête. •-- Mon frërS) dit le curé à Pautettr de Pantagruel[^] voici votre Sauveur et votre Maître qui veut bien «'abaisser avenir voui trouver; le reconnaissez[^]vous? — Hélas ! oui, répondit Rabelais, je le reconnais à sa monture* [^]%Un homme était resté un an entier, dans la crainte d'être battu par un bravache qu'il avait offensé, se tenant sur ses gardes et prenant toute sorte de précautions cour échapper

I 100 LES GRANDS HOMMES à la catastrophe dont il était menacé, quand, tout à coup, se trouvant en face de son homme, celui-ci lui tomba dessus, le roua de coups, et le quitta en lui disant : — La! êtes-vous content, maintenant? — Ma foi, oui, répondit le battu, car me voilà enfin hors d'une fâcheuse affaire. ,\ Un voyageur, recevant Phospialité dans un château, fut mis pour coucher dans une chambre dont les murs étaient rompus et crevassés de toutes parts. — Voici, dit-il le lendemain en reprenant sa route, la plus mauvaise chambre que j'aie jamais eue : on y voit je jour toute la nuit. /^ Langely — le dernier fou en titre de Louis XIII, auquel il avait été donné par le prince de Condé, et qui, dans la Marion Delorme d'Hugo., est un des personnages les plus pittoresques de la pièce, — étant entré un matin chez monseigneur l'archevêque de Harlay, on lui dit dans l'antichambre que monseigneur était malade. . Mais lui, sans se démonter, s'assit sur une banquette et attendit. Au bout d'un quart d'heure ou vingt minutes, il vit sortir de la chambre de Sa Grandeur une jeune fille habillée en vert. Gomme rien ne s'opposait plus à ce que monseigneur le reçût, il fut introduit. Il trouva le prélat au lit. — Ah \ mon pauvre Langely, lui dit celui-ci, je suis bien malade, et je viens d'avoir un évanouissement. — Je l'ai vu sortir, monseigneur, dit Langely; il était habillé de vert. — Tiens, drôle ! lui dit le prélat, voilà quatre louis pour boire, et ne parle à personne de mon indisposition. /^ Au moment de faire naufrage, un soldat portugais mangeait tranquillement u^ morceau de pain.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 101 Albuquerque, qui commandait le bâtiment, s'arrête devant lui, et, le regardant avec étonnement : — Dieu me pardonne, dit-il, je crois que ce drôle-là mange. — Eh ! fit le soldat, au moment de boire un si grand coup> est-il défendu de manger un petit morceau? ^*«Du temps que H. de Bouillon commandait en Italie, c'est-à-dire vers 1636, deux soldats furent condamnés, je ne sais pour quel crime, à être fusillés. La condamnation portée, on avisa. — L'armée diminuait à vue d'œil par la désertion. — On résolut de n'en fusiller qu'un. On leur annonça cette nouvelle en leur donnant un cornet et des dés. — Veux-tu jouer à la chance? dit l'un. — Je ne la sais pas, répondit l'autre. — Sais-tu la rafle ? — Oui. — Jouons à la rafle, alors. Et celui qui tenait le cornet et les dés secoue le cornet, jette les dés sur la table, et amène dix-sept. L'autre joue à son tour, mais sans grande espérance, puisqu'il n'y avait qu'un point plus élevé que celui de son compagnon : dix-huit. Il amène trois as. — Mordieu! dit l'homme au dix-sept points, c'est perdre avec beau jeu. Les officiers, qui assistaient à cette étrange partie, résolurent de le sauver ; mais, voulant éprouver son courage, ils décidèrent qu'on pousserait la tragédie jusqu'au bout; seulement, au lieu du dénouement mortel qu'elle devait avoir elle aurait un dénouement heureux. Bien entendu que le dénouement restait inconnu au patient. En conséquence, à l'heure dite, on le mène sur le terrain.

102 LES GRANDS HOMMES — Veux-tu avoir les yeux bandés ? demanda le seiigent. — Pour quoi faire ? répondit celui-ci. -^ Alors, choisis tes parrains. Le condamné désigna deux de ses camarades, et, tirant de sa poche dix écus qu'il possédait et qui faisaient toute sa fortune : — Tiens, dit-il à Tua d'eux, prends cinq écus pour boire, et, des autres cinq écus, fais dire des messes pour mon âme. Le parrain prit les dix écus. Le patient se plaça à la distance convenue. On commanda le feu ; seulement, les officiers avaient fait ôter les balles. L'homme, demeuré debout malgré la décharge, demande ce qu'il y a. On le lui raconte, ou lui dit d'aller se faire saigner, de peur que le saisissement ne lui fasse mal.. — Bon ! dit-il, je ne suis point saisi et n'ai nullement besoin de me faire saigner. Seulement, j'ai soif en diable ; rendez-moi les dix écus, et allons les boire. /^ Il y avait à Bordeaux un vieux conseiller nommé d'Andrant, qui avait eu toute sa vie une telle passion pour les nouvelles, qu'à l'heure de sa mort, il envoya chercher un Portugais, grand nouvelliste, pour lui demander ce qu'il avait appris par le dernier courrier. — Rien, répondit celui-ci ; mais, par le prochain, j'aurai bien certainement des nouvelles. — Par malheur, dit le moribond, je ne puis pas attendre, il faut que je parte. Et il poussa un soupir de regret. C'était le dernier : il était mort. /^ Le père du maréchal de Saint-Luc se trouva un jour à la porte du cabinet du roi avec M. de Luxembourg. Ce dernier, croyant que Saint-Luc voulait passer devant lui, l'arrêta en disant :

LOUIS Xni ET RICHELIEU 103 — Pardon, monsieur, mais j'espère que vous n'avez pas eu l'intention de me disputer le pas, à moi qui ai quatre empereurs dans ma maison ? — Ah ! par ma foi ! monsieur, dit Saint-Luc ; Je serai bien étonné si vous êtes jamais le cinquième ! ^ Il y avait exécution à Autun. Il s'agissait de pendre un pauvre diable ; mais, comme le bourreau était malade, on en fit venir un de la plus proche localité. Celui-ci se présenta à l'hôtel de ville, car le crime avait été jugé à la poursuite de la communauté. — Combien y a-t-il à gagner à cette pendaison ? demanda l'exécuteur. — Dix livres, lui répondit-on. — Messieurs, dit-il, cherchez ailleurs. Pour ce prix-là, il n'y a pas moyen de s'en tirer. — Comment cela ? — Non ! si c'était quelqu'un de vous autres, qui avez de bons habits, il y aurait encore moyen de s'entendre ; mais les vêtements de ce malheureux ne valent pas trois sous \ Et l'on fut obligé d'attendre que le bourreau d'Autun, qui n'avait pas le droit de refuser, fût rétabli. ^ Un Espagnol d'Andalousie, c'est-à-dire de la partie la plus chaude de la Péninsule, vint en France au milieu de l'hiver et par une gelée très-rigoureuse. En passant à travers un village des Pyrénées, les chiens, le flairant étranger, coururent après lui. Il se baissa et voulut ramasser une pierre pour la leur jeter ; mais il n'en put venir à bout, à cause de la gelée. — Maudit pays, dit-il, où on lâche les chiens et où l'on attache les pierres ! ^ Deux cochers se disputaient sur une somme que l'un devait à l'autre. Le débiteur commença par nier.

104 LES GRANDS HOMMES • - Je ne sais comment tu peux nier, dit le créancier; je te Tai prêtée eu présence de tes chevaux. Le débiteur finit par avouer. — Eh bien, dit-il à l'autre, en définitive, que veux-tu ? — Je veux un titre, dit le créancier. -^ Soit ! dit le débiteur. Et, prenant un couteau, il écrivit sur la muraille de Técurie : « Je, soussigné, reconnais devoir la somme de soixante livres, que je promets payer au porteur de la présente. » /^ M. de Vendôme, — ce fameux bâtard de Henri IV qui fut arrêté sous la régence d'Anne d'Autriche, et qu'à cause de sa célébrité on appelait le roi des Halles, — passant par Noyon, s'arrêta à Fhôtel des Trois Rois. Le fils de l'hôtelier, reçu avocat la veille, crut qu'il était de son devoir de présenter ses hommages à M. de Vendôme. En effet, il monte chez le prince, et entre sans se faire annoncer. — Monsieur, lui dit le prince, assez étonné de la brusque apparition, qui êtes- vous, s'il vous plaît ? — Monseigneur, dit l'avocat, je suis le fils des Trois Rois. — Monsieur, dit le prince, en ce cas, prenez le fauteuil. Comme je ne suis le fils que d'uu seul, je vous dois tout honneur et tout respect. /, La reine Anne d'Autriche avait pour interprète des langues étrangères un secrétaire nommé Melson, qui, en réalité, ne savait aucune des langues qu'il traduisait. Un jour, des ambassadeurs suisses la regardaient dîner et parlaient entre eux. — Que disent-ils ? demanda la reine. — Madame, répondit Melson, ils disent que vous êtes belle. — En êtes-vous bien sûr, Melson ? — S'ils ne le disent pas, madame, ils devraient le dire.

LOUIS XUI K'J; KICUELIEU 105 *^ Melson ne faisait jjoint carêwe, quoique, à cette époque, ce fût l'habitude. Ua mercredi qu'il eût dû faire maigre, on lui servit uue longe de veau. Non point qu'il fit pénitence, mais parce qu'il n'avait pas faim, il la renvoya, par sa fille aînée, au garde-manger ; celleci, que Ton nommait Charlotte, et qui avait plus faim que son pore, profite de ce qu'elle est seule, et coupe un morceau de la longe ; mais, comme elle Fallait porter à sa bouche, arrive la seconde sœur, qui, voyant ce qui se passe, dit : — Part à nous deux ! Elles étaient attelées à la longe de veau, quand arrivent la troisième et la quatrième sœur, qui en réclament leur part; de sorte que la longe de veau disparut jusqu'au dernier lopin. Le lendemain, Melson demanda sa longe de veau, et force fut qu'on lui racontât l'histoire. C'était un bon homme, qui ne gronda point autrement, mais qui déclara que, comme il y avait gourmandise, et que la gourmandise était un péché mortel, il voulait que les coupables s'en confessassent. Pâques venu, les quatre sœurs s'en allèrent à l'église. Il y avait foule autour du confessionnal ; elle prirent leur place. L'aînée passa naturellement la première. — Eh bien? lui demandèrent ses sœurs en la voyant revenir. — J'ai l'absolution. — Et tu as parlé de la longe de veau? — Non. — Alors, l'absolution ne vaut rien. — Crois-tu? — Nous en sommes sûres. — En ce cas, j'y retourne. Et, se remettant à genoux : — Mon père, dit-elle, j'ai oublié de vous dire que j'avais mangé de la longe de veau pendant le carême.

The text on this page is estimated to be only 25.34% accurate

106 LËB GRANDS HOMMES — Bon! dit le prêtre, assez, et dites deux Ave de plus. La seconde vient à son tour. Puis, quand elle a déroulé la liste de ses péchés : — Mon père, dit-elle, je dois ajouter que j'ai mangé de la longe de veau pendant le saint temps du carême. — De la longe de veau? — Oui, mon père. — Alors, dites deux Ave de plus. Vient la troisième, qui se confesse de la même faute et de la même façon, et qui sort avec deux Ave de plus. Enfin, vient la quatrième. — Ah 1 dit le prêtre impatienté, c'est une gageure, à ce qu'il paraît. Puis, se levant et sortant du confessionnal : — Que tous ceux, crie-t-il, qui ont mangé de la longe de veau disent deux Ave^ mais qu'on ne m'en parle plus. /^ Un tailleur fut condamné à être pendu. C'était dans un village de Normandie. Les habitants allèrent en députation trouver le juge. — Que voulez- vous? leur demanda celui-ci. — Oh! monsieur le juge, dirent-ils, si vous pendez notre tailleur, cela nous incommodera bien, car nous n'avons que lui; laissez-nous-le donc, si c'est un effet de votre bonté. En échange, s'il faut absolument qu'il y ait quelqu'un de pendu, comme nous avons deux charrons, prenez celui des deux que vous voudrez, et pendez-le à la place du tailleur ; ce sera assez qu'il en reste un.

The text on this page is estimated to be only 23.99% accurate

LOUIS XIII ET RICHELIEU 107 Nous avons beaucoup parlé de Racaii et seuleaieat prononcé le nom de Malherbe, son maître, — Malherbe, l'auteur de rode à Duperrier, qui commence par ces mots : Ta douleur, Duperrier, sera donc éternelle? et dans laquelle on trouve cette strophe : Elle était de ce monde où les plus belles cboseï Ont le pire destin ; Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses. L'espace d'un maiin! Malherbe joue un trop grand rôle dans cette pléiade de poètes qui entourent Louis XIII et le cardinal, pour que nous ne fassions pas à son endroit ce que nous avons fait, par exemplej à Tendroit de son élève Racan. Malherbe est né à Gaen, environ vers Tan 1555. Il était de la maison de- Malherbe Saint-Aignan, déjà existante lors de la conquête de TAngleterre par le du<5 Guillaume. La maison continua de grandir en Angleterre, mais tomba en France» et cela, au point que, lors de la naissance de son fils, le père de Malherbe était tout simplement assesseur à Gaen. C'était le beau temps de la religion réformée: le bonhomme se fit calviniste» Malherbe avait dix-sept ans, et fut si désespéré de ce changement de religion de son père, quil quitta son pays et suivit le grand prieur en Provence. M. le grand prieur était, comme on sait, bâtard de Henri II et frère de madame d'Angoulême, veuve de François, duc de Montmorency. Ce fut ce même grand prieur, gouverneur de Provence, qui fut tué par un aventuriernommé Altoviti. — Après avoir été corsaire, cet Altoviti était devenu capitaine de galère. Il

108 LES GKANDS HOMMES avait eulevé une fille de qualité, la belle Rieux de Ghâleauneuf, dont Henri 111 avait été si fort amoureux, qu'il avait pensé Tépouser. Henri III le payait comme espion près du grand prieur ; le grand prieur le sut, alla chez Àltovitî, et, h la suite de Taltercation qui s'éleva entre eux, le frappa d'un coup d'épée. Le blessé riposta par un coup de poignard dont le grand prieur mourut le 2 juin 1586. Aux cris de celuici, les gardes du grand prieur accoururent et massacrèrent Altoviti. Revenons à Malherbe. Au moment de la Ligue, il prit parti contre Henri IV. Lui et un nommé la Roque, qui était attaché à la reine Marguerite, tombèrent un jour, avec une cinquantaine de partisans quUls commandaient, sur M. de Sally, qu'ils poussèrent si vertement devant eux, que celui-ci n'oublia jamais l'algarade. Malherbe prétendait que c'était à cause de cette imprudence qu'il n'avait rien pu obtenir de considérable de Henri IV. Malherbe était très-brave. Dans un partage de butin, un capitaine espagnol l'ayant insulté, Malherbe l'appela en duel, et, à la première botte, lui passa son épée au beau travers du corps. Malherbe était très-franc, — plus que fmnc, brûlai, quinteux même parfois. Un jour, M. le grand prieur, qui faisait de fort méchants vers, dit à Duperrier, cet ami de Malherbe qu'une ode de Malherbe a immortalisé : — Mon cher monsieur Duperrier, voici un sonnet. Montrezle à Malherbe comme étant de vous; car, si je lui dis qu'il est de moi, il est condamné d'avance. En présence du grand prieur, Duperrier tire le sonnet de sa poche, et le présente à Malherbe comme de lui, en le priaud de lui en dire son opinion. Malherbe lut le sonnet en faisant la moue. Puis, le sonnet lu :

LOUIS XIil ET UICUËLIËU 100 — Mm cher Duperrier, dit-il, voici un sonnet aussi mauvais que si c'eût été M. le grand prieur qui l'eût fait. M. le grand prieur ne demanda point son reste, mais n'eu fit pas plus mauvaise mine à Malherbe. Voici encore un exemple de sa réaction à l'endroit des devoirs de la simple politesse. Un jour, Régnier, le satirique, le conduisit chez son oncle Desportes, l'auteur de la charmante villanelle : RoseUe, pour un peu d'absence, Votre cœur vous avez changé... C'était pour dîner. Régnier et Malherbe, retardés par je ne sais quel incident, arrivaient un peu tard, et la table, en les attendant, était servie. Desportes les reçut avec toute sorte de courtoisies, et, comme ses psaumes venaient d'être imprimés, il voulut monter à son cabinet pour y prendre un exemplaire qu'il comptait offrir à Malherbe. — Ohl dit Malherbe, ne vous pressez pas : je les ai vus, vos psaumes, et ils peuvent attendre, tandis que votre potage, qui est peut-être bon, refroidirait en attendant. Puis il dhia aussi impassible que s'il venait de faire à Desportes la plus grande politesse du monde ; seulement pendant tout le temps du diner, il ne prononça point une parole. Au dessert, ils se séparèrent, et ne se revirent jamais depuis. C'est à cette occasion, sans doute, que Régnier fit contre Malherbe la satire : Rapin, le favori d'Apollon et des Muses... Lorsqu'il fut auprès du roi Henri IV, — et nous dirons tout à l'heure comment il y arriva, — Malherbe ne se gêna pas plus pom* le roi qu'il ne le faisait pour les autres. Un jour, Henri IV, avec une faiblesse toute paternelle, lui montra une lettre qu'il venait de recevoir du dauphin. Malherbe la lut. T. u. 7

The text on this page is estimated to be only 29.84% accurate

110 LES GRANDS HOMMES — Bon ! dit-il, j'avais cru jusqu'ici que monseigneur le dauphin s'appelait Louis. — Ainsi s'appelle-t-il en effet, dit le roi. — Eh bien, alors, quel est Tâne bête qui le fait signer Loys. On envoya chercher celui qui montrait à écrire au jeune prince, et c'est depuis ce temps que les dauphins et rois de France signèrent Louys et non Loys. Aussi, Malherbe prétendait-il qu'il était le véritable parrain du roi. Gomme, en 1614, les états généraux se tenaient à Paris dans la salle du Petit-Bourbon près du Louvre, il y eut de longs débats entre le clergé et le tiers état. Le tiers état voulait que l'on posât ce principe que l'autorité spirituelle n'avait aucun droit sur la puissance temporelle du roi. Le tiers état fut traité d'hérétique, et les évêques menacèrent de se retirer en mettant la France en interdit. — Eh ! eh ! dit M. de Bellegarde à Malherbe, savez-vous que nous risquions tous d'être excommuniés ? — Peste ! dit Malherbe, la chose ne serait point malheureuse pour vous. — Comment cela ? — Ne dit-on pas que les excommuniés deviennent noirs comme de l'encre ? — Eh bien ! — Eh bien, vous n'auriez plus la peine de vous teindre la barbe et les cheveux. Les discussions biologiques allaient de conserve et de pair à cette époque avec les discussions politiques et religieuses. Une grande contestation avait lieu entre les gens du pays ô!Adieu sias — qui étaient les hommes d'au delà de la Loire, c'est-à-dire ceux que Ton désignait sous le nom de Gascons — et ceux que Ton appelait du pays de Dieu vous conduise^ c'est-à-dire ceux de la langue d'oïl. Il s'agissait du mot cuiller^

The text on this page is estimated to be only 25.01% accurate

LOUIS XIII ET RICHLIEU 111 Le roi et M. de Bellegarde, Gageons tous deux« étaient pour que Ton écrivit cuiller : cuillère. Us disaient que le nom» étant féminin, devait avoir une terminaison féminine. Les grammairiens du pays de Dieu vou^onduke préteu* daient, au contraire, f[que ce n'était aucunement une nécessité, et ils s'appuyaient sur ces mots : une perdrix., une met (huche à serrer le pain), la mer, et autres qui, étant fémi* nlnsi.ont cependant une terminaison masculine. Le roi demanda à Malherbe son avis; mais celui-ci : — Sire, dit^{il}, ce n'est point une question & présenter à un poète. — Et pourquoi cela ? — Parce qu'elle peut être résolue par les crocheteurs du port aux Foins, — Mais, enfin, répliqua le roi, si une autorité se déclarait en faveur du mot cuillère?., Malherbe l'interrompit. — La vôtre, par exemple ? — Pourquoi pas ? dit Henri IV piqué. — Apprenez, lui dit Malherbe, que vous êtes assez puissant pour conquérir un royaume, faire la paix ou la guerre, condamner à mort ou gracier un coupable, mais que vous ne. l'êtes point assez pour changer un mot à la langue. Un jour, M. de Bellegarde •— et nous dirons tout à l'heure comment le poète dépendait de lui — un jour, M. de Bellegarde demandait à Malherbe quel était le plus français, de dépenué ou dépendu. — Dépensé est plus français, répondit Malherbe ; m[^]ÎB pendu et dépendu sont plus gascons. Un autre jour, au cercle, un homme qui affichait la sévérité des mœurs faisait l'éloge de madame de Guercheville, que Henri IV, en souvenir de la belle résistance qu'Ole lui avait opposée, avait faite dame d'honneur de Marie de Médicis. •^ Tenez, monsieur, disait le moraliste en montrant cette

112 LES GRANDS HOMMES

dame assise sur un tabouret près du fauteuil de la reine, voilà où mène la vertu ! — Et tenez, monsieur, répondit Malherbe en montrant la connétable de Lesdiguières assise sur un tabouret plus élevé que celui de madame de Guercheville, voilà où mène le vice ! Pendant la prison de M. le prince Henri de Bourbon, père du grand Gondé, la femme de M. le Prince — cette belle Charlotte de Montmorency pour laquelle Henri IV avait fait ses dernières folies — étant accouchée de deux enfants morts, à cause, prétendit-on à cette époque, de la grande fumée qu'il faisait dans sa chambre, un des amis de Malherbe, conseiller de province, paraissant en grande tristesse chez M. le garde des sceaux Duval, Malherbe lui demanda ce qu'il avait. — Oh ! exclama celui-ci, les gens de bien pourraient-ils avoir de la joie lorsque Ton vient de perdre deux princes du sang ? — Eh ! mon cher, répliqua Malherbe, soyez tranquille : pour ceux qui, comme vous, se soucient de servir, il y aura toujours des maîtres ! Malherbe était grand et bien fait, et d'une constitution si excellente, rapporte Tallemant des Réaux, que Ton pouvait dire de lui ce que Plutarque dit d'Alexandre, que sa sueur même était parfumée. Nous avons déjà donné un aperçu de son caractère. Ce caractère perçait dans la conversation ; il parlait peu, mais presque toujours chaque mot portait. Desportes, Bertaut et des Yvetaux s'établirent ses critiques, et se mirent à épiloguer sur tout ce qu'il faisait. Lui s'en moquait, disant : — S'ils ne me laissent pas tranquille, je veux, rien qu'avec leurs fautes de français, faire un livre plus gros que leurs livres mêmes ! Un jour, il discutait avec des Yvetaux. — Ah ça ! lui demanda celui-ci, croyez-vous que ce soit une

LOUIS XIII ET RICHELIEU 113 chose bica euphonique que de trouver dans un vers ces trois syllabes à la suite Tune de Fautre : ma la pla ? — D^ns qi|el vers? dit Malherbe, — Parbleu l dans celui-ci : Enfin, cette boaoité m*a la place rendue ! — Et VOUS, riposta Malherbe, croyez-vous que ce soit plus agréable de trouver dans un des vôtres : pa ra hla la fia ? — Où donc? demanda des Yvetaux. — Dans ce vers, morbleu ! Comparable à la /lamme... Malherbe perdit sa mère en 1615; il avait alors plus de soixante ans. La reine Marie de Médicis lui envoya un de ses gentilshommes pour lui faire, en son nom, des compliments de condoléance. — Par ma foi l fit Malherbe, dites à Sa Majesté que je ne puis lui rendre sa politesse qu'en souhaitant que le roi pleure sa mère aussi vieux que je pleure la mienne. L'ambassadeur mortuaire parti, il délibéra longtemps pour savoir s'il prendrait le deuil de sa mère. — Regardez, dit-il, le gentil orphelin que je vais faire avec mes soixante ans et mes cheveux gris. Il se décida euQn à commander ses habits de deuil. Il avait un valet auquel il donnait vingt écus de gages par an, plus, comme on dirait aujourd'hui, un feu de dix sous par jour. — Ce valet de poète, on le voit, était, relativement à l'époque, payé sur le pied d'un valet de grand seigneur. Seulement, chaque fois que le Frontin manquait à quelqu'un de ses devoirs, Malherbe le faisait venir et le gourmandait en ces termes : - Mon ami, quand on offense son maître, on offense Dieu, et, quand on offense Dieu, il faut, pour obtenir pardon de i'offense, jeûner et faire l'aumône : c'est pourquoi, sur vos 7.

The text on this page is estimated to be only 22.17% accurate

114 LES GRANDS HOMMES dix SOUS quotidiens, j'en retiens cinq pour les donner aux pauvres à votre intention et pour l'expiation de vos péchés. Nous avons dit comment Malherbe traitait les autres; peut-être en avait-il le droit, ne s'épargnant pas lui-même. Souvent il disait à Racan ; — Voyez- vous, mon cher confrère, si nos vers vivent après nous; toute la gloire que nous pouvons espérer, c'est qu'on dira que nous avons été deux bons arrangeurs de syllabes; mais on ajoutera, soyez-en sûr, que nous avons été bien ridicules de passer notre vie à un exercice si peu utile au public et à nous, au lieu de l'employer à nous donner du bon : temps, ou à rétablissement de notre fortune. Et, en effet, Malherbe, à tort ou à raison, ne faisait pas grand cas des sciences[^] et particulièrement de celles qui ne servent qu'au plaisir ou à la volupté des sens» Au nombre de ces dernières, il mettait la poésie» Gomme, un jour, un faiseur de vers se plaignait à lui qu'il n'y eût à attendre de récompense du roi que si on le servait dans la guerre ou dans la politique ; — Éb! monsieur, lui répondit Malherbe, quand on a fait ce sot métier de rimeur, il ne faut pas en attendre autre[^] que son divertissement, et, à mon avis, le meilleur poète n'est pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles. Il est vrai qu'il n'avait pas une grande considération pour les hommes en général. Un jour qu'il parlait de Gain et d'Abel : •[^] Parbleu! disait-il, ne voilà-t-il pas un beau début et une honnête race! Ils ne sont encore que trois ou quatre au monde, et voici déjà l'un qui tue l'autre! Dieu était, en mérité, bien bon de se donner tant de peine pour convertir les hommes... Après cela, ajouta-t-il en manière de correctif, il a fini par les noyer. Un jour, il alla avec Racan et M. Dumoustier aux Gliârtroux, afin d'y voir un certain père Ghazerau qui y vivait en

The text on this page is estimated to be only 19.35% accurate

LOUIS XIII ET RICHELIEU 115 Odeur de sainteté; mais on ne voulut pas leur permettra de parler au digne homme, qu'ils n'eussent dit chacun un Pater. Le Pater dit, le père vient et leur annonce qu'il n'a que le temps de s'excuser près d'eux, mais non celui de les entretenir. •-^ Alors, dit Malherbe, tout maussade de s'être dérangé pour rien, faites-moi rendre mon Pater. Un matin, Racan entre dans son cabinet, et le trouve occupé à aligner des sous. Il en mettait douze ; puis, au^Lessous des douze premiers, douze autres ; puis, au-dessous des douae autres, six. Après quoi, il recommençait : douze» douze et ûx. '^ Que diable faites-vous là? demanda Racan. — Je fais le squelette d'une nouvelle mesure pour une ode, dit l'autre» — Je ne vous comprends pas. -^ Attardez, et vous allez comprendre. Alors, ses sous alignés : douze, douze et six ; douze, doute et six, Malherbe prend la plume et écrit : Que de peines, Amour, accompagnent tes roses. Que d'une aveugle erreur tu laisses toutes choses. A la merci du sort! Qu'en tes prospérités à bon droit on soupire, ' Ta q&'il est malaisé de vivre en ton empir»^ Sans désirer la mort I Puis : — Voyez, dtt-ll, les douze sous, ce sont les grands vers, et les six sous, ce sont les petits. Son nom et son mérite avaient été révélés à Henri IV pat un rapport qu'avait fait de lui le cardinal du Perroû, en 1601, c*eôt-â-dlre lorsque le cardinal n'était encore qu'évêque d'Évreux. Voici à quelle occasion : Le roi demandait un jour au digne prélat 8*11 ne faisait plus de vers.

tiC) LES GRANDS HOMMES — Sire, répondit celui-ci, depuis que Votre Majesté m'a fait Thonneur de m'occuper à ses affaires, j'ai absofument abandonné la poésie. D'ailleurs, il ne faut pas s'en mêler, aujourd'hui que s'en mêle un gentilhomme de Normandie nommé Malherbe. Cet éloge avait donné à Henri IV le désir de s'attacher notre poète. Il en parlait souvent à des Yvetaux, précepteur du duc de Vendôme; et, comme des Yvetaux était de la même ville que Malherbe, il poussait Henri IV à le faire venir; mais le roi, dont nous avons signalé la pingrerie, hésitait à l'appeler près de lui, de peur d'être chargé d'une nouvelle pension, ff Ce qui fut cause, dit Tallemant des Réaux, que Malherbe ne fit sa révérence au roi que trois ou quatre ans après que le cardinal du Perron lui en eut parlé. » Et encore ne ffit-ce que par occasion. Malherbe était venu à Paris pour ses affaires particulières; des Yvetaux en avertit le roi, qui aussitôt l'envoya chercher. C'était en 1605, et, comme le roi était près de partir pour le Limousin, Malherbe fit, sur ce départ, la pièce qui commence ainsi : Le roi, dont les bootés de mes larmes touchées... Quand, à son retour du Limousin, Henri IV reçut l'hommage de cette ode, il la trouva admirable, et désira que Malherbe lui appartint; mais, par ladrerie, il commanda à M. de Bellegarde, premier gentilhomme de la chambre, de le garder en attendant qu'il l'eût mis sur l'état de ses pensionnaires. M. de Bellegarde, qui était aussi grand seigneur que le roi était pingre, lui donna mille livres d'appointements, sa table, un laquais et un cheval. Dans uDe lettre à Racan, Malherbe se vante lui-même de n'être point venu chercher fortune à la cour, mais d'y avoir été appelé.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 117 0 Pour moi, dit-il dans cette lettre, je ne dispute de mérite avec personne, et crois que, de tous ceux à qui le roi fait du bien, il n'y en a pas un qui ne soit plus digne que moi. Mais, si je n'ai autre avantage, pour le moins ai-je celui de n'être point venu à la cour demander si Ton avoit affaire de moi, comme la plupart de ceux qui y font aujourd'hui le plus de bruit. Il y a, en ce mois où nous sommes, justement vingt ans que le feu roi m'envoya quérir par des Yvetaux, me commanda de me tenir près de lui, et m'assura qu'il me feroit du bien. Je n'en nommerai pas de petits témoins : la reine mère du roi, madame la princesse de Gonti, madame de Guise, sa mère, M. de Bellegarde, et généralement tous ceux qui alors étoient ordinaires du cabinet savent cette vérité. » Malherbe avait trente ans quand il fit la fameuse ode : Ta douleur, Duperrier, sera donc éternelle?... On dit que c'est par une erreur typographique que ce beau vers : Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses, vint ainsi, et qu'il y avait sur la copie : Et Rosette a vécu ce que vivent les roses. . Nous croyons que ces accidents-là n'arrivent qu'aux hommes de génie. Gomme Racan, Malherbe avait un défaut de prononciation ; aussi, quand on lui demandait d'où il était, avoit-il l'habitude de répondre qu'il était de Balbut en Balbutie, G'était le plus mauvais récitateur du monde ; il gâtait les plus beaux vers en les récitant lui-même, outre qu'il s'arrêtait cinq ou six fois par strophe pour cracher ; ce qui faisait dire au chevalier de Mancini qu'il n'avait jamais vu d'homme plus humide et de poète plus sec. Aussi, à cause de sa crachoterie^ Malherbe se mettait-il toujours à côté de la cheminée.

The text on this page is estimated to be only 19.68% accurate

418 ' LES GRANDS HOMMES Il en résulta qu'un jour, chez M. de Bellegarde^ étimt à sa phte ordioaire^mais empéehô de se chauffer par les chenets représentant deux satyres, il prit les chenets et les porta, tout rougis, au milieu de la salle. — Eh hUû, dit M. de Bellegarde, à ^ui donc eu aTez-vous, Malherbe? A ces deux gros b -«là, qui se chauffent tout à leur aise, tandis que, moi, je meurs de froid. Un jour, il dit des vers h Racan, et, après les avoir dits, lui demanda ce qu'il en pensait. ^ Par ma foi, répondit Racan, je serais embarrassé de le ire, TOUS en avez mangé la moitié. — Mordleu! fit Malherbe tout en colère, si yOus ajoutez un seul mot, je les mangerai tout à fait I... Et, au résumé, j'en puis bien faire ce qu'il me plaira, puisqu'ils sont à moi. Il avait traduit un psaume de David ; mais, à ce qu'il paraît, il n'avait pas conservé le sens que lui avait donné le roi prophète. On le lui fit remarquer. — Èh bien, dit«il, après tout, suis-je donc le laquais du roi David ? J'ai trouvé qu'il parlait mal, et je l'ai fait parler mieux, voilà tout. Il avait un frère nommé Éléazar Malherbe, avec lequel il était sans cesse en procès. — Quel scandale, lui dit un de ses amis, de voir des procès entre personnes si proches ! — * Et avec qui voulez'^ousdonc que j'en aie, des proeès? avec les Turcs ou avec les Moscovites, qui sont à mille lieues de moi, et dont je n'ai rien à réclamer? Malherbe était toujours assez mal logé, choisissant de mauvaises chambres garnies de cinq ou six chaises de paille. Or, comme il était fort visité par tous ceux qui aimaient lés belles -lettres, quand les cinq ou six chaises étaient occupées par les visiteurs, il fennait sa porte en dedans, et, si l'on venait à heurter :

The text on this page is estimated to be only 25.13% accurate

LOUIS XIH ET RICHELIEU 119 — Attendez un instant sur le carré que quelqu'un sorte d'ici, disait-il ; il n'y a plus de chaises. Voici une de ses brutalités que nous allions oublier : Un soir qu'il se retirait, après souper, de chez M. de Beilegarde avec un valet qui, pour éclairer son chemin, lui portait le flambeau, il rencontra un gentilhomme parent de M. de Bellegarde, et nommé M. de Saint-Paul. Celui-ci l'arrêta et commença à i*entretenir de quelques nouvelles de peu d'importance ; mais Malherbe, l'interrompant : — Adieu, monsieur ! adieu ! lui dit-il ; vous me faites brûler pour cinq sou« de cire, et ce que vous me racontez ne vaut pas un carolus ! M. François de Harlay, archevêque de Rouen, l'avait prié h diner, le prévenant que c'était dans l'intention de le mener ensuite au sermon qu'il devait faire, lui, M. de Harlay, dans une église voisine de son hôtel Le diner achevé, Malherbe, qui avait mangé tant qu'il avait pu, s'endormit sur une chaise ; et, comme Tarchevêque le voulait réveiller pour le conduire au sermon : — Oh ! dit le poète en rouvrant un œil, dispensez-m'en, je vous prie, monseigneur : je dormirai bien sans cela Quand il rencontrait des pauvres et que ceux-ci lui disaient, afin de Pexcîter à la générosité, qu'ils prieraient Dieu pour lui : — Ohl répondait Malherbe en secouant la tête, d'après l'état où Je vous vois, je ne pense pas que vous ayez grand crédit sur lui. J'aimerais mieux que M. de Luynes ou M. le surintendant me fissent la promesse que vous me faites ! Un jour de grande gelée, au lieu d'une chemisette qu'il mettait ordinairement, il en mit irois. Puis, en outre, étendant sur sa fenêtre trois (m quatre aunes de toile verte : — M'est avis, dit-il, que le froid ne me frappe si fort que

120 LES GILAIINDS UOMMES parce qu'il s'ituagioe que je n'ai point de quoi me faire des chemisettes... Ah ! mais je lui montrerai: bien qu'il se trompe, moi! Le froid continuant malgré cela, Malherbe commença à faire pour les bas ce qu'il avait fait pour les chemisettes, c'est*à-dire qu'il en mit deux, trois, quatre, cinq paires. Enfin, il en mit tant, que, pour n'en point passer plus à une jambe qu'à l'autre, il avait une écuëlle à sa droite et une écuëlle à sa gauche, et qu'à mesure qu'il passait un bas à la jambe gauche ou à la jambe droite, il laissait tomber un jeton dans l'écuëlle de droite ou dans l'écuëlle de gauche. Racan, pour lui épargner cette peine, lui conseilla de les marquer d'une lettre de couleur, et de les chausser alphabétiquement. Malherbe suivit le conseil et s'en trouva bien. Rencontrant Racan quelques jours après, [et passant rapidement à côté de lui : — Èh! dit-il, j'en ai jusqu'à la lettre L. Gela lui en faisait onze paires. Un jour, chez madame de Lorges, il montra quatorze chemises et chemisettes. — Bah ! disait-il, Dieu n'a fait le froid que pour les pauvres et les sots; mais ceux qui ont le moyen de se bien vêtir et bien chauffer ne doivent jamais souffrir du froid. Étant une fois tombé assez gravement malade, il envoya chercher l'oculiste Thévenin, qui était à M. de Bellegarde ; celui-ci, le trouvant en danger, lui proposa d'appeler un de ses confrères nommé Robien. — Oh ! non, pas cet homme-là ! dit Malherbe. Robien est un nom d'avocat, et je ne puis pas souffrir les avocats. — Eh bien, reprit Tliéveuia, voulez-vous M. Guenebeau? — Guenebeau! un nom de chien courant!... Tototo, Guenebeau!... Non, ma foi, non!... — Voulez-vous M. Dacier?

The text on this page is estimated to be only 28.20% accurate

LOUIS XIII ET RICHELIEU 12i — Ua gaillard plus dur que le fer? Jamais! — Eh bien, voyons, il y a encore M. Provins. — Provins, soit; je n'ai rien contre celui-là. • Et il renvoya quérir. Un jour qu'il donnait à dîner à six de ses amis, il leur servit à chacun un chapon bouilli. — Pourquoi sept chapons? demanda un des convives. — Parce que, dit Malherbe, vous aimant tous également, je ne veux pas servir à l'un Taile, et à l'autre la cuisse. M. de Bellegarde fit des couplets qui disaient, au troisième vers : Cela se peut facilement, et, au sixième : Cela ne se peut nullement. Malherbe les avait retouchés, et l'on disait généralement qu'ils étaient de lui. Un poète nommé Berthelot en fit une parodie. Voici deux strophes de cette parodie : Dire partout qu'il est habile, Et reprendre Homère et Virgile, Cela se peut facilement. Mais, bien qu'il soit d'avis contraire, De croire qu'il puisse mieux faire, Cela ne se peut nullement. Être six ans à faire une ode, Et donner des lois à la mode, Cela se peut facilement. Mais de nous charmer les oreilles Par la merveille des merveilles, Cela ne se peut nullement. Malherbe, furieux, provoqua Berthelot ; et, celui-ci ayant refusé de répondre à l'appel, il le fit bâtonner par un gentilhomme de Gaen nommé la Boulardière* . Malherbe était non moins brutal en amour qu'en poésie.

T. 11 H

The text on this page is estimated to be only 23.45% accurate

122 LE? GHANDS HOMMES Un jour, il raconta à madame de Rambouillet qu'ayant eu soupçon que madame la vicomtesse d'Aulchy, sa maîtresse, le trompait, il était entré dans sa chambre, et, Tayaut trouvée seule sur son lit, il lui avait pris les deux mains dans une des siennes et Tavaît souffletée jusqu'à ce qu'elle criût au secours. Puis, comme il avait entendu que Ton venait à ses cris, il s'était assis près de son lit, ayant Tair de causer avec elle de la façon la plus innocente du monde ; do sorte que la personne qui vint ne voulut jamais croire que la vicomtesse avait été battue, quoiqu'elle eût les joues rouges et les yeux pleins de larmes. Malherbe fut aussi amoureux de madame de Rambouillet, mais platoniquement. Voici les vers qu'il Ut pour elle ; ils sont d'une belle {(xrme et d'une facture serrée :
Ce! te bdVte bergère à qai les destinées Semblaient avoir gardé mes
dernièrea années, Eut en perfeccion tous les rares trésors Qui parent un
esprit et font aimer un corps; Ce ne furent qu'attraits, ce ne furent qoo
charmes, Sitôt que je la vis, je lui rendis les armes; Un objet si puissant
ébranla ma raison ; Je voulus être sion, j*entraï dans sa prison, Et de tout
mon pouvoir essayai de lui plaire Tant que ma servitude espéra du salaire.
31ais, comme j'aperçus l'infailible danger Oû, si je poursuivais, je m'aHais
engager, Lo soin dennon salut m'ôta celte pensée; J'eus honte de brûler pour
une âme glacée, El, sans me travailler à lui faire pilié, Uestreignis mon
amour aux formes d'amitié. Le (ils de notre poëte ayant été trouvé assassine
à Aix, où il occupait une place de conseiller, Malherbe, pour demander
justice au roi, qui était au siège de la Rochelle, fit un voyage pendant lequel
il gagna la maladie dont il mourut.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 173 Il n'était point très-croyant à une autre vie, et, lorsqu'on lui parlait de l'enfer et du paradis, il se contentait de dire: — J'ai vécu comme les autres^ je veux mourir comme les autres, et aller où vont les autres. On le pressa de se confesser -, mais il répondit qu'étant accoutumé de ne se confesser qu'à Pâques, il désirait ne point changer ses habitudes. Au reste, il allait à la messe toutes les fêtes et tous les dimanches, et parlait toujours avec respect de Dieu et des choses saintes. Enfin, Yvrande Payant décidé à se confesser, le moribond envoya chercher le vicaire de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui non-seulement le confessa en effet, mais l'assista même jusqu'à sa mort. Une heure avant d'expirer, et comme il était tombé da^^ une espèce d'assoupissement dont on croyait qu'il ne sortf ^ rait plus, il se réveilla tout à coup pour reprendre son hôtesse d'une faute de français qu'elle venait de commettre. Son confesseur lui reprochant alors doucement de songer à des choses qui lui faisaient oublier Dieu : — Eh! mon père^ dit-il, n'est-ce pas un bien grand péché aussi que d'oublier la langue française 1 Après quoi, étant retombé dans son assoupissement, il râla encore une heure environ, puis rendit le dernier soupir. Nous avons dit comment Sa Majesté Louis XIII avait consommé son mariage à Saint-Germain au moment où la reine mère s'échappa de Blois ; — nous avons dit comment s'était terminée cette petite guerre civile dont un des derniers épisodes fut la mort du marquis de Richelieu, frère aîné de l'évêque de Luçon, tué par Thémine; — nous avons cité les trois principaux articles du traité de paix, ou plutôt les trois articles qui nous intéressent : M. d'Épernon rentra en grâce l'archevêque de Toulouse et l'évêque de Luçon recevaient chacun un chapeau de cardinal ; madame de Vignerot de

124 LES GRANDS HOMMES Pont-Gourlay, nièce de Richelieu, dotée de cent mille livres par la reine mère, épousait Gombalet, neveu de Luynes ; — nous avons dit les étranges amours du roi Louis XIII avec ses maîtresses, et comment, ayant dit à madame de Luynes, devenue madame de Ghevreuse, qu'il n'aimait ses maîtresses que jusqu'à la ceinture, celle-ci lui répondit : « Eh bien, sire, vos mal tresses se ceindront, comme Gros-Guillaume, au milieu des cuisses ! » enfin, nous avons raconté ce que Guy-Patin, médecin du cardinal, avait dit de lui après sa mort : « Le cardinal, deux ans avant que de mourir, avait encore trois maîtresses : la première était sa nièce, madame de Gombalet ; la seconde était la Picarde, c'est-à-dire la femme du haréchal de Ghaulnes ; et la troisième, dit toujours Guy-Patin, une certaine belle fille parisienne nommée Marion De"me. » A Marion Delorme est une célébrité parmi les courtisanes. On a cent contes sur elle ; on l'a fait vivre près d'un siècle et demi ; enfin, elle a servi de prétexte à Victor Hugo pour faire un des plus beaux drames de la scène française. Disons ce qu'était Marion Delorme ; nous la retrouverons mêlée à l'histoire du pauvre Ginq-Mars. Marion Delorme était née à Gbâlons-sur-Marne, vers 1609 ou 1610 ; elle avait donc, à l'époque où nous sommes arrivés, dix-huit ou dix-neuf ans. Elle était presque de condition et riche pour l'époque : elle eût eu vingt-cinq mille écus en mariage ; mais elle préféra rester fille, si toutefois on peut appeler rester fille le parti qu'elle adopta. G'était une très-belle personne, de grande mine, faisant tout avec grâce ; médiocre d'esprit, mais chantant bien, et jouant admirablement du théorbe ; magnifique, dépensière, lascive ; elle avait eu quantité d'amants, mais prétendait n'en avoir aimé que sept : c'est bien peu, comme on voit. Desbarreaux avait été le premier ; puis vinrent successivement le marquis

LOUIS XIII ET RICHELIEU 125 de Rouville, beau-frère de Bussy-Rabutin ; Miossens, à qui elle avait écrit la première, et qui pour elle fut infidèle à madame de Rohan; Arnault, Cinq-Mars, M. de Châtillon et M. de Brissac. On voit qu'elle ne comptait pas le cardinal au nombre de ceux qu'elle avait aimés. Le cardinal Pavait envoyé chercher sur sa réputation de beauté, et elle était venue au palais déguisée en page. Lui, de son côté, était déguisé en cavalier. Il portait un habit de satin gris de lin, passementé d'or et d'argent ; il était botté et avait des plumes sur son chapeau. Il lui fit, après l'entrevue, donner cent pistoles par son valet de chambre de Bournais; Marion les lui jeta au nez. Puis, rentrant : — Monseigneur, dit-elle, ce n'est pas vous probablement qui m'avez fait cette insulte de m'offrir de l'argent. Regardez autour de vous, et voyez si vous n'avez pas quelque chose de mieux que des pistoles à me donner en souvenir de notre entrevue. Le cardinal regarda autour de lui, vit un jonc qui appartenait à madame de Combalet, le prit et le donna à Marion, on disant : — Tenez, ma belle fille, voici une canne qui vient de ma nièce. — A la bonne heure ! dit Marion Delorme, ceci est un trophée... Je le prends et je le garde. Le jonc était très-beau, richement monté et valait une soixantaine de pistoles; Marion le portait habituellement, racontant l'anecdote à qui voulait l'entendre. Elle fut accusée d'avoir servi d'espionne au cardinal; si cela fut, c'était à son insu ou coaime contrafnte et forcée : rien n'était moins dans le caractère de l'honnête courtisane que de pareilles trahisons. Jamais Marion ne recevait d'argent ; des cadeaux seule

126 LES GRANDS HOMMES ment. D*Émory, trésorier, lui avait donné un collier de diamants qui lui était de temps en temps d'une grande ressource ; dans ses besoins, elle le mettait en gage, et ses besoins étaient fréquents. Elle disait elle-même qu'elle n*avait jamais porté les mêmes gants plus de trois heures. Le président de Ghevry était son pis aller, quand elle n*avait personne. Elle promettait — comme Ninon, dont elle était quelque peu jalouse — d'être belle jusqu'à quatre-vingts ans; mais, à Vâge de trente-neuf ans, ayant pris une forte dose d'antimoine dans le but de se faire avorter, elle s'empoisonna. Sa maladie dura trois jours; pendant ces trois jours, la pauvre Madeleine se confessa dix ou douze fois : elle trouvait toujours quelque chose de nouveau à dire, et renvoyait chercher le prêtre. Elle fut exposée, morte, sur son lit pendant vingt-quatre heures, ayant au front une couronne de fleurs d'oranger mêlées à des roses blanches, ce qui était un peu risqué. Elle avait un frère et trois sœurs. Son frère, qui se nommait Baye, du nom d'une terre de famille, était en prison pour dettes. Marion alla solliciter le président de Mesmes, qui la trouva si charmante, que nonseulement il lui accorda sa demande, mais encore la reconduisit jusqu'à la porte de la rue, disant : — Eh ! mademoiselle, se peut-il que j'aie vécu jusqu'à cette heure sans vous avoir connue ! Ses trois sœurs étaient belles et bien faites ; l'atnôte, qui n'était point renommée pour son esprit, avait l'habitude de dire : — Nous sommes pauvres, mais nous avons l'honneur. L'honneur d'être leâ sœurs de Marion Delorme, probablement. Et elle avait raison, la pauvre fille ; car, commq Marion était l'illustration et le soutien de sa famille, elle morte, il n'y eut

The text on this page is estimated to be only 22.12% accurate

LOUIS XIÛ ET RICHELIEU 127 plus ni frire ni sœur \
rexcellent cœur défrayait toute la famille. Sans doute n'avait-elle pas rendu
au cardinal Mazarin les services qu'on l'accusait de rendre au cardinal de
Richelieu; car, au moment où elle mourut^elle allait être arrêtée comme
faisant partie de la cabale des princes de Gondô et de Conti. Ce fut sans
doute aussi ce qui donna lieu à cette singulière version, qu'elle n'était pas
morte, mais qu'elle avait fait pourrir le bruit de sa mort, et qu'après avoir
regardé passer son convoi d'une fenêtre, elle était partie pour l'Angleterre. A
dater de ce moment, commence pour la pauvre trépassée une suite
d'aventures dues à l'imagination de ses biographes. Selon quelques-uns, elle
aurait épousé un lord; devenue veuve, elle serait rentrée en France avec une
centaine de mille francs; attaquée sur la route par une bande de voleurs, elle
aurait été épousée par leur chef; veuve une seconde fois, après quatre ans de
cohabitation avec ce second mari, elle aurait épousé en troisièmes nocces un
procureur fiscal nommé Jic Brun ; puis, ayant perdu ce nouvel époux, après
vingt-deux ans, elle serait venue habiter le Marais, où, volée par des
domestiques ingrats, elle serait morte sous Louis XY, en 1741) à l'âge de
cent trente-trois ans ! Tout cela, comme on le comprend bien, est une fable.
Tallemant des Réaux la détruit par les détails minutieux qu'il donne sur ses
derniers moments^ et nous trompe dans la Gazette historique de Loret,
son extrait mortuaire en quatre vers. Voici ces quatre vers, publiés à la date
du 30 juin 1650 : La pauvre Marion D'orme, De si rare et plaisant» forme,
A laissé ravir au tombeau Son corps si charmant et si beau. Quant à
madame de Ghaulnes, ses relations avec le cardinal étaient avérées. Au lieu
de les nier comme madame à%

128 LES GRANDS HOMMES Combalet, ou de les avouer simplement comme Marion Delorme, la maréchale s'en vantait. La chose pensa mal tourner pour elle. Une nuit qu'elle revenait de Saint-Denis, son carrosse fut arrêté par six hommes à cheval déguisés en officiers de la marine, qui essayèrent de la défigurer en lui cassant deux bouteilles d'encre sur le visage. Le procédé est simple : on casse les bouteilles sur le visage de la personne que l'on veut défigurer; le verre coupe, l'encre entre dans la coupure, et la trace de la cicatrice reste éternellement. Aujourd'hui, on a encore simplifié la chose, on jette du vitriol au visage. Par bonheur, madame de Chaulnes se défendit en étendant les deux mains; les bouteilles se brisèrent aux panneaux du carrosse, et ses vêtements seuls furent perdus. Le cardinal, pour la dédommager, sinon du mal, du moins de la peur, lui donna, aux portes d'Amiens, une abbaye de vingt-cinq mille livres de rente. Maintenant, suivons le cardinal dans des amours plus ambitieuses, et qui lui réussirent moins bien que celles que nous venons de raconter. La reine Anne d'Autriche, délaissée par son mari, s'était à peine aperçue d'une chose dont les femmes s'aperçoivent toujours : c'est que le cardinal de Richelieu poussait auprès d'elle l'étiquette jusqu'à la galanterie, le respect jusqu'à l'adoration. • Un soir, elle reçut une lettre du cardinal, qui lui demandait une entrevue, et la priait de faire de cette entrevue ,un tête-à-tête, le but de Son Éminence étant de parler avec Sa Majesté de certaines affaires d'État qui demandaient le plus grand mystère. Le roi était malade et en froid avec la reine, à cause des familiarités de M. le duc d'Anjou. — Nous avons déjà parlé

LOUIS XIII ET RICHELIEU 129 des familiarités de monseigneur Gaston d'Orléans, et nous en parlerons encore. La reine accorda le rendez-vous; seulement, elle plaça dans l'embrasure d'une fenêtre une vieille femme de chambre espagnole nommée dona Estefania, qui l'avait suivie de Madrid à Paris, et qui parlait à peine le français. Le cardinal était en costume de cavalier; dans ces sortes d'aventures, il tenait à dissimuler complètement l'homme d'Église ; oubliant sa robe, il voulait qu'on l'oubliât. Au reste, comme la plupart des prélats du temps, qui, au besoin, portaient la cuirasse, il portait la moustache et la royale; seulement, la royale ne portait pas encore ce nom aristocratique. Nous trouverons moyen, en entrant dans le cabinet de Louis XIII, pendant un de ces moments d'ennui qui lui étaient si pesants et si familiers, de dire comment prit son nom ce petit bouquet de barbe qui, après avoir été rasé sous Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, la République et l'Empire, reparut avec la Restauration. Richelieu entra et trouva la reine assise et souriante. La reine pouvait avoir alors vingt-trois ou vingt-quatre ans : c'est dire qu'elle était dans toute la fleur de cette beauté si tristement négligée par son mari. Le cardinal était un diplomate assez habile pour envelopper sa proposition, si étrange qu'elle fût, de dilemmes assez pressants pour qu'Anne d'Autriche l'écoutât jusqu'au bout. Il prit texte de la mauvaise santé du roi, de la maladie dont il était particulièrement atteint à cette heure, de sa crainte, comme fidèle sujet de la reine et ministre d'un grand État, que cette maladie n'empirât. Il fit envisager à la reine la position précaire où elle se trouverait si, le roi venant à mourir, elle restait veuve sans enfants. La couronne, alors, passait à M. d'Anjou. Elle avait pour ennemie mortelle la reine mère, Marie de 8 •

The text on this page is estimated to be only 28.89% accurate

130 LES GRANDS HOMMES Médecis. Il est vrai qu'elle avait pour ami le petit duc d'Anjou; mais qu'était-ce que la protection d'un roi de quatorze ans contre la persécution d'une reine mère de quarante-neuf ans ? La reine, en voyant l'abîme où elle était près de tomber, s'effraya. — Mais, s'écria-t-elle, vous me resterez, vous, monsieur le cardinal ! vous êtes mon ami. — Sans doute, madame, répondit celui-ci, je vous resterai, ou plutôt je vous resterais si je ne devais pas être entraîné moi-même dans la catastrophe; mais monseigneur Gaston me hait, mais la reine mère ne me pardonnera pas les marques de sympathie que je vous ai données. Il en résulte que, si le roi meurt sans enfants, nous sommes perdus tous deux : ou me relègue dans mon évêché de Luçon et Ton vous renvoie en Espagne; c'est un triste résultat, n'est-ce pas, pour deux cœurs qui avaient rêvé la régence ? La reine plia la tête. — La destinée des rois, murmura-t-elle, comme celles des simples particuliers, est aux mains du Seigneur. — Oui, répondit Richelieu, et voilà pourquoi Dieu a dit à sa créature, faible ou forte, humble ou élevée : « Aide-toi et Dieu t'aidera. » La reine jeta sur le cardinal un de ces regards clairs et profonds qui sondent les cœurs ; mais elle eut beau regarder, elle ne vit rien dans cette âme pleine de ténèbres. — Je ne vous comprends pas, dit-elle. — Avez-vous quelque désir de me comprendre, madame ? demanda le cardinal. — Oui, car la situation est grave* — Ce que j'ai à dire est difficile. — Dites à demi-mot. — Votre Majesté me permet de parler ? — J'écoute Votre Éminence. — Eh bien, tout cet avenir sombre et sinistre se change

The text on this page is estimated to be only 13.29% accurate

LOUIS XIII HT RĪGHBIIEU 131 en Ut! ftv^i^ir rayoaiiait, si, au moment de ia mbrrt iu rôl, on p«ut BOBonoer à la France que le i*oi^ eu m&urânl) laissa un héritier de la couronne» — Mais, dit la reine en rougissant je croyais que vdtis aviez pu deviner que^ avec le roi^ c'était, sinon impossible, du moins peu probable. -> C'est justement parce que la faute est au roi, dit le car>* dinal, que la faute est réparable — Ah! ah! fit la fière princesse espagnole. — Vous comprenez n'est-ce pas? dit Richelieu. *^ Je ois comprendre, du moins : c'est quatorze ans de royauté que vous m'offrez en échange de quelques nuits d'adultère — C'est toute une vie de dévouement et d'amour que je mets à vos pieds» Le Richelieu de 1624 n'était point ce qu'il fut dix ans plus tard, c'est-à-dire l'implacable cardinal, l'inflexible ministre, l'homme au génie sanglant*, ou^ s'il l'était, personne ne le voyait encore sous cet aspect, pas plus Anne d'Autriche que les autres. Elle ne vit donc dans cette proposition, où il y avait autant de politique que d'amour, elle ne vit donc, dit-elle, qu'une superbe insolence*, et^ voulant savoir jusqu'où la pousserait celui qui lui faisait cette étrange proposition i^ Monsieur, dit-elle, la demande est inusitée et vaut, voulez-vous l'avouer, la peine que l'on y réfléchisse; laissez-moi, pour me consulter, la nuit de la journée de demain* -*• Bt demain, demanda le cardinal, j'aurai de nouveau l'honneur de mettre mes hommages aux pieds de Votre Majesté? ^Demain, soit! répondit la reine; j'attendrai Votre Éminence. Le cardinal se retira^ transporté de joie, après avoir épuisé et obtenu la permission de baiser la main de la Reine.

132 LES GRANDS HOMMES A peine la pordère fat-elle retombée derrière le cardinal, qu'Anne d'Autriche fit prévenir sa bonne amie madame de Chevreuse qu'elle voulait lui parler. , Madame de Gbevreuse accourut. Elle avait, depuis longtemps, remarqué cet amour du cardinal pour la reine; bien souvent elle en avait parlé à Anne i d'Autriche; bien souvent les deux jeunes femmes en avaient | ri. Gomme tout le monde, elles ne voyaient dans M. de Ri* j chelieu que le pauvre petit évêque de Luçon. Alors, on arrêta un projet digne de ces deux folles têtes ; et qui devait à tout jamais guérir le cardinal de son amour , pour la reine. ' Hendez-vous, on se le rappelle, avait été pris pour le len demain soir. Le lendemain donc, lorsque tout le monde fut retiré, le cardinal, profitant de la permission reçue, se présenta chez la reine. , Empruntons à un auteur contemporain, qui désire garder S Tanonyme, le récit de cette scène : « La reine accueillit parfaitement le cardinal, mais seule* ment parut émettre des doutes sur la réalité de Tamour dont ^j Son Éminence lui avait parlé la veille. Alors, le cardinal appela à son aide les serments les plus saints, et jura qu'il se sentait prêt à exécuter pour la reine les hauts faits que les chevaliers les plus renommés, les Roland, les Amadis, les Galaor, avaient exécutés autrefois pour la dame de leurs pensées; que, d'ail leurs, si Anne d'Autriche voulait le mettre à l'épreuve, elle ac ^uerrait bien vite la conviction qn'il ne disait que l'exacte vérité. Mais, au milieu de ces protestations, Anne d'Autri he l'interrompit. \ » — Voyez le bea i mérite, dit-elle, de tenter des prouesses dont l'accomplisse! cnt donne la gloire! G'est ce que tous les hommes font par ambition aussi bien que par amour; mais ce que vous ne feriez pas, monsieur le cardinal, parce qu'il

LOUIS XIII ET RICHELIEU 133 n'y a qu'un homme amoureux qui y consentit, ce serait de danser une sarabande deyaot moi... » — Madame, répondit le cardinal, je suis aussi bien cavalier et homme de guerre qu'homme d'Église, et mon éducation, Dieu merci! a été celle d'un gentilhomme; je ne voi& donc pas ce qui pourrait m'empêcher de danser devant vous, si tel était mon bon plaisir et que vous promissiez de me récompenser de cette complaisance» — Mais vous ne m'avez pas laissé achever, dit la reine. Je prétendais que Votre Éminence ne danserait pas devant moi avec un costume de bouffon espagnol. » — Pourquoi pas? dit le cardinal. La danse étant en ellemême une chose fort bouffonne, je ne vois pas qui empêcherait d'assortir le costume à l'action. » — Comment! reprit Anne d'Autriche, vous danseriez une sarabande devant moi, vêtu en bouffon avec des sonnettes aux jambes et des castagnettes aux mains? » — Oui, si cela devait se passer devant vous seule, et, comme je vous l'ai dit, que j'eusse promesse d'une récompense. » — Devant moi seule, c'est impossible, dit la reine; il faut bien un musicien pour marquer la mesure. » — Alors, prenez Boccan, mon joueur de violon, dit le cardinal ; c'est un garçon disôpet et dont je vous réponds. » — Ah! si vous faites cela, s'écria la reine, je serai lapre* mière à avouer que jamais amour n'égala le vôtre. » — Eh bien, madame, dit le cardinal, vous serez satisfaite. Demain, à la même heure, vous pouvez m'attendre. » La reine donna sa main à baiser au cardinal, qui se retira, ce jour-là^ plus joyeux encore que la veille. » La journée du lendemain se passa dans l'anxiété; la reine ne pouvait croire que le cardinal se décidât à faire une t)areiiiie folie ; mais madame de Ghevreuse n'en fit pas doute un instant, disant savoir de bonne source que Son Éminence était amoureuse de la reine à en perdre la tête.

The text on this page is estimated to be only 22.93% accurate

« LES aHANDS HOMHKS » À dix heureS) la reine était dans son cabinet (madame de Chevreuse, Vautliier et Beringhen étaient cachés derrière un paravent. La reine disait que le cardinal ne viendrait pas ; mais madame de Glievreuse soutenait, elle, qu'il viendrait. » BoGcan entra; il tenait son violon» et annonça que Sou Ëfflinence le suivait* Environ dix minutes après le musicien, un homme parut, enveloppé d'un grand manteau qu'il rejeta aussitôt qu'il eut fermé la porte : c'était le cardinal lui-même, dand le costume exigé. Il avait des chausses et un pourpoint de velours vert, des sonnettes d'argent h ses jarretières, et des castagnettes aux mains. » Anne d'Autriche eut grand'peine à tenir son sérieux en voyant l'homme qui gouvernait la France accoutré d'une si étrange façon ; cependant elle prit cet empire sur elle, re-* merciale cardinal du geste le plus gracieux, et l'invita à pousser l'abnégation jusqu'au bout. ^ » Soit que le cardinal fftt véritablement âsses amoureux pour faire une pareille folie, soit qu'ainsi qu'il l'avait laissé paraître, il eût des prétentions à la danse^ il ne fit aucune opposition à sa demande, et, aux prepiers sons de l'instrument de Boccan, se mit à exécuter les figures de la sat*abande avec force coups de jambe et évolutions de bras. Malheureusement, quant à la gravité même avec laquelle le cardinal procédait à la chose, ce spectacle atteignit à un grotesque si véhément, que la reine ne put garder son sérieux et éclata de rire. » Un rire bruyant et prolongé sembla lui répondre alors comme un écho. »• C'étaient les spectateurs cachés derrière le paravent qui faisaient chorus. » Le cardinal s'aperçut alors que ce qu'il avait pris pour une faveur n'était qu'une mystificationj et sortit furieux^

The text on this page is estimated to be only 24.36% accurate

LOUIS XIII ET RICHELIEU 135 » Aussitôt naadame de Cbevreuse, Vauthier et Beringheu firent irruption. » Boccan lui-même suivit Texemple, et tous quatre avouèrent que, grâce à cette imagination de la reine, ils venaient d'assister à Tun des spectacles les plus réjouissants qui se pussent imaginer. » Les pauvres insensés jouaient avec la goRto du cardinalduc. Il est vrai que cette colère leur était encore inconnue. Après la mort de Bouteville, de Montmorency, de Ghalais et de Cinq-mars, il n'eussent certes pas risqué la terrible plaisanterie. Et, en effet, tandis qu'ils riaient ainsi, le cardinalj rentré chez lui, vouait à Anne d'Autriche et à madame de Gtievreuse une haine éternelle, — une haine de prêtre» XI Vers le même temps, la cour d'Angleterre envoya, en qualité d'ambassadeur extraordinaire à Paris, le comte de Carlisle. Il venait, au nom de Jacques VI d'Ecosse (Jacques I^{er} d'Angleterre), demander pour son fils, le prince de Galles, la main de madame Henriette, fille de Henri IV. La demande fut favorablement accueillie^ et le comte de Carlisle retourna en Angleterre porteur de bonnes paroles. Le comte de Carlisle s'était adjoint pour compagnon d'ambassade un des hommes les plus riches, les plus beaux ^ les plus élégants de l'Angleterre. C'était lord Rich, depuis comte d'Ulster. En France^ sa beauté avait semblé un peu fade aux hommes, <|ui raecusaient d'être trop blond et trop rose; mais il n'en

136 LES GRANDS HOMMES avait peut-être été ainsi près de l'autre sexe, et lord Holland avait produit une vive impression sur les femmes. Il avait passé pour être le favori de madame de Chevreuse, à laquelle, au reste, on commençait de prêter la plupart des aventures qui se passaient à la cour de France. A leur retour à Londres, les deux seigneurs racontèrent à lord Buckingham, leur ami, ce qu'ils avaient vu de beau à la cour de France; ils lui firent le portrait de toute cette pléiade de jeunes et charmantes femmes qui entouraient Anne d'Autriche. Mais, au milieu d'elles toutes, ils avouèrent que la princesse espagnole était reine par la beauté comme par le rang, et que rien ne pouvait, sous ce rapport, être comparable à la splendide majesté de la reine de France. Ce récit monta la tête à l'illustre lord, qui était chargé d'introduire le roman dans la triste et morose histoire de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. George Villiers, duc de Buckingham, avait alors trentedeux ans; il était né en 1592. Il était donc dans toute la force de son âge et de sa beauté; jeune, riche, élégant, habile à tous les exercices, brave jusqu'à la témérité, aventureux jusqu'à la folie, il passait en Angleterre pour le cavalier le plus accompli non-seulement de la Grande-Bretagne, mais encore de l'Europe, et souvent sa renommée était venue réveiller désagréablement, au milieu de leurs triomphes, les dix-sept seigneurs de France. — On appelait ainsi les dix-sept seigneurs les plus accomplis de la cour de Louis XIII. Buckingham était venu une première fois en France, vers l'époque de la mort de Henri IV; il y avait séjourné un assez long temps pour revenir en Angleterre parlant admirablement le français, et rapportant avec lui la réputation du plus brillant danseur qui fût au monde. On se rappelle la place que tint la danse à la cour du roi Henri IV, et les troubles apportés dans le cœur du vieux

LOUIS XIII ET RICHELIEU 137

monarque par les illustres dames figurant dans les ballets. Jacques VI, dans un divertissement que lui donnèrent, en 1615, les écoliers de Cambridge, remarqua le jeune George de Villiers, alors âgé de vingt et un ans ; comme sa mère Marie Stuart, Jacques VI ne savait pas résister aux charmes d'un beau visage : il se fit présenter le jeune homme et le nomma son échanson. En moins de deux ans, le nouveau favori fut créé chevalier, gentilhomme de la chambre, vicomte, marquis, duc de Buckingham, grand amiral, gardien des cinq ports; ce qui le rendit si fier et si hautain, qu'un jour, dans une discussion, trouvant sans doute que le prince de Galles ne lui parlait point assez respectueusement, il leva la main sur lui, tout héritier de la couronne qu'il était. Pour se raccommoder avec celui qui fut plus tard le grave et triste Charles I^{er} il lui proposa une équipée digne de deux jeunes fous. Il était question d'un mariage entre le prince de Galles et l'infante d'Espagne, cette même infante devenue depuis reine de France. Buckingham proposa au prince de Galles de partir incognito pour Madrid, afin d'apprécier d'avance celle qu'on destinait alors à être reine d'Angleterre. A force d'instances, les deux jeunes gens firent consentir Jacques VI à leur folie : ils partirent, et scandalisèrent la cour d'Espagne par leurs infractions à l'étiquette autrichienne; le mariage fut rompu, et Buckingham revint en Angleterre, conservant dans son souvenir, comme un éblouissement, l'image de la jeune Anne d'Autriche. Il en résulta que, lorsque, plus tard, on lui parla de cette beauté entrevue, il n'eut qu'à remonter dans le passé encore illuminé des rayons d'un premier amour. Buckingham sollicita et obtint de Jacques VI la permission de venir en France pour mener à bonne fin les négociations entamées par le comte de Garlisle et lord Rich.

The text on this page is estimated to be only 27.76% accurate

138 LES GRANDS HOMIIES L'élégant favori de Jacques VI apparat donc à la cour de France, où sa première auJience laissa des souvenirs impérissables daas les annales galantes de la cour. Le duc était velu d'un pourpoint de satin blanc, broché d'or; il avait jeté sur ses épaules un manteau de velours gris clair, tout brodé de perles fines ; seulement, ces perles étaient retenues par un fil de soie si frêle, qu'au moment où le duc s'avavançait pour remettre ses lettres de créance au roi, le fil se rompit et que les perles roulèrent sur le parquet. Il y en avait pour deux cent mille livres. Les courtisans, croyant à un accident, se baissèrent pour ramasser cette pluie encore plus précieuse que celle de Oanaé. Mais, à leur grand étonnement, lorsqu'ils voulurent rendre à Buckingham la moisson récoltée derrière lui, fiuckingham, avec une grâce parfaite, supplia chacun de garder la part que le hasard lui avait faite, et, quelles que fussent les instances adressées, refusa de reprendre une seule des perles qu'il avait perdues. Alors, on comprit que cette cbute de perles était, non point un accident fortuit, mais une galanterie pré<* parée d'avance. Cette magnificence, opposée à la parcimonie de Louis XIII, frappa singulièrement Anne d'Autriche; la cour de France était l'une des plus galantes, mais était loin d'être une des plus riches de l'Europe. Le trésor amassé par Henri IV à l'âp» senal avait été employé à acheter cinq fois la paix aux princes du sang. L'épargne était à sec, et les augustes personnages dont nous avons l'honneur de nous occuper étaient fort gênés depuis le premier jusqu'au dernier. Buckingham n'eut pas de peine à s'apercevoir de l'effet qu'il avait produit sur Anne d'Autriche ; mais, en pensant que, pour arriver au but qu'il se proposait, il lui fallait se créer de puissants alliés^ le duc, accrédité par lord Rich près de madame de Ghevreuse, se présenta chez elle, lui avoua sa passion pour la reine, et, moyennant un noeud de diamants

LOUIS XIII ET RICHELIEU 139 de cent mille livres et un prêt de deux mille pistoles, obtint qu'elle devînt non-seulement sa confidente, mais encore son auxiliaire. D'ailleurs, c'était pour jouer un mauvais tour au roi qu'elle avait aimé et au cardinal qu'elle haïssait, qu'elle acceptait d'aider aux folies de Buckingham. Madame de Ghevreuse n'hésita donc point un instant. Il fut convenu que Buckingham feindrait le plus violent amour pour madame de Ghevreuse. La chose n'avait aucun inconvénient, M. de Ghevreuse n'ayant pas, comme Louis XIII, le ridicule d'être jaloux. Cette vieille ruse réussit. La reine, qui avait tremblé un instant en songeant au caractère bien connu de Buckingham, se rassura, à la vue de cet amour publiquement déclaré, et consentit à recevoir en secret les témoignages de respect et de tendresse que Buckingham mettait à ses pieds. Mais les occasions n'étaient pas fréquentes ; la personne de la reine était soigneusement gardée, d'un côté par le roi et d'autre par le cardinal. Madame de Ghevreuse imagina de donner une fête somptueuse dans son hôtel. On consulta la reine, qui accepta ; et le roi, après avoir longuement mâchonné sa moustache, ne trouvant pas de prétexte pour refuser, accepta à son tour. Bien plus, voulant rivaliser de galanterie avec Buckingham lui-même, il fit à cette occasion cadeau à la reine de douze ferrets en diamants. Ces douze ferrets, par les événements qui s'y rattachent, ont acquis une valeur historique. De son côté, le duc de Buckingham, qui avait soufflé à madame de Ghevreuse l'invention de cette fête, était à la recherche d'un moyen de quitter la reine le moins possible, et, sous différents costumes, de s'attacher à ses pas depuis

140 LE» GRANDS HOMMES le moment où elle serait entrée dans Thôtel de Chevreuse jusqu'au moment où elle en sortirait. L'ambassadeur parla de ce désir à madame de Chevreuse, et celle-ci était si bonne amie, qu'elle le trouva tout naturel; seulement, elle invita le duc à s'adjoindre un allié. Cet allié, c'était son beau-frère, le chevalier de Guise, autre fou bien digne de rivaliser avec Buckingham, et qui eût certes soutenu la concurrence si l'argent ne lui eût manqué. A ce propos, disons un peu ce qui restait de la descendance du duc Henri de Guise, assassiné à Blois, avec son frère, le cardinal de Lorraine. Il restait d'abord l'aîné, Charles de Lorraine, duc de Guise, né le 20 août 1571, et qui, par conséquent, à l'époque où nous sommes arrivés, avait cinquante-trois ans. C'était, comparé à son père et à son grand-père, un fort petit compagnon. Cette famille, qui avait jaloué les rois de France et mis la main sur la couronne de Henri III, était bien peu de chose, quand on songe à ce qu'elle avait été un demi-siècle auparavant. Le prince que nous venons de nommer, et qui fut le père de celui qui conquiert Naples, avait été, à l'Age de dix-sept ans, arrêté et enfermé à Tours; mais bientôt il s'était échappé, avait pris parti contre Henri IV ; puis, enfin, ayant fait sa soumission, il était rentré en grâce. Après la mort du grand prieur, bâtard de Henri II, M. de Guise eut le gouvernement de la Provence. Pendant sa résidence à Marseille, il fit connaissance d'une fille^de cette belle Cbâteauneuf de Rieux, qui avait été aimée de Charles IX, qu'Henri III faillit prendre pour femme, et qui, après avoir refusé la main du prince de Transylvanie, finit par épouser un capitaine de galères, d'origine florentine, et que l'on nommait Altoviti Castellane. « Je crois même qu'elle finit par le tuer virilement^ » dit

LOUIS XIII ET RICHELIEU 141

Étoile, le trouvant, un beau jour ou une belle nuit, en conversation criminelle avec une autre femme, pour parler comme nos voisins les Anglais. Mais, avant la catastrophe, elle était accouchée à Marseille d'une fille qu'elle fit tenir sur les fonts de baptême par la ville même. L'enfant reçut le nom de Marcelle. Comme ce nom se rapprochait de celui de la ville qui avait eu l'honneur d'être sa marraine, insensiblement, au lieu de l'appeler mademoiselle Marcelle, le peuple s'habitua à l'appeler mademoiselle de Marseille ; ce qui était bien plus logique, puisque la ville était sa marraine. Le nom lui en resta. Cette jeune fille était une charmante personne, ayant la meilleure grâce du monde, blanche comme l'albâtre, avec des cheveux châains, chantant bien, dansant à merveille, sachant la musique jusqu'à composer, faisant des sonnets comme M. de Gombault, fière mais civile, et étant l'amour de tout le pays. Le grand prieur, bâtard de Henri 11, en avait été inutilement épris ; beaucoup de personnes de qualité l'eussent épousée si elle y eût consenti ; elle préféra être la maîtresse de M. de Guise. M. de Guise, cependant, était petit et camus ; mais il était de grande naissance et avait hérité de son père Henri cet air qui faisait dire à madame de Sauves que, « près du prince Henri de Guise, tous les autres princes avaient l'air peuple. » Enfin, tel qu'il était, nous l'avons dit, M. de Guise plut à la filleule de la ville de Marseille. Cette galanterie dura quelques années ; la pauvre Marcelle croyait toujours que le duc finirait par l'épouser ; peut-être n'en eut-il pas même l'idée. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne lui fit pas la proposition de devenir sa femme ; elle, alors, la première, eut le courage de se séparer de lui ; lui, de son côté, quitta Marseille et revint à la cour.

142 LES GRANDS HOMMES Elle chanta donc, nouvelle

Ariane, son abandon, enfermant tout le poème de sa douleur dans deux couplets dont elle fit Tair et les paroles. L'air étant perdu, nous ne pouvons, malheureusement, donner à nos lecteurs que les paroles; les voici : Il s'en va, ce cruel vainqueur, il s'en va, plein de gloire ; Il s'en va méprisant mon cœur. Sa plus noble victoire: Et, malgré toute sa rigueur, J'en garde la mémoire. Je m'imagine qu'il prendra Quelque nouvelle amante. Mais, qu'il fasse ce qu'il voudra, Je suis la plus galante. Le cœur me dit qu'il reviendra, C'est ce qui me console. Hélas ! le cruel vainqueur ne revint pas ; aussi la pauvre Marcelle tomba-t-elle malade; la maladie dura un an. Pendant cette maladie, n'ayant aucun patrimoine, elle avait, les uns après les autres, vendu tous ses bijoux. On avertit M. de Guise de sa détresse; elle, avec le plus grand soin, la cachait à tout le monde. Aussitôt, le duc lui envoya dix mille écus par un de ses gentilshommes; mais elle remercia fièrement le duc de Guise, disant qu'elle ne voulait rien prendre de personne et de lui encore moins que d'aucun autre; que, du reste, elle avait si peu de temps à vivre, que, dans l'extrémité où elle était, elle se pouvait passer de tout le monde. Et, en effet, l'émotion ayant sans doute redoublé son mal, elle mourut la nuit suivante. On ne trouva qu'un sou chez elle. La ville la fit enterrer à ses frais, dans l'abbaye de Saint-Victor.

LOUIS XII ET RICHELIEU 143 C'était «Il liommè d'une complexion fort amoureuse que M. de Guise, fort inconstant, fort bavard surtout. Certaines anecdotes couraient sur lui, qui avaient réjoui la vieille cour, et qui réjouissaient encore la nouvelle. On racontait, entre autres choses, qu'une nuit, étant couché... — comment dirons-nous cela?... ma foi! disons-le tout simplement, comme Tallemant desRéaux; — on racontait qu'une nuit, étant couché avec la femme d'un conseiller au parlement, on entendit rudement frapper à la porte : les deux amoureux se réveillent en sursaut; la femme court à la fenêtre, et reconnaît son mari, qui, venant de retrouver dans sa poche une clef de la maison, mettait cette clef dans la serrure, et rentrait tranquillement, sans se douter le moins du monde que sa place fût prise. ^ La femme n'eut que le temps de crier au duc : — SauTCz-vous, monseigneur ! Monseigneur se sauva, laissant ses habits sur une chaise. La femme court aux habits, en arrache les dentelles, vide les poches et se refourre dans le lit juste au moment où le conseiller entre dans la chambre à coucher. Tout en se déshabillant, le conseiller voit des habits qu'il reconnaît pour n'être pas à lui. — Quels sont ces vêtements? demande-t-il à sa femme. — Un pourpoint et des chausses qu'un revendeur m'a apportés, répond celle-ci; on les aura à bon marché. Regardez s'ils vous vont, et, s'ils vous vont, vous vous en servirez à la campagne. Le coQseiller essaye l'habit et les chausses. ils lui allaient comme s'ils eussent été faits pour lui. Sur ces entrefaites^ l'heure sonne. — Bon ! dit le conseiller, je n'ai pas le temps de me coucher : j'ai rendez-vous au palais à la première heure. Et, repassant sa robe par-dessus ses habits, il va à ses affaires.

144 LES GRANDS HOMMES Lui dehors, M. de Guise sort de sa cachette, et, ne pouvant s'en aller en chemise, il prend les habits du conseiller. En chemin, il se rappelle que Henri IY lui a recommandé, la veille, de venir au Louvre de bonne heure. — • Par ma foi, dit-il, allons-y en -conseiller ; je conterai l'affaire au roi, et il en rira. Il va au Louvre, conte l'affaire au roi, qui non-seulement en rit, mais qui, croyant que le duc lui fait un conte, envoie, par un exempt, Tordre au conseiller de venir au palais. Le conseiller, tout étonné de l'honneur inattendu que lui fait le roi, arrive et salue. Le roi le tire à part, lui parle de cent choses, boutonnant et déboutonnant sa robe, sans que celui-ci comprît ce que le roi avait à le fourrager ainsi. — Ventre-saint-gris I s'écrie tout à coup Henri IV, mais c'est le pourpoint de mon cousin do Guise que vous avez là! Le conseiller ne voulait absolument pas le croire ; il fallut que le roi lui en donnât sa parole. Nous avons dit que M. de Guise était fort indiscret. Un jour, il rencontre le maréchal de Grammont et lui raconte qu'il vient d'obtenir les dernières faveurs d'une dame de la cour. Le maréchal de Grammont lui en fait son compliment, mais, contre son habitude, garde le secret. Quelques jours après, M. de Guise le rencontre. — Eh ! monsieur le maréchal, lui dit-il, il me semble que vous ne m'aimez plus tant. — Pourquoi cela, monseigneur? — Comment ! je vous raconte que j'ai été l'amant de madame une telle pour que vous le disiez à tout le monde, et, au contraire, vous ne le dites à personne; ce n'est pas bien, monsieur le maréchal. Et il le quitte tout piqué. Une autre fois, ayant- passé la nuit auprès d'une personne qu'il avait, à force de protestations, fini par convaincre de

r" LOUIS XIU UT RICHELIEU 145 son amour, la personne s'aperçut que, le jour commençant à poindre à peine, M. de Guise, au lieu de se reposer et de s'endormir, se tournait et se retournait de côté et d'autre. — Ou'avez-vous donc, cher duc? lui demanda la dame. — Ehîpardieul chère amie, répondit le duc, j'ai envie d'être dehors pour dire à tout le monde la satisfaction que je viens d'avoir à passer la nuit dans votre chambre. Et, en effet, il se lève, sort et arrête le premier passant pour lui conter son bonheur. Un soir qu'il était venu à pied chez M. de Créqui, et qu'il y était resté plus tard qu'il ne comptait, M. de Créqui ne voulut point le laisser retourner à pied à l'hôtel de Guise. En conséquence, il lui offre une haquenée. Le duc se débat un instant, puis accepte. Il monte sur la haquenée et lui lâche la bride. Or, la haquenée avait l'habitude de conduire son maître au logis d'une dame, où, de son côté, le maître avait l'habitude d'être galamment reçu. Elle y conduit tout droit M. de Guise. Au bruit du pas de la bête, la porte s'ouvre. — Est-ce vous, monseigneur? dit une voix de suivante. — Ma foi, oui, c'est moi, répond M. de Guise en se couvrant le nez de son manteau. — Entrez ; madame est dans sa chambre. — Où cela? — Ne connaissez- vous pas la chambre de madame? — Si fait; mais j'ai eu affaire à des tire-laine et je suis un peu troublé ; conduis-moi. La suivante conduit M. de Guise, toujours encharibotté dans son manteau, jusqu'au lit de sa maîtresse, qui attendait dans une chambre sans lumière. — Ma foi, au petit bonheur ! dit M. de Guise en se couchant. Au jour, il se trouva que la dame était charmante; seuleT.II. 9.

The text on this page is estimated to be only 25.56% accurate

146 LES GRANDS HOMMES ment, elle fut bien étonnée et recommanda le secret au duc. La première personne à qui le duc alla conter la chose fut M. de Gréqui. Il aimait assez les vers et disait toujours qu'il voudrait être poète. Un jour, le Fouilloux lui dit une épigramme de Gombault. Le duc se la fait répéter une fois, deux fois, puis se promène tout pensif. Tout à coup, rappelant le gentilhomme : — - Eh! monsieur, lui demanda-t-il, n'y aurait-il pas moyen que cette épigramme fût de moi ? Un autre jour, il monte en carrosse. — Où conduirai-je monseigneur? demanda le cocher. — Partout où tu voudras, pourvu que j'aïlle chez M. le nonce et chez M. de Loménie. M. de Loménie étant plus près, le cocher Ty mène d'abord. Il ne voulut jamais croire que ce ne fût pas le nonce et s'opposa obstinément à ce que M. de Loménie le reconduisît. En sortant de là, il alla chez le nonce, qu'il traita fort cavalièrement. Comme son père et son grand-père — quoique sa fortune ne fût point en harmonie avec la leur, — M. le duc de Guise était fort libéral. Un jour, il gagne au président de Chevry cinquante mille livres sur parole* Le lendemain, celui-ci les lui envoie par son commis Raphaël Gorbiuelli. Il y avait quarante mille francs en argent et dix mille en écus d'or dans un petit sac. M. de Guise prend le petit sac et le donne à Gorbinelli pour sa peine. — Celui-ci, en rentrant chez lui, ouvre son petit sac, voit de l'or > compte les dix BÛUe livres et comprend que M. de Guise s'est trompé.

The text on this page is estimated to be only 29.93% accurate

LOUIS XIII ET RICHELIEU 147 En toute hâte, il retourne à Phôtel de Guise et dit au duc ce qui le ramène. — Gardez, gardez, mon cher, répond celui-ci ; dans ma famille» on n*a jamais repris ce que Ton avait donné. Le duc de Guise mourut en 17':0. Le chevalier de Guise était moins excentrique que son frère, et, cependant, il avait sa bonne part d'originalité. Il était brave, beau, bien fait et de bonne mine; « seulement, dit Tallemant des Réaux, il avait Tesprit fort court. » Un jour, il se confessa d'être l'amant d'une feinmô ; lui, au moins, ne disait ces choses-là qu'à son confesseur, tandis que son frère le disait à tout le monde. Le confesseur était un jésuite. — Mon fils, lui dit-il, je ne vous donnerai point Vabsolution que vous ne quittiez votre maîtresse. — Oh ! quant à cela, dit le chevalier, je l*aime trop et n*en ferai rien. Le jésuite s'obstina ; le chevalier tint bon, et il fut convenu que Ton irait devant le saint sacrement demander à Dieu d*ôter au pauvre chevalier cette obstination du coeur. On y va. Une fois à l'autel, le jésuite se met à conjurer Dieu avec le plus grand zèle du monde, afin qu'il ait à guérir le jeune prince ; mais lui, voyant l'ardeur du bon père, s'enftiit le tirant par la robe, pour lui dire, tout en s'enfuyant : — Mon père, mon père, n'y allez pas si chaudement, teste ! Dieu n'aurait qu'à vous accorder ce que vous lui demandez : qui serait puni? c'est moi. Un jour, il passe devant un canôïi qu'on éprouve. — Attendez, dit-il aux artilleurs. Et il se met à califourchon sur le canon. — Maintenant, allez I dît-il. On eut beau lui faire remarquer le danger qu'il courait. — Allez, allez toujours !

148 LES GRANDS HOMMES Voyant qu'il s'obstinait, les artilleurs cédèrent. L'un d'eux approcha la mèche de la lumière et mit le feu au canon ! Le canon éclata, et le chevalier de Guise disparut, haché en lambeaux ! C'était à cet écervelé que madame de Ghevreuse renvoyait Buckingham. Nous verrons de quelle utilité le chevalier de Guise fut à Buckingham, dans la fête donnée par sa bellesœur. Un rapport que fit faire par sa police particulière le cardinal-duc, nous a conservé tous les détails de cette fête; comme ils appartiennent tout naturellement au côté déshabillé de la royauté, nous le reproduisons en entier, nous contentant d'en rajeunir la forme. » D'abord, la reine, après être descendue de voiture, désira faire un tour dans les parterres ; en conséquence, elle s'appuya sur le bras de la duchesse, et commença sa promenade. » Elle n'avait pas fait vingt pas, qu'un jardinier se présenta devant elle et lui offrit d'une main une corbeille de fruits, et de l'autre un bouquet. La reine prit le bouquet ; mais, au moment où elle accordait un salaire à la prévenance dont elle était l'objet, sa main toucha celle du jardinier, qui lui dit quelques mots tout bas. (La reine fit un geste d'étonnement, et ce geste et la rougeur qui l'accompagna sont consignés dans le rapport où nous puisons ces détails.) » Aussi, à l'instant même, le bruit se répandit que le galant jardinier n'était autre que le duc de Buckingham. » Aussitôt chacun se mit en quête ; mais il était déjà trop tard : le jardinier avait disparu, et la reine se faisait dire la bonne aventure par un magicien qui, à l'inspection seule de sa belle main qu'il tenait entre les siennes, lui contait des choses si étranges, que la reine, en les écoutant, ne pouvait cacher son trouble. » Enfin, ce trouble augmenta au point que la princesse perdit tout à fait contenance, et que madame de Ghevreuse,

r LOUIS XIII ET RICHELIEU 149 effrayée des suites que pouvait avoir une pareille folie fit s'engager au duc qu'il avait outre-passé les bornes de la prudence, et rengagea désormais à plus de circonspection. » Toujours est-il que, quels que fussent les discours qu'elle entendait, Anne d'Autriche les souffrit, quoiqu'elle ne se fût pas plus méprise aux hommages du magicien qu'à ceux du jardinier. La reine avait de bons yeux, et, d'ailleurs, son officieuse amie était là qui voyait double. » Le duc de Buckingham excellait dans l'art de la danse, qui, à cette époque, — nous en avons vu la preuve dans la sarabande dansée par le cardinal, — n'était dédaignée de personne. » Les têtes couronnées elles-mêmes avaient à cœur cette espèce de supériorité, dont les dames se montraient fort touchées : Henri IV aimait beaucoup les ballets, et ce fut dans un ballet qu'il vit pour la première fois la belle Henriette de Montmorency, qui lui fit faire de si grandes folies ; Louis XIII composait lui-même la musique de ceux qu'on dansait devant lui, et il en avait un préféré surtout que Ton appelait le ballet de la Merlaison, On sait en ce genre les succès de Grammont, de Lauzun et de Louis XIV. » Buckingham figura donc avec un éclat surprenant dans un certain ballet de démons qu'on avait imaginé ce soir-là comme le plus gracieux divertissement dont on pût réjouir Leurs Majestés.)) Le roi et la reine applaudirent le danseur inconnu, qu'ils prirent — il est probable qu'un seul des deux commit cette erreur — pour un seigneur de la cour de France. » Enfin, le ballet terminé, Leurs Majestés se préparèrent à ouvrir la séance du divertissement le plus pompeux de la soirée ; là aussi, Buckingham remplissait un rôle, et il l'avait non pas choisi, mais usurpé d'une manière bien audacieuse et bien adroite. » C'était la coutume alors de flatter les rois jusque dans 9.

150 LES GRANDS HOMMES leurs plaisirs, et les Orientaux, si habiles dans ce genre de courtoisie, étaient mis à contribution par les maîtres des cérémonies français. » La coutume des mascarades dans le genre de celle que nous allons raconter se perpétua jusqu'en 1720, et fut appliquée une dernière fois à ces fêtes de nuit données par madame du MainC) en son palais de Sceaux, et qu'on appelait les nuits blanches, » 11 s'agissait de supposer que tous les potentats de la terre, et surtout ceux des pays mystérieux qui sont situés de l'autre côté de l'équateur, les fabuleux Sofis, les Khans bizarres, les Mongols riches à milliards, et les Incas souverains des mines d'or, s'avisèrent un jour de se réunir pour venir adorer le trône du roi de France. On voit que l'idée n'était pas mal ingénieuse. » Louis XIV, prince assez glorieux, comme on le sait, en fut dupe bien plus sérieusement encore, lorsqu'il reçut la visite mystifiante du fameux ambassadeur persan Méhémet Ri2ja-Bey, et qu'il voulut que la réception de ce charlatan fût faite avec toute la pompe dont la cour de Versailles était usceptible. » Les rois orientaux, dans la fête dont nous parlons, devaient être représentés par les princes des maisons souveraines de France ; MM. de Lorraine, de Rohan, de Bouillon, de Chabot et de la Trémouille furent désignés par le roi pour faire partie du divertissement. » Le jeune chevalier de Quise, fils du Balafre, qui faisait le Grand Mogol, était frère cadet de M. de Gbevreuse ; c'était le même qui avait tué en duel le baron de Luz et son fils, et qui, plus tard, s'étant mis sur un canon qu'on éprouvait, fut tué par ce canon, qui creva. » La veille même du divertissement, Buckingham avait été faire une visite au chevalier de Guise, lequel » comme tous les seigneurs de l'époque se trouvant fort gêné d'argent, en

LOUIS XIII ET RICHELIEU 151 était réduit aux expédients et, malgré toutes les ressources qu'il avait employées, commençait à avoir grand'peur de ne point paraître le lendemain à la fête de madame de Chevreuse avec toute la magnificence qu'il eût désirée. » Buckingham était connu par sa générosité : depuis son arrivée à la cour de France, il avait obligé de sa bourse les plus fiers et les plus riches. » Cette visite parut donc au chevalier de Guise une bonne fortune, et il tournait dans son esprit le discours qu'il allait adresser au splendide ambassadeur, lorsque celui-ci alla devant de ses désirs en se mettant à sa discrétion pour une somme de trois mille pistoles, et en offrant, en outre, au chevalier de lui prêter, pour rehausser l'éclat de son costume, tous les diamants de la couronne d'Angleterre, que Jacques VI avait laissé emporter à son représentant. » C'était plus que n'eût osé espérer le chevalier de Guise ; il tendit la main à Buckingham, et lui demanda quelle chose il pouvait faire pour reconnaître un si grand service. » -- Écoutez, lui dit Buckingham, je voulais — - c'est une satisfaction puérile peut-être, mais c'est une chose qui me fera grand plaisir — je voulais trouver occasion de porter à la fois sur mon habit toute cette cargaison de pierreries que j'ai apportées avec moi ; prêtez-moi votre place une partie de la soirée de demain ; tant que le Grand Mogol restera masqué, je ferai le Grand Mogol ; au moment où il faudra se démasquer, je vous rendrai votre place. Nous pourrons ainsi jouer, vous ostensiblement, moi en secret, chacun notre rôle. Nous ferons un seul personnage à nous deux, voilà tout ; vous souperez et je danserai. Cela vous convient-il ainsi ? » Le chevalier de Guise trouvait la chose trop facile à faire pour refuser le marché ; il accepta donc, se croyant obligé du duc, et reconnaissant en lui son maître ; car, quoique ses folies eussent fait quelque bruit en France, il était loin encore

152 ' LES GRANDS HOMMES d'approcher, pour Textravagance surtout, d'un amoureux comme Buckingham. » Les choses furent faites ainsi qu'il était convenu, et le duc, masqué, resplendissant au feu des lustres et des flambeaux, apparut aux regards de la reine, escorté d'une suite nombreuse, dont la magnificence n'égalait point, mais ne déparait pas la sienne. » La langue orientale est fertile en comparaisons emphatiques et en poétiques allusions; Buckingham mit tout son art à glisser à la reine plusieurs compliments passionnés. Cette situation plaisait d'autant plus à Tesprit aventureux du duc et à l'esprit romanesque d'Anne d'Autriche, qu'elle était fort dangereuse. » Le roi, le cardinal et toute la cour étaient là, et, comme le bruit s'était déjà répandu que le duc se trouvait au bal, chacun regardait de tous ses yeux, écoutait de toutes ses oreilles ; mais nul ne se doutait que ce Grand Mogol, que l'on prenait pour le chevalier de Guise , fût Buckingham luimême. » Aussi, le divertissement eut-il un si prodigieux succès, que le roi ne put s'empêcher d'en témoigner sa satisfaction à madame de Chevreuse. » Enfin, arriva le moment où l'on annonça que le roi était servi; c'était l'heure de se démasquer, et des salons avaient été préparés à cet effet. » Le Grand Mogol et son porte-sabre se retirèrent dans un cabinet; le porte-sabre n'était autre que le chevalier de Guise, qui prit à son tour les habits du duc et s'en alla souper en costume de Grand Mogol, tandis que Buckingham avait pris le sien. » L'entrée du chevalier fut un véritable triomphe, et il lui fut adressé force compliments sur la richesse de ses habits et sur la grâce avec laquelle il avait dansé. f> Après ce souper, le chevalier vint rejoindre le duc dans

LOUIS XIII ET RICHELIEU 153 le cabinet où celui-ci

l'attendait; là, la transformation s'opéra de nouveau. Le chevalier redevint simple, porte-sabre, et le duc remonta au rang de Grand Mogol; puis ils rentrèrent dans la salle. Il va sans dire que la richesse du costume de ce puissant souverain, et le poste élevé qu'il occupait dans la hiérarchie des têtes couronnées, lui valurent l'honneur d'être choisi par la reine pour danser avec elle. }) fiuckingham eut ainsi jusqu'au matin toute liberté d'exprimer, sous le masque et dans le tumulte de la fête, des sentiments qui, grâce aux confidences préparatoires de madame de Ghevreuse, n'étaient déjà plus un secret pour la reine. » Enfin, quatre heures du matin sonnèrent, et le roi parla de se retirer. » La reine ne fit aucune insistance pour rester; car déjà, depuis quelques minutes, les cinq monarques avaient disparu, et avec eux s'étaient évanouis l'entrain du bal et Tournement de la fête. » Anne d'Autriche regagna donc son carrosse; un laquais à la livrée et aux armes de la connétable se tenait à la portière pour l'ouvrir et la refermer. » A la vue de la reine, il mit un genou en terre; mais, au lieu d'abaisser le marchepied, il tendit la main. » La reine reconnut la galanterie de son amie madame de Ghevreuse; mais cette main lui pressa si doucement le pied, qu'elle baissa les yeux sur l'officieux serviteur, et qu'elle reconnut fiuckingham. » Quoiqu'elle fût préparée à tous les déguisements que le duc pouvait prendre, son étonnement fut si grand, qu'elle poussa un cri et qu'une vive rougeur lui monta au visage. » Ses officiers s'avancèrent aussitôt pour savoir la cause de cette émotion ; mais la reine était déjà au fond de son carrosse avec madame de Lannoy et madame de Vernet. Le roi revint dans le sien avec le cardinal. » Mais, si bien que le secret fût gardé, si intéressés que

154 . LES GRANDS HOMMES fussent à le tenir ceux qui avaient joué un rôle dans la comédie amoureuse, quelques jours s'étaient à peine écoulés après la fête, que le bruit de ces divers déguisements se répandit à la cour. On disait, en outre, et tout bas, que le, duc possédait, dans un cabinet de l'hôtel de Vambassade, un portrait d'Anne d'Autriche ; que ce portrait était placé sous un dais de velours bleu, surmonté de plumes blanches et rouges. On disait encore qu'un second portrait, médaillon enrichi de diamants, ne quittait pas le duc, qui le portait suspendu à son cou par une chaîne d'or. On savait la chose, prétendait-on, par ses familiers, et Ton ajoutait que son culte pour ce second portrait était si grand, qu'il n'y avait aucun doute qu'il ne le tint d'Anne d'Autriche elle-même. Ces bruits, qui tourmentaient le roi et faisaient damner le cardinal, rendaient de plus en plus dangereuses et déplus en plus difficiles les entrevues de Buckingham et de la reine. Les inventions de madame de Chevreuse étaient à bout; d'ailleurs, comme, par sa police secrète, le cardinal avait appris qu'elle était la confidente des deux amants — et nous disons ici amants en invoquant la devise anglaise : jffonm soit qui mal y pense! — comme le cardinal avait appris qu'elle était la confidente des deux amants, elle était presque aussi sévèrement espionnée que la reine. Mais le danger enflammait Buckingham, au lieu de le refroidir; il résolut de tout risquer pour voir ht reine seule, ne fût-ce qu'un instant. Il supplia madame de Chevreuse de s'informer auprès de la reine de quel œil celle-ci verrait une semblable entreprise. La reine répondit qu'elle n'aiderait à rien, mais laisserait faire. Cette réponse donnait carte blanche à Buckingham ; seulement, restait à trouver le moyen.

The text on this page is estimated to be only 20.95% accurate

LOUIS XIII ET RICHELIEU 155 « Cherche, dit l'Évangile, et tu trouveras ! » Madame de Ghevreuse chercha et trouva. Il y avait une vieille tradition qui avait grand cours. On racontait que, lorsqu'un roi ou une reine de France devait mourir, un fantôme apparaissait qui présageait cette mort. Ce fantôme était du sexe féminin et avait non la dame blanche, — Nous avons vu de nos jours une autre tradition non moins populaire la remplacer ; c'est celle du petit homme rouge. Madame de Ghevreuse raconta au duc de Buckingham la tradition de la dame blanche dans tous ses détails et lui proposa de jouer le rôle du fantôme. Le duc accepta. Pourvu que ce rôle le conduisît en face de la reine, peu lui importait sous quel déguisement il y viendrait. Il y avait une chose incontestable : c'est que si vu sous ce formidable costume de la dame blanche, personne n'oserait lui barrer le passage. Maintenant, l'apparition aurait-elle lieu dans la journée, dans la soirée ou dans la nuit ? La reine repoussa également la journée, parce que, dans la journée, le duc perdrait le bénéfice de son déguisement, et la nuit, parce que, la nuit, ce bénéfice, au contraire, serait peut-être trop grand. Elle adopta la soirée. Mais alors il y eut discussion entre elle et madame de Ghevreuse. Dans la soirée, il arrivait parfois à Louis XIII de descendre chez Anne d'Autriche, et le duc pouvait rencontrer le roi ; mais la reine battit en brèche cette objection en disant que Ton pouvait hardiment se fier à son valet de chambre Bertin. Bertin veillerait sur le corridor du roi, et, si le roi sortait de son appartement, il préviendrait sa maîtresse ; à tout hasard ^

156 LES GRANDS HOMMES on tiendrait ouverte une porte de dégagement, et par cette porte fuirait le duc. Il fut donc décidé que ce serait pendant la soirée, à neuf heures du soir, que Buckingham entrerait au Louvre. A neuf heures, en effet, le duc frappait à la porte de Tappartement de madame de Ghevreuse. C'était chez la confidente commune que devait s'opérer la transformation. ^ Madame de Ghevreuse était, en outre, chargée de confectionner le déguisement. Les deux amoureux avaient là, comme on voit, une précieuse amie. Le costume était prêt et attendait le duc. Il est vrai que le duc ne fit pas attendre longtemps le costume. Il consistait en une longue robe blanche d'une forme bizarre, constellée de larmes noires et ornée de deux têtes de mort, Tune placée sur la poitrine, l'autre dans le dos; un bonnet blanc et noir comme la robe, un immense manteau noir, et un de ces chapeaux dont Beaumarchais coiffa depuis son Basile, complétaient ce costume. Mais, à la vue de ce grotesque accoutrement, la coquetterie I de George Villiers se révolta; le moyen que le plus bel I homme des trois royaumes consentît, naême pour un instant, ' à devenir ridicule! Aussi déclara -t-il tout net que jamais il I ne se présenterait devant Anne d'Autriche sous un pareil i déguisement. I Mais le duc, sous ce rapport, trouva chez madame de Ghe: vreuse un entèlement égal au sien. La confidente déclara I que c'était à prendre ou à laisser; qu'il n'y avait que ce j moyen >le voir la reine, que le duc la verrait en dame blanche 1 ou ne la verrait pas. ' I Puis vinrent les reproches. ^ t Le duc se disait amoureux et hésitait au moment de voir celle qu'il prétendait aimer! De son côté, la reine avait con

LOUIS XIII ET RICHELIEU 157 senti à tout ; prévenue, elle attendait le duc, et le duc allait la faire attendre inutilement : c'était une grande chance pour ne la revoir jamais. Il y avait un grain de malice au fond de cette insistance de madame de Ghevreuse. Selon toute probabilité, la railleuse confidente se faisait une fête, après avoir vu un cardinal déguisé en danseur espagnol, de voir un ambassadeur déguisé en fantôme. Peut-être aussi, de son côté, la reine, se sentant entraînée vers le beau duc, voulait-elle se donner des armes à elle-même en le voyant sous cet accoutrement plus qu' bizarre. Enfin, le duc céda, réfléchissant peut-être que, sous quelque déguisement que ce fût, sa belle et noble tête conserverait sa grâce et sa séduction. Mais, sur ce point, il avait encore compté sans madame de Ghevreuse. Il fallait que, si le duc était vu, il ne fût point reconnu. Elle avait, en conséquence, décidé, dans sa sagesse, qu'elle déguiserait la tête comme elle avait déguisé le reste du corps. A cette proposition, faite par madame de Ghevreuse d'un ton si ferme, que Buckingham vit bien qu'il faudrait céder comme au reste du costume, il offrit, en manière de concession, de mettre un masque de velours noir. Ces sortes de masques, qui portaient le nom de /ow^s, — nous invitons ceux qui savent l'étymologie du nom à nous la dire, — ces sortes de masques étaient fort en usage à cette époque, et Buckingham comptait, en ôtant le sien, rentrer dans tous ses avantages. Mais, en faisant cette proposition, il avait toujours compté sans madame de Ghevreuse : le masque pouvait tomber, le véritable visage apparaître, le duc être reconnu, tout le monde compromis ! C'était tout autre chose qu'un loup qu'il fallait appliquer sur le visage du malheureux duc. Il était dix heures ! . La discussion avait dévoré une cinquantaine de minutes: T. H. 10

158 LES GRANDS HOMMES Ja mère de celui qui, un jour, faillit attendre, attendait déjà, sans doute. Le duc dut présenter son visage et se laisser faire. . Un physicien nommé Norblin venait de signaler une nouvelle découverte : il s'agissait d'une pellicule couleur de chair, au moyen de laquelle, à l'aide d'une cire blanche et molle, on pouvait se défigurer entièrement. Cette pellicule se superposait à tous les méplats du visage et formait un masque adhérent à la peau, laissant les yeux libres, mais changeant complètement la forme des traits. Grâce. à cette ingénieuse invention, au bout de cinq minutes, Buckingham était devenu méconnaissable à ses propres yeux et se faisait peur à lui-même. L'opération du masque achevée, le duc ôta son manteau, mais tint bon pour le reste de son costume. La robe fi^ donc passée par-dessus son pourpoint et ses chausses ; puis il enferma ses beaux cheveux blonds et bouclés dans le bonnet fantastique, recouvrit du masque de velours son visage, déjà défiguré par la pellicule de l'ingénieux physicien, mit sur le tout un chapeau à larges bords, et, donnant le bras \ madame de Ghevreuse, monta avec elle dans son carrosse. Ge carrosse- était connu au Louvre et ne pouvait inspirer aucune défiance; on avait l'habitude de le voir entrer et sortir à toute heure du jour et même de la nuit. — Aureste, le duc devait être introduit par les petites entrées. Au guichet du Louvre, Berlin faisait sentinelle ; le concierge était prévenu par lui qu'il était là, attendant un astrologue italien que la reine voulait consulter. Le duc passa pour l'astrologue et fut introduit. Une fois le guichet passé, le chemin était libre jusque chez la reine. Anne d'Autriche avait eu le soin d'éloigner madame deFlolte, sa dame d'honneur; elle était seule et attendait avec anxiété.

LOUIS XIV ET RICHELIEU 159 À la porte, le valet de chambre abandonna madame de Ghevreuse et le duc, et alla se mettre en observation au bas de l'escalier du roi. Madame de Ghevreuse n'eut pas besoin de frapper; habituée à entrer à toute heure chez sa royale amie, elle avait une clef de son appartement. Elle introduisit le duc et entra derrière lui, laissant la clef à la porte, afin que, en cas d'alerte, Bértrix pût entrer à son tour. Après -avoir traversé deux ou trois chambres, le duc se trouva enfin en présence de la reine. Alors, ce que le galant ambassadeur avait prévu arriva : quelle que fût son angoisse, Anne d'Autriche ne put s'empêcher de rire. Buckingham comprit que ce qu'il avait de mieux à faire était de ne pas demeurer en reste de gaieté. Il fit les honneurs de sa personne avec la désinvolture d'un homme d'esprit, et bientôt la reine, oubliant le côté ridicule de la mascarade, ne vit plus que les risques courus par un amant passionné. Buckingham profita du changement qui se faisait dans l'esprit d'Anne d'Autriche : il la supplia de lui accorder quelques minutes de tête-à-tête. La reine, vaincue par cette voix si douce, ouvrit la porte de son oratoire et y entra. Buckingham l'y suivit. Madame de Ghevreuse poufisa doucement la porte et resta en dehors. Dix minutes s'écoulèrent. Au bout de ces dix minutes, Bertin entra tout pâle et tout effaré en criant : — Le roi ! Madame de Ghevreuse ouvrit la porte et répéta le cri d'alarme : — Le roi ! Mais sa terreur fut grande.

160 LES GRANDS HOMMES Buckingham, non plus en dame blanche, mais sans masque, ses beaux cheveux flottants sur ses épaules, ayant rejeté son costume de fantôme et vêtu de ses habits de cavalier, était aux pieds de la reine. Il n'avait pu y tenir, et, au risque d'être reconnu, il s'était montré à sa bien-aimée reine tel qu'il était, c'est-à-dire comme * un des plus beaux cavaliers du monde. Mais la question n'était plus là. Le valet de chambre éperdu ne cessait de crier : « Le roi ! j le roi ! » 11 fallait fuir, et cela, sans perdre une seconde. I Madame de Ghevreuse ouvrit un petit couloir qui donnait i sur le corridor. Le^jluc s'élança dans le couloir, emportant toute sa défroque. Madame de Ghevreuse s'y élança derrière lui. La porte se referma, et Anne d'Autriche, à moitié évanouie, rentra dans sa chambre, et se laissa tomber dans un fauteuil, s'attendant à chaque instant à voir apparaître le roi. Une fois dans le corridor, Buckingham voulait jeter la robe \ et le manteau, et fuir en cavalier ; mais madame de Ghevreuse ne permit point une pareille imprudence : elle força . le duc à endosser sa robe, à replacer le masque sur son visage, à se recoiffer de son bonnet, et, seulement alors, lui permit de continuer son chemin. Bien lui en prit d'avoir exigé du duc toutes ces précautions. Arrivé à l'extrémité du corridor, le fugitif rencontra les gens du petit service. Il fit un mouvement pour retourner en arrière; dans ce mouvement, le manteau tomba. Mais cet j accident prouva combien étaient intelligentes les précautions de madame de Ghevreuse. En voyant cette grande robe blanche constellée de larmes et ornée de deux têtes de mort, les * gens du petit service, au lieu de courir après le duc, s'enfuirent chacun de son côté, comme si le diable les emportait, criant : — La dame blanche ! la dame blanche !

LOUIS XIII ET RICHELIEU 161 Ce que voyant le duc, au lieu de continuer de fuir de son côté, il s'élança à leur poursuite, et, tandis que madame de Ghevreuse retournait près de la reine, que Berlin ramassait le chapeau et le manteau, il atteignit l'escalier, gagna la porte et se trouva dans la rue. En rentrant chez son amie, madame de Ghevreuse Tavait trouvée pâle et tremblante sur son fauteuil ; mais, en entendant sa joyeuse compagne rire aux éclats, Anne d'Autriche comprit que le danger était passé. En effet, comme nous Favons dit, le duc avait gagné la rue. Quant au roi, il avait bien, il est vrai, quitté son appartement ; mais ce n'était point pour descendre chez la reine : ayant une grande chasse arrêtée pour le lendemain, il allait, aSn de ne point perdre de temps, coucher au lieu du rendezvous. Il avait passé devant la porte de la reine, mais n'avait pas même eu l'idée de prendre congé d'elle, devant revenir au Louvre le lendemain au soir. A son retour, il trouva le château tout en émoi, s'informa et apprit que la fameuse dame blanche avait couru par les corridors. Il fit venir les gens qui avaient vu le fantôme, les interrogea, reçut des réponses précises sur les allures et le costume du spectre, et, comme ce costume et ces allures étaient parfaitement conformes à ceux de la tradition, il ne fit aucun doute que l'apparition ne fût réelle; mais le cardinal fut moins crédule que le roi : il mit sa police sur les traces de la prétendue dame, et sut par Boisrobert, qui séduisit Patrice O'Reilly, valet de chambre du duc, la vérité vraie touchant le singulier événement que nous venons de raconter. Sur ces entrefaites, arriva à Paris la nouvelle de la mort de Jacques VI. Le digne roi était trépassé le 8 avril 1625, et Charles I«, âgé de vingt-cinq ans, était monté sur le trône.

162 LES GRANDS HOMMES L'ambassadeur reçut en même temps la nouvelle de cette mort inattendue et Tordre de presser le mariage. Nul ordre ne pouvait être plus désagréable à Buckingham, et plus agréable au roi et à Richelieu. Buckingham avait compté sur la parenté de madame Henriette avec Charles I^{er} pour retarder le mariage; ils étaient cousins germains. Il savait combien, d'habitude, la cour de Romo est lente pour les dispenses; mais il avait compté sans les intérêts réunis de Louis XVI et de Richelieu. A la suite d'une conférence avec le roi, Richelieu écrivit au pape que^ s'il n'envoyait pas la bulle, on s'en passerait. Richelieu reçut la dispense courrier par courrier. Un mois et demi après la mort du roi Jacques, le mariage se m. M. de Ghevreuse remplaça Charles I^{er}, dont, par Marie Stuart, il était le petit-cousin, et, le 11 mai, sur un petit théâtre dressé devant le portail de Notre-Dame, madame Henriette et son époux provisoire furent unis par M. le cardinal de la Rochefoucauld. Charles I^{er} réclamait sa femme à grands cris; force fut donc à Buckingham de se mettre en route aussitôt la cérémonie achevée. Par bonheur pour le favori, on marchait à cette époque à petites journées. La cour de France devait accompagner la reine jusqu'à Amiens. A Amiens, l'on s'arrêta. Là devait arriver cette fameuse aventure qui fit tant de bruit, et qui est consignée dans les mêmes termes, à peu . près, chez La Porte, chez madame de Motteville et chez Tallemant des Réaux. Les trois reines, Anne d'Autriche, Marie de Médicis et madame Henriette n'avaient point trouvé de logis convenable dans la ville pour les recevoir toutes trois.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 163 Il leur avait donc fallu prendre des hôtels séparés. Celui d'Anne d'Autriche était situé près de la Somme, avec de grands jardins descendant jusqu'à la rivière. Comme il se trouvait à la fois le plus commode et le plus pittoresque, il était le rendez-vous des autres reines, et comme Buckingham, pour donner à cette dernière halte toute l'extension possible, inventait fête sur fête, c'était là aussi le rendez-vous de la cour. On était d'autant plus libre que, depuis trois jours, le roi et le cardinal avaient été forcés de partir pour Fontainebleau. Depuis ce départ, il va sans dire que Buckingham avait remis toutes ses batteries en jeu. Donc, un soir que la reine, par un temps magnifique, par une de ces douces nuits de mai amoureuses et parfumées, avait prolongé sa promenade dans les jardins, toute frissonnante de ces tièdes inquiétudes que 'donnent les premières brises du printemps, advint cette fameuse aventure que l'on nomma V aventure d'Amiens. Voici comment, selon toute probabilité, les choses se passèrent : Le duc ôh Buckingham donnait la main à la reine, et lord Rich accompagnait madame de Chevreuse. On avait d'abord été se promener sous les allées sombres et couvertes; on avait admiré les reflets de la lune brisant ses rayons argentés dans le cours de la Somme; puis on s'était assis sur une pelouse, jeunes gens et jeunes femmes semblables à ceux et à celles du Décaméron de Boccace; enfin, la reine s'était levée, avait repris le bras du duc, et s'était éloignée, distraitement peut-être, ne songeant point à ce qu'elle faisait, et sans inviter personne à la suivre. Calculée ou instinctive, l'imprudence n'en était pas moins , grande. A défaut des pas, tous les yeux avaient suivi la reine et le duc, et on les avait vus disparaître derrière une charmille.

164 LES GRANDS HOMMES Tout à coup, on entendit un cri étouffé, et Ton reconnut la voix delà reine. A ce cri, le premier écuyer de la reine, Putange, mit Pépée à la main et passa à travers la charmille. Il vit la reine se débattre aux bras de Buckingham. A Taspect de cet homme tenant une épée nueii la main, le duc dégaina de son côté, lâcha la reine et se rua, furieux, sur Putange. La reine n'eut que le temps de se jeter entre eux deux, criant tout à la fois au duc de se retirer et à Putange de remettre son épée au fourreau. Buckingham obéit. Toute la cour s'emprensa d'arriver sur le théâtre de l'événement. Mais la reine et Putange étaient seuls : Buckingham avait disparu. On s'emprensa autour de la reine, chacun questionnant, tâtant les massifs, furetant des yeux. , Mais Anne d'Autriche : — Ce n'est rien, dit-elle ; M. de Buckingham s'est éloigné, me laissant seule, et j'ai eu si grand'peur de me trouver ainsi perdue dans l'obscurité, que j'ai appelé à mon aide... Je vous remercie, Putange, d'être venu. On ne pouvait démentir la reine; on fit donc semblant, devant elle, de croire à cette version ; mais il va sans dire que,^ derrière elle, la vérité sortit de terre. La Porte raconte en toutes lettres que le duc s'émancipa jusqu'à vouloir caresser la reine, et Tallemant des Réaux très-malveillant, du reste, pour la cour, va un peu plus loin encore... Le lendemain, on partit ; la reine mère ne pouvait se décider à se séparer de madame Henriette. Elle voulut reconduire sa fille pendant quelque temps encore. On remonta en carrosse.

' LOUIS XIII ET RICHELIEU 165 Le carrosse se composait de Marie de Médicis, d'Anne d'Autriche et de la princesse de Gonti : la reine mère et madame Henriette étaient au fond ; Anne d'Autriche et la princesse de Gonti étaient sur le devant. Il fallut enfin se séparer ; les voitures firent halte ; le duc de Buckingham vint ouvrir la portière du carrosse des reines et offrit la main à madame Henriette pour la conduire au carrosse qui lui était destiné, et où l'attendait madame de Ghevreuse, chargée de l'accompagner jusqu'en Angleterre. Mais à peine eut-il remis la jeune reine à son étrange chaperon, qu'il revint vers le carrosse des reines, entrouvrit vivement la portière, et, malgré la présence de la reine mère et de la princesse de Gonti, prit le bas de la robe d'Anne d'Autriche et le baisa avec passion. Puis, comme la reine lui faisait remarquer que cette étrange marque de sa passion la pouvait compromettre, il se releva, mais, n'ayant pas le courage de s'éloigner, s'enveloppa dans les rideaux de la litière, du milieu desquels sortirent bientôt des sanglots étouffés. Au bruit de ces sanglots, la reine, de son côté, ne put retenir ses larmes ; elle porta son mouchoir à ses yeux, et la reine mère et la princesse purent voir, au mouvement de son sein, qu'elle pleurait abondamment. Enfin, comme, en se prolongeant, cette scène devenait ou ridicule ou dangereuse, tout à coup Buckingham s'arracha de la voiture de la reine, et, sans adresser aucun adieu à personne, s'élança dans celle de madame Henriette et donna l'ordre de partir, Anne d'Autriche croyait cet adieu le dernier, et, n'espérant plus revoir Buckingham, qu'au fond du cœur elle aimait tendrement, elle n'essaya même plus de cacher sa tristesse et laissa les larmes inonder son visage. C'était à Boulogne que l'embarquement devait avoir lieu. En arrivant à Boulogne, il se trouva que le vent, d'accord 10.

166 LES GRANDS HOMMES avec les désirs de Buckingham, soufflait du nord et refoulait les vagues dans la rade. Le pilote déclara qu'il était impossible de mettre à la voile. Buckingham était incertain sur ce qu'il allait faire, lors* qu'il vit arriver La Porte, le fidèle valet de chambre d'Anne d'Autriche. Celui-ci avait deux missions, l'une ostensible, l'autre cachée; la mission ostensible était celle-ci : « La reine, ayant su le retard apporté au voyage par le mauvais temps, fait demander des nouvelles de madame Henriette. » La mission cachée- était, selon toute probabilité, quelque message — soit verbal, soit écrit — pour Buckingham. Le mauvais temps dura huit jours. Pendant ces huit jours, La Porte fit trois voyages à Boulogne. Au retour de son troisième voyage, il annonça à la reine Anne que, le soir même, elle reverrait Buckingham. Buckingham avait, disait-il, reçu du roi Charles V[^] une dépêche qui nécessitait une dernière entrevue avec la reine mère. Le duc, au nom de son amour, faisait supplier Anne d'Autriche de s'arranger de façon qu'il la trouvât seule. C'était une nouvelle excursion dans le pays de l'aventure. Mais Anne d'Autriche était tellement sollicitée par son propre cœur à faire ce que lui demandait le duc, que, sans doute dans le but de se ménager un tête-à-tête, elle avait déjà annoncé qu'elle allait se faire saigner et avait congédié tout le monde, lorsque Nogent-Bautru entra et annonça à toute la société, qui se retirait, que le duc de Buckingham et lord Rich venaient d'arriver. C'était le renversement de tous les projets d'Anne d'Autriche. Si elle demeurait seule maintenant, il était évident que cette solitude, même innocente, donnait lieu aux plus malignes interprétations.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 167! Il n'y avait qu'un moyen : c'était de se faire réellement ^ saigner. Elle remploya, espérant que cette opération éloignerait tout le monde ; mais, malgré ses instances, malgré le désir qu'elle exprima de rester seule pour essayer de dormir, elle ne put éloigner madame de Lannoy. Or, la reine avait toute raison de croire que madame de Lannoy était une créature appartenant corps et âme au cardinal. Elle attendit donc, pleine d'angoisses, ce qui allait arriver. A dix heures, la porte s'ouvrit, et l'on annonça le duc de Buckingham. En même temps que madame de Lannoy disait : — La reine n'est pas visible. La reine disait : — Faites entrer! Le duc, collé contre la porte, n'attendait que cette permission. A peine lui fut-elle donnée, qu'il se précipita dans la chambre; la reine était au lit, madame de Lannoy debout à son chevet. Le duc s'arrêta court sur le seuil : il croyait la reine seule; il était visible que le tonnerre tombant à ses pieds l'eût moins atterré que cette présence de madame de Lannoy. La reine vit l'effet produit et eut pitié du duc ; elle lui dit en espagnol quelques mots de consolation. Sans doute ces quelques mots expliquaient la présence de madame de Lannoy. Alors, le duc s'avança lentement, s'agenouilla devant le lit, baisa les draps, et cela, avec tant de passion, que madame de Lannoy fit observer au duc qu'il s'éloignait des règles de l'étiquette française. — Eh! madame, dit le duc avec impatience, je ne suis pas Français, et les lois de l'étiquette française ne peuvent m'engager. Je suis George VilUers, duc de Buckingham, ambassadeur du roi Charles i«^; je représente une tête couronnée;

168 < LES GRANDS HOMMES en conséquence, il n'y a qu'une personne ici qui ait le droit de louer ou de blâmer ma conduite : c'est la reine. Puis, s'adressant à la reine elle-même : — Oui, madame, dit-il, ordonnez, et à vos ordres j'obéirai à genoux... à moins que ces ordres ne me commandent une chose impossible, c'est-à-dire de ne plus vous aimer. — Jésus Dieu! s'écria madame de Lannoy, milord-duc n'at-il pas eu l'audace de dire qu'il aimait Votre Majesté? — Oli! oui! s'écria le duc, je vous aime, madame!... Et, puisque l'on en doute, je répéterai l'aveu de cet amour à la face du monde entier... Oui, je vous aime! et, comme une vie passée loin de vous me serait insupportable, je n'ai plus qu'un désir, qu'un but : c'est de vous revoir; et, pour vous revoir, fût-ce malgré le roi, fût-ce malgré le cardinal, fût-ce malgré vous-même, j'emploierai tous les moyens qui seront en mon pouvoir; ainsi donc, tenez- vous-le pour dit : dussé-je bouleverser l'Europe pour vous revoir, je vous reverrai ! Et, à ces mots, saisissant la main de la reine, il la couvrit de baisers, malgré les efforts qu'elle faisait pour la retirer. Puis, comme un fou, comme un insensé, il s'élança hors de l'appartement. — Fermez la porte derrière le duc, et laissez-moi seule, madame, dit la reine. ^ Madame de Lannoy obéit. A peine Anne d'Autriche fut-elle seule, qu'elle fit appeler cette duègne dont nous avons déjà parlé, doña Estefanla ; puis, se faisant donner papier, encre et plume, elle traça quelques mots à la hâte, prit une cassette cachée dans la ruelle de son lit, et ordonna à doña Estefania de porter au duc la lettre et la cassette. La lettre était un ordre de partir; la cassette contenait ces douze ferrets de diamants que le roi avait donnés à la reine pour la fête de madame de Ghevrejuse. Trois jours après, la mer se calma, et le duc partit pour

LOUIS XIII ET RICHELIEU 169 rAngleterre, amenant au roi Charles I^{er} la fiUé de Henri IV. Les craintes d'Anne d'Autriche n'étaient que trop fondées : le cardinal sut dans tous ses détails l'aventure des jardins d'Amiens ; le cardinal sut dans tous ses détails l'apparition de Buckingham dans la chambre de la reine. Du moment que le cardinal le savait, le roi devait le savoir ; seulement, chaque détail, en passant par la bouche d'un prêtre, prenait un caractère plus grave : d'une étourderie, il avait trouvé le moyen de faire un crime. C'était une des roueries du premier ministre que d'incruster ses propres sentiments dans le cœur du roi. Ainsi, peut-être, abandonné à sa propre impulsion, Louis XIII n'eût-il pas été jaloux d'Anne d'Autriche, ou ne l'eût-il pas fait souffrir de celte jalousie ; mais, poussé par Richelieu, dont il ignorait l'amour, il-se constitua lo gardien de la reine, sans se douter qu'il la gardait non-seulemen t pour son propre compte, mais encore pour le compte de son ministre. Il en résulta que, la colère du ministre gagnant le roi, le roi fit grand bruit des deux aventures que nous avons racontées. On congédia madame de Vernet ; on chassa Putange. Sans doute, on eût disgracié madame de Chevreuse si elle eût été à Paris ; mais madame de Chevreuse était à Londres, et la colère du roi passa sans l'atteindre. Cependant, soit que madame de Lanûoy eût su que la reine avait donné- une cassette à Buckingham, et que cette cassette renfermait les ferrets ; soit que, ne les voyant plus dans l'écrin de la reine, elle se doutât simplement de quelle façon ils avaient disparu, elle prévint le cardinal de leur disparition et du chemin qu'elle pensait qu'ils avaient pris. Le cardinal vit dans cotte révélation un moyen de perdre la reine. Il écrivit à lady Glarick, qui avait été la maîtresse de Buckingham, et lui promit cinquante mille livres si elle parvenait, d'une façon ou de l'autre, à couper deux des douze ferrets, et à les lui envoyer.

170 LES GRANDS HOMMES Un beau jour, Richelieu reçut les deux ferrets : lady Glarick avait réussi. Le cardinal paya scrupuleusement les cinquante mille livres promises, et dressa ses batteries pour perdre la reine. Le plan était bien simple : pousser Je roi à donner ou à recevoir une fête, et faire prier par lui la reine de venir à cette fête avec ses ferrets. Le hasard sembla d'abord être de moitié dans le jeu du (ordinal. Les échevins de Paris donnaient un bal à Thôtel de ville : ils invitèrent Je roi et la reine à honorer ce bal de leur présence. Le cardinal glissa un mot dans Toreille du roi, et la reine reçut une invitation qui équivalait à un ordre. Cette invitation était de se parer de ses ferrets. Le cardinal était là quand le roi avait exprimé ce désir conjugal à Anne d'Autriche : il en avait suivi Teffet sur le visage de la reine, et, à son grand étonnement, le visage de la reine demeura parfaitement calme. Puis, avec une voix dans laquelle il était impossible de découvrir la moindre émotion : — C'était mon intention, sire, répondit-elle. Richelieu rentra chez lui, doutant de lui-même. Il examina les deux ferrets ; il n'y avait point à s'y tromper : ils faisaient bien partie des douze donnés par Je roi à la reine. L'heure du bal arriva ; le cardinal y assistait : le roi venait de son côté, la reine devait venir du sien. Le cardinal passa à attendre la reine une des heures les plus anxieuses peut-être qu'il eût passées de sa vie. La reine entra dans une toilette charmante, mais de la plus grande simplicité ; son seul luxe, c'étaient ces douze ferrets qu'elle avait donnés le roi. Richelieu s'approcha d'elle, sous prétexte de louer son goût, examina sa toilette dans le plus grand détail, compta les ferrets : tous les douze y étaient, et non-seulement il ne manquait pas un ferret aux aiguillettes, mais encore il ne manquait pas un diamant aux ferrets.

LOUIS Xni ET RICHELIEU 171 Et cependant le cardinal, avec des convulsions de rage» serrait les deux ferrets dans sa main. « Voici ce qui s'était passé : En revenant du bal et se dévêtant, Buckingham s'aperçut que deux ferrets venaient de lui être volés. Sa première idée fut qu'il avait été victime de la hardiesse d'un voleur ordinaire; mais, en y réfléchissant bien, il devina facilement que les ferrets avaient été enlevés dans une intention hostile. Il songea à l'instant même au tort qu'une dénonciation pouvait faice à la reine. Maître, comme grand amiral de tous les ports du royaume, ii mit à l'instant même l'embargo sur tous les ports d'Angleterre. Il y avait peine de mort pour tout patron de bâtiment qui mettrait à la voile. L'Angleterre tressaillit de surprise : elle crut que quelque grande conspiration venait d'être découverte, que quelque guerre mortelle était déclarée. Les politiques les plus habiles bâtirent cent romans dout pas un n'approchait de la vérité. Pourquoi l'embargo était-il mis sur tous les ports du royaume? Pour que le joaillier de Buckingham eût le temps de faire deux ferrets pareils aux deux ferrets volés. La nuit suivante, un léger bâtiment, pour lequel seulement la consigne était levée, voguait vers la France et apportait les douze ferrets à Anne d'Autriche. Douze heures après le départ de la goélette, l'embargo était levé. Il en résulta que la reine avait reçu les ferrets vingt-quatre heures avaait l'invitation que lui fit le roi de s*en parer pour le bal de Thôtel de ville. De là cette grande tranquillité dont s'était si fort étonné le cardinal, qui croyait tenir dans sa main l'exil de son ennemie.

172 LES GRANDS HOMMES Le coup était terrible pour lui; mais, avec les moyens dont il pouvait faire usage, le cardinal ne se regarda point pour battu : ce qu'il n'avait pas pu faire avec Buckingham, il y réussirait peut-être avec le duc d'Anjou. Le cardinal, en mettant le duc d'Anjou en avant, et en essayant de perdre la reine, se délivrait de deux ennemis. Le duc d'Anjou détestait de longue main le cardinal. Dès 1624, celui-ci avait, le 9 juin, fait mettre son gouverneur, M. d'Ornano, à la Bastille. Puis Richelieu voulait absolument marier M. le duc d'Anjou, lequel n'y tenait aucunement, surtout avec la femme que Ton voulait lui donner : cette femme était mademoiselle de Guise, fille du feu duc de Montpensier. Or, le cardinal, — écarté un instant de ses soupçons sur Gaston et de la reine par les amours bien autrement réels de Buckingham, — Buckingham parti, le cardinal revint à ce pis-aller. Il mit la résistance de Monsieur au mariage sur le compte de son amour pour la reine. Puis il inventa une conspiration. — On sait qu'il y a eu de nombreuses conspirations, nulle imagination n'était plus inventive que celle de M. le cardinal de Richelieu. Il prétendit que le colonel d'Ornano, qui venait de recevoir le bâton de maréchal, avait l'intention d'enlever le jeune prince, de l'emmener hors de la cour, et même hors de France, et de le réserver pour quelque alliance plus illustre. Si l'on s'en rapporte aux Mémoires du cardinal, cette conjuration était une des plus horribles qui eussent jamais été tramées. Tous les princes et les grands devaient s'unir à cette révolte. L'Espagne aidait le complot de son argent; les quadruples de Philippe IV compromettaient Anne d'Autriche ; il fallait donc les faire sonner bien fort. Le duc de Savoie y entraînait par ressentiment de la paix faite avec l'Espagne. Les huguenots en espéraient leur salut. Quant au roi, on devait

LOUIS Xni ET RICHELIEU 173 le mettre dans un monastère, ni plus ni moins qu'un prince mérovingien. En conséquence, le cardinal décida que, la conspiration étant mûre, on arrêterait le maréchal d'Ornano, comme donnant de mauvais conseils au jeune prince. Ce qui était décidé fut fait. Le soir du 4 mai 1626, la cour étant retirée, le roi fit appeler le maréchal d'Ornano.. Le maréchal était en train de souper ; il se leva de table et se rendit à l'invitation du roi. Au lieu du roi, le maréchal trouva le capitaine des gardes, qui lui demanda son épée et le mena prisonnier dans la même salle où, vingt-quatre années auparavant, Henri IV avait fait conduire le maréchal de Biron. Le lendemain, on transféra le maréchal d'Ornano au donjon de Vincennes. Ses deux frères furent mis à la Bastille; sa femme eut ordre de se retirer aux champs, dans une de ses maisons. « Le duc d'Anjou, dit gravement Phistoire, fut fort touché de cet événement. » Voyons un peu, en entr'ouvrant la porte, de quelle façon le jeune prince manifesta son mécontentement. « D'abord, Monsieur, apprenant l'arrestation de son gouverneur, s'en alla directement pester dans la chambre du roi, disant à Sa Majesté qu'il voulait savoir qui lui avait donné l'idée de faire arrêter le maréchal. « Le jeune prince était dans une si grande colère, que le roi en eut peur et lui dit que ce qu'il avait fait, il l'avait fait par l'avis de son conseil. » Monsieur, toujours furieux, alla trouver le chancelier d'Aligre. » Le chancelier d'Aligre, bonhomme chartrain, vrai cul-deplomb, esprit doux et timide, répondit en tremblant que ce n'était pas lui et qu'il n'était pas informé de cette arrestation.

174 LES GRANDS HOMMES » Monsieur revint chez le roi et fit plus de bruit qu'auparavant; si bien que le roi, ne sachant comment s'en débarrasser, envoya chercher le cardinal, afin qu'il se débarbouillât avec son frère. » Richelieu, sans dénégation ni ambage, déclara tout net que c'était lui qui avait donné au roi l'avis de faire arrêter le maréchal, et qu'un jour Monsieur l'en remercierait tout le premier. »— Moi! moi! dit Monsieur étouffant de colère; tenez, vous êtes un j...-f ! » Et, sur ces belles paroles, il s'en alla. » Ce fut Toraison funèbre du maréchal d'Ornano, qui, arrêté le 4 mai, mourut le 3 septembre. ' Le bruit courut qu'il avait été empoisonné. On combattit ce bruit en disant qu'il avait été mis dans une chambre trop humide. Cette chambre trop humide devint proverbiale. On y mettait tous ceux que l'on ne voulait pas loger trop longteraps^ Madame de Rambouillet disait en parlant de cette chambre : — Elle vaut son pesant d'arsenic. XII Quelque chose qu'eût pu faire Richelieu, la reine n'avait été que médiocrement compromise dans cette affaire; il fallait lui en susciter une autre. Nous avons dit combien le cardinal était un habile limier, une fois lâché sur ces sortes de pistes. Il regarda tout autour de lui, et son regard sinistre tomba sur Henri de Talleyrand, comte de Chalais. C'était un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans,

LOUIS XIII ET RICHELIEU 175 fort élégant, fort couru, peu réfléchi, très-railleur, imprudent et vain, brave à Texcès ; un de ses duels avait fait grand bruit. Ayant eu à se plaindre, dans une affaire d'amour, de M. de Pontgibaut, et Payant rencontré sur le pont Neuf, qui. revenait de la campagne à cheval et en grosses bottes, il l'invita à mettre pied à terre et à lui donner satisfaction sur le lieu même. Pontgibaut, qui était aussi brave que Ghalais, descendit à l'instant, et, a la troisième passe, tomba roide mort. La naissance de C4halais était excellente : petit-fils du maréchal de Montluc, il touchait par les femmes à cette brave race des Bussy. — Vous rappelez- vous, chers lecteurs, le Bussy de la Dame de Mpnsoreau ? Ghalais appartenait au roi, et, comme tous ceux qui appartenaient au roi, il avait honte de Tesclavage où le tenait le cardinal. Un mot du vieil archevêque Bertrand de Chaud peint à merveille la mesure de puissance que Richelieu laissait au roi. Louis XII lui avait promis plus d'une fois le chapeau rouge et mourut sans le lui donner. — Ah ! disait le vieil archevêque ne lui faisant pas autrement reproche de son manque de parole, si le roi était en faveur, je serais cardinal ! Ghalais était du parti de ï aversion. — On appelait ceux qui détestaient le cardinal, les aversionnaires. Gaston avait crié bien haut contre l'arrestation du maréchal d'Ornano ; nous avons même dit dans quels termes il avait crié. Il demandait à qui voulait l'entendre de conspirer avec lui contre le cardinal, et, comme on ne connaissait pas encore Richelieu pour si terrible qu'il fut par la suite, on répondait assez à l'appel. Ceux qui y répondirent les premiers furent les deux frères naturels du roi et, par conséquent, de Monsieur, les deux

176 LES GRANDS HOMMES bâtards de Henri IV : Alexandre de Bourbon, grand prieur de France^ e* César, duc de Vendôme. Ils proposèrent un plan à Gaston, et y entraînèrent Ghalais. On devait assassiner le cardinal, et voici de quelle façon : Richelieu, sous le voile éternel de la mauvaise santé, voile qui lui servit à cacher tant de choses, s'était retiré à sa campagne de Fleury ; de là, le malade dirigeait les affaires du royaume. Le duc d'Anjou et ses amis devaient faire une chasse ; la chasse devait les conduire du côté de Fleury ; là, comme s'ils étaient fatigués, ils devaient demander l'hospitalité au cardinal, et, cette hospitalité accordée, saisir le premier moment favorable, envelopper Son Éminence, puis, enfin, lui couper la gorge. Si ces complots paraissent étranges aujourd'hui, nous dirons qu'alors ils avaient des antécédents : c'est ainsi que Visconti avait été assassiné dans la cathédrale de Milan ; Julien de Médicis dans le chœur de Sainte-Marie des Fleurs à Florence ; Henri III à Saint-Germain ; Henri IV rue de la Ferronnerie, et le maréchal d'Ancre sur le pont du Louvre. Gaston, en se défaisant du cardinal, ne faisait donc que suivre l'exemple de son frère, se défaisant du maréchal d'Ancre. Il avait de plus cet avantage, que Louis XIII haïssait au fond son favori, et que, ce favori mort, le roi se réjouirait de cette mort avec les meurtriers. Chalais, nous l'avons dit, était du complot ; mais, soit faiblesse de résolution, soit — ce qui est plus probable — qu'il voulût l'attirer dans le complot, Ghalais s'en ouvrit un jour au commandeur de Valancé. Le commandeur de Valancé, homme raisonnable, et qui avait mesuré la puissance du cardinal sur la faiblesse du roi, au lieu de céder aux raisonnements de Ghalais, le fit plier sous les siens, et finit par le conduire chez le cardinal. Ce fut le commandeur de Valancé qui parla ; Ghalais se tut ;

LOUIS XIII ET RICHELIEU 177 il ne faisait, au reste, qu'une condition à la révélation : Pimpunité des coupables. Or, les coupables, quels étaient-ils? Le frère légitime et les deux frères naturels du roi. Le cardinal promit de ne point sévir. Il n'était pas encore de force à faire tomber trois têtes royales, et il savait que, lorsqu'on touche à ces têtes-là, il faut qu'elles tombent. Le cardinal remercia Ghalais et l'invita à le revenir voir en particulier; puis il alla trouver le roi, lui raconta tout, en demandant son indulgence pour un complot qui ne menaçait que lui, Richelieu. Le cardinal, disait-il, gardait toute sa sévérité pour les complots qui menaceraient le roi. Il posait, sur cette feinte magnanimité, la première planche de ses échafauds à venir. Mais le roi lui demanda ce qu'il comptait faire en cette circonstance. — Sire, répondit le cardinal, laissez-moi mener l'affaire jusqu'au bout; seulement, comme je n'ai autour de moi ni gardes ni cavaliers, prêtez-moi quelqu'un de vos gens d'armes. Le roi lui prêta soixante cavaliers. Ces soixante cavaliers arrivèrent à Fleury la veille du jour où l'assassinat devait avoir lieu. On les cacha dans les communs. La nuit s'écoula tranquillement. Le cardinal ne dormait point cependant, et ruminait son projet. Le matin venu, il ne l'avait pas encore arrêté, quand le chef du complot lui donna lui-même un moyen de sortir galamment d'embarras. ' Au point du jour, les officiers de la bouche du duc d'Anjou arrivèrent à Fleury. Ils annonçaient qu'au retour de lâchasse, leur maître devait s'arrêter chez Son Éminence, et, pour lui

178 LES GRANDS HOMMES épargner tout ennui, à lui et à ses gens, les envoyait préparer son dîner. Le cardinal répondit que lui et sa maison étaient au service du prince ; mais aussitôt il sauta à bas de son lit, se fit habiller, et partit pour Fontainebleau. Sa résolution était prise. Il arriva vers sept heures du matin, et au moment où Monsieur, de son côté, se levait et s'habillait pour la chasse. Tout à coup, la porte de sa chambre à coucher s'ouvrit, et Ton annonça au jeune prince le cardinal de Richelieu. Avant que le valet de chambre de service eût eu le temps de répondre que son maître n'était pas visible, Son Éminence était dans la chambre. Le trouble avec lequel Monsieur reçut Tillustre visiteur? prouva à celui-ci que Ghalais avait dit la vérité. Aussi Gaston n'était-il point encore revenu de son étonnement, quand le cardinal, s'approchant de lui : • — En vérité, monseigneur, dit-il, j'ai raison d'être fâché contre vous. Gaston était facile à effrayer. — Contre moi! fâché! vous! s'écria-t-il tout démonté; pourquoi donc cela ? • — Mais parce que vous n'avez pas voulu me faire l'honneur de me commander à dîner à moi-même, et que vous 'avez envoyé vos officiers de bouche; circonstance qui m'indique que Votre Altesse désire être en liberté chez moi : je lui abandonne donc Fleury afin qu'elle en dispose à son plaisir. A ces mots, le cardinal, tenant à prouver au duc d'Anjou qu'il était son très-humble serviteur, prit la chemise des mains du valet de chambre, et, presque de force, la passa au prince; après quoi, il se relira en lui souhaitant une bonne chasse. Gaston comprit que le complot était éventé, se plaignit d'une indispositioa subite, et se mit au lit.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 179 Il va sans dire que la chasse fut remise à un autre jour. Or, le cardinal, forcé de faire grâce cette fois, avait une terrible revanche à prendre; Abandonnant le complot qui lui était personnel, il s'occupa d'en créer un autre contre les mêmes conjurés. Il lui fallait un complot où fussent compris M. le grand prieur de France, le duc de Vendôme, et même Ghalais : — il avait gardé une dent contre le pauvre Ghalais, Fillustre cardinal, et sa révélation n'avait pu lui faire pardonner sa complicité. Au reste, au milieu de cette cour brouillonne et tapageuse, les complots n'étaient pas difficiles à faire éclore. Voici celui que le cardinal pétrit de ses propres mains : Nous avons dit les difficultés que Monsieur opposait à son mariage avec mademoiselle de Montpensier, fille de madame la duchesse de Guise. Or, Gaston résistait, non point que la future ne fût pas jeune, ne fût pas jolie, ne fût pas riche, elle était tout cela^ mais parce qu'elle ne lui apportait aucune assistance pour ses projets ambitieux. Que fallait-il à un homme qui, toutes les nuits, essayait en rêve la couronne de France? L'appui d'un prince étranger chez lequel il pût se réfugier si l'un de ses complots échouait. Il y avait donc à la cour un parti pour l'alliance étrangère ; ce parti, qui se rattachait à Gaston, était le parti de tous les mécontents; et Dieu sait ce qu'il y avait de mécontents à la cour de France! Le cardinal avait dirigé les yeux du roi sur cette manœuvre de son frère; il lui avait fait comprendre le motif réel de cette répulsion contre son mariage avec mademoiselle de Montpensier; il lui avait montré ses deux frères naturels l'encourageant dans cette résistance. Le roi était donc convaincu que le duc d'Anjou, pour le bien et la sécurité de la couronne, devait épouser mademoiselle de Montpensier; et il finit par convenir avec le cardinal

180 LES GRANDS HOMMES que ce serait bien heureux si Ton pouvait à la fois mettre la main sur le grand prieur et sur son frère. C'était quelque chose que d'avoir amené le roi à cet aveu ; mais ce n'était pas tout : après avoir reconnu que ce serait bon de les arrêter, il fallait en arriver à les arrêter. Là gisait la difficulté. TâchoQs de faire comprendre cela à nos lecteurs. On représente' Thistoire avec un flambeau à la main : mais elle tient d'habitude le flambeau si élevé, qu'il n'éclaire que les hauts sommets ; plaines et vallons se perdent dans la demi-trfnte de l'obscurité ; à plus forte raison les précipices. • Et quelle époque, grand Dieu ! est plus pleine de précipices que le règne de Louis XIII, où plutôt du cardinal de Richelieu ! Allumons donc notre lanterne au flambeau de l'histoire, et descendons au plus profond de ces précipices. Nous sommes, si je m'en souviens, à la recherche de la difficulté qu'il y avait à mettre, d'un seul coup, la main sur les deux frères. M. le grand prieur était bien à portée ; malheureusement, il n'en était pas ainsi du duc de Vendôme. Le duc de Vendôme était gouverneur de Bretagne : — c'était déjà quelque chose que d'être le chef d'un pareil gouvernement, mais ce n'était pas tout ce qu'était le duc de Vendôme ; — par le fait de sa femme, héritière de la maison de Luxembourg, et, par conséquent, de la maison de Penthièvre, il avait de grandes prétentions à la souveraineté de cette province ; de plus, il nouait, disait-on, un mariage entre son fils et l'aînée des filles du duc de Retz, qui avait deux places fortes dans la province. La Bretagne, ce fleuron toujours mal soudé à la couronne de France, pouvait donc s'en détacher à la voix du fils de Henri IV.

LOUIS XIII ET IUGHELIËU 181 Or, voici ce qui pouvait arriver, un mot d'ordre étant donné par la reine, Monsieur et les deux bâtards royaux, en supposant que Monsieur épousât quelque fille de prince du saint-empire : A la voix de la reine, l'Espagnol traversait la frontière; — à la voix du duc d'Anjou, l'Empire marchait contre la France; — à la voix du duc de Vendôme, la Bretagne se révoltait. L'arrestation des deux frères et le mariage de M. le duc d'Anjou déjouaient donc ce grand complot. Exista-t-il jamais ailleurs que dans l'esprit du cardinal? C'est ce que nous ne pourrions dire. Maintenant, suivons le travail patient de l'araignée à la toile de pourpre. Les ennemis du cardinal, voyant l'affaire de Fleury manquée, et n'ayant pas été poursuivis, quoique Richelieu fût plus puissant que jamais, attribuaient au hasard l'avortement du complot. LjB grand prieur, qui s'était momentanément éloigné de la cour, y reparut; le duc de Vendôme, seul, resta prudemment dans sa province. La première fois que le cardinal revit le grand prieur, après trois mois d'absence, il le reçut à bras ouverts. L'accueil paraissait si sincère et si franc, que le bâtard royal se hasarda d'exprimer un désir qui, depuis longtemps, était l'objet de son ambition : c'était qu'on lui confiât la charge de grand amiral. — Si la chose ne dépendait que de moi, dit Richelieu, vous savez, monseigneur, qu'elle serait faite. Le grand prieur s'inclina tout joyeux. --Mais, demanda-t-il, si l'obstacle ne vient point de Votre Éminence, de qui viendra-t-il ? — Du roi, répondit le cardinal. — Du roi I reprit le grand prieur étonné. Et quel grief le roi a-t-il donc contre moi? T.- II. n

182 LES GRANDS HOMMES — Aucun. — Eh bien, mais alors ?... — Laissez-moi vous dire la vérité, monseigneur. — Dites, dites. — C'est votre frère qui vous fait du tort. — Mon frère César? — Oui, le roi se défie de lui. — A quel propos ? — Le roi pense — à tort, je n'en doute pas, mais il pense ainsi, — le roi pense qu'il écoute des gens mal intentionnés. — Que faire, alors? — Effacer les mauvaises impressions que le roi a reçues contre votre frère, puis ensuite revenir à vous... — Votre Éminence veut-elle que j'aille quérir mon frère dans son gouvernement, et que je l'amène au roi pour le justifier? — Écoutez, dit le cardinal, — et les choses s'arrangent à merveille pour que le roi ne puisse croire à quelque chose ^ de préparé entre nous; — d'ici à quelques jours, le roi compte aller se divertir à Blois. Partez pour la Bretagne, amenez à Blois M. de Vendôme ; nous lui aurons épargné la moitié du chemin^ et la visite paraîtra toute naturelle. — Mais, dit le grand prieur. Votre Éminence comprend qu'il me faudrait une assurance qu'il n'arrivera rien de fâcheux à mon frère. — Quant à cette assurance, monseigneur, répondit humblement le premier ministre, c'est au roi à vous l'offrir, et je suis certain qu'il ne vous la refusera pas. — Eh bien, immédiatement après avoir vu le roi, je pars. — Allez attendre chez vous l'ordre d'audience, monseigneur; je vous promets que vous ne l'attendrez pas longtemps. En effet, dès le lendemain, le grand prieur était reçu par le roi.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 183 Louis xni ne lui donna pas la peine de chercher une entrée en matière : le premier, il entama la question du voyage de Blois, invitant aux chasses magnifiques qui allaient avoir lieu le grand prieur et son frère. — Mais, hasarda le grand prieur, mon frère sait que le roi croit avoir des griefs contre lui ; peut-être aurai-je quelque peine à lui faire quitter son gouvernement. — Allons donc ! dit Louis XIII, qu'il vienne en toute assurance, et je vous engage ma parole royale qn'il ne lui sera point fait plus de mal qu'^à vous. Le roi pouvait s'engager à cela : il comptait les faire arrêter tous deux. Le grand prieur partit pour la Bretagne, et, le surlendemain, la .cour partit pour Blois. Sous prétexte que sa mauvaise santé Tobligeait à voyager ù petites journées, le cardinal s'était mis en route dès la veille. Quoique parti vingt-quatre heures avant le roi, il n'arriva qu'un jour après lui , et , trouvant la ville trop bruyante, se retira dans une charmante petite maison située à une lieue de la ville et appelée Beauregard. Deux ou trois jours après Tinstallation du roi au château, le grand prieur et son frère arrivèrent à leur tour. Le même soir, ils étaient reçus par le roi, qui les invitait à la chasse du lendemain; mais eux répondirent qu'ils remerciaient le roi, et lui demandèrent un jour de repos. Ils venaient, pour présenter leurs hommages à Sa Majesté, de faire quatre-vingts lieues à franc étrier ! — Le roi les embrassa tous deux et leur souhaita une bonne nuit. A trois heures du matin, pour ne point mentir à la promesse faite qu'il n'arriverait pas plus de mal à César de Vendôme qu'eau grand prieur^ le roi les faisait arrêter tous deux et acheminer sur Amboise. On comprend le bruit que fit l'arrestation des deux Gis de Henri IV.

184 LES GRANDS HOMMES Chalais l'apprit comme les autres. Il avait continué de voir le cardinal, et, le cardinal continuant de lui faire bon accueil, il croyait, sur la promesse qu'il avait reçue, que tous ceux qui avaient participé à l'affaire de Fleury étaient sauvegardés par cette promesse. ^ Voyant le grand prieur et son frère arrêtés, il courut chez Richelieu, et réclama le bénéfice de sa parole. Le cardinal répondit que M. le grand prieur et M. de Vendôme n'étaient point arrêtés comme complices ou instigateurs du complot de Fleury, mais à cause des mauvais conseils qu'ils donnaient, l'un de vive voix, l'autre par lettres, à monseigneur le duc d'Anjou. Chalais se retira assez mécontent de cette réponse. Aussi, après avoir réfléchi pendant quelque temps, il crut son honneur engagé à faire au cardinal une déclaration positive : cette déclaration était qu'il retirait sa parole et priait le cardinal de ne plus compter sur lui ; seulement, la difficulté était de trouver quelqu'un qui portât un semblable avis au ministre. Deux ou trois, bien avisés du danger qu'ils couraient, refusèrent. Chalais prit le parti d'écrire, et écrivit en effet. Presque aussitôt, il renoua avec madame de Ghevreuse, qui avait autrefois été sa maîtresse. C'était une déclaration de guerre bien autrement flagrante que la lettre qu'il avait écrite. Dès lors, il fut désigné dans l'esprit du cardinal comme le bouc expiatoire du premier complot qui aurait lieu. D'ailleurs, le cardinal se doutait bien que Chalais ne se tiendrait pas tranquille, et qu'il allait se mettre immédiatement à intriguer. 11 attendit. L'attente ne fut pas longue. M. d'Anjou, singulièrement effrayé de l'absence de ses deux

LOUIS XIII ET RICHELIEU 185 frères, cherchait plus que jamais un lieu de refuge hors des frontières, ou quelque place forte en France, derrière les murailles de laquelle il pût tenir tête au cardinal et dicter ses conditions. Chalais s'offrit au jeune prince comme intermédiaire. La proposition fut acceptée. Chalais se mit à l'œuvre. Il écrivit à la fois au comte de Soissons, qui tenait Paris, au marquis de Lavalette, qui tenait Metz, et au marquis de Laisque, favori de Tarchiduc, à Bruxelles. Lavalette refusa, non point à cause du cardinal, dont il avait à se plaindre comme toute la noblesse de France, mais parce que, madame de Montpensier étant sa proche parente, il ne se souciait pas d'entrer dans une cabale qui rompaît son mariage avec un fils de France. Le comte de Soissons accepta, et, de plus, envoya au duc d'Anjou un homme à lai, nommé Boyer, lequel lui offrit cinq cent mille écus, huit mille hommes de pied et cinq cents chevaux, si le prince le voulait venir rejoindre à l'instant même à Paris. Quant au marquis de Laisque, on verra plus tard comment les choses se passèrent de son côté. Le même jour où le comte de Soissons envoyait Boyer au duc d'Anjou, Louvigny venait prier Chalais de lui servir de second. Roger de Grammont, comte de Louvigny, était frère de père et de mère du maréchal de Grammont. En sa qualité de cadet de famille, il n'avait pas le sou et se faisait, d'apparence du moins, plus pauvre encore qu'il n'était. C'était la gueuserie personnifiée, et, généralement, on disait qu'il eût mieux fait d'aller sans chausses que de montrer celles qu'il portait. Il n'avait qu'une chemise et une fraise; tous les matins, on les lui blanchissait et repassait. Une fois, Monsieur l'envoya quérir. Monsieur était très-pressé. 11.

186 LES GRANDS HOMMES — Ma foi, répondit Louvigny, monseigneur attendra : ma chemise et ma fraise ne sont pas encore blanchies. Une autre fois, il marchait en pleine boue, sans faire aucunement attention à l'endroit où il posait le pied. — Prenez garde, comte, lui dit-on ; vous gâtez vos bas ! — Laissez faire, répondit Louvigny, ils ne sont pas à moi. Tout cela n'eût rien été ; mais Louvigny avait commis une lâcheté épouvantable. Se battant avec Hocquincourt, qui fut depuis maréchal de France et vivement pressé par lui : — Mes éperons me gênent, dit-il à son adversaire ; ôtez les vôtres, et laissez-moi ôter les miens. Hocquincourt s'arrêta, prit son épée entre ses dents et se baissa pour déboucler la courroie. Alors, traîtreusement et par derrière, Louvigny lui avait passé son épée au travers du corps. Hocquincourt avait failli en crever et était resté six mois au lit. Au moment où il était au plus mal, son confesseur le supplia de pardonner à Louvigny ; mais Hocquincourt lui en voulait trop pour ne pas prendre ses précautions. — Si je meurs, oui, dit-il, je lui pardonne ; mais si j'en reviens, non. C'était là un si fâcheux antécédent, il était si connu, il avait si souvent été reproché à Louvigny, que, quand celui-ci vint demander à Ghalais de lui servir de témoin, ou plutôt, comme on le disait plus correctement alors, de second, Ghalais refusa. « Le méchant garçon fut si piqué de ce refus, dit Bassompierre, qu'il s'en alla droit révéler au cardinal tout ce qu'il savait et tout ce qu'il ne savait pas. » Or, Louvigny, qui vivait avec Ghalais comme un frère, savait à peu près tout : Louvigny raconta donc que Ghalais avait écrit au marquis de Lavalette, au comte de Soissons et au marquis de Laisque. C'était la conspiration brabançonne qui allait le mieux au cardinal ; aussi fut-ce celle-là qu'il choisit.*

LOUIS XIII ET RICHELIEU 187 Une conspiration avec

TEspagne, peste ! c'était cela qu'il cherchait depuis si longtemps ; on la lui apportait : elle était la bienvenue. En la conduisant avec adresse, on y faisait entrer le roi d'Espagne; et le roi d'Espagne était le frère d'Anne d'Autriche. Enfin, le cardinal tenait donc son complot! Il appela Rochefort, son âme damnée. — Le lecteur se le rappelle, nous l'espérons : nous en avons fait la cheville ouvrière de notre roman des Mousquetaires. Rochefort reçut l'ordre de partir pour Bruxelles, déguisé en capucin. Le moine de contrebande emportait une lettre du père Joseph, qui le recommandait aux couvents de Flandre; cette lettre était signée du gardien du couvent des capucins de la rue Saint-Honoré. Tout le monde devait ignorer son déguisement; il voyagerait à pied, sans argent, en véritable frère mendiant ; il entrerait chez les capucins de Bruxelles et se soumettrait à toute l'austérité de l'ordre. Là, il devait suivre de l'œil tous les mouvements du marquis de Laisque. Le marquis était ami du supérieur et familier du couvent. Rochefort avait un rôle bien simple à remplir : ennemi du cardinal, il n'avait qu'à parler comme un écho, qu'à répéter le mal que l'on disait du prélat-ministre. Il renchérit, inventa, broda ; il arrivait de Paris, on écouta ce qu'il disait. Rochefort était un homme habile; il joua son rôle de telle façon, que tout le monde s'y laissa prendre, de Laisque tout le premier. Au bout de quinze jours, de Laisque, parfaitement convaincu, s'ouvrit au faux moine. Il s'agissait de rentrer en France et de remettre à leur adresse des lettres de la plus haute importance. Rochefort commença par refuser; l'habit qu'il portait lui interdisait tout contact avec les choses temporelles.

188 LES GRANDS HOMMES De Laïsque insista. Le faux moine eût bien voulu rendre service à un gentilhomme qui lui donnait tant de marques de bonté ; mais, pour rentrer en France, il lui fallait quitter le couvent ; et comment quitter le couvent sans la permission du gardien, souverain chef de la communauté ? N'était-ce que cela ? Le marquis de Laisque fit parler au gardien par l'archiduc lui-même : on comprend qu'une pareille recommandation aplanit toutes les difficultés ; le faux moine fut autorisé à aller prendre les eaux de Forges, et le marquis de Laisque le chargea, non point de remettre des lettres à Paris, mais d'écrire au destinataire de les venir prendre au rendez-vous qu'il lui donnerait. Rochefort partit. A peine en deçà de la frontière de France, il écrivit au cardinal de lui envoyer un homme sûr. Le messenger ne se fit pas attendre. Rochefort lui remit le paquet qui lui avait été confié par le marquis de Laisque ; Richelieu en prit connaissance, Ot copia toutes les lettres qu'il contenait, et retourna le paquet à Rochefort, qui le reçut à quelques lieues de Forges. Remis en possession du paquet, Rochefort écrivit au destinataire de venir chercher les lettres ; cinq ou six jours après, le destinataire arriva : c'était un avocat nommé Pierre, qui logeait rue Perdue, près la place Maubert. Celui-ci revint à Paris, et descendit tout droit à l'hôtel de Chalais. Ghalais lut les lettres et y répondit. Que contenait cette réponse ? Nul ne le sut jamais, que le cardinal et le roi. Au premier avis que le cardinal donna au roi de cette menée, le roi voulait faire arrêter Ghalais et mettre en jugement la reine et le duc d'Anjou ; mais le cardinal supplia le roi d'attendre que le complot fût nié.

LOUIS Xin ET RICHELIEU 189 Que fallait-il au complot pour qu'il mûrît ? Il fallait une lettre du roi d'Espagne en réponse à une lettre écrite par Chalais. Cette lettre devait annoncer que Sa Majesté Catholique était prête à conclure un traité avec la noblesse de France. Mais, pendant que cette lettre viendrait, Chalais pouvait avoir des soupçons et fuir. Le roi commanda un voyage en Bretagne; la cour le suivit : Chalais suivit la cour. — En sa qualité de maître de la garde-robe, il ne pouvait quitter le roi. — Louis XIII, qui le voyait à son lever et à son coucher, était sûr de l'avoir sous la main, lorsqu'il voudrait étendre la main sur lui. Enfin la lettre de Philippe IV arriva. Le jour même qu'il la reçut, Chalais eut un long entretien avec la reine et avec Monsieur ; en outre, jusqu'à deux heures du matin, il resta chez madame de Ghevreuse. Le lendemain, il fut arrêté. Le complot était mûr ! Chalais commençait cette liste de favoris que Louis XIII livra les uns après les autres à son ministre, et son ministre au bourreau. Louis Xin avait fort aimé Chalais; mais, un jour qu'en sa qualité de maître de la garde-robe, Chalais passait la chemise du roi, le jeune homme s'amusa à contrefaire un des tics de Sa Majesté. Par malheur, Louis XIII passait sa chemise devant une glace : il vit dans cette glace Chalais se moquant de lui. Plus d'une fois aussi, Chalais avait raillé le roi sur sa froideur de tempérament et sur sa faiblesse physique ; ces plaisanteries, qui n'étaient que des griefs, devinrent des crimes lorsque Chalais fut accusé par le cardinal. Quelle était cette accusation, — celle qui transpirait du moins ? D'avoir voulu, de connivence avec la reine et M. le duc d'Anjou, assassiner le roi. Comment cela?

190 LES GRANDS HOMMES Les uns disaient avec une chemise empoisonnée; les autres disaient en le frappant tout simplement d'un coup de poignard ; quelques-uns allaient même plus loin : ils" racontaient qu'un jour, ou plutôt une nuit, Chalais avait tiré les rideaux du lit pour accomplir cet assassinat, mais que, reculant devant la majesté royale, toute tempérée qu'elle était par le sommeil, le couteau lui était tombé des mains. ^Quant à celle dernière accusation, elle s'évanouit devant ce simple article du cérémonial de France : « Le maître de la garde-robe ne demeure pas dans la chambre du roi quand le roi dort, et le valet de chambre ne quitte jamais la chambre quand le roi est au lit. » Si Faction avait été vraie, et que l'événement se fût passé comme on le racontait, il eût fallu que le valet de chambre eût été complice de Chalais, ou que Chalais eût tenté l'assassinat pendant le sommeil du valet de chambre. •Nous l'avons dit, le cardinal tenait son complot; il le mena habilement. La reine tomba en disgrâce complète; le duc d'Anjou, pour échapper à un jugement de complicité, fut contraint d'épouser mademoiselle de Montpensier; enfin, Chalais fut condamné à être appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, à avoir la tête tranchée, et le corps coupé en quatre quartiers. Quelques jours avant que cet arrêt fût rendu, la mère de Chalais était arrivée à Nantes : c'était une de ces femmes de grande race et de grand cœur, telles qu'on en voit de place en place, voilées et en deuil, sur les degrés de l'histoire. Comme la condamnation n'était point douteuse, elle fit tout ce qu'elle put pour parvenir jusqu'au roi ; mais les ordres étaient donnés : le roi n'était visible que pour le cardinal. L'arrêt prononcé, madame de Chalais fit de nouvelles démarches pour arriver jusqu'au roi : tout fut inutile. Enfin, elle pria, supplia tant, qu'elle obtint que l'on remettrait au roi une lettre qu'elle avait apportée. Le roi reçut

LOUIS XIII ET RICHELIEU 191 la lettre, la lut, et fit dire qu'il rendrait la réponse dans la journée. Cette lettre, que je ne trouve dans aucune histoire, — pas même dans Thistoire couronnée de M. Bazin, — mérite d'être connue; aussi, au risque de ne pas obtenir le prix de dix m^{lle} francs pour être descendu à de pareils détails, la mettrons-nous sous les yeux du lecteur : « Sire, » j'avoue que qui vous ofTense mérite, avec les peines temporelles, celles de Taulre vie, puisque vous êtes Timage de Dieu; mais, lorsque Dieu promet pardon à ceux qui le demandent avec une digne repentance, il enseigne aux rois comme ils doivent en user. Or, puisque les larmes changent les arrêts du ciel, les miennes, sire, n'auront- elles pas la puissance d'émouvoir votre pitié? La justice est un moindre effet de la puissance des rois que la miséricorde : le punir est moins louable que le pardonner. Combien de gens vivent au monde qui seraient sous terre avec infamie, si Votre Majesté ne leur eût fait grâce! » Sire, vous êtes roi, père et maître de ce misérable prisonnier : peut-il être plus méchant que vous n'êtes bon, plus coupable que vous n'êtes miséricordieux? ne serait-ce pas vous offenser que de ne point espérer en votre clémence? Les meilleurs exemples pour les bons sont de la pitié; les méchants deviennent plus fins et non pas meilleurs par les supplices d'autrui. Sire, je vous demande, lea^{en}oux en terre, la vie de mon fils, et de ne permettre point que celui que j'ai nourri pour votre service meure pour celui d'autrui; que cet enfant que j'ai si chèrement élevé soit la désolation de ce peu de jours qui me restent, et, enfin, que C^m que j'ai mis au monde me mette au tombeau. Hélas 1 sire, que ne mourutli en naissant ou du coup qu'il reçut à Saint-Jean, ou à quelque autre des périls où il s'est trouvé pour votre service'

192 LES GRANDS HOMMES tant à Montauban, Montpellier ou autres lieux, ou de la mam même de celui qui nous a causé tant de déplaisirs? Ayez pitié de lui, sire : son ingratitude passée rendra votre miséricorde d'autant plus recommandable. Je vous l'ai donné à huit ans; il était petit-fils du maréchal de Montluc et du président Jeannin par alliance. Les siens vous servent tous les jours, qui n'osent se jeter à vos pieds, de peur de vous déplaire, ne laissant pas de demander, en toute humilité et révérence, les larmes à l'œil, avec moi, la vie de ce misérable, soit qu'il la doive achever dans une prison perpétuelle, ou dans les armées étrangères, en vous faisant service. Ainsi Votre Majesté peut relever les siens de l'infamie et de la perte, satisfaire à sa justice et à sa clémence, nous obligeant de plus en plus à louer sa bénignité, et à prier Dieu continuellement pour la santé et prospérité de sa royale personne, et iuoi particulièrement qui suis, » Votre très-obéissante servante et sujette » De Monîluc. » Voulez-vous savoir comment Louis XIII, le roi sans cœur et sans entrailles, répondit à ce chef-d'œuvre d'éloquence maternelle? Il est vrai que, selon toute probabilité, la réponse fut dictée par le cardinal, Â madame de Chaîais la mère, « Dieu, qui n'a jamais failli, serait grandement mécompte si, établissant par ses décrets un séjour éternel de peines pour les coupables, il faisait grâce à tous ceux qui demajident pardon. Alors, les bons et les vertueux n'auraient pas plus d'avantages que les méchants, qui ne manquent jamais de larmes pour changer les arrêts du ciel. Je l'avoue, et cet aveu ferait, que je vous pardonnerais très-volontiers, si, Dieu m'ayant fait cette grâce particulière de m'élire ici-bas sa vraie image, il n'eût encore fait celle, qu'il s'est réservée à lui seul, de pouvoir connaître l'intérieur des hommes ; car,

The text on this page is estimated to be only 28.69% accurate

LOUIS XUI JET niCIIELIEU 193 alors, seloQ la vraie coanaissancce que je pourrais puiser de cette divine grâce, je lancerais et retirerais la foudre de mes châtiments sur la tête de votre fils, dès que j'aurais reconnu sa vraie repentance ou non, de laquelle toutefois, bien que je ne puisse faire aucun jugement, assuré, vous pourriez encore obtenir pardon de mu clémence, s'il n'y avait que moi seul qui eusse intérêt dans celte offense ; car sachez que je ne suis point roi cruel et sévère, et que j'ai toujours les bras de ma miséricorde ouverts pour recevoir ceux qui, avec une vraie contrition de leur faute commise, m'en viennent humblemeñt demander pardon. » Mais, quand je jette la vue sur tant de millions d*hommcς qui s'en reposent tous sur ma diligence, dont je suis le fidèle pasteur, et que Dieu m'a donnés en garde comme à un bon père de famille, qui en doit avoir pareil soin et gouvernement qu'il a pour ses propres enfants, afin de lui eu rendro compte après cette vie ; et c'est en quoi je vous témoigne a > sez que la justice est un moindre effet de la puissance que hi miséricorde et la compassion que j'ai de mes loyaux sujets el mes fidèles serviteurs, lesquels espérant tous en ma bonté, je veux les sauver tous du présent naufrage par le juste châtiment d'un seul : n'y ayant rien de plus certain que c'est quelquefois une grâce envers plusieurs que d'en bien châtier quelqu'un. Si je vous avoue que beaucoup de gens vivent encore qui seraient sous la terre avec infamie si je né leur avais pardonné, aussi m'avouerez-vous que l'offense de ceux-là, n'étant pas à comparer au crime exécrable de votre lits, les a rendus dignes de ma clémence. Comme vous pouvez voir, en effet, la vérité que je vous dis par les exemples do quelques autres atteints et convaincus du même crime, qui, justement punis, pourrissent maintenant sous la terre, lesquels, s'ils eussent survécu à leurs entreprises impies et damnables, cette couronne qui ceint mon chef serait, à présent, un déplorable objet de misère à ceux-là mêmes qui ont

id4 LES GRANDS HOMMES VU fleurir les saérés lis au milieu des mouvements et des troubles ; et cette puissante monarchie, si bien et si heureusement gouvernée et conservée par les rois mes prédécesseurs, serait maintenant déchirée et mise en pièces par d'illégitimes usurpateurs. Ne m'estimez donc non plus cruel que rhabile chirurgien qui coupe quelquefois un membre gangrené et pourri pour gai'antir les autres parties du corps qui s'en allaient être la nourriture des vers sans ce pitoyable retranchement ; et assurez-vous que, s'il y a quelques méchants qui deviennent plus fins, aussi y en a-t-il beaucoup qui s'amendent par l'appréhension du supplice. » Levez donc vos genoux de terre, et ne me demandez plus la vie d'un qui la veut ôter à celui qui est, comme vous le dites vous-même, son bon père et maître, et à la France, qui est sa mère et sa nourrice. Cette considération, ma cousine, m'ôte maintenant la croyance que vous l'avez jamais nourri et élevé pour mon service, puisque la nourriture que vous lui avez donnée produit des effets d'un naturel si méchant et si barbare, que de vouloir commettre un si étrange parricide ! Je l'aime donc bien mieux voir à présent la désolation du peu de jours qui vous restent à vivre que de récompenser indignement sa trahison et son infidélité par la ruine de ma personne et de tout mon peuple, qui me rend une entière et fidèle obéissance ; j'autorise bien les regrets que vous avez qu'il ne soit pas mort à Saint-Jean, Montauban ou autres lieux, qtfil tâchait de conserver, non pour son prince naturel, mais pour d'autres ennemis de mon bien ; non pour le repos de mon peuple, mais pour le troubler. Cependant', s'il est vrai qu'à quelque chose malheur est bon, je dois remercier le ciel de pouvoir garantir tout mon État à un si noble exemple, puisqu'il servira de miroir à ceux qui vivent aujourd'hui et à la postérité, pour apprendre comme il faut aimer et servir fidèlement son roi, et qu'il sera la crainte de plusieurs au ti^s

LOUIS XIII ET RICHELIEU 195 qui se rendraient plus hardis à commettre un seûible crime par l'impunité de celui-ci. » C'est pourquoi vous implorez désormais en vain ma pitié, vu que j'en ai plus que je ne le saurais exprimer et que ma volonté serait que cette offense ne touchât que moi seul; car ainsi vous auriez bientôt obtenu le pardon que vous demandez; mais vous savez que les rois, étant personnes publiques, dont le repos de l'État dépend entièrement, ne doivent rien permettre qui puisse être reproché à leur mémoire, et qu'ils doivent être les vrais protecteurs de la justice. » Je ne dois donc rien souffrir, en cette qualité, qui puisse m'être reproché par mes fidèles sujets, et aussi je craindrais que Dieu, qui, régnant sur les rois comme les rois régnet sur les peuples, favorise toujours les bonnes et saintes actions et punit rigoureusement les injustices, ne me fît un jour rendre compte, au péril de ma vie éternelle, d'avoir injustement donné la vie temporelle à celui qui ne peut espérer de ma miséricorde d'autres promesses que celles que je vous fais à tous deux, qu'en considération des larmes que vous versez devant moi, je changerai l'arrêt de mon conseil, adoucissant la rigueur du supplice; comme aussi l'assistance que je vous promets de mes saintes prières, que j'enverrai au ciel, afin qu'il lui plaise d'être aussi pitoyable et miséricordieux envers son àme qu'il a été cruel et impitoyable envers son prince, et à vous, qu'il vous donne la patience en votre affliction, telle que vous la désire votre bon roi. » Louis, n Restait le cardinal. Madame de Chalais n'y songea même pas; elle préféra s'adresser aux bourreaux. Nous disons aux bourreaux, car il y en avait en ce moment deux à Nantes : l'un qui avait suivi le roi, et que l'on appelait le bourreau de la cour; l'autre qui restait h Nantes, et que Ton appelait le bourreau de la ville.

196 LES GRANDS HOMMES La malheureuse mère réunit tout ce qu'elle avait d'or et de bijoux, attendit la nuit, et se présenta tout à coup chez ces deux hommes. L'exécution ne devait avoir lieu que le lendemain. Qu'on nous permette d'emprunter les détails suivants à notre Histoire de Louis X[V; nous pouvons répondre que de nouvelles recherches ne nous apprendraient rien de nouveau. « Chalais avait nié toutes les révélations faites au cardinal, disant qu'elles avaient été dictées par Son Éminence, sous promesse de grâce *, enfin il avait réclamé une confrontation avec Louvigny, son seul accusateur. » C'était bien le moins qu'on lui accordât cela, et l'on n'avait pas cru pouvoir s'y refuser. » A sept heures, Louvigny fut donc conduit à la prison et mis en face de Chalais. Louvigny était pâle et tremblant -, Chalais était ferme comme un homme qui sait n'avoir rien dit. Il adjura Louvigny, au nom du Dieu devant lequel lui, Chalais, allait paraître, de déclarer si jamais il lui avait fait la moindre confidence touchant l'assassinat du roi et le mariage de la reine avec le duc d'Anjou. Louvigny se troubla, et avoua, malgré ses déclarations précédentes, qu'il ne tenait rien de la bouche de Chalais. » — Mais, demanda le garde des sceaux, comment, alors, le complot est-il parvenu à votre connaissance ? » — Étant à la chasse, répondit Louvigny, j'ai entendu des gens vêtus de gris que je ne connais point, qui, derrière un buisson, disaient à quelques seigneurs de la cour ce que j'ai rapporté à M. le cardinal. » Chalais sourit dédaigneusement, et, se retournant vers le garde des sceaux : » — Maintenant, monsieur , dit-il, je suis prêt à mourir. » Puis, à voix basse : » — Ah! traître cardinal, murmura-t-il, c'est toi qui m'as mis où je suis !

LOUIS Xni ET RICHELIEU 197 » En effet, l'heure du supplice approchait; mais une circonstance étrange faisait croire que l'exécution n'aurait pas lieu : le bourreau de la cour et le bourreau de la ville avaient disparu tous deux, et, depuis le point du jour, on les cherchait vainement. » La première idée fut que c'était une ruse employée par le cardinal pour accorder à Chalais un sursis pendant lequel on obtiendrait pour lui une commutation de peine; mais bientôt le bruit se répandit qu'un nouveau bourreau était trouvé, et que l'exécution serait retardée d'une heure ou deux, voilà tout. Ce nouveau bourreau était un soldat condamné à la potence, et auquel on avait promis sa grâce s'il consentait à exécuter Chalais. » Comme on le pense bien, si inexpérimenté qu'il fût à cette besogne, le soldat avait accepté. » A dix heures, tout fut donc prêt pour le supplice. Le greffier vint prévenir Chalais qu'il n'avait plus que quelques instants à vivre. C'était dur, quand on était jeune, riche et beau, issu d'un des plus nobles sangs de France, de mourir pour une si pauvre intrigue et victime d'une pareille trahison; aussi, à l'annonce de sa mort prochaine, Chalais eut-il un moment de désespoir. » En effet, le malheureux jeune homme semblait abandonné de tout le monde. La reine, cruellement compromise elle-même, n'avait pu hasarder une seule démarche; Monsieur s'était retiré à Chateaubriand et ne donnait pas signe de vie; madame de Chevreuse, après avoir fait tout ce que son esprit remuant lui avait inspiré, s'était réfugiée chez M. le prince de Guéménée, pour ne pas voir cet odieux spectacle de la mort de son amant. » Chalais croyait donc n'avoir plus rien à attendre de personne au monde, lorsque, tout à coup, il vit apparaître sa mère, dont il ignorait la présence à Nantes, et qui, n'ayant pu sauver son fils, venait l'aider à mourir.

The text on this page is estimated to be only 27.16% accurate

198 LES GRANDS HOMMES 0 Madame de Ghalais, nous l'avons dit, était une de ces nobles natures pleines à la fois de dévouement et de résignation ; elle avait fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour disputer son enfant à la mort; il lui fallait maintenant raccompagner à Téchafaud et le soutenir jusqu'au dernier moment. C'était dans ce but que, après avoir obtenu la permission d'accompagner le condamné, elle se présentait devant lui. » Ghalais se jeta dans les bras de Sa mère et pleura abondamment; mais, puisant une force virile dans cette force maternelle, il releva la tête, essuya ses yeux et dit le premier : » — Je suis prêt! 0 11 sortit de là prison. A la porte attendait le soldat, à qui on avait donné, pour remplir sa terrible mission, la première épée venue : c'était celle d'un garde suisse. » Le funèbre cortège s'avança vers la place publique, où était dressé l'échafaud. Gbalais marchait entre le prêtre et sa mère. * On plaignait fort ce beau jeune homme, richement vêtu, qui allait être exécuté ; mais il y avait aussi bien des larmes pour cette noble veuve, encore en deuil de son mari, et qui accompagnait son lils unique à la mort. » Arrivée au pied de l'échafaud, elle en monta les degrés avec lui. » Chalais s'appuya sur son épaule; le confesseur les suivit par derrière. » Le soldat était plus pâle et plus tremblant que le condamné. » Chalais embrassa une dernière fois sa mère, et » s'agenouillant devant le billot, fit une courte prière. Sa mère s'agenouilla près de lui et unit ses prières aux siennes. » Un instant après, Chalais se retourna du côté du soldat : » — Frappe I dit-il, j'attends.

The text on this page is estimated to be only 25.33% accurate

LOUIS XIII BT RICHELIEU 199 » Le soldat, tremblant, leva son épée et frappa. Ghalais poussa un gémissement, mais releva la tête; il était seulement blessé à Fépaule : Texécuteur inexpérimenté avait frappé trop bas. » On le vit tout couvert de sang, échanger quelques paroles avec le bourreau, tandis que sa mère se levait et venait Tembrasser. » Puis il replaça sa tête sur le billot, et le soldat frappa une seconde .fois. » Ghalais poussa un second cri : cette fois encore, il n'était que blessé. » — Au diable cette épée ! dit le soldat ; elle est trop légère, et, si Ton ne me donne pas autre cbose, jô ne viendrai jamais à bout de la besogne. » Et il jeta Tépée loin de lui, « Le patient se traîna sur ses genoux et alla poser sa tête toute sanglante et toute mutilée sur la poitrine de sa mère. » On apporta au soldat la doloire d'un tonnelier; mais ce n'était pas l'arme qui manquait à l'exécuteur, c'était le bras. » Ghalais reprit sa place. f^ Les spectateurs de cette horrible scène oomptèrent trente-deux coups. Au vingtième, le condamné criait encore : » — Jésus! Maria! » » Puis, lorsque tout fut fini, madame de Ghalais se redressa, et, levant ses deux mains au ciel : » — Merci, mon Dieu! dit-elle, je croyais n'être que la mère d'un condamné, et je suis la mère d'un martyr! » Elle demanda les restes de son fils, et on les lui accorda. Le cardinal était parfois plein de clémence. » Madame de Ghevreuse reçut l'ordre de demeurer au Verger, où elle était. » Gaston apprit la mort de Ghalaia tandis qu'il était au jeu, et continua sa partie.

200 LES GRANDS HOMMES » La reine fut sommée par le roi de descendre au conseil, où on la fit asseoir sur un tabouret. Là, on lui montra la déposition de Louvigny et les aveux de Chalais. On lui reprocha d'avoir voulu assassiner le roi pour épouser Monsieur. » Jusque-là, la reine avait gardé le silence; mais, à cette dernière accusation, elle se leva et se contenta de répondre avec un de ces dédaigneux sourires si familiers à la belle Espagnole : » — Je n'aurais point assez gagné au change. » • Cette réponse acheva de lui aliéner l'esprit du roi, qui crut jusqu'à son dernier moment que Chalais, Monsieur et la reine avaient véritablement conspiré sa mort. » Louvigny ne porta pas loin son infâme accusation : un an après, il fut tué en duel. » Quant à Rochefort, il était audacieusement retourné à Bruxelles, et même, après l'exécution de M. de Chalais, il demeura dans son couvent, sans que personne sût la part qu'il avait prise à la mort de ce malheureux jeune homme. Mais, un jour, en tournant l'angle d'une rue, il rencontra l'écuyer du comte de Chalais et n'eut que le temps d'abaisser son capuchon sur son visage; cependant, malgré cette précaution, craignant d'avoir été reconnu, il s'éclappa aussitôt de la ville. Bien lui en prit, car derrière lui les portes se fermèrent; puis des recherches furent faites, et le couvent fut fouillé. » Il était trop tard : Rochefort, redevenu cavalier, courait la poste sur la route de Paris; il revint alors près de Son Éminence, s'applaudissant du succès de sa mission, que, dans ses idées à lui, il déclarait avoir honorablement remplie. » Ce que c'est que la conscience!

LOUIS -XIII ET RICHELIEU 201 Xlli Au milieu des péripéties de ce drame sanglant, une nouvelle fortune s'était faite : c'était celle d'un jeune homme ayant nom François de Barradas. D'où venait ce champignon de fortune ? comme on disait alors. C'est difficile à savoir; les biographes n'ont pas jugé son nom digne d'être inscrit sur leurs colonnes, et les mémoires particuliers en disent peu de chose. Il est vrai que, comme Fimpie, le temps de passer, il n'était déjà plus. Tallemant des Réaux est court mais explicite; il dit : « Le roi aima violemment Barradas : on l'accusait de faire cent ordures avec lui. » Le commencement de la brouille entre Barradas et le roi vint de ce que celui-ci était amoureux d'une dame de la reine nommée la belle Gressios, et la voulait épouser; le roi refusa son consentement. Dans cette disposition d'esprit du roi, il fallait bien peu de chose pour perdre le favori. Laissons Ménage raconter ce qui le perdit : il y a certains détails que j'aime 'autant donner par citation. « Il était un jour à la chasse avec le roi, lorsque le chapeau de ce prince, étant tombé, roula justement sous le ventre du cheval de Barradas; dans ce moment-là, le cheval, étant venu à pisser, gâta tout le chapeau du roi, qui se mit dans une aussi grande colère contre le maître du cheval que s'il l'avait fait exprès. Cet incident, qui en aurait fait rire un autre, fut très-mal pris par le roi, qui commença, dès ce temps-là, à ne plus aimer Barradas. » ISS.

202 LES GRANDS HOMMES Le cardinal profita de la circonstance. Barradas n'était pas complètement blanc dans l'affaire de Ghalais; le cardinal demanda au roi le renvoi de ces petites gens, qui abusaient insolemment de son oreille. Le roi donna congé à trois de ses domestiques, dont deux se croyaient bien sûrs de la faveur du maître, ayant trempé dans Tassasâinat du maréchal d'Ancre. Barradas fût compris dans la disgrâce; mais, n'ayant pas eu le temps d'abuser de son favoritisme, il en fut quitte pour TexiL Six mois de faveur encore, et peut-être y eût-il laissé sa tête. Alors, comme il fallait toujours que le roi aimât quelqu'un, il s'attacha à un jeune homme nommé Saint-Simon. Il est vrai que celui-ci avait des qualités solides et qui justifiaient bien l'attachement du roi : il rapportait toujours des nouvelles certaines de la chasse ; il ne tourmentait pas les chevaux, et, quand il sonnait du cor, il ne bavait pas dedans. Ouvrez tous les mémoires du temps, chers lecteurs, et cherchez d'autres causes à la grande fortune dont jouit ce jeune homme ; je vous mets au défi d'en trouver. Aussi, le 14 décembre 1626, Malherbe écrivait-il à son ami Peiresc : « Vous avez su le congé donné à Barradas. Nous avons M. Saint-Simon, page de la même écurie, qui a prié sa place. Le roi, mercredi dernier, le présenta à la reine mère : c'est un jeune garçon de dix-huit ans ou environ. La mauvaise conduite de l'autre lui sera une leçon, et sa chute un exemple de faire mieux. J'ai ouï dire à madame la princesse de Conti que le roi, par caresse, lui jeta un jour quelques gouttes d'eau de fleur d'oranger au visage dans la chambre de la reine (k Barradas) ; il se mit dans une telle colère, qu'il sauta sur les mains du roi, lui arracha le petit pot où était l'eau et le lui cassa aux pieds. Ce n'est point là l'action d'un Uomme qui voulait mourir dans la faveur. »

The text on this page is estimated to be only 20.47% accurate

LOUIS XIII ET BIGHBLIEU 203 Galui qui, dans tout cela, avait le plus agi, c'est le pauvre Barradas, était M. de Ghampagny. M. de Ghampagny passait pour le fils du cardinal. Un jour qu'il se tenait chez le roi une assemblée où il était question de renverser M. de Richelieu et de le mettre à la Bastille, Ghampagny vota comme les autres. — Tu quoque, fili! s'écria le roi. L'opiniâtreté de Ghampagny contre Barradas venait de ce que celui-ci ne l'avait pas salué, à cause d'une incivilité que l'autre lui avait faite. Lorsque le roi vit l'ordre d'envoyer Barradas dans une province éloignée, il secoua la tête en disant : — Je le connais, il n'ira pas. Barradas se débattit longtemps, en disant, en effets qu'il ne partirait pas sans voir le roi ; mais, enfin, il lui fallut obéir à la force. Plus tard, tandis que Louis XIII assiégeait Gênes, Barradas prit si bien son temps, qu'il revit le roi. Alors, — l'homme plein de haine contre Richelieu — il proposa d'arrêter le cardinal, ne demandant pour cela que cinquante chevaux, un cordon bleu et un capitaine des gardes ; si l'on souscrivait à ces conditions, il attendrait le cardinal dans un défilé, et il prétendait que Son Éminence, en se voyant tout à coup face à face avec un homme qu'elle croyait exilé et qu'elle savait être encore aimé du roi, perdrait la tête et se laisserait conduire où l'on voudrait. C'était à M. de Soissons que Barradas faisait cette ouverture. — - C'est bien, monsieur, dit le comte ; j'en parlerai à monseigneur le duc d'Anjou. — Oh ! monsieur le comte, répartit Barradas, c'est inutile. Je ne veux avoir affaire qu'à des honnêtes gens. Au reste, tout cela distrayait un peu ce pauvre roi, qui s'ennuyait à mourir. C'était un des malheurs de cette orga-

The text on this page is estimated to be only 28.15% accurate

204 LES GRANDS HOMMES satiait incomplète que de toujours s'ennuyer. Aussi n'était-il sorte d'invention dont il n'essayât pour se distraire; il apprit toute sorte de métiers, outre ceux qui concernaient la chasse : il savait faire des canons de cuir, des lacets, de la monnaie. Il était bon cuisinier, faisait des confitures dans la saison, soignait et cultivait des pois verts qu'il envoyait vendre au marché ; en un jour, il apprit à larder. Pendant tout le temps que cette fantaisie le tint, on vit venir dans sa chambre son écuyer Geoi^es avec des lardoires d'argent et des longes de veau magnifiques. Un jour, le conseil fit annoncer qu'il était réuni. — La délibération ne saurait avoir lieu aujourd'hui, observa l'huissier : Sa Majesté larde. Il rasait aussi bien que le meilleur barbier. Un jour, il lui prit l'idée de raser tous ses officiers en ne leur laissant qu'un petit toupet de barbe au menton : de là vient le nom de royale appliqué à cet ornement du visage. On fit une chanson sur cette fantaisie ; elle est intitulée : Chanson sur ce que le roi ne laissa plus qu'un toupet sous la lèvre. En bas, et coupa lui-même la barbe ou la fit couper en sa présence à tous ses officiers et courtisans. Voici cette chanson ; elle n'est pas bien méchante, comme on va voir : , — Hélas ! ma pauvre barbe, Qu'est-ce qui t'a faite ainsi ? — C'est le grand roi Louis, Treizième de ce nom, Qui tout a ébarbé sa maison. • — Ça, monsieur de la Force, Que je TOUS la fasse aussi. — Hélas sire, merci ! Ne me la faites pas. Plus ne me reconnaitraient vos soldats.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 205 Laissons la barbe en pointe Au
cousin de Richelieu, Car, par la veradien ! Ce serait trop oser, Que de la lui
prétendre raser. Nous ne citons pas la chanson pour la chanson, mais
comme pièce justificative. Nous avons déjà dit que Louis XIII était assez
bon musicien et même compositeur. Quand le cardinal mourut, éprouvant le
besoin de faire un air à propos de cet -événement, il prit un rondeau de
circonstance qui commençait par ces mots : Il a passé, il a plié bagage... Le
rondeau était de Miron, le maître des comptes. Son dernier métier fut de
faire des châssis de fenêtre ; dès sa jeunesse, il avait le goût de toutes ces
occupations ; car, à la date de 1618, Bassompierre dit de lui : « En ce
temps-là, le roi, qui était fort jeune, s'amusait à faire force petits exercices
de son âge, comme de peindre, de chanter, d'imiter les artifices des eaux de
Saint-Germain par de petits canaux en plume, de faire de petits engins de
chasse, de jouer du tambour, — à quoi il réussissait fort bien. » On fit sur
lui une épitaphe qui finissait par ces mots : Il eut cent vertus de valet, Et pas
une vertu de maître. « Cependant, dit Tallemant des Réaux, on lui a trouvé
une vertu de roi, si la dissimulation en est une. La veille que Ton arrêta
MM. de Vendôme, il leur fit mille caresses, et, le lendemain, comme il
disait à M. de Liancourt : » — Eussiez- vous jamais cru cela? » — Non,
sire, répondit M. de Liancourt, je ne l'eusse pas cru : vous avez trop bien
joué votre personnage. » Charles IX aussi, le lendemain de la
Saint^Barthélemy de

The text on this page is estimated to be only 29.56% accurate

206 LES GRANDS HOMMES mandait à sa mère : « Eh ! madame^ comment trouvez- vous que j'ai joué mon petit rôlet ? » Eh bien, malgré toutes ces distractions que se créait le roi, il ne laissait pas que de s'ennuyer encore. Dans ce cas, et quand Tennui devenait trop fort, il choisissait celui pour lequel, dans le moment, il avait le plus de sympathie, et, le prenant par le bras : — Mettons-nous à cette fenêtre, monsieur , disait-il, et ennuyons-nous. Et, alors, le roi s'ennuyait, mais un peu moins cependant, attendu que quelqu'un s'ennuyait avec lui. Maintenant, veut-on savoir ce qu'étaient devenus les ennemis du cardinal, un an après la conspiration de Ghalais ? Ghalais, on l'a vu, avait été exécuté; le maréchal d'Ornano était mort au donjon de Vincennes; le grand prieur et son frère y étaient prisonniers; madame deChevreuse était exilée en Lorraine; le comte de Soissons s'était réfugié en Italie; enfin, le duc d'Anjou était marié et doté par le roi d'un million d'apanage : sa femme lui avait apporté quatre cent mille livres de rente, et, par le fait de cette alliance, il était devenu prince de Dombes et de la Roche-sur- Yon, duc d'Orléans, de Chartres, de Montpensier et de Ghâtellerauld, comte de Blois, seigneur de Montargis. — Seulement, tous ces titres étaient écrits au contrat avec le sang de Ghalais] Quant au prince Henri de Gondé, il avait été mis, quatre ou cinq ans auparavant, à Vincennes et ne s'était jamais relevé de cet échec. — Il est vrai que, pendant ses trois ans de captivité, M. le Prince s'était rapproché de sa femme, et que, de ce rapprochement, il était résulté deux enfants : Anne- Genevière de Bourbon, connue plus tard sous le nom de duchesse de Longuevilie, et Louis II de Bourbon^ qui fut depuis le grand Gondé. Rien de tout cela n'était donc plus à craindre pour le cardinal; mais, tandis qu'il abaissait les ennemis de l'intérieur,

The text on this page is estimated to be only 28.37% accurate

LOUIS XIII ET RICHELIEU 207 un ennemi avait grandi à
Textérieur : cet ennemi, c'était le duc de Buckingham. Buckingham, amant
aimé, avait quitté la France sans perdre l'espoir de devenir amant heureux; il
avait conservé des relations avec madame de Chevreuse, et, par cet
intermédiaire, il n'ignorait pas qu'il tenait toujours la première place dans
le cœur d'Anne d'Autriche. En conséquence, il faisait solliciter sans relâche
par le roi Charles I^{er} la permission de revenir à Paris comme ambassadeur
; mais Louis XIII ou plutôt le cardinal refusait cette permission avec une
persistance égale à celle qu'on mettait à la demander. Or, Buckingham avait
dit à la reine : « Si je ne puis revenir en ami, j'en reviendrai en ennemi, et je
vous reverrai, dussé-je, pour vous revoir, bouleverser le monde! » Le
moment était arrivé pour Buckingham de tenir sa promesse; ne pouvant
revenir en ami, il résolut de revenir en ennemi; la Rochelle lui servit de
prétexte. Mais, avant de prendre un parti extrême, il avait épuisé tous les
autres moyens. D'abord, il avait suscité des tracasseries entre Charles I^{er} et
madame Henriette, tracasseries semblables à celles que, de son côté,
Richelieu suscitait entre Louis XIII et Anne d'Autriche. Puis il avait, un
beau matin, fait renvoyer toute la maison française de la reine, comme, un
beau matin, Louis XIII avait renvoyé toute la maison espagnole de l'infante,
et cela, si brutalement, que madame Henriette avait été obligée de faire ses
adieux à ses compatriotes du haut de cette même fenêtre de Whitehall par
laquelle, vingt-deux ans plus tard, Charles I^{er} passa pour monter à
l'échafaud. L'outrage était violent; l'Espagne, en cas de guerre, offrait de se
joindre à la France ; mais Richelieu pensa que c'était là une trop petite cause
pour brouiller deux royaumes. En conséquence, il se contenta, le 7
septembre 1626, d'envoyer

208 LES GLIANDS HOMMES à Londres le maréchal de Bassompierre, afin d'obtenir une réparation amiable de l'insulte faite à la reine. L'ambassade produisit un accommodement conjugal imparfait, tout en laissant subsister les haines amoureuses et politiques. Le maréchal ramenait en Angleterre le confesseur de la reine. On voulut d'abord le lui faire renvoyer; mais Bassompierre tint bon, et il parvint non-seulement à réinstaller le confesseur et le desservant ordinaire de la chapelle de la reine, mais encore à faire admettre un évêque et dix prêtres français non réguliers. On stipula, en outre, le nombre de serviteurs que madame Henriette pourrait tirer de son pays. Après quoi, il fut donné de grandes fêtes qui n'abusèrent l'homme, et le comte de Bassompierre revint en France avec des présents magnifiques, et ramenant, — comme Duquesne devait le faire plus tard, à son retour de l'Algérie, — soixante et dix prêtres catholiques anglais, qu'à sa prière on avait tiré de prison. Alors, Buckingham, voyant que ces deux premières tentatives avaient été insuffisantes pour amener une rupture, engagea le roi d'Angleterre à adopter le parti des protestants de France, et à leur fournir des secours ; en même temps, il faisait sous main dire à la Rochelle, menacée par Richelieu, de s'adresser à lui. Les Rochellois s'empressèrent de mettre l'avis à profit : ils envoyèrent à Buckingham le duc de Soubise et le comte de Brancas ; et le favori, accordant à ceux-ci plus qu'ils ne venaient demander, conduisit hors des ports de la Grande-Bretagne une flotte de cent voiles, et vint se ruer avec elle sur l'Ile de Ré, dont il s'empara. La citadelle seule résista : elle était défendue par le comte de Toiras et deux cents Français : cette poignée de vaillants soldats tint en échec vingt mille Anglais! Cette fois, il n'y avait pas moyen pour la France de refuser

LOUIS XIII ET UICHKLIEU 209 la guerre : le gant lui était jeté, et sur son propre territoire. Quel était Tespoir de Buckingham? Le voici : Buckingham, qui disposait des forces de toute l'Augleterre, comptait encore réunii; contre la France, TEspagne— froissée que Ton eût repoussé son alliance — PEmpireetla Lorraine. Or, la France, si forte que Teût faite Henri IV et qu*essay ait de la faire Richelieu, ne pouvait résister à une telle coalition; elle serait forcée de plier. Buckingham alors se présenterait comme négociateur; la paix serait accordée ; mais une des conditions de cette paix serait la rentrée de Buckingham à Paris comme ambassadeur. L'Europe allait donc se soulever, la France allait donc être mise à feu et à sang à propos des amours d'Anne d'Autriche et de Buckingham! 0 grands secrets soigneusement enfermés dans les arcanes \ de l'histoire, que vous êtes petits quand la main du .chroniqueur vous fait paraître nus et sans voile aux regards du public 1 Le beau livre que Ton ferait sur les véritables causes des guerres qui ont ensanglanté le monde depuis la guerre de Troie jusqu'à la guerre de Sept ans! et l'effroyable statistique que celle des morts laissés sur les champs de bataille de l'Asie, de l'Europe, de l'Afrique et de l'Inde, à propos des amours des reines et des ambitions des rois ! Le poignard de Felton mit fin à celle-ci. Le 24 août, celte nouvelle s'élança de Portsmouth et alla s'abattre dans toute l'Europe, que lord Buckingham venait d'être assassiné. Trois jours auparavant, une sédition avait éclaté à Portsmouth; le peuple prétendant, à juste raison, que tous les malheurs du temps lui venaient de Buckingham, avait enfoncé les portes de sod hôtel et égorgé son médecin. Le lendemain, on trouva ce placard affiché dans toutes les rues de Londres : « Qui gouverne le royaume? Le roi.

The text on this page is estimated to be only 27.65% accurate

210 LES GRANDS HOMMES » Qui gouverne le roi ? Le duc, » Qui gouverne le duc ? Le diable ! » Que le duc y prenne garde, car il aura le sort de son docteur ! » ' Buckingham était habitué à ces sortes de menaces ; il ne fit pas même attention à celle-là. Mais, le 23 août 1628, au moment où, après avoir reçu, dans la maison qu'il habitait à Portsmouth, le duc de Soubise et les envoyés de la Rochelle, Buckingham sortait de sa chambre et se retournait pour adresser la parole au duc de Frias, il éprouva tout à coup une vive douleur au flanc gauche, y porta la main, et sentit le manche d'un couteau qui sortait de sa blessure. En même temps, apercevant un homme qui fuyait : — A Ji I le misérable, cria-t-il, il m'a tué ! A ces mots, il tomba entre les bras de ceux qui l'accompagnaient, murmura quelques paroles inintelligibles, — un adieu aux rêves de ses amours sans doute, — et expira. Près du duc, à terre, se trouvait un chapeau ; un des témoins le ramassa, et, dans ce chapeau, aperçut un papier sur lequel étaient écrits ces mots : « Le duc de Buckiugham était l'ennemi du royaume : à cause de cela, je l'ai tué. » Alors, les assistants coururent aux fenêtres et crièrent : — Le lord-duc vient d'être assassiné ! li'assassin est nutête..* Arrêtez l'assassin ! Damiens fut arrêté pour une cause toute contraire : après avoir frappé Louis XV, il avait gardé son chapeau sur sa tête ; peu familier avec l'étiquette, il avait oublié que, lorsqu'on poignarde les rois, il faut les poignarder le chapeau à la main. Revenons à l'assassin de Buckingham. Celui-ci ne faisait que de faibles efforts pour fuir \ aussi fut-il arrêté facilement.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 211 Lorsqu'on se jeta sur lui, en criant : « Cet homme est l'assassin du duc ! » — Oui, répondit-il tranquillement, c'est moi qui Tai tué. C'était un Irlandais nommé Jobn Felton, un fanatique de la trempe des Jacques Clément et des Ravaillac; de plus, un ambitieux. Lieutenant dans l'armée anglaise, il avait deux fois demandé au duc le grade de capitaine; deux fois le duc le lui avait refusé. Il mourut avec la fermeté d'un sectaire et le ealine d'un martyr. Un i)fficier de la reine d'Angleterre apporta la nouvelle en France. — Impossible! s'écria Anne d'Autriche à moitié évanouie ; je viens de recevoir une lettre de lui ! Mais il lui fallut bien croire à la nouvelle de cette mort" : elle lui fut confirmée par le roi Louis XIII, et celui-ci la lui annonça avec tout le fiel qu'il avait dans le caractère, ne cachant pas la joie que lui causait l'événement. Il ordonna devant la reine que Ton comptât mille écus au messenger qui avait annoncé la bonne nouvelle. De même que Louis XUI ne cachait point sa joie, Anne d'Autriche ne cachait point sa douleur ; elle s'enferma avec ses plus intimes, et, là, dans cette intimité, donna un libre cours à ses larmes. Aussi, ses familiers, sachant combien elle gardait du beau duc un tendre souvenir, s'entretênaient-ils souvent de lui, certains que ce sujet de conversation, si douloureux qu'il fût, était encore le plus agréable à l'amante royale. Cherchez dans le roman de Cinq-Mars de notre ami Alfred de Vigny, et.vous trouverez une scène pleine de mélancolie, où la reine, en ouvrant une boîte richement ornée, se trouve en face d'un portrait entouré de diamants et d'un vieux couteau rongé par la rouille. Un soir, au reste, que la pauvre reiiiie, triste et isolée

212 LES fr[^]ANDi[^] HOMMES comme une simple femme,
causait dans sa chambre du pauvre duc en tête-à-tête avec son poète favori
Voiture, la conversation tomba peu à peu et le poète resta plongé dans une
profonde rêverie. La reine le regarda quelque temps en silence; puis, enfin,
désirant savoir ce qui le préoccupait ainsi : — A quoi pensez-vous, Voiture?
lui demanda-t-elle. Alors, celui-ci, relevant la tête, et la regardant avec
tristesse, lui répondit : Je pensais que la destinée, Après tant d'injustes
malheurs, Vous a juslenient couronnée Aujourd'hui déclat et d'honneurs,
Mais que vous étiez plus heureuse Lorsque vous étiez autrefois, Je ne dirai
pas amoureuse, La rime le veut toutefois. -r Je pensais — nous autres
poètes, Nous pensons extravagamment, — Ce que, dans Thumeur où vous
êl(;s, Vous feriez si, dans ce moment, Vous avisiez en cette place Venir le
duc de fiuckingham, * Et lequel serait en disgrâce De lui ou du père
Vincent... Le père Vincent était le confesseur de la reine. Or, en quelle
année Voiture faisait-il ces vers? En 1644, c'est-à-dire seize ans après
Tassassinat que nous venons de raconter. — Seize ans de fidélité a la
mémoire d'un mort, c'est beau pour une reine ! Il est vrai que cette reine
était bien malheureuse. Profitons de ce que le nom de Voiture vient de se
glisser sous notre plume, pour faire un retour vers la littérature de l'époque.
D'ailleurs, Voilure nous ouvrira tout naturellement les

LOUIS XIII ET MIGNON 213 portes de Thôtel Rambouillet, où nous avons promis d'introduire/nos lecteurs. Voiture fut le poète à la mode de l'époque ; il était en grande faveur au Louvre, et, ce qui était peut-être moins important pour sa fortune, mais plus important pour sa réputation, en haute faveur aussi près de Thôtel Rambouillet. Vincent Voiture était né à Amiens en 1598 ; il avait donc un peu plus de trente ans à l'époque où nous sommes arrivés. C'était le fils d'un marchand de vin ; — lui, niait le fait, mais plus il niait, plus ses ennemis, et même ses amis, faisaient allusion à sa naissance. Un jour que, devant madame des Loges, qui lui en voulait pour quelques propos tenus contre elle, il racontait certaine anecdote une première fois déjà racontée par lui : — Oli ! monsieur Voiture, dit madame des Loges, vous nous avez déjà raconté cela ! tirez-nous du nouveau^ si cela vous est possible. Voiture était un joueur acharné ; il tenait, au reste, ce défaut de son père, qui se prétendait le premier joueur de piquet de France, et qui avait donné son nom à ce coup de soixante et dix qui se marque par quatre jetons en carré : on appelait ces quatre jetons le carré de Voiture. Cette madame des Loges avait alors une grande réputation d'esprit. « Gomme g'a été, dit Tallemant des Réaux, la première personne de son sexe qui ait écrit des lettres raisonnables, et que, d'ailleurs, elle avait une conversation enjouée et un esprit vif et accort, elle fit grand bruit à la cour. » Aussi, Balzac — celui qu'on appelait alors le grand Balzac ~ lui écrivait-il : <' Dieu vous a élevée au-dessus de votre sexe et du nôtre, et n'a rien épargné pour achever en vous son ouvrage. Vous êtes admirée de la meilleure partie de l'Europe ; en ce point s'accordent les deux religions, et les catholiques n'ont point i

214 LES GRANDS HOMMES de dispute avec les huguenots. Le nonce du pape vous a présenté notre créance jusque chez nous, toute parfumée de compliments et de civilités d'Italie ; les princes sont vos courtisans, et les docteurs sont vos écoliers. » On est tout étonné que des noms qui tenaient une pareille place dans la société d'alors, société qui, à tout prendre, est Taïeule de la nôtre, soient à peine connus de nos jours ; c'est à nous de les exhumer et de les faire connaître : les historiens ne descendent point jusque-là. Faisons donc une petite excursion à la suite de madame des Loges ; nous reviendrons ensuite à Voiture. Monsieur, dans sa petite jeunesse, — expression charmante du temps, et qui mérite d'être conservée, — Monsieur allait souvent chez elle, et, comme il lui chantait toute chose dont il avait à se plaindre, on appelait Monsieur la linotte de madame des Loges. Monsieur, quand on lui fit sa maison, c'est-à-dire lors de son mariage, — donna à madame des Loges quatre mille livres de pension, sous prétexte que son mari n'était point payé de ses deux mille livres de -traitement comme gentil homme de la chambre. • Ce n'était point vrai, mais cela le devint : le cardinal, voyant quelque chose de louche dans cette grande faveur dont jouissait madame des Loges près du nouveau duc d'Orléans, le cardinal, disons-nous, fit réellement supprimer les deux mille livres à son mari. Trois ans après, — en 1629, — elle, prévoyant bien que l'on finirait par la chasser comme madame de Chevreuse, qui était une autre grande dame qu'elle, se retira en Limousin, chez M. d'Oradour, son gendre. Elle était fille d'un brave Champenois nommé Bruneau; ce digne homme était riche : il vint à Paris, acheta la charge de secrétaire du roi, et s'appela M. de Bruneau. Il avait deux filles ; rainée fut mariée à Beringhen, père de M. le Premier :

LOUIS XIH ET RICHELIEU 215 — on désignait ainsi le premier valet de chambre ; — la cadette était Marie de Bruneau, qui devint depuis madame des Loges. Marie de Bruneau avait, s'il faut en croire les mémoires du temps, une liberté admirable en toutes choses : elle écrivait devant cinq ou six amis qui bavardaient autour d'elle, et avec autant de facilité que si elle eût été seule ; elle faisait, en outre, des impromptus fort ingénieux. Comme toutes les dames de cette époque, elle était légèrement galante, et, sous ce rapport, elle avait donné de bonne heure son prospectus. Fiancée, à l'âge de treize ans, à M. des Loges et ne devant l'épouser que deux ans plus tard, elle se trouva enceinte à quatorze ans : on s'empessa de conclure le mariage. Elle soutint toujours que son mari et elle étaient si naïfs, qu'ils avaient péché par pure innocence. Voiture, après avoir été rabroué par elle comme nous l'avons vu, devint plus tard soii favori. Du reste, dès le collège, Voiture commença de faire du bruit. Il s'était lié sur les bancs de la classe avec d'Avaux, qui fut plus tard l'amant de madame de Saintot, femme du trésorier. Malgré l'humeur jalouse du mari, d'Avaux avait entrée chez cette dame, et, de peur qu'il n'arrivât malheur à son ami. Voiture l'accompagnait jusqu'à la porte de la maison; mais il n'avait pas permission de passer outre, et il attendait là. Or, comme, en attendant, il s'ennuyait, il s'accosta d'une voisine dont il eut une fille nommée Latouche. Enfin, à force d'attendre à la porte. Voiture fut introduit, et ce fut à son tour d'être le second maître de la maison. Une lettre de lui, qui a beaucoup couru, et qui fit en son temps grande sensation, est adressée à madame Saintot. Elle porte pour suscription : « A madame de Saintot, en lui envoyant le Roland furieux d'Ârioste, traduit en français. » La réputation de Voiture était donc déjà en bon train, lors

The text on this page is estimated to be only 29.06% accurate

216 LES GRANDS UOMMKS qu'un jour M. de Chaudeboune, — M. de Ghaudebonne était de la maison du Puits-Saint-Martin de Dauphiné, et le meil" leur des amis de mudame de Rambouillet, — lorsqu'un jour, disons-nous, M. de Ghaudebonne, lu rencontrant dans une maison, lui dit : — Monsieur Voiture, vous êtes trop galant homme pour demeurer dans la bourgeoisie; il faut que je \ous en lire. Et, incontinent, il en parla à madame de Rambouillet, qui lui donna permission d'amener le poêle chez elle. C'est ce qui fait que Voiture dit dans une de ses lettres : « Depuis que M. de Ghaudebonne m'a réengendré avec madame et mademoiselle de Rambouillet... » L'épreuve était dure, pour le fils d'un petit marchand de vin, de passer tout à coup de la bourgeoisie dans l'un des salons les plus aristocratiques de Paris : Voiture en sortit triomphant. Il fut bientôt l'dmeet la joie de tous les précieux et de toutes les précieuses ; aussi répudia-t-il la pauvre madame de Saintot, qui commença par faire pour lui toutes les folios de la terre, et lui resta fidèle jusqu'à la mort. Voiture était petit mais bien fait; lui-même trace son portrait, dans sa lettre à une inconnue : « Ma taille, dit-il, est de deux ou trois doigts au-dessous de la médiocre; j'ai h tête assez belle avec beaucoup de cheveux gris, les yeux doux, mais un peu égarés, et le visage assez niais. » C'était, suivant la chronique du temps, le plus coquet de tous les hommes; ses passions dominantes étaient. Famour et le jeu, mais le jeu encore plus que l'amour: il jouait avec tant d'ardeur, que toujours, après avoir joué, et parfois même en jouant, il fallait qu'il changeât de chemise. Quand Voiture n'était pas avec son monde, il demeurait bouche close, rien ne pouvait le faire parler. 11 était sujet, au reste, à de grandes inégalités d'humeur, même avec ceux à qui il voulait plaire. Soit distraction, soit familiarité, il se

LOUIS XIII ET RICHELIEU 217 livrait par moments à d'étranges inconvenances : un jour, on le vit, devant madame la Princesse, quitter ses galoches pour se chauffer les pieds; c'était déjà beaucoup que d'avoir des galoches, mais c'était un peu trop que de les quitter I Au surplus, les grands seigneurs le prenant ainsi, Voiture eût été bien bon de se gêner. M. le duc d'Enghien disait de lui : — En vérité, si Voiture était de notre condition, il n'y aurait pas moyen de le souffrir. Madame de Rambouillet prétendait que ses négligences, ses distractions et ses familiarités lui avaient fait perdre grand nombre d'amis; que, quant à elle, elle avait fini par s'y habituer de telle façon, qu'elle n'était pas plus gênée, lui étant là, que lui n'y étant pas ; s'il était en humeur de causer, elle le faisait causer ; s'il était en humeur de rêver, elle le laissait rêver, et n'en faisait pas moins tout ce qu'elle avait à faire. Voiture était fort galant et en contait à toutes les femmes. La chose était tellement passée chez lui en habitude, que parfois il ne savait plus à qui il s'adressait. Mademoiselle de Ghalais, dame de compagnie de la marquise de Sablé, racontait que, comme il était près de mademoiselle de Kerveno, et qu'il la venait voir, il voulait faire sa cour à mademoiselle de Kerveno, qui n'avait que douze ans ! Mademoiselle de Ghalais l'en empêcha; mais, alors, Voiture s'adressa à sa sœur, qui n'avait que sept ans ! Mademoiselle de Kerveno laissa Voiture lui défiler tout son chapelet; puis, quand il se leva et prit son chapeau pour partir : — Eh ! monsieur Voiture, dit-elle, nous avons encore là une demoiselle de Kerveno qui est en nourrice ; ne lui faites-vous pas aussi quelque compliment avant de vous en aller? Miossens, qu'on appela plus tard le maréchal d'Albret, et dont nous aurons peut-être occasion de parler à propos de ses amours avec la duchesse de Rohan, fut longtemps sans savoir ce qu'il disait ; ses paroles étaient une espèce de galimatias double auquel personne n'entendait mot, quoi(|U(s à T. II. 13

The text on this page is estimated to be only 29.65% accurate

218 LES GRANDS HOMMES travers tout cela, jaillit parfois un trait spirituel. Un jour qu'il y avait grand rond à l'hôtel Rambouillet, — depuis, au lieu de rond, on a dit cerûle^ — Miossens parla un quart d'heure de son style ordinaire, tout le monde écoutant, mais ne comprenant rien. Au beau milieu de son discours, Voiture, impatienté, se lève et va à lui. — Monsieur de Miossens, lui dit-il, je me donne au diable si j'ai compris un mot de ce que vous venez de dire! Parlez-vous encore longtemps ainsi? Oans ce cas, préveDez^moi franchement. Au lieu de se f&cher, Miossens se mit à rire; seulement : — Eh ! mon cher monsieur Voiture, dit-il, épargnez un peu vos amis I — Ah! par ma foi, répondit Voiture, il y a si longtemps que je vous épargne, que je commence à m'en ennuyer. Un jour, il trouve dans la rue Saint-Thomas deux meneurs d'ours avec leurs bêtes muselées; il leur donne à chacun lin écu, et leur fait signe de le suivre à l'hôtel Rambouillet. Le suisse lelaisse passer : — Voiture avait entrées franches, non-seulement pour lui, mais encore pour les bêtes et les gens qu'il lui plaisait d'amener. — Avec son étrange compagnie, il monte dans la chambre de madame de Rambouillet; elle lisait près du feu, entourée d'un paravent : elle entend quelque bruit, se retourûe et voit deux museaux d'ours apparaître au-dessus de sa tête! Madame de Rambouillet pensa d'abord en mourir de peur, puis finit par raconter l'aventure à tout le monde comme une gentillesse de son ami Voiture. M. le comte de Guiche en tint aussi pour sa part. Ayant dit un jour à Voiture : — Est-il vrai, monsieur Voiture, que vous soyez marié? Le bruit en court. Voiture ne lui répondit rien pour le moment ; mais, quel

The text on this page is estimated to be only 28.84% accurate

LOUIS XIII ET RICHELIEU X19
ques jours plus tard, à deux heures du matiu, il se présente à l'hôtel Grammont. Le suisse lui demande ce qu'il veut à une pareille heure. — Avant tout, dit Voiture, le comte est-il à Phôtel? — Sans doute qu'il y est. — Tant mieux. — Mais il est couché ! — N'importe, il faut que je lui parle pour affaires d'im* portance. Le suisse résistait ; mais Voiture insista tant et si bien, qu'on le conduisit à la chambre du comte. Celui-ci était couché, en effet, et dormait à poings fermés. — Hé! monsieur le comte, crie Voiture, ça, éveillei-vous ! Le comte se frotte les yeux, regarde et reconnaît notre poète. ~ Ah I c'est vous, monsiéjir Voiture, dit-il en bâillant à se démonterJa màchoire; que diable me voulei-vous si matin? -^ Monsieur le comte, dit Voiture, il y a quelques jours, vous me fîtes l'honneur de me demander si j'étais marié; je viens vous dire que je le suis. . — Ahî peste! s'écria le comte, croyez-vous que cela m'occupe au point que j'aie besoin d'être réveillé li deux heures du matin pour le savoir? — Monsieur, reprit gravement Voiture, après la bonté que vous avez eue de vous informer de mes petites affaires, je ne pouvais^ à moins d'être un ingrat, demeurer plus longtemps marié sans vous le venir dire. Un jour qu'il se promenait au Cours avec M. Arnauld et le marquis de Pisani, le troisième enfant de madame de Rambouillet, et qu'il s'amusait à deviner sur la mine la profession des gens, un carrosse passa dans lequel il y avait un homme vêtu de taffetas noir avec dès bas verts. — Que peut être cet homme? demande le marquis de Pisani.

220 LES GHANDS HOMMES — Je gage que c'est un conseiller à la cour des aides, dit Voiture. — Nous gageons, M. Arnauld et moi, à la condition que vous irez le lui demander. — N'est-ce pas, Arnauld? — Ma foi, oui, dit celui-ci. — Tope! dit Voiture. — Arrêtez, cocher! Il descend alors du carrosse du marquis de Pisani, et, s'approchant de celui de l'inconnu : — Monsieur, dit-il, n'est-il point vrai que vous soyez conseiller à la cour des aides? — Pourquoi me demandez-vous cela, monsieur? répond l'homme aux bas verts. — Parce que j'en ai fait la gageure, dit Voiture. — Monsieur, reprit celui auquel il venait de s'adresser, gagez toujours que vous êtes un sot, et vous ne perdrez jamais. Voiture était fort sujet à la colique. Quand la chose le prenait en ville, et qu'il en avait le temps, il se faisait conduire ou courait à toutes jambes chez un brave homme de la rue Saint-Honoré qu'il favorisait de ses visites dans ces sortes de circonstances. L'homme, qui avait parfois besoin de visiter le même endroit, y trouva deux ou trois fois Voiture, aussi tranquillement installé là que saint Louis sous son chêne, et prenant son temps et ses aises. Lassé d'attendre ainsi le bon plaisir d'un inconnu sur un terrain où il croyait avoir tout droit de suzeraineté, le propriétaire fit mettre un cadenas à la porte. Le lendemain, Voiture, plus pressé que jamais, accourt et trouve, comme on dit, visage de bois. Il va à la porte de l'appartement, et sonne. Un domestique vient ouvrir. Voiture sans rien dire, s'accroupit dans un coin et fait ce qu'il avait à faire.

LOUIS XI^l ET RICHELIEU 221 — Eh! monsieur, s'écrie le domestique, êtes-vous fou? — Par ma foi, dit Voiture, cela apprendra à Ion maître à faire poser un cadenas à la porte de son cabinet 1 Avec ces façons d'agir, on comprend que Voiture ramassât de temps en temps quelque mauvaise affaire ; une fois ramassée, du reste, il la menait jusqu'au bout. 11 y avait, à cette époque, tel bravo de profession qui n'eût pas pu se vanter d'avoir fait ce que fit Voiture; car il s'était battu, non-seulement de jour et de nuit, au soleil et à la lune, mais encore aux flambeaux : la première fois, ce fut au collège, contre le président des Hameaux; la seconde, au jeu, contre un de ses amis nommé Lacoste; la troisième fois, ce fut à Bruxelles, et au clair de la lune, contre un Espagnol ; enfin, la quatrième fois, ce fut dans le jardin même de l'hôtel Rambouillet, et aux flambeaux, contre l'intendant de la maison Chavaroché. Nous avons dit que Voiture était un joueur enragé. Un jour, il fit vœu de ne plus toucher ni cartes ni dés ; mais, au bout de quarante-huit heures, le diable le tente : que faire? Aller chez le coadjuteur, qui le relèvera de son vœu. Chez le coadjuteur, il trouve Geoffroy, marquis de Laigue, capitaine des gardes de monseigneur Gaston, duc d'Orléans. Celui-ci demande à Voiture ce qui l'amène ^ Voiture le lui dit. — Bon! dit Laigue, vous connaissez le proverbe : « Serment de joueur!... » Moquez-vous de votre vœu et jouons. Ils jouent, et Voiture perd trois cents pistoles. G^fut son dernier exploit de joueur, « S'étant pui^é tandis qu'il avait la goutte, dit Tallemant des Réaux, il tomba malade, et mourut au bout de quatre ou cinq jours de maladie. » Pendant l'été qui avait précédé sa mort, il avait fait une promenade à Saint-Cloud avec le coadjuteur, le maréchal de Turenne, madame de Lesdiguières et deux autres dames; la nuit les prend au bois de Boulogne, et pas de flambeaux 13.

The text on this page is estimated to be only 25.68% accurate

222 LES ORANDS HOMMES Gela monte PitoâgitiatioT) des femmes, qui se mettent ti faire des contes de revenants. Au moment le plus terrible du récit, Voiture passe la tête hors de la portière, pour voir si un écuyer qui était à cheval suivait le carrosse. — Ah! vraiment, dit-il, mesdames, si vous en voulez voir, des revenants, en voilà huit qui sont à nos trousse! On regarde, et, en effet, on distingue huit figures noires qui allaient en pointe; plus Ton se hâtait, plus les fantômes se h&taient aussi. Ces huit figures fantastiques suivirent le Carrosse jusque dans Paris. On faisait cent conjectures. — Pardieu! dit le coadjuteur, je jure bien que je saurai ce que c'est. Il fit faire des recherches et découvrit que c'étaient huit augustins déchaux, qui revenaient de se baigner à SaintCloud, et qui, de peur que la porte de la ville ne fût fermée, suivaient le carrosse à grande course afin de rentrer avec lui* Tallemant des Réauxa écrit une historiette sur Voiture.— Qu'on nous permette de citer, comme enseignement, trois paragraphes de cette historiette. Le premier concerne Voiture lui-même; le second, Corneille ; le troisième, Bossuet. On verra comment les grands hommes sont appréciés de leur temps. § 1«'. « Voiture est le premier qui ait amené le libertinage dans la poésie; avant -lui, personne n'avait fait destances inégales, soit de vers, soit de mesure. » g II. « Corneille est aussi celui qui a gâté le théâtre; par ses dernières pièces, il y a introduit la déclamation. » § III. « Un soir. M. Arnauld avait amené le petit Bossuet de Dijon, aujourd'hui l'abbé Bossuet, qui a de la réputation pour la chaire, afin de 'donner à madame la marquise de Rambouillet le divertissement de le voir prêcher ; car il a prêché

LOUIS XIII ET RICHELIEU 22J dès r&ge de douse ans; ce qui
fit dire & Voiture : « Je n'ai « jamais vu prêcher de si bonne heure ni si tard.
» Faites donc le Discours sur Vhistoire universelle et ieô Oraisons
funèbres^ pour qu'on dise que vous ttvea prêkoté dès Page de douze ans !
XIV Nous voici enJSn arrivés à ce fameux hôtel Rambouillet et à ses hôtes,
qui firent tant de bruit pendant un bon tiers du xvii« siècle. L*hôtel
Rambouillet était situé rue Saint-Thomas-du-Louvre, à Paris; c'était Tancien
hôtel Pisani^ qui avait changé de nom, et qui était devenu la propriété de
madame de Rambouillet, du chef de son père. L'hôtel Rambouillet
proprement dit avait été vendu, en 1606, par le marquis de Rambouillet, au
prix de trente-quatre mille cinq cents livres tournois, à Pierre Forget-
Dufresny, lequel le revendit, en 1624, au prix de trente mille écus, au
cardinal de Richelieu. Le cardinal ne le rachetait que pour le faire raser, et
faire élever en son lieu et place le Palais-Cardinal, depuis le Palais-Royal.
Quant à la maison de Rambouillet, c'était une branche de la maison
d'Angennes, qui, dès le xiv® siècle, posséda la terre de Rambouillet, et qui
produisit quelques personnages remarquables : entre autres, Jacques
d'Angennes, seigneur de Rambouillet, favori de François I«', capitaine de
ses gardes, etc; Charles d'Angennes, cardinal de Rambouillet, qui fut
évêque du Mans, assista au concile de Trente, et fut ambassadeur auprès de
Grégoire XIII; enfin, Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet ,
maréchal de camp , et ambassadeur en Piémont et en Espagne^ —lequel
n'est autre que le fameux

224 LES GRANDS HOMMES marquis de Rambouillet, époux de Catherine de Yivoune, et père de la célèbre Julie-Lucine d'Angennes, qui épousa M. de Montausier, type de Falceste du Misanthrope. Le grand-père, Jacques d'Angennes, seigneur de Rambouillet, était un homme fort grave. Un jour qu'il avait disputé avec sa femme, il lui demanda une trêve comme il eût fait à Tennerai sur le champ de bataille; sa femme la lui accorda. Alors, s'adressant à elle : — Madame, lui dit-il, faites-moi le plaisir de me prendre par la barbe. On portait, à cette époque, la barbe longue et les cheveux courts. — Pour quoi faire? demanda la femme étonnée. — Prenez toujours. Elle prend son mari par la barbe. — Tirez I dit le seigneur de Rambouillet. — Mais je vous ferai mal. — Ne vous inquiétez point; tirez ! Elle tire. — Plus fort. — Mais, monsieur... — Non, non ; tirez de toute votre force! tirez ! tirez ! Elle tira à en perdre haleine. — Ah! par ma foi, monsieur, dit-elle, je ne puis davantage. — Vous y renoncez ? — Oui. — A mon tour. Il lui prend quelques cheveux, et tire. La dame crie : lui continue de tirer. Elle crie plus fort : lui tire toujours. Enfin, elle appelle à l'aide : il la lâche ; puis, sérieusement : ^— Vous voyez, lui dit-il^ que je suis plus fort que vous.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 225 Dans votre intérêt, je vous prie, ne nous battons donc pas ! Madame de Rambouillet comprit la parabole et devint, assure la chronique, d'une douceur charmante à l'endroit de son mari. A propos, nous oublions, dans la liste des hommes éminents de cette maison, le père du marquis, qui fut vice-roi de Pologne en attendant l'arrivée de Henri III. Henri III arrivé : — Sire, dit le marquis de Rambouillet, j'ai une somme considérable à vous remettre entre les mains. C'était plus de cent mille écus. — Vous vous moquez, monsieur de Rambouillet-, c'est votre épargne. — Soit, insista le marquis, prenez toujours, car vous en aurez bon besoin ! Henri III prit Targent, et, en effet, s'en trouva bien. Après la bataille de Jarnac, le même Henri III, qui n'était encore que duc d'Anjou, manda au roi Charles IX que l'on devait le succès de la journée à M. de Rambouillet. Charles IX écrivit au marquis pour l'en remercier. On gardait précieusement la lettre dans la famille. ^ M. de Rambouillet avait été fort lié avec le maréchal d'Ancre ; il disait de celui-ci que c'était un homme qui avait tellement peur de se compromettre, que, lorsqu'on lui demandait l'heure qu'il était, pour toute réponse, il tirait sa montre et faisait voir le cadran. Mais laissons ce marquis de Rambouillet, et terminons-en avec le nôtre. Nous avons dit qu'il avait été ambassadeur en Espagne ; c'était sous le cardinal-duc et à propos de la Valteline : il pensa faire mourir le comte-duc enragé ! — c'est M. d'Olivarès que l'on désignait alors par le titre de comte-duc^ comme on désignait M. de Richelieu par celui de cardinalduc. Le comte d'Olivarès se faisait donner de ^excellence et

The text on this page is estimated to be only 23.27% accurate

226 LKS GHàNDS HOMIlBS n'eD voulait pàsôDDer aux autres; ce que voyant M. de Rambouillet, il refusa d'entaoïer aucune affaire qu'on ne lui donnftt le même titre qu'au comte-duc. Il dieait à ce sujet qu'étant ambassadeur extraordinaire, et nourri aux dépens du roi d'Aipagne, c'était une grande économie pour lui de gagner du temps, qu'il n'était donc pas pressé, et qu'il ne demandait pas mieux que de finir ses jours à Madrid, où il se trouvait beaucoup mieux que dans son hôtel de la rue Saiot-Thomas-du-Louvre, que madame de Rambouillet n'avait pas encore fait arranger b cette époque. EnGn, le comte-duc céda sur un point, M. de Rambouillet céda sur un autre, el, s'il n'eut pas de VexêelUnce, il eut au moins du vos. Il possédait un talent merveilleux pour mettre le eomte-duc en colère et lui faire dire tout ee qu'il avait sur le cœur, tandis que, lui, quoiqu'il enrageât intérieurement^ n'en laissait jamais rien voir au deborë, sauf un petit tremblement nerveux dont ses amis seuls s'apercevaient. Comme il avait la vue très-courte et la bourse assec mal garnie, les Espagnols disaient de lui : — Monsieur l'ambassadeur est aussi court de bourse que de vue. Au reste, d'après le portrait qu'en fait TallemMit des Réaux, ce devait être un admirable diplomate. ff 11 n'y avait, dit le chroniqueur, que Dieu qui pût lui ôter de la tête ce qu'il y avait mis une fois; il avait terriblement d'esprit, mais frondeur, et persuadé que l'Etat n'irait jamais bien s'il ne gouvernait. C'était un des plus grands disputeurs qui aient jamais été ; à cet égard, il avait bien trouvé chaussure à son pied en son gendre Montausier. » M. de Rambouillet mourut à l'âge de soixante-quinze ans, sans avoir été longtemps malade ; on prévint M. et madame de Montausier du danger où était leur père; mais, quoiqu'ils eussent des reprises à faire à sa mort, ils répondirent que,

The text on this page is estimated to be only 28.48% accurate

LOUIS XIII ET RICHELIEU 227 tant que leur mère vivrait, ils n'avaient absolument rien à prétendre. Le marquis laissa sa fortune dans un état déplorable ; la bonne administration de sa veuve rétablit peu à peu les choses ; puis M. et madame de Montausier, n'ayant plus à craindre cette discussion incarnée, vinrent demeurer à Vhà tel ; ce qu'ils n'auraient fait pour rien au monde du vivant de M. de Rambouillet. Passons à la marquise. Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, était fille de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, et de Julia Savelli, de la vieille maison romaine des Savelii ; elle était/ née en 1588; elle avait épousé, en 1600, le marquis de Rambouillet, auquel elle avait apporté dix mille écus de son personnel. A l'époque où nous sommes arrivés, elle avait donc quarante-quatre ans. Sa mère, comme nous Pavons dit, et comme son nom le dit bien mieux que nous, était une grande dame ; on en faisait grand cas à la cour du Louvre, et Henri IV l'envoya, avec madame de Guise, recevoir le reine mère à Marseille. Elle s'était mariée, à un peu plus de onse ans, avec le vidame du Mans. Madame de Rambouillet avait toujours fort aimé lesbellech lettres : à l'âge de vingt ans, elle allait apprendre le latin, dans le seul bnt de lire Virgile, quand une maladie l'en empêcha. Elle était habile en toutes choses ; elle avait été ellemême l'architecte du nouvel hôtel Rambouillet ; mal satisfaite de tous les dessins qu'on en avait &its, elle se mit à rêver à l'œuvre de cette construction. Tout à coup, on l'entendit crier : « Du papier ! du papier! vite ! j'ai trouvé ce que je cherchais. » C'était Archimède et son eurêka. On lui apporta le papier demandé, une règle, un crayon, un compas ; la même nuit, le plan géométral de l'hôtel Ram

228 L'ES GRANDS HOMMES bouillet était achevé. On suivit le dessin de point en point. Ce fut d'elle que les gens du métier apprirent à mettre les escaliers sur les côtés, pour avoir une longue suite de chambres ; avant elle, on ne savait faire qu'un salon à droite, une chambre à gauche, avec l'escalier au milieu. Ce fut encore d'elle qu'on apprit à exhausser les planchers, à faire des portes et des fenêtres hautes et larges, et à les placer vis-à-vis les unes des autres. Aussi, quand la reine mère bâtit le Luxembourg, ordonna-t-elle aux architectes d'aller visiter l'hôtel Rambouillet, et de soumettre leurs plans à la marquise. Jusque-là, on n'avait peint les chambres qu'en rouge : madame de Rambouillet eut l'idée de faire tapisser la sienne couleur d'azur ; d'où vint le nom historique de la fameuse chambre bleue. « La chambre bleue, dit Sauvai, l'auteur des Antiquités de Paris, si sévère dans les œuvres de Voiture, était parée d'un ameublement de velours bleu rehaussé d'or et d'argent ; c'était celui où Arthénice recevait ses visites. Les fenêtres sans appui, qui régnaient de haut en bas depuis son plafond jusqu'à son parterre, la rendent très-gaie et laissent jouir sans obstacle de l'air, de la vue et du plaisir du jardin. » L'hôtel de Rambouillet était, pour ainsi dire, le théâtre de tous les divertissements ; c'était le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus galant à la cour, et de plus poli parmi les beaux esprits du siècle. Or, ces réunions préoccupaient fort le cardinal ; ne pouvant y assister, il désirait au moins savoir ce qui s'y disait. Il en résulta qu'un jour, il envoya Boisrobert à madame de Rambouillet pour lui promettre son amitié, si elle voulait lui donner avis de ceux qui parleraient mal de lui chez elle. Madame de Rambouillet se contenta de répondre que cha«:ui connaît troj) la considération et le respect qu'elle |)urtait à Son Éminence pour en mal parler chez elle. Boisrobert n'en put tirer auti^ chose.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 229 Elle fat encore plus claire et plus précise dans une autre circonstance, car le cardinal ne s'était point tenu pour battu. Comme M. de Rambouillet était en Espagne, il envoya le père Joseph chez la marquise. Un mot sur le père Joseph, qu'on appelait Veminance grise; nous reviendrons ensuite à madame de Rambouillet. Le père Joseph, de Tordre des capucins, se nommait François Leclerc du Tremblay ; il était né à Paris, le 4 septembre 1577, et était frère de M. du Tremblay, qu'il avait fait nommer gouverneur de la Bastille. Ayant été envoyé par ses supérieurs dans le Poitou, comme il n'était encore que simple abbé, il eut ainsi Toccasion de se faire remarquer du cardinal, qui dès lors le prit pour son confident. C'était un intrigant avec un esprit tout de feu ; il avait passé une partie de sa vie à prêcher la guerre sainte : ce fut d'abord contre le Grand Turc qu'il dirigea sa croisade ; tous les jours, en compagnie de M. de Mantoue, de M. de Brèves et de madame de Rohan, il conquérait les États du sultan et prenait Constantinople. Après le Turc, vint le tour de la maison d'Autriche : le révérend père se vantait d'être né pour abattre l'Empire, se croyant bon à tout, au métier des armes comme à son métier de capucin. Un jour qu'il prenait Vienne sur la carte, il montra au colonel écossais Hailbrun la route qu'il comptait suivre, indiquant cette route avec l'index. — Nous passerons telle rivière ici, disait-il, tel fleuve là... — Eh ! monsieur, lui dit le colonel, pour passer si facilement rivières et fleuves, prenez- vous votre doigt pour uu pont? Le père Joseph soulageait fort le cardinal-duc : il faisait ses courses, ses commissions secrètes ou autres ; il les faisait d'abord à cheval; mais, un jour, ayant rencontré en route le père Ange Sabini, moine du même ordre, qui avait un cheval entier, tandis que lui, Joseph, avait une jument, il s'enT. n. 14

The text on this page is estimated to be only 15.53% accurate

939 LS^ QRANOS aOMMCfi i^iyit UBgrom)ç dans Jiçqufil les
o^ptcbmifi des deux nknàes joiaa^eQt un f6le 8i groteiquOf que le caidinal
se ^lécida à 4o^tte]: un parjrQ8^4 sou footoUiOL Une personne de la cour
eut U curiosité d Wer fiiii^ au^ yisUe m couvant ou éUût le père^ ioseph
avant qu'il vln«t à Paris. Copm^ 1|l ffti^usi di^ftt iooiâsait Vanden frère
au|)«rè« du ç^r^ual.^toit une.BQuree de bien-être et d'aubainei pour
l^fly>nastère» ou y avait conservé une. espèce de citlte^paar
l^éBiineace.griçie, ^ , ^Otil dit le j fite& gardien eu joignait les mains, m
uou^ appreudres^YQUS rien« eber monsieur, du ton p^ . -r-r u ^ portQ fort
biau, i^QBdit le visiteur, et est exempti àp ^oute ospèoa d'a»fi|érité8,i» r^
iepauvire hooMoel tf écria le gardiôn^ I-* U a, une Q^celleatj^ litière quand
ii voyage... ^r^ l4e pauvre bommeil '^ Loiraqu'il y ^ quelque diosa de Jbon
à la table dé M. le c^Ûisa, 0» b M envoie... -rie pauvre hoimme! -^ Ėniin, il
est en grand crédit à la cour, et les plus fiers seigneurs le cultivent avec soin.
— Le pauvre homme l Plus le visiteur renchérissait sur la bonne position du
père Joseph, plus le frère gardien s'écriait : « Le pauvre homme l » Le conte
fut fait à Molière, qui en tira parti et en fit une des scènes les plus comiques
du Tartufe, C'est, comme on sait, le père Joseph qui mena toute la diablerie
de Loudun. Il avait à se venger d'Urbain Grandier, à qui les capucins
disputaient la direction des religieuses, et qui Tavait emporté sur les
capucins. Laubardemont se trouvait à Loudun pour veiller à la démolition
du château fort, lorsque {^possession commença ; il rendit compte au roi^et

LOUIS XIII ET RICHELIEU 231

au cardinal et Ait chaîné par
mx dlnformer. On sait comment il informa. Donc, le père Joseph fut,
comme nous le disions, envoyé chez madame de Rambouillet. Arrivé là, il
commença par donner un prétexte honnête à sa visite ; puis, sans faire
Semblant de rien, parla à la marquise de l'ambassade de son mari, lui dit
que le cardinal voulait profiter de la circonstance pour faire quelque chose
de considérable à son endroit, mais qu'il fallait que, de son côté, madame de
Rambouillet donnât à monseigneur une petite satisfaction qu'il désirait
d'elle. La marquise répondit qu'elle était prête à donner toute satisfaction au
cardinal, mais qu'encore était-il bon qu'elle sût de quoi il s'agissait. —
Madame, lui dit le messenger, vous savez qu'un premier ministre ne peut
prendre trop de précautions. M. le cardinal désire savoir, par votre moyen,
les Intrigues de madame la Princesse et du cardinal la Valette. — Mon père,
repartit la marquise, je ne crois pas que madame la Princesse et le cardinal
la Valette aient aucune intrigue; mais, quand ils en auraient, veuillez dire à
Son Éminence que je ne me sens pas propre au métier d'espion. Un des
grands plaisirs de madame de Rambouillet était d'envoyer de l'argent aux
gens sans qu'ils sussent d'où venait cet argent. On lui disait un jour que
donner était un plaisir de roi. — Vous vous trompez, reprit-elle, c'est un
plaisir de dieu» Elle ne pouvait souffrir les femmes qui avaient pour amants
des gens d'Église. — C'est une des choses pour lesquelles je suis aise de
n'être point demeurée à Rome, disait-elle. J'étais bien sûre de ne pas faire de
mal ; mais, à coup sûr, on en eût dit de moi, et je fusse morte de rage le jour
où le bruit se serait répandu que j'étais la maîtresse d'un cardinal.

232 LES GRANDS HOMMES C'était la meilleure amie qu'il y eût au monde. Arnault d'Andilly, fils d'Antoine Arnault, et dont la brusquerie allait jusqu'à la brutalité, se posait devant elle en professeur d'amitié, et lui donnait des leçons dans l'art d'aimer son prochain. — Feriez-Vous telle ou telle chose pour un de vos amis ? demandait-il à la marquise, croyant que la chose qu'il indiquait serait un grand sacrifice pour elle. — Comment ! répondit madame de Rambouillet, mais ce que TOUS dites là, si je savais qu'il y eût un honnête homme aux Indes, — ne l'eussé-je jamais vu, ne devrais-je jamais le voir, — je le ferais pour lui sans hésiter. — Alors, reprit M. d'Andilly, s'il en est ainsi, vous êtes plus forte que moi en amitié, madame, et je n'ai rien à vous montrer. Elle avait la manie de faire des surprises. Un jour, Philippe de Cospéan, évêque de Lisieux, étant venu voir à Rambouillet, elle lui proposa une promenade ; l'évêque accepta. Il y avait, au pied du château, une grande prairie, et, au milieu de cette prairie, un cercle de grosses roches entre lesquelles s'élevaient de grands arbres qui formaient un ombrage charmant. C'était la retraite de prédilection de Rabelais ; le curé de Meudon s'y divertissait fort, à ce que l'on rapporte, et l'on montrait une roche creuse et enfumée que l'on appelait la marmite de Rabelais. Pour en revenir à la marquise, elle proposa donc à M. de Lisieux une promenade dans la prairie, et le conduisit du côté de ces roches ; à mesure qu'il approchait, il lui semblait voir dans les interstices quelque chose de brillant dont il ne pouvait se rendre compte. Bientôt il crut reconnaître des femmes, et des femmes vêtues en nymphes ! Alors, se tournant vers la marquise : — Mais voyez donc, madame ! cria-t-elle ; mais, madame, voyez donc !

LOUIS XIII ET RICHELIEU 233 Elle Tentraînait toujours eu avant, ne répondant que par ces mots : — le ne sais pas ce que vous voulez dire. Enfin, on se trouva tout près du groupe mythologique. C'était mademoiselle de Rambouillet et toutes les demoiselles de la maison, effectivement vêtues en nymphes, et qui, assises sur des roches, offraient, dit la chronique, le plus charmant spectacle du monde. Le bon évêque, au reste, en fut si charmé, que, depuis, il ne voyait jamais la marquise sans lui parler des roches de Rambouillet. Ce Philippe de Gaspéan, qui aimait tant les nymphes et qui s'en cachait si peu, avait une certaine réputation comme prédicateur; Bossuetlui dédia sa première thèse de philosophie. Voici comment il avait fait la connaissance de la iparquise. La belle-mère de celle-ci, étant venue passer le carême à Rambouillet, demanda un prédicateur pour son usage particulier. — Si elle veut se contenter de trois sermons parsemaine, répondit Tévêque, je suis son homme. C'était fort raisonnable ; la pieuse belle-mère s'en contenta ; Tévêque vint au château, fit connaissance du marquis et de la marquise de Rambouillet, et resta lié avec eux. Il avait connu M. de Vendôme en Bretagne ; quand M. de Vendôme fut arrêté avec le grand prieur, lui seul osa parler au cardinal en faveur du prisonnier. ' Il fut d'abord évêque d'Aire, puis de .Nantes, puis de Lifiieux. Quand il passa de Nantes à Lisieux, comme l'évêché était beaucoup plus considérable : — Vous allez avoir plus grande charge d'âmes, lui dit-on. — Bah ! répliqua-t-il, je sais de bonne part que les Normands n'en ont pas. C'était un homme très-reconnaissant, ainsi que le prouve l'anecdote suivante :

The text on this page is estimated to be only 28.55% accurate

184 L'Évêque de Rie, 6t tûB le notireau prélat Pen venait remercier : — Hélas ! monseigneur, dit-il, c'est à moi de vous rendre grâce. *- Gomment celât •^ Sans doute!... avant que je vous eusse sacré, j'étais le plus laid des évoques de France! Revenons à madame de Rambouillet, fille avait eu six enfants : madame de Montausier était la première ; madame d'Hyères, la seconde; le marquis de Rsani, le troisième. Puis venait encore Un garçon qui mourut de la peste à huit ans : sa gouvernante alla voir un pestiféré, et, en quittant le lit de cet homme, revint à Penfânt, qu'elle eut la sottise d'embrasser: elle et lui moururent de la peste. Madame de Rao^bouillet, madame de Montausier et mademoiselle Paulet — chez laquelle allait Henri IV lorsqu'il fut assassiné rue de la Ferronnerie — soignèrent nourrice et enfant jusqu'au dernier soupir, et n'en furent nullement incommodées. Puis venait madame de Saiût-Étienne, puis madame de Plsani. Le marquis de Pisanî naquit beau, droit et bien éonformé ; il promettait d'être un vrai RambouiUet, c'est-à-dire d'avoir uû jour cinq pieds huit pouces ; tout le monde, père, mère et sœurs, était grand dans la maison, et ron disait, en parlant d'eux, les sapins de Ra'mbouillet; — mais il arriva c[ue, la nourrice du jeune marquis l'ayant laissé tomber, il eut, sans que personne le sût, l'épine du dos démise, de sorte qu'il en devint tout cOntreftît, et que non-seulement son corps, mais son visage même en fut gâté; il demeura donc petit et bossu comme un sac de noix. En revanche, il avait grand esprit et grand cœur, mais peu ou point d'éducation. Craignant qu'on ne le fît d'Église, il

tfit'tatt jataafa Wttlu étudie? ; et, oëpëtdttîf, il t'Hôniiâit
 dttmn9«'§*il eût etfieô tôle tdu«éltf l'ôgiqtie' âû môtide*; malgré* Buts
 infirmité) qid fââ&tt de lui quelque libose dé motistriieu^'; il était bien
 reçu'd^ dame^, f(wt débauché du reste j et éi«^' nant Iç jeu à en efntager; ce
 qui faisait qu'il n'avait Jamais" lerBoû* Un jotÉT,' pou? arroir ée
 V&^^&tt., il fit accrôifè à soft père ièt & sa Klôre, ■ qui, éo Tiiltg-t-hùit
 atife, ifi'àvaïetit bôucfié qu'Oïl»' nuiià/ gambôUflei, quil y avetit; dlu bols
 inort dâin^i le tiârcen qu'il le ftiûar«it^1»fJt^ le cliâtgëa de fce 'doîûiét il fit
 couper six cents cordes du plus bè&U è(flu irieiile^fK ' Il était grancel ami
 de M. le Prince, disputant toujours avec lui, et, malgré
 l£j.feibfe;pgure,qu^iïiai§^ à cbeyf^l^ le voulant suivre dwîR.:toutea?
 sa^^anai»gaesi.: ,;: i, On rappelait le'è!i(mièa4» du ^k§^g^d^M: h'P^iniëe:
 ,4Jl îf,ay^ un,^î;ps.jÇUp^i3^qui4^?[^W4^itl'9!Vï^^ de 'i;}iÔteî de Çi^
 marchiSe,^p W^^Pk lui dit : .,; ,i. ; r^^ . — Pisani,.(i9î^e dppp;>^çe, j)^)|yr^
 l'oïqwe^^; ; ,,,., ^ , ,,- , — Peste ! madame, répondit Pisani, je m'^en
 garderai bien : j'ai entendu dire qu*il"étaif H^ie^'ôoMme îetoi, Êft je
 compte lui emprunter un de ces jouré trillle ^cû^^ . . \ 11 fut tué à la
 batai^l.ç^^àçi, Nop^ l'aile du maréchal de Grammont, qui fut rompue.
 'l%'tliëH^ie dd Gr^mmoiït; à'h%rfqtie^mé^^^ ; • — 'Viéns pài*y,Pi^tii1' ' ;
 ' ^ * * * ; ' ^ * * * * \ ' ' ■ Mais lûi sètiduà iâ fête, 'disant t ' ' ' ' ' ' ~ ^ ' ^ ^
 Je hé Veux pis iie ô'attvéi^ éh si îhaùvsifeë éompàgtiê/ mtti dievâlîer! ' •■'
 " " ■■";, ' ' " ; " " ' ■ ' " " It îl tira^ du tôte ôp^ôèè; fottëa daus ûh'^à^^
 tîfbâtèè,' eft fut jfâàsèàcré- * \ " " " " ; "iïtJtis àvâtis dit qui
 là'tfert'de'léurpèréiM: dé lilo.tîtàù&îbi*' et sa femme aiièreût dénreufét bhez
 ifeâdatiie dé Ratniouilfèft \ \ i y prlhiht'fàpparftmenl; du Ûêfarij,, et èri
 firent 'tiiiât)piit-: tëmént à h fbi^^ commode eï' iiiiagulflque.' ' ^' •

236 LES GRANDS HOMMES La marquise s'amusait à versifier.

Un jour, de la fenêtre de sa chambre, rue Saint-Thomas-du-Louvre, elle aperçut un jet d'eau dans le parterre du logement de Mademoiselle, aux Tuileries ; n'ayant, elle, pour son compte, qu'une maigre fontaine, l'envie lui prend d'avoir un jet d'eau, ni plus ni moins qu'une princesse du sang ; elle en parle à madame d'Aiguillon, qui lui promet d'en toucher un mot au cardinal, et qui, malgré sa promesse, est quelque temps à lui répondre.

Alors, pour lui rendre la mémoire, madame de Rambouillet lui adressa ce quatrain : Orante, dont les soins obligent toat le monde, Garde que le cristal dont se forme cette onde, Qui dans le grand parterre a son trône établi, A la fin ne se perde au fleuve de roubli ! Cette fontaine de Mademoiselle, dont le mince filet d'eau faisait si fort envie à la marquise, avait cependant été chantée par Malherbe. C'est pour elle que le poète fit cette inscription : Vois- tu, passant, couler cette onde, Et s'écouler incontinent : Ainsi fait la gloire du monde, Et rien que Dieu n'est permanent. Toute jeune encore, le marquise avait été atteinte d'une singulière infirmité : le feu lui échauffait étrangement le sang et la faisait tomber en faiblesse. Gomme elle était trèsfrileuse et aimait passionnément à se chauffer, elle ne s'en abstint pas tout d'abord : au contraire, ayant franchi l'été, elle voulut, dès que le froid fut revenu, voir si son incommodité continuait ; elle trouva que les huit mois écoulés n'avaient fait qu'augmenter le mal. Elle essaya de nouveau l'hiver suivant ; mais, alors, elle ne pouvait plus du tout supporter le feu ; puis, au bout de quelques années, ce fut au tour du soleil de lui causer les mêmes douleurs que

LOUIS XIII ET RICHELIEU 237 le feu ; c'était bien pis ! Cette fois, elle ne voulait pas absolument se rendre. Personne plus qu'elle n'aimait à se promener ; mais, un jour qu'elle se rendait à Saint-Gloud, elle n'était pas encore à l'entrée du cours, qu'elle s'évanouit ; on lui voyait bouillir le sang dans les veines ; il est vrai qu'elle avait la peau fort délicate. Plus elle avançait en âge, plus cette étrange incommodité augmenta ; une bassinoire qu'on oublia par mégarde sous son lit lui donna un érysipèle. A partir de ce moment, madame de Rambouillet fut condamnée à rester chez elle ; cette nécessité lui fit emprunter aux Espagnols la mode des alcôves. Quand il gelait, elle se tenait sur son lit, les jambes dans un sac de peau d'ours, tandis que les visiteurs, quand ils avaient froid, allaient se chauffer dans les antichambres. Mécontente des prières que l'on trouve dans les livres de messe, madame de Rambouillet s'en était composé pour son usage particulier ; puis elle les donna à M. Gonrard pour les faire copier par Nicolas Jarry, le plus célèbre des calligraphes du xvii^e siècle. M. Conrart les fit copier et même relier ; après quoi, il les rendit à la marquise. — Monsieur, avait dit Jarry en rapportant les prières à celui qui les lui avait données à copier, laissez-moi prendre quelques-unes de ces prières ; car, dans les heures que l'on me fait copier, il y en a de si sottes, que j'ai honte de les transcrire. Madame de Rambouillet avait, pour certaines choses, la prétention de la double vue. Ainsi, le roi Louis XIII étant à l'extrémité, on disait : — Le roi mourra aujourd'hui ; le roi mourra demain. — Non, dit madame de Rambouillet, il ne mourra que le jour de l'Ascension. Le matin de l'Ascension, on lui annonça que le roi se portait mieux. 14.

The text on this page is estimated to be only 23.60% accurate

238 LES GLÂKDS fîOMMÊS — ^importe, répondit-elle, il n'eaniooifa pu moins ce soir. Et, ea effet, le soir, il moamt An reste, elle détestait le roi Louis XIU, sattimait qui lui était commim aTec les trois quarts de la France ; seolemait, chez elle, cette haine allait si loin, qoe mademoiselle de Rambouillet disait : — J'ai peur que Fayersion que ma mère a pour le roi ne la fasse damner. La marquise de Rambouillet mourut, die, le 27 déc^nbre 1665, à l'âge de soixante-Kiix-buit ans. Â part cette in* commodité de ne pouvoir sentir le feu, et celle de branler la tête — qu'elle attribuait à un trop grand abus des pastilles d'ambre — elle n'avait rien d'une vieille femme, ayant conservé le teint très-beau. Une maladie lui avait rendu les lèvres d'une vilaine couleur, et aux lèvres seulement elle mettait du rouge, fille avait, au reste, l'esprit et la mémoire aussi nets qu*à trente ans ; elle lisait toute la journée sans avoir la vue le moins du monde fatiguée. Tallemant des Réaux, son ami intime, ne lui trouvait qu'un défaut : c*était d'être un peu trop persuadée que la maison Savelli, de laquelle, nous l'avons dit, elle descendait par sa mère, était la première maison non-seulement de Romei mais encore du monde entier. Cette maison avait, en effet, donné deux papes : Honoré 111, mort en 1227, et Honoré IV, mort en 1287. Vers la fin de sa vie, madame de Rambouillet avait composé elle-même son épitapbe. Nous la retrouvons dans Ménage : Ici glt Arthénice, exempte des rignenrs Dont la rigueur du sort Ta toujours poursuivie ; Et si tu veux, passant, compter tous ses malheurs. Tu n'auras (ju'à «ompter les moments do sa vie. Passons, maintenant, à madame de Montausier.

The text on this page is estimated to be only 15.50% accurate

' Mile atôÀs déjà' d'U qtfellé se à'oînàïdt JkHe-Lticiîle tf
Aiigéntiés. ' ' " ^ ' ■ ' ' ■ * " ■ ■ \ " " " ; " " ■ " ; ■ Luciné, malgré son ^ arûotù
mythblôgî(iué, ttii rappelle un de ceux de Junon, n'était point une déesse
païenne ; c'était, àti contraire, là seconde sainte de la rtiaisôn Sàveili ; car,
Outre ses'deux papeK ^ k fil ^ ibii \$ ^ ^ avait eU une sainte; de qui est bien
autrement rare dans les grandes lûaisons ^ romaines!' ' Att téôfe, Lùcîne était
Uii trêûom de famille : la méré et la grand'mère de madame de.Montausiér
ravàient jiofté avàtit elle', Ot, dans îa maison Savelli, on ?ivâif , depuis deux
ou trois siêciçs, contracte Vhabitude dé joindre ce npin à celui' dès 'filles en
lés baptisant. / , | " Aprêç Hélène — sanaravoîr toutefois causé la fuîne d'utt'
empire — Julie d ^ Àngénheg (qu'on nous laisse Rappeler comme
rçippelaijBnt şes adprat.eurâ) est bien ipertaineméntla femme dont. là
bejauté à été le plus chantée;' 'et cependant, quoique àè taille grande et
élégante, elle 4 ^ < était pas précisément belle ; seulement, elle ayait le teint
éclatant, dansait admirablément; tien, faisait tout avec înfînirqent dp grâce
et d'esprit, et ^ tait ei ^ tQut point une charmante 'personne. « Elle eut des
amants de plusieurs sortes ^ » disent lès chroniques du temps; - ^ mai ^ le mot
amant nWait pôint ^ % cette époque, la ^ gniflcaiôn quHl à aujbûrtfliûi :
ilvouiaîj; seur lement dire aimant ^ amoureuga; — ies prin(îip ^ ux
sont.Vpîiurb et Arhault; " ' ' Z \ ; " ; / \ ; . ^: ; . ^ , Lç, dernier n'eut iamais
da prétention qiÈ ^ ^ a ^ titre de m ^ ^ ^ qjian à Vpituçej ^ fortentrepreuant ilè
caractère,' c * était auti; şî ^ chose. Un jour cpjL ^ îl. ten ^ t lés. main» dq
.mademoiselle déj Ram ^ oUjill ^ t, il s * émşiuçip ^ j | i ^ sq.u ^ à lùî baiser le
bras; mais elle ïiii ténwîj ^ n \ slhauî ^ ^ c ^ te hardtess-e nelui.pla ^ -i S9.it.
 ^ pirit, qu'elle; iu.i.ôta.l'e ^ yie de prei ^ dr ^ , une autrçi foi'ç ^ \$ l même liberté.
— Paris s'occupa tout un mois de cette hartome II, page 8, édition de 1715.

240 LES GRANDS HOMMES Pour M. de Montausier, avant de devenir le mari de la belle Julie, il avait été son mourant pendant une douzaine d'années. — Mourant est un terme du temps, qui tenait le milieu entre amant et martyr. Il avait d'abord été question de marier Julie avec M. de Montausier Taîné, frère de celui qui Fépousa; mais la personne qui s'était faite l'intermédiaire de ce mariage, Françoise Lebreton Viliandry, conûsqua le futur à son profit, de sorte que le mariage manqua. Ce n'était point une petite afiFaire, en effet, que de marier mademoiselle de Rambouillet ; elle n'appartenait pas à ses parents, elle appartenait encore moins à elle-même : elle appartenait à l'hôtel Rambouillet, c'est-à-dire à toute une coterie de beaux esprits dont elle était Fâme et qui ne la voulaient lâcher pour rien au monde. Aussi, un jour que Ton disait à M. de Rambouillet qu'il ne devait marier sa fille qu'à quelqu'un qui ne la pût point éloigner de la capitale : — Alors, dit le marquis, il faut donc la marier à l'archevêque de Paris ? — Gardons-nous-en bien I s'écria Voiture, MM. les prélats ont une telle aversion pour la résidence, que, sur les douze mois dont se compose l'année, Tarchevêque en passe huit à Saint-Aubin d'Angers. Achéons l'histoire de M. de Montausier aîné, que l'on appelait le marquis de Montausier. En arrivant à la cour, la première connaissance que fit le marquis fut cette demoiselle Françoise Lebreton Viliandry, femme de Jean Aubry, conseiller d'État ordinaire. Madame Aubry traitait terriblement son mari de haut en bas, dit la chronique : il était quelquefois trois mois à la prier pour obtenir d'elle une fois ce que Louis XV appelait le devoir. Un jour qu'elle parlait à M. de Montausier de l'hôtel Ram

LOUIS XIH ET RICHELIEU 241 bouillet, et qu'elle lui faisait un grand éloge de la compagnie qui y tenait assemblée : — Eh bien, madame, lui dit le marquis, menez-m'y. — Oh! s'écria madame Aubry, menez-rrCy! Saintongeois que vous êtes ! apprenez d'abord à parler; je vous y mènerai après. Et, en effet, de trois mois, elle ne l'y voulut mener, prétendant toujours qu'il avait des façons de parler qui feraient tache avec le langage des précieux et des précieuses. Sur ces entrefaites, la guerre survint. Le marquis était homme de guerre endiablé; il se jeta dans Casai, et eut part aux grands exploits qui s'y firent : il arrêta notamment toute l'armée du duc de Savoie devant un pont dont le passage paraissait ne pouvoir être défendu. Mais il fit bien autre chose encore : étant amoureux d'une dame piémontaise, et la ville où elle était se trouvant as* siégée, il se déguisa en capucin, entra dans la ville, se fit reconnaître, prit le commandement de la garnison, et y tint contre toute probabilité. A son retour d'Italie, il retrouva madame Aubry sur sa route; elle jeta de nouveau le filet sur lui, et il redevint son favori ; seulement, comme il fallait un prétexte, non pas aux yeux du mari — le bon conseiller ne voyait que ce que sa femme lui permettait de voir — mais aux yeux du monde, pour demeurer du matin au soir, et quelquefois plus tard, dans la maison, on fit courir le bruit que le marquis recherchait mademoiselle Aubry, qui épousa depuis Louis de la Trémouille, duc de Noirmoustier. Gela dura ainsi quatre ans. Cette madame Aubry était, paraît-il, fort agréable, sans être précisément belle : « Elle avait le teint clair, la taille souple, et était fort propre (lisez : fort élégante); » elle avait infiniment d'esprit, et chantait si bien, qu'elle ne le cédait qu'à mademoiselle Paulet, qui, on se le rappelle, fit un jour

An reste, inquiète, soupçonneuse, coquette, querelleuse, exigeante, elle i^ndaitle pauvre marquis si malheureux, que madame de Rambouillet nommait son tourment Venfer éPAnastarax. — Ânastaràx~èst le nom que portait parmi les précieux le marquis de Houù tausier. Madame Aubry apprit cela, et défendit, sous peine de Vie, au pauvre marquis d'aller à Thôtel Rambouillet. Celte défense fit rompre la corde trop tendue : lassé d*être Ihpàtito de madame Aubry, ^ de Montausier la planta là, et sW àila tout droit et tout rîf à l'hôtel dont l'entrée lui était défendue. Le déplaisir de la conseillère en fut si grand, qu'elle so mit au lit, fit une confession générale, et mourut. Ainsi se réalisa la prédiction de madame de Rambôtiitiét, qui, regardant un jour dans la main du marquis; s^était écriée : — Oh! fi, l'horreur! vous tuerez une femme! Ce fut alors que M. de Montausier se déclara comme poursuivant de la belle Julie; mais on allait avoir la guerre en Valteline, et on le remit après la campagne. Le marquis laissa tomber sa tête dans sa main, commie s'il eût 'été plongé dans une rêverie profonde; puis, la relevant : — Madame, dit-ilà madame de Rambouillet, à mon tour de vous faire une prédiction : je serai tué dans la campagne,^ et c'est mon frère qui, plus heureux que moi, épousera i^ belle Julie. Et, en effet, il partit en guerre, reçut une pierre à la tête^ et mourut du coup. Il y aurait eu moyen de le sauver en le trépanant; mais il s'y opposa en disant : — Il y a déjà bien assez d'idiots au monde et de fous dans ma famille ! Le préjugé, voulait à cette époque, qu'un homme trépané devînt idiot ou fou. Ne parlons plus de celui-là, puisque le voilà mort.

LOmS Xm ET ttiCHËLIËU 243 Si, parlons-en ponr en dire un dernier mot. Le marquis de Montansier n'avait presque pas de cheveux î il se fit raser et fut le premier qui porta perruque. Le fait méritait d'être consigné. Autre chose encore t c'était l'homme le plus ambitieux qui se pût voir; il avouait qu'il n'y avait personne au monde, fût-il son parent le plus proche ou son àmi le plfts cher, qu'il ne laissât pendre, si cette pendaison pouvait le faire roi. V Madame de Rambouillet, depuis le jour où il avait soutenu cette thèse, ne l'appelait que el rey de Georgia. La nouvelle venait justement d'arriver en France qu'un simple particulier s'était fait roi de Géorgie. De son côté. Voiture lui écrivait : a l l me déplaît de penser qu'avec toute cette tendr^se que vous me témoignez, il y a quelque occasion pour laquelle vous voudriez que je fusse pendu! Je désire avec tant de passion que vous ayez tout ce que vous méritez, que, s'il ne tenait qu'à ma pendaison que vous eussiez un royaume, sans mentir, je crois que j*y consentirais aussi bien que vous. » M. de Montansier le cadet, que l'on appelait M. de Salies, devint naturellement l'aîné- à la mort de son frère, et reprit le nom du défunt. Il y avait déjà quatre ans à cette époque qu'il était amoureux de mademoiselle de Rambouillet ; il ne se déclara point, cependant, qu'il ne fût maréchal de camp et gouverneur de l'Alsace : il est probable que son aîné connaissait cet amour, et que ce fut ainsi qu'il prédit que de Salles épouserait mademoiselle de Rambouillet quand lui, Montansier, ne serait plus là. Au reste, le nouveau Montansier, une fois son frère mort, ne cacha plus sa passion; il la portait partout. avec lui, il en parlait à tout venaût, composait des compliments en prose, des madrigaux en vers, et tout cela en pure perte :

244 LES GRANDS HOMMES mademoiselle de Rambouillet n'y faisait aucune attention, disant qu'elle voulait rester vierge comme les Muses. Mais lui persista toujours, malgré ses refus : il semblait n'être que plus épris. Trois ou quatre ans avant de Tépouser, il lui envoya la Guirlande de Julie, c'est-à-dire une des plus illustres galanteries qui aient jamais été faites. Cette guirlande était une guirlande de fleurs, cbaque fleur était enluminée sur véliu, et, à la suite de cbaque fleur, il y avait des vers écrits de cette belle écriture de Jarry dont nous avons déjà parlé. Le frontispice du livre était uneguir* lande au milieu de laquelle on lisait ce titre : La Guirlande de Julie pour Mademoiselle de Rambouillet, JuUe-lAtâine d'ÂNGENNES. A la feuille suivante, il y avait un Zéphyre qui épandait des fleurs. Le livre entier était couvert des chiffres de mademoiselle de Rambouillet. Il n'y eut pas jusqu'au marquis de Rambouillet, père de Julie, qui n'y mit à la suite de l'hyacinthe un madrigal de sa façon. Voici ce madrigal : Je n'ai plus de regret à ces armes fameuses Dont l'injuste refus précipita mon sort ; Si je n'ai possédé ces marques glorieuses, Un destin pins heureux m'accompagoe à ma mort : Le sang que j'ai Tersé d'une iUustre folie A lait naître une fleor qui couronne Julie. Nous avouons que nous ne comprenons point parfaitement les quatre premiers vers; peut-être cachent-ils un sens particulier qui n'est nullement donné par le récit mythologique. Tous les beaux esprits de Tépoque concoururent à cette fameuse guirlande, à l'exception de Voiture ; il est vrai qu*a

LOUIS XIII ET KICHELIEU 245 moureux, de son côté, de la belle Julie, ses chiens ne chassaient point avec ceux de M. de Montausier. Ce chef-d'œuvre de Taniour et de la calligraphie fut acquis, en 1784, à la vente Lavallière, par M. Payne, libraire anglais, au prix de quatorze mille cinq-cent dix francs ! La belle Julie reçut la guirlande, mais ne donna rien en retour. M. de Montausier crut que sa religion était un obstacle et se mit sous la protection d'un Dieu plus propice, puis il traita du gouvernement de la Saintonge et de l'Angoumois, pour deux cent mille livres, avec M. de Brassac, le mari de sa tante. Alors, se voyant gouverneur de deux provinces, il fit parler à la belle Julie par mademoiselle Paulet, et par madame d'Aiguillon, nièce du cardinal. Mademoiselle de Rambouillet estimait fort M. de Montausier, mais elle ne pouvait vaincre son aversion pour le mariage; le cardinal fut mis en avant, et la reine elle-même : tout échoua; si bien que la marquise de Rambouillet, qui désirait cette union, se retira, un soir, toute désespérée de l'entêtement de sa fille. Julie, ayant vu sa mère porter un mouchoir à ses yeux, demanda ce qu'elle avait ; on lui dit la cause des larmes de la marquise. — C'est bien, répondit-elle ; demain, elle ne pleurera plus. En effet, le lendemain, elle annonça d'elle-même qu'elle était résolue à épouser M. de Montausier, et mit toute la bonne grâce possible à dissimuler sa répugnance. Cependant, le mariage fut ajourné jusqu'à la fin de la campagne : M. de Montausier devait commander en Allemagne un corps de deux mille hommes ; mais M. de Turenne le força de rester en France. Quant au marquis de Pisani, il suivit M. le Prince à l'armée.

The text on this page is estimated to be only 17.56% accurate

34Ô LES 0IIAN&4 HOUMftS •^ Montausier m si heureux, diMl
eu pattani; qff^t^ fit manquerai pas de md ftiire tuer^ piiidqttl tst épouse^
ma sœur. Il n'y mancpia point, en effet : nolog «Vous dit comment il était
mort. ; : Le mariage se fit à Ruel, et M. Godeatt» év^^ dé Srftste — celui-là
même cpie Ton appelait le nain de la prinéeéiUi'* Julie — unit les deux
éponx. Les ^ingt-'quaire violonn, ayant api^ris ({Hé âiaéemèisellir de
Rambouillet se mariait, Tinrent i>pontanéni«ni tai- èontier' une sérénade,
disant qu'elle avait fait tdht d*tionii««tf à'ifti danse, qu'ils seraient bien
ingrats s'ils ne lui en étaîttt ro^ connaissants. - - . :./ M. de Montausier,
malgré sa brusquerie aMnt juB^i'A la' rudesse, et sa franchise allant jusqu'à
Finôlllité, iïhdn4in-" sait pas moins très^sérieusement le métier de belespitl;
étant aussi précieux que sa femme était prêtietis^/iil àU&ir auiù samedis,
c'est-àMiire aux assembléeè die^ mutèâtois^te^^ de Scudéry ; il faisait des
traductions, «Dettatt'Péf^ 6É vtl^= français, voyait réguUèment MM.
GhdpeUâtf et Goni^eà't, aimait mieux Glaudien que Virgile, et goûtait la
PmèUiê tWki ' toute chose. '- - ^^ Dans le grand Dictionnaire historique
ûtff "prédemeié^ pÈâ'* Saumaise, M. et madame de Mautausier ont chacutt
lèUr arti-' de, sous les noms de Ménalidus et de MéMidév i^uîMent, il y est
parlé d'eux avec toute la gravité (Jüë ietti* rtôM c6iïimandait. .. i ^ «
Ménalidus, dit le biographe, joint les cftoseà q^li parSis*-sent les plus
éloignées; il est vaillant et docte,' glatit et brave, fier et civil; en un mot,
c'est un homme accompli. » : Saumaise avait raison : M. de Montausier,
ttrâl^ l« pfetff' côté ridicule que l'histoire littéraire attachait à' iïôntiwû',
garda dans l'histoire politique l'attitude d'un' hommédidi^t, loyal et
désintéressé. En 1652, au plus fort de la Fronde, 8*iï'

The text on this page is estimated to be only 27.53% accurate

Lotiŋ Xïtt 8î AICfiÊLÎEU ?47 èfftt vOUta, ttuand M. le Ptinte était eti Sàiltoïige, donner des soupçons au cardinal Mazarin, il eût été fait maréchal de France; mais il dit lui-même C[ue c'eût été escroquer le bâton. Il fut fait duc et pair par lettres du mois d'août 1664, enregistrées au parlement au mois de décembre 1665. Madame de Montausier devint mère à près de quarante ans, et fut fort malade à la suite de ses couches. On envoya Chataroche — à propos de son duel avec Voiture, nous avons dit ce qu'était Ghavaroche — on envoya Chavarocbe Chercher, à Saint-Germain^es-Prês, la Ceinture de sainte Marguerite, fèliqUô qui passait pour fort efficace dans Ces sortes de douleurs. C'était en été, à la pointe du jour; or, Ghavaroche, qui en tenait encore pour la belle Julie, quoiqu'elle fût devenue madame de Montausier, trouva les moines àti lit, et, comme ils tardaient à se lever, il se mit dans une si grande colère, qu'il s'écria : • '— Voilà, par toà foi! de beaux fichus moines, qui se permettent de dormir quand madame de Montausier accouche! Madame de Montausier mit au jour deux jumeaux; le premier mourut au bout de trois ans, des suites d'une chute, et le second, pour n'atoir jamais Voulu t)rendre le sein d'une autre nourrice que celle qu'on lui atait donnée d'abord, et qui perdait son lait. « Celui-là, dit Talleïïiftnt deS Réaux, en donnant ce sigttô d*entétement, prouva bien qu'il était le digne fltë dé son père. » ^ Après ces deux jumeaux, madame de Montausier eut une fille; elle en eut même plusieurs; mais ne parlons que de l*atnée. Dès sa grande jeunesse, Tenfent, qui chassait de race, promit d'être une précieuse de premier ordre, et toute la société de l'hôtel Rambouillet répétait en extase les jolis mots qu'elle disait. On amena chez M. de Montausier un renard qui appartenait

248 LES 6BANDS HOMMES à M. Godeau ; la petite fille, en voyant l'animal, demanda ce que c'était. — C'est un renard, lui dit-on. — Oh ! mon Dieu ! fit-elle en portant les mains à un collier de perles dont on lui avait fait cadeau huit jours auparavant. — Pourquoi portes-tu les mains à ton cou ? lui demanda sa mère. — Oh ! maman, j'ai peur qu'il ne me le vole : les renards sont si fins dans les fables d'Ésope ! Quelque temps après, on lui montra M. Godeau. — Tiens ! lui dit-on, c'est le maître du renard que tu as vu l'autre jour. — Ah ! vraiment ? dit-elle. Et elle le regarda attentivement. — Bien bien, qu'en penses-tu ? — Qu'il a l'air en^re plus fin que son renard. M. Godeau, qui était de très-petite taille, crut l'embarrasser en lui demandant : — Combien y a-t-il de temps que votre grande poupée a été sevrée ? — Mais, répondit l'enfant, vous devez le savoir. — Comment le saurais-je ? — Parce qu'elle a dû être sevrée en même temps que vous : vous n'êtes guère plus grand qu'elle. — Que fais-tu là ? lui demanda un jour sa grand'mère, en lui voyant barbouiller du papier. — Une tragédie, grand'maman, répondit-elle. — Comment ! une tragédie ? — Oui ; mais il faudra, grand'maman, que vous priiez un peu M. Corneille d'y jeter les yeux avant que nous la jouions. Sa gouvernante, lui apportant un bouillon, lui dit pour la déterminer à le prendre : — Prenez ce bouillon pour l'amour de moi, ma chère enfant.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 249 La petite le goûta, et, le trouvant bon : — Je le prendrai pour l'amour de moi, et non pour l'amour de vous, dit-elle. M. de Nemours, archevêque de Rouen, lui disait qu'il la voulait épouser. — Gardez votre archevêché, monseigneur répliqua-t-elle ; il vaut mieux que moi. Nous avons dit que madame de Rambouillet restait presque constamment au lit ; un jour, l'enfant prit un siège à sa taille et alla s'asseoir auprès du lit de la marquise, en disant : — Ça, grand'maman, maintenant que je suis raisonnable, parlons des affaires d'État. Elle avait cinq ans. Lorsque son grand-père mourut, en 1652, voyant madame de Rambouillet fort triste : — Consolez-vous, grand'maman, lui dit-elle, si grandpapa est mort, c'est que Dieu Ta voulu... Ne voulez-vous point ce que Dieu veut ? D'elle-même, et sur ses épargnes, elle s'avisa de faire dire des messes pour le marquis. — Ah ! dit sa gouvernante, si votre grand-papa, qui vous aimait tant, savait cela ? — Il le sait, dit l'enfant. — Comment, il le sait ? — Sans doute : ceux qui sont devant Dieu ne savent-ils pas tout ? « C'est dommage, dit Tallemant des Réaux, qu'elle ait les yeux de travers ; car elle a la raison bien droite. Pour le reste, elle est grande et bien faite. » Pourtant, il ajoute : a Elle s'est g&tée depuis pour Tesprit et pour le corps. » Quant aux autres iilles de madame de Rambouillet, lesquelles se firent religieuses, à l'exception d'Ângélique-Cl^irisse

The text on this page is estimated to be only 26.17% accurate

d'Angennes, qui épousa le comte de Grignanjenr vie se passa dans les brigues du courent, et ne vaut pas la peine que nous nous en occupions. Nous passerons donc, avec la permission de nos lecteurs, à deux grandes figures de Pépoque qui se rattachent par plus d'un côté à la société des précieuses, et dont il a été dit quelques mots dans le courant de ce chapitre. Nous voulons parler de M. et de mademoiselle de Scudéri. Seudéri, ou plutôt Georges de Scudéri, était originaire de Sicile; ses ancêtres passèrent en Provence, en suivant le parti des princes de la maison d'Anjou. Son père était attaché à André-Baptiste de Brdncas, seigneur de Yillars, gouverneur du Havre, créé amiral par Henri IV en 1594, et demeura toujours près de lui. De là Thonneur qu'eut la ville du Havre de donner naissance à Scudéri et à sa sœur. Scudéri naquit en 1601. Il commença par avoir un régiment dans la guerre du Piémont ; puis il s^e amusa à foire des pièces de théâtre : d'abord, Lygdamont et Lydias ou la Res^e Bemblance, puis le Trompeur puni ou f Histoire septentrionale ; tout cela tiré de VAstrée, Il avait fait faire son portrait avec un justaucorps de bufQe et graver ces mots à Tentour : Et poète et guerrier, Il aura du laurier. On en fit une caricature , et, aux deux vers que nous venons de citer, on substitua ceux-ci : Et poète et gascon, Il aura du bâton Il avait donné ime édition de« Œuvres de Théophile, qui était son auteur de prédilection, et il avait mis dans la préface :

The text on this page is estimated to be only 23.07% accurate

LOiait/XIII BT RICHELIEU Hi ' « Jeueifaid pa&diticiilté de
publia que tond les morts ou tons kê vivants ^ont riera qui puisse approcher
de^ forces de oe Tîgaufeax géaie^et id, parmi les derniers, il se rencontre
quoique eitravàguat qui juge que j'offense sa gloire imaginaire, pour M
mbntrer que je le crains autant que je Teslime, je veux qu'il sache que je
m'appelle de Scudéri. » îScudéri svMAT^tcmâiBfùti voit, le courage de ses
opinions. il ôtait deosus^H*- et l'on doit pardonner à ceux-là : Pencens de la
flatterie léUr tournait la tête — il était de ceux, diflons^nous^ qui croyâiedt
fermement deux choses : c'est que lettrs arrê» dU littérature étalent sans
appel, et que le monde gravitait autodr d'ettit. Écrivant une lettre t la
louange d'un de ses amis, Scudéri disait en itomffiôét^tit r . - • ai jri me
léonuals eh vers, et je pense m'y connaître... t Bt, en terminant ^ k C'est
mon avis, je le soutiens, je le maintiens, et je signe : de Scudéri. » A la suite
d'un catalogue de ses ouvrages, il écrivait : « Et, à moins que les puissances
souveraines ne me Tordonnent, je ne travaillerai plus à l'avenir. » Dans une
lettre à sa sœur, il disait : « Vous êtes mon seul renfort dans les débris de ma
maison.» De son côté, mademoiselle de Scudéri, comme s'il se fût agi du
bouleversement de l'empire grec, ne manquait jamais de dire : « Depuis le
renversement de notre maison... » Madame d'Aiguillon voulut faire donner
à Scudéri la lleutenance d'une galère; mais lui refusa, disant que, dans sa
maison, il n'y avait jamais eu que des capitaines. Il avait, en effet, consigné
la chose dans ces quatre vers : Moi qui sois fils d'im capitaine Que la
France estima jadis, Je fais des desseins plus hardis ; Ma Minerve est bien
pins hautaine.

252 LES GRANDS HOMMBS Scudéri, si bien partagé du côté de la famille et du côté du génie^ avait fort peu de chance du côté de la fortune. Une fois, cependant, il crut être sur le point de rentrer dans une dette de famille : un ami de son père, qui lui devait dix mille écus, lui écrivit de venir les toucher à Paris. Scudéri et sa sœur partent du Havre; à Rouen, ils trouvent une personne de leur connaissance qui arrivait de Paris. — Quelles nouvelles? demanda Scudéri. — Ma foi, aucune. .. Ah ! si fait : hier, un tel , se promenant parmi des milliers de gens sur le boulevard de la Tournelle, a été tué d'un coup de tonnerre ! Le mort était l'homme aux dix mille écus. Par Philippe de Gaspéan, évêque de Lisieux, dont nous avons dit quelques mots à propos des nymphes de Rambouillet, la marquise lui fit avoir le gouvernement de Notre-Dame-de-la-Garde, à Marseille. Au moment de délivrer les expéditions de cette charge, M. de Brienne écrivit à madame de Rambouillet qu'il était de dangereuse conséquence de donner ce gouvernement à un poète qui avait fait des poésies pour l'hôtel de Bourgogne. Madame de Rambouillet répondit qu'elle avait trouvé, dans un ancien auteur, que Scipion l'Africain avait fait des tragédies. — Oui, riposta M. de Brienne ; mais il ne les a pas fait jouer à l'hôtel de Bourgogne. Les expéditions n'en furent pas moins envoyées à madame de Rambouillet. Scudéri partit donc pour Marseille, et s'installa à Notre-Dame-de-la-Garde. Madame de Rambouillet disait de lui : — Cet homme-là n'aurait pas voulu un gouvernement dans une vallée ; et il doit être magnifique à voir sur son donjon de Notre-Dame de la Garde, la tête dans les nues, regardant avec mépris tout ce qui est au-dessous de lui. i

LOUIS XIII ET RICHELIEU 253 Paroii les aventures dont il était le héros, et qui flattaient sa vanité, en voici une que racontait Scudéri : Un grand seigneur des Pays-Bas était venu le prier de vouloir bien lui faire trois stances, Fune sur le bleu, l'autre sur le vert, et la dernière sur le jaune; ce grand seigneur, amoureux d'une dame qui portait ces trois couleurs, avait pris la poste exprès pour venir lui demander cette grâce. — Eh! monsieur, lui dit Scudéri, ne voulez- vous que trois stances ? -^ Oui, monsieur de Scudéri. — Trois, c'est bien peu ! laissez-moi faire au moins deux strophes sur chaque couleur. — Non, monsieur, il ne me faut que trois stances. Scudéri les fît, mais en grognant d'être restreint sur un si beau sujet. Il va sans dire que Scudéri fut de l'Académie. Mademoiselle de Scudéri se lança dans la carrière littéraire par les Harangues des femmes illustres et V Illustre Bossa. Elle mettait tout sous le nom de son frère, afin que cela se vendît mieux ; car c'était lui qui avait la réputation. Ge fut ainsi qu'elle fit Cyrus et Clélie, Dans le monde des précieuses, elle avait nom Sapho. Tout cela, œuvres de la sœur, œuvres du fi'ère, se vendait fort bien ; mais, par malheur, le frère, comme chef de la communauté, touchait l'argent et en achetait des tulipes. La Carte du Tendre qui, d'après l'avis de Chapelain, fut mise dans la Clélie^ était de mademoiselle de Scudéri. Sapho avait pris le samedi pour demeurer chez elle ; et ses soirées avaient un tel retentissement, que, lorsqu'on disait : « Allez- vous aux samedis? » on savait que cela voulait dire : « Allez-vous chez mademoiselle de Scudéri ? » Le grand rival de Scudéri était la Calprenède. Ces deux illustres ne se pouvaient voir ni sentir : la Calprenède était gascon ; Scudéri, gascon et demi. Et, cependant, le premier T. II i5

The text on this page is estimated to be only 19.06% accurate

254 LBfi eBANPS H0MMB8 était né au cb&teau de Toolgou, jures de Sarlat, et le second au Havre. La Galprenède s'appelait Gaultier de Gestes de la Galprenède ; il yint jeune h Paris et débuta par la Mort de Mithri" daU^ qui fut imprimée en 1637, Il racontait qu'il avait rimé malgré toute sa famille, et surtout malgré son père, lequel trouvait que c'était déchoir à un la Galprenède que de se faire poète. — Un jour que mon père me trouva fafeant des ven?, ditil, il fut si indigné, qu'il prit un pot de obambre et me le jeta à la tête. — G'est de là que vous avez la tête fôlé^? demanda l'ami auquel il racontait l'anecdote. -*<Nont répondit le poète; car j'évitai le projectile, qui alla donner contre la muraille. — Alors, ce fut le pot de chambre qui fut cassé? — Apprenez, mon cher, repartit l^ Galprenède , qu'au Gh&teau de mon père, tous les pots de chambre sont d'argent. En fait de romans, il publia d'abord Cassmdre^ où la plupart des héroïnes sont veuves, parce qu'il était amoureux d'une veuve ; puis Cléopâtre^ dont il eut idée de faire la lAns honnête femme de la terre ; le premier n'avait que dix volumes, le second ^n eut vingt. Il allait, d'habitude, chez une madame Bonté ; il y rencontra une petite veuve appelée madame de Brac : celle-ci était folle de ses romans et avait quelque bien. Bile l'épousa h la condition qu'il finirait la Cléopâtre : la clause fut mise au contrat. C'était le plus grand h&bieur du moAde, Un jour qu'il allait par les rues avec Sarrasin, il voit passer un cavalier, et se met à crier : — Faut-il que je suis maihurux! faut-il que ^ je suis malhurux!

Lotia xm »ï nĭCHĒLiEu 2S5 — Qti'y a-t-il donc? Ittl demande Sarrasin, et quelle mouche vous picfue? — J'ayais fé serment dé tuer ce couquin la première fois que je le rencontrerais. — Eh bien, dit Sarrasin, l'occasion est belle, puisque le voici. — Oui ; mais, par malhur, j'allê hier à confessé et jé promis à mon cōnfesBur dé lé laisser encore un pu dé temps ! Sarrasin disait : — Que voulez-vous ! il a tant donné de cœut* à Ses héros, qu'il n'en a pas gardé pour lui. Quelques jours après son mariage, la Calprenède, étant allé faire visite à Scarron, lui dit tout en causant : — Jé laissé un homme en bas ; jé vous prié, Scarron, faites monter cet homme. Puis, comme Scarron allait donner Tordre : — Non, non, reprit-il, c'est inutile, n'en faites rien. Ce qui ne l'empêchait pas d'ajouter un instant après l — Cependant, jé crois qu'il serait mieux de faire monter ce pauvre homme. — Voyons, dit Scarron, vous voulez me faire entendre que vous avez en bas un gentilhomme de vôtre suite? C'est bon, je me le tiens pour dit. Après Cassandfe et Clêopâtre^ la Calprenède fit imprimer un roman de Pharamond qu'il signa : « Gaultier de Costes, chevalier, seigneur de la Calprenède Toulgou, Saint-Jean de Livet et Vatiraesnll. » Quant à Sarrasin, quènoUs venons d'apercevoir allant par les rues avec lui, et qui était aussi un des beaux esprits du temps, c'était le fils d'un trésorier de France en là ville de Caen. Quelques a naissance fût médiocre, il vint à Paris jouant l'homme de grande famille, et fit connaissance de mademoiselle Paulet, qui le présenta partout comme un homme de bon lieu et fort à son aise.

256 LES GRANDS HOMMES Q est vrai qu'il avait un carrosse ; « mais ses chevaux, dit Tallemant des Réaux, étaient les plus mal nourris de France. » Lors de la guerre de Paris, le coadjuteur fit tant par le moyen de madame de Longueville, que le prince de Conti prit Sarrasin pour secrétaire. Celui-ci resta chez le prince jusqu'à sa mort — mort tragique, du reste, car il fut, diton, empoisonné par un Catalan qui le soupçonnait d'être l'amant de sa femme. — Ce qui rend là chose probable, c'est que la femme du Catalan mourut le même jour, à la même heure et de la même maladie. XV Peiûdant tout ce temps, devinez ce qu'avait fait le roi. Il était devenu amoureux ! Oh ! mais rassurez-vous ; amoureux comme pouvait l'être le roi. Christine de Suède disait de lui que, des femmes, il n'aimait que l'espèce. Au reste, avec son caractère triste et ennuyé, Louis XIII ne pouvait se passer ou d'une maîtresse ou d'un favori ; seulement, tout au contraire de Properce, il était plus jaloux de Gallus que de Cynthie. Bt de qui le roi était-il devenu amoureux ? Excusons-le, s'il a besoin d'excuse : d'une personne charmante, de mademoiselle Loui.se de la Fayette, cinquième fille de Jean de la Fayette, seigneur de Hautefeuille, et de Marguerite de Bourbon-Busset. Ce fut pendant le voyage que la reine fit à Lyon, en 1630, que cette passion prit naissance. Bassompierre raconte qu'étant allé, à propos de la campagne, prendre les ordres

LOUIS XIII ET RICHELIEU 257 de Sa Majesté, il trouva, à son grand étonnement, le roi parmi les dames, et, contre sa coutume, galant et amoureux. Mademoiselle de la Fayette, qui avait eu sous les yeux des exemples du peu de constance de la faveur royale, comprit qu'elle ne devait pas appuyer son avenir sur cette constance, et ne s'occupa que de distraire Sa Majesté, afin de ne faire aucun ombrage à la politique de M. de Richelieu. Malheureusement, elle se trouva sur la route du père Joseph. Le célèbre capucin avait remarqué la haine que le roi portait à son ministre, et, d'un génie presque égal à celui de Richelieu, il s'était dit que, si Richelieu tombait en le laissant debout, ce serait sur lui, Joseph, que s'appuierait ce roi faible et qui ne pouvait marcher sans soutien. Mais il lui fallait d'abord être cardinal pour aller de pair avec celui qui avait été son maître. Dans l'espoir d'en arriver là, il offrit au pape Urbain VIII de faire conclure la paix avec la maison d'Autriche, et d'établir par le traité, sinon une supériorité des catholiques sur les protestants, au moins une complète égalité entre eux. Ces ouvertures flattaient le pape, qui y voyait un moyen d'agrandir la maison Barberini, dont il était. Seulement, le père Joseph avait besoin d'une recommandation du roi. Comment obtenir cette recommandation? L'éminence grise songea tout naturellement à mademoiselle de la Fayette, qui était quelque peu sa parente. On fit envisager à la pauvre enfant que servir les projets du père Joseph[^] contre ceux du cardinal, c'était rendre la paix à la France; si elle réussissait, elle serait l'ange béni de toute l'Europe. Mademoiselle de la Fayette vit une mission providentielle à remplir, elle s'y dévoua au nom de l'humanité. Le roi fut tout étonné qu'un jour — pour la première fois — mademoiselle de la Fayette lui parlât politique. Il voulut changer la conversation; mais mademoiselle de la Fayette y revint obstinément. De son côté, le père Joseph commença

258 LES GRANDS HOMMES de démasquer 868 batteries et de tirer à boaiets rouges sur le cardinal. Le faible Louis XIII vit une conspiration dans cette harmonie de sentiments politiques du capucin avec sa maîtresse, et, selon son habitude, il alla tout dire à Richelieu. Richelieu se sentit trahi par son bras droit ; il fit venir le père Joseph, lui reprocha sa perfidie, se mit à la traverse de ses projets, et résolut d'éloigner mademoiselle de la Fayette. C'était contrecarrer les inclinations du roi, c'était briser son bonheur privé aux dépens de ses projets politiques, c'était une nouvelle lutte à entreprendre ; mais Richelieu savait comment on sortait de ces sortes de luttes, et le passé lui répondait de l'avenir. i Il s'adressa au confesseur de mademoiselle de la Fayette, i au père Carré, qui bientôt commença de prêcher la retraite à sa jolie pénitente, lui expliquant combien, loin du monde, son Stme trouverait une voie facile pour monter au ciel. Mademoiselle de la Fayette fit part au roi des insinuations du père Carré. — Bon! dit le roi, je le connais, le bon père : il est un de ces sots que l'on gagne aisément dès qu'on leur dore une chapelle. Le père Carré perdit donc son éloquence, ou peut-être cessa-t-il de la prodiguer inutilement, la chapelle du saint étant dorée. Richelieu avisa. Le roi avait tiré de sa garde-robe et fait l'un de ses premiers valets de chambre un nommé Boizeuval : le cardinal fit venir cet homme, et le menaça de toute sa colère s'il ne se faisait pas son espion près du roi et de mademoiselle de la Fayette. Boizenval, en sa qualité de valet de chambre, savait lequel, de Louis XIII ou de Richelieu, était le véritable roi : il se donna corps et âme au cardinal, s'obligeant non-seulement

LOUIS XI^{er} ET RICHELIEU 259 à lui rapporter les paroles et les actions des deux amants, mais encore à lui donner connaissance des lettres et des billets qu'ils s'écriraient. Il exécuta M^olemeût sa promesse : à partir de ce moment, Richelieu se trouva littéralement en tiers avec les deux jeunes gens. Malheureusement, le cardinal alla trop loin; il ne se con* tenta pas de savoir ce qui se disait dans le tête-à-tête, de lire ce qui s'écrivait pendant l'absence, il supprima certains billets, il en altéra d'autres ; de sorte qu'il y eut brouille, mais, à la suite de la brouille, explication. L'explication amena la découverte de la vérité. Boizenval fut chassé. Mademoiselle de la Fayette sentit alors de quel poids pesait l'inquisition du cardinal, et, d'elle-même, elle commença à parler de la retraite. Elle y était portée par un double sentiment : la piété d'abord, et ensuite le dégoût que lui inspirait la faiblesse du roi< Il ne fallait donc que quelques instances nouvelles pour déterminer cette Madeleine sans péché à quitter le monde. Ces instances, on les fit faire par la marquise de Sennecey, première dame d'honneur de la reine, amte de mademoiselle de la Fayette, et par l'évêque de Limoges, son oncle. Quant au père Joseph, il était malade et retiré au couvent des capucins. Dieu l'avait puni : depuis la trahison qu'il avait commise envers son patron, sa santé s'était toute dérangée, et il ne se remit jamais bien. Mademoiselle de la Fayette se décida donc à plier sous le vent qui la poussait vers ce qu'on appelait le port, c'est-à*" dire vers le couvent de la Visitation. Elle y entra au commencement du tnois de mars de l'an 1637.

260 LES GRANDS HOMMES Cependant le roi continua d'aller la voir. C'est à ces visites au couvent de la Visitation qu'il faut rattacher la naissance du roi Louis XIV. Touchez du bout des doigts à ce mystère de la naissance du grand roi : l'histoire brûle. Le 5 décembre 1637, le roi alla faire au couvent de la Visitation une visite à sœur Angélique. — Sœur Angélique était le nom que portait mademoiselle de la Fayette, depuis qu'elle s'était retirée du monde. — Une des prérogatives attachées au titre de roi, de reioe ou d'enfant de France, était d'avoir accès dans tous les couvents et de converser librement avec les religieuses : le roi Louis XIII conversa donc librement avec sœur Angélique. Ce qui fut dit dans cette conversation, nul ne le sut jamais ; mais ce que l'on sait, c'est qu'en sortant du couvent, le roi paraissait fort pensif. Il faisait, en outre une averse tempête mêlée de pluie et de grêle, une obscurité à ne pas voir à quatre pas devant soi. On était venu de Grosbois ; — car, depuis longtemps, le roi n'allait plus au Louvre, et n'avait plus aucun rapport avec la reioe. — Le cocher demanda si l'on retournait à Grosbois. Louis XIII alors parut faire un grand effort sur lui-même, et, après un instant de silence : — Non, dit-il, nous allons au Louvre. Et le cocher prit rapidement le chemin du palais, enchanté qu'il était de n'avoir pas quatre lieues à faire par un temps pareil. On arriva au Louvre. A la vue de son époux, la reine se leva avec un étonnement réel ou simulé. Elle salua respectueusement Louis XIII; Louis XIII alla vers elle, lui baisa la main, et, d'une voix contrainte ou simplement embarrassée : — Madame, lui dit-il, il fait si mauvais temps, que je ne

LOUIS XIII ET RICHELIEU 261 puis retourner à Grosbois. Je viens donc vous demander un souper pour ce soir et un gîte pour cette nuit. — Ce me sera un grand honneur et une grande joie d'offrir l'un et l'autre à Votre Majesté, dit la reine, et je remercie Dieu maintenant de cette tempête, qui m'a tant effrayée tout à l'heure. Ainsi Louis XIII, pendant cette nuit du 5 décembre 1637, partagea non-seulement le souper, mais encore la couche d'Anne d'Autriche. Le lendemain matin, il partit pour Grosbois. Était-ce le hasard qui avait amené ce rapprochement entre le mari et la femme? La tempête avait-elle véritablement conduit Louis XIII au Louvre, ou mademoiselle de la Fayette avait-elle usé de son influence pour le pousser dans le lit de sa femme? La chose était-elle convenue d'avance entre Anne d'Autriche et sœur Angélique, et avait-on, en termes de magie blanche, fait prendre à Louis XIII la carte forcée? Quoi qu'il en soit, cette nuit fut une nuit mémorable pour la France et même pour l'Europe; car, neuf mois après, heure pour heure, Louis XIV devait venir au monde. La reine s'aperçut bientôt qu'elle était enceinte, et, cependant, elle ne parla de cette grossesse que le 11 mai 1638 : elle venait de sentir remuer l'enfant. A qui en parla-t-elle? A M. de Ghavigny d'abord. — M. de Ghavigny était ministre d'État, et, néanmoins, chose singulière, la reine avait toujours eu à se louer de lui. Elle crut donc devoir le favoriser le premier de cette confidence. M. de Ghavigny s'achemina vers l'appartement du roi. — Le roi, par hasard, était au Louvre. Sa Majesté allait partir pour la chasse au vol ; aussi, craignant d'être retardée par son ministre, son premier mouvement fut-il de froncer le sourcil. — Khi qu'avez-vous à me dire, monsieur? demanda

262 LEfi GftANDS «6Mll£S Louis Xin. Affaire d'État? Cela ne me regarde point : cela regarde le cardinal. — Sire, dit M. de Chavigny, je viens vous demander la grâce d'un pauvre prisonnier. — La grâce d'un prisonnier ? répéta le roi. Cela ne me regarde pas, monsieur de Chavigny : cela regarde le cardinal. Demandez-lui donc cette grâce ; car ce prisonnier doit être son ennemi et, par conséquent, le nôtre. Et, faisant un mouvement vers la porte, il indiqua à ceux qui devaient raccompagner qu'il les invitait à le suivre. — Sire, dit Chavigny insistant, la reine avait pensé qu'en faveur de la nouvelle que je vous apporte, Votre Majesté ferait quelque chose pour son protégé. Ce protégé, c'était le pauvre La Porte, tenu en prison pour crime de fidélité ; — La Porte, vous vous rappelez, cher lecteur, celui qui veillait dans les corridors, tandis que madame de Chevreuse introduisait Buckingham chez la reine. — Et quelle nouvelle m'apportez-vous ? demanda le roi. — La nouvelle que la i*eine est enceinte, sire, répondit Chavigny. — La reine enceinte ! s'écria le roi. Si la reine est enceinte, ce doit être de la nuit du 5 décembre. Louis Xin n'était point un monarque avec lequel il pût y avoir de confusion. — Je ne sais de quelle nuit, sire, reprît Chavigny ; mais ce que je sais, c'est que Dieu, dans sa miséricorde, a regardé le royaume de France et a fait cesser la stérilité qui nous affligeait tous. — Êtes-vous bien sûr de ce que vous me dites là, Chavigny ? demanda le roi. — Aujourd'hui même, sire, la reine a senti remuer l'enfant, et, comme il paraît que Votre Majesté lui a promis, le cas échéant, de lui accorder la grâce qu'elle lui demanderait

LOUIS ?^m filT RICHELIEU 263 Qjle YOttS demande, sire, de faire sortir de la Bastille La Porte, son ancien valet de chambre. — C'est bon, c'est bon, dit le roi; si nous avons promis, nous tiendrons notre promesse. Puis, se tournant vers les seigneurs de sa suite : — Messieurs, dit-il, ce n'est qu'un petit retard pour notre cbasse ; ajilez m'attendre en bas, tandis que, moi et Ghaviguy, nous passerons chez la reine. Les courtisans sortirent tout joyeux. Le roi et Gbavigny passèrent chez la reine. La reine était dans son oratoire \ le roi y entra seul : Gbavigny resta dans la pièce attenante. Au bout de dix minutes, le roi sortit ; il avait le visage tout radieux» — Ghaviguy, dit-il, c^était vrai. Dieu veuille, maintenant, que ce soit un dauphin I... Âh ! comme vous enrageriez, mon cher frère ! — Et La Porte, sire? demanda Ghaviguy. — Il sortira demain de la Bastille, mais à la condition qu'il se retirera à Saumur. Le lendemain, 12 mai, M. Leyras, secrétaire des commandements de la reine, se présenta à la Bastille, accompagné d'un commis de M. de Gbavigny ; il fit signer à La Porte la promesse de se retirer à Saumur; La Porte signa, et, le 13 au matin, il fut mis en liberté. Ainsi le premier mouvement de Louis XIV dans le sein de sa mère ouvrit les portes de la Bastille à un innocent. Nous venons de raconter les nouvelles offlcielles; à présent, rapportons les cancans de la chronique privée. Il est inutile de dire que mille bruits étranges se répandirent sur cette conception inattendue, venant vingt-deux ans après le mariage, dix-sept ans après sa consommation. On assurait que la reine avait été parfaitement convaincue que la stérilité qu'on lui reprochait ne venait point d'elle :

264 LES GRANDS HOMMES ainsi, outre une première fausse couche qu'elle avait faite, en 1624, pour avoir sauté un fossé en courant, avec madame de Ghevreuse, à travers les prairies de Saint-Gloud, elle se serait aperçue, vers l'année 1636, qu'elle était enceinte, mais trop tard pour que le roi pût prendre date. Cette grossesse, disait-on, avait été heureusement cachée au roi. Là est peut-être la clef de ce grand mystère qui a préoccupé tout le xviii^e siècle le mot de cette énigme qu'on appela l'homme au masque de fer. La disparition de ce premier enfant, qui, selon les mêmes bruits, aurait été un garçon, avait donné de graves regrets à Anne d'Autriche, d'abord comme mère, ensuite comme reine : le roi, plus malade de jour en jour, pouvait mourir tout à coup, et la reine se trouvait, veuve, exposée à la vieille haine de Richelieu. Or, nous l'avons vu, Richelieu s'était donné la peine de dire lui-même à Anne d'Autriche ce qu'il fallait faire pour éviter ce désagrément. Aussi, à peine — disait-on toujours — s'aperçut-elle de sa troisième grossesse, qu'elle résolut d'en tirer parti en faisant accroire à Louis XIII qu'il y était intéressé, et en utilisant le fruit de cette grossesse, si c'était un garçon, comme héritier présomptif de la couronne. La scène qui se serait passée au couvent de la Visitation, et que nous avons racontée, n'aurait été, dans ce cas, que le prologue d'une pièce déjà faite. Des indiscretions verbales et même écrites du vieux Guitaut, capitaine des gardes de la reine, corroborèrent ces bruits. M. de Guitaut avait raconté que, pendant cette mémorable soirée du 5 décembre, ce n'était pas le roi qui avait eu l'idée d'aller au Louvre, mais bien la reine qui l'avait envoyé chercher deux fois au couvent de la Visitation. Ainsi, ce serait de guerre lasse, et non pas de sa propre volonté, que Louis XIII se serait rendu au Louvre. Quant au père de l'enfant, on indiquait d'un accord une

LOUIS XIII ET RICHELIEU , 265 nimele cardinal de Mazarin. Et cela devint par la suite d'autant plus vraisemblable que, Louis XIII mort, Mazarin se maria prescfue aussi ostensiblement avec Anne d'Autriche que, Marie-Thérèse morte, Louis XIV se maria avec madame de Maintenon. Qa sait qu'aucune loi canonique ne s'opposait à ce mariage, Mazarin étant cardinal, mais n'étant pas prêtre. Il était d'habitude, à cette époque, de faire tirer l'horoscope des enfants royaux; Richelieu, plus intéressé que personne à savoir quelle serait la destinée de celui que ^Anne portait dans son sein, avait déclaré qu'il ne connaissait qu'un homme capable de révéler d'une façon infallible les mystères de l'avenir : cet homme, c'était un jacobin espagnol nommé Gampanella. On s'informa de ce qu'était devenu le susdit Gampanella : il avait quitté la France. Le cardinal fit prendre des renseignements sur lui ; il apprit que Gampanella, ayant eu maille à partir avec l'inquisition italienne, était prisonnier du saint-office et attendait son jugement dans les cachots de Milan. Richelieu demanda sa liberté avec tant d'instances, qu'elle lui fut accordée. Il était temps : le pauvre jacobin sentait passablement le roussi! C'était la seconde personne que Louis XIV faisait sortir de prison avant d'être venu au monde. On sut que Gampanella était acheminé vers la France; la reine n'avait donc plus qu'à accoucher. Gefut le dimanche 5 septembre, vers cinq heures du matin, que le roi fut averti, par la demoiselle Filandre, que la reine, qui, depuis la veille à onze heures du soir, était dans les douleurs de l'enfantement, allait probablement être délivrée. Il se rendit près d'elle. A onze heures et demie du matin, la sage-femme annonça que le royaume de France ne tomberait pas, cette fois encore, en quenouille, la reine étant accouchée d'un garçon. Louis XIII prit à l'instant même des mains de la sageT. II. 16

The text on this page is estimated to be only 25.16% accurate

266 LES GRANDS HOMMES femme Fenfant tel quMI était, et alla à la feaêtre, en criant aux gens qui étaient rassemblés sous le balcon : — Un fils, messieurs 1 un filsl Gela se passait au château de Saint^Gennain. Cinq minutes après, on savait la nouyelle à Paris, des télé* graphes ayant été disposés tout le long de la route. Le cardinal était à Saint^uentin lorsque arriva Pheureux événement; il écrivit au rot pour le féliciter, et Tinvita à nommer le dauphin Théodoêe^ c*est*à-dire Dieuionné. Le roi ne fil point la guerre à la mauvaise intention; seulement il décida que le dauphin s'appellerait Louis. Par le même courrier, Richelieu félidtait la reine; mais sa lettre était courte ei troiûe, « Les grandes joies ne partent point, » disait-iL Le lendemain même de Taccouchement de la reine, Gampanella était à Saint-Germain. Il demanda de retarder Thoros*cope jusqu'à Tarrivée du cardinal* Le cardinal arrivaGampanella, comprenant quelle immense responsabilité il allait assumer sur lui) aurait bien voulu gagner encore du temps; mais Richelieu lui fit entendre qu'il ne l'avait pas tiré pour rien des prisons de Milan. On prit donc jour et heure. Le jour et Theure arrivés, on- introduisit Gampanella près du dauphin; il lui fitôter jusqu'à la chemise et l'étudia attentivement; puis, rayant fait rhabiller, il s'en revint chez lui pour tirer ses pronostics. Au bout de trois heures, la reine, désii'euse de savoir l'avenir qui attendait son fils, envoya chercher l'astrologue. Gampanella revint ; il prétendit que les obsenrations faites par lui sur le corps de l'enfant royal n'étaient point suffisantes; il le fit déshabiller de nouveau, et l'examina une seconde fois. Enlin, pressé de formuler saprédiction,ilréponditen latin : — Cet enfant sera luxurieux comme Henri IV... 11 sera

The text on this page is estimated to be only 27.36% accurate

LOUtg. XIM fit HIGHBLIEU 267 tresser... Il régnera longtemps et péniblement.» Sa fin sera misérable et amènera une grande confusion dans la religion et dans le royaume. L'ambassadeur de Suède Grotius écrivait à Oxenstiern, le douzième jour de la naissance du dauphin : a Le dauphin a déjà changé trois fois de nourrice; car non-seulement il tarit leur sein, mais encore il le déchire. » Que les voisins de la France prennent garde & une si précoce rapacité 1 » L'horoscope de Campanella s'accomplit. Les craintes de Grotius se réalisèrent... Pour suivre jusqu'au bout l'influence de mademoiselle de la Fayette sur les destinées de la France» nous avons sauté par-dessus l'échafaud du duc de Montmorency* On a vu comment Monsieur s'était tiré de l'affaire Ghalais : au lieu d'y perdre quelque chose, il y avait, au contraire, gagné le titre de duc d'Orléans, de Chartres, de Montpensier et de Ghâtellerauld ; le titre de comte de Blois; le titre de prince de Dombes et de la Roche-sur-Yon, etc., etc.; plus, un apanage d'un million donné par le roi, et quatre cent mille livres de rente apportées par sa femme» Il voulait savoir si, par le même moyen, il ne pourrait pas doubler tout cela. Donc, il s'éveilla un beau matin, tout ému du traitement que le cardinal faisait subir à Marie de Médicis — prisonnière, puis à peu près -^ fit demander les pierreries de sa femme pour les convertir en argent, disposa toutes choses pour quitter l'hôtel de Bellegarde, où il était logé, et, suivi de quinze gentlemen, il alla frapper à la porte du Palais-Royal. Le cardinal, étonné de la visite du prince, s'avança au-devant de lui jusque dans les antichambres. — Monsieur, lui dit le duc, je suis venu pour vous dire que je ne pouvais ni ne voulais plus rester votre ami. Je quitte Paris, et me retire dans mon apanage, où je saurai me défendre, sachez cela, monsieur I

268 LBS GRANDS HOMMES Et, laissant le cardinal tont stupéfait de cette boutade, il monta en voiture et partit, en effet, pour Orléans. Arrivé là, Gaston envoya dp tous côtés des agents pour recruter une armée; ces agents revinrent avec une vingtaine d'hommes : c'était juste ce qu'il fallait pour faire tomber vingt têtes en Grève. ^ En même temps» le bruit courait que le roi en personne { allait marcher sur Orléans. On conseilla à Gaston, ou de faire la paix — chose facile, car le roi la proposait lui-même — ou de sortir du royaume. Les conditions de la paix n'étaient point assez brillantes pour être acceptées par le duc d'Orléans : il pensa qu'étant plus coupable, il obtiendrait des conditions plus avantageuses, et prit le parti de quitter la France. 11 se mit en route, escorté par une petite troupe de seigneurs des meilleures familles; cette petite troupe était commandée par le comte de Moret, fils naturel de Henri IV, i et par Louis de Gouffier, comte de Roanne. En traversant le pays, on criait : « Vive Monsieur! vive la liberté du peuple !» 11 ne se fit aucun soulèvement, et cela, , pour deux raisons : le peuple savait déjà ce qu'était Monsieur, ' il ne savait pas encore ce que c'était que la liberté. Au reste, toutes les villes de la Bourgogne se fermaient devant le prince rebelle; il n'y eut que Seurre qui lui ouvrit ses portes, parce que Seurre appartenait au duc de Bellegarde^ et que le duc de Bellegarde ne se crut pas le droit d'interdire à un fils de France l'entrée d'une ville qui était sienne. Là, il fut rejoint par le duc d'Ëlbeuf et par le comte et la comtesse de Fargis. Mais Gaston ne fît à Seurre qu'une halte d'un instant et se retira en Lorraine. Le roi marchai t, pour ainsi dire, sur les talons de sou frère : il arriva derrière lui à Seurre, y mit garnison, et, le

LOUIS XIII ET RICHELIEU 269 31 mars 1631, lança un édit par lequel tous ceux qui avaient accompagné le duc d'Orléans, et particulièrement le comte de Moret, les ducs d'Elbeuf, de Fougard et de Roanne, le président Lecoupieux et M. de Puylaurens étaient déclarés coupables de haute trahison. Lorsque Gaston eut passé la frontière, et que son intention de s'établir hors de France ne fut plus douteuse, le roi revint à Fontainebleau. Il y avait à peine quelques mois que ces faits s'étaient accomplis, lorsqu'on apprit à la cour que, par une belle soirée d'été — c'était le 18 juillet — un carrosse à six chevaux était sorti de Compiègne vers dix heures du soir; qu'à la même heure, une dame accompagnée d'un gentilhomme s'était fait ouvrir une porte du château donnant sur le rempart, dans le but apparent d'aller prendre le frais; que le carrosse avait passé l'Oise sur un bac, et que la dame sortie du château n'y était pas rentrée. C'est-à-dire que la reine mère s'était enfuie pour aller rejoindre son second fils hors de France. Onze ans après, l'année même où mourait Richelieu, un an avant que mourût Louis XIII, elle expirait, misérable et manquant de tout, dans la maison de son peintre Rubens, à Cologne. Quant à Gaston d'Orléans, qui faisait mourir les autres dans l'exil, il n'était pas si fou que d'y mourir lui-même. Son affaire avait perdu beaucoup de son importance. Chassé des États envahis du duc de Lorraine, il était poursuivi, par le maréchal de la Force, en France, où il était rentré; sa présence remuait les provinces, mais ne les soulevait point. Langres lui avait fermé ses portes, le canon de Dijon avait tiré sur lui; il avait traversé la Loire à Moulins, était entré dans le Bourbonnais, et avait pénétré jusque dans l'Auvergne, lorsque, tout à coup, on apprit, avec un étonnement mêlé de douleur, que le duc Henri de Montmorency venait de se rallier à son parti et avait soulevé tout le Languedoc en sa faveur.

270 LES GRANDS HOMMES Nous ayons dit : « Avec un étonnement mêlé de douleur; » en effet, le duc de Montmorency était fort aimé, et Ton savait déjà ce que risquaient les Insensés qui embrassaient la cause de Gaston d'Orléans. Expliquons en quelques mots ce qu'était le dernier duc de Montmorency, et tâchons surtout de le montrer à nos lecteurs sous son vrai jour, et non pas tel que le montrent les historiens. Henri n, duc de Montmorency, était né à Chantilly le 30 avril 1595; il avait donc trente-deux ans à peine, lorsqu'il prit parti pour le duc d'Orléans. Quoiqu'il eût les yeux de travers, il était d'agréable mine, et, quoiqu'il eût la langue embarrassée, il avait le geste si gracieux, que l'on cessait d'écouter ses paroles pour ne plus voir que sa pantomime. Souvent il commençait un compliment ou un récit et s'arrêtait à mi-chemin. La première fois qu'il parut chez madame de Rambouillet, il s'embarrassa tellement, que ce fut le cardinal de la Valette qui, venant à son secours, acheva la phrase commencée; mais, pendant ce temps-là même, le duc continua si bien d'accompagner du geste ce que disait le cardinal, qu'il eut tous les honneurs du compliment, quoique ce fût un autre qui l'eût fait. — Jésus ! s'écria le duc de Candale, fils aîné de M. d'Epernon, que cet homme est donc heureux d'avoir des bras ! En outre, M. de Montmorency était riche, brave, galant, libéral, dansait à merveille, était très-bien à cheval, avait des gens d'esprit à ses gages, faisait faire ses vers par Théophile et Mairet, donnait beaucoup aux pauvres, étant ami de tout le monde et adoré de ceux qui l'approchaient. Un jour, il entend dans un salon un gentilhomme qui disait : — Si je trouvais vingt mille écus à emprunter, ma fortune serait faite. Il le tire à part.

The text on this page is estimated to be only 29.84% accurate

LOUIS XIII ET RICHELIEU 271 ■^ Venei ches moi demain, monsieur, dit-il ; j'ai à vous parler. Le gentilhomme se rend h l'invitation et trouve les vingt mille 'écus comptés sur une table. Un an après, ce gentilhomme, enrichi, les lui rapporte. — Gardez, dit le duc; les Montmorency ne prêtent pas ; ils donnent. li'autre insistant : •<r- Monsieur, ajouta*-il, je suis récompensé par le plai^r que j'ai à voir un gentilhomme tenu» sa parole ; gardez les vingt mille écus; vous me dôsobligerie? en me forçant à les reprendre. Il envoya un jour h la marquise de Sablé, dont il était ramant, une donation de quarante mille livres de rente en fonds de terre; mais elle la lui renvoya, et, plus sévère sur ce point que le gentilhomme aux vingt mille écus, rien ne put la lui faire accepter. Une femme qui refuse une donation de quarante mille livres de rente mérite bien qu'on s'occupe d'elle un instant; nous reviendrons tout à Theure à M. de Montmorency. Madeleine de Souvray, femme de Philippe-Emmanuel de Laval, marquis de Sablé, était fille du maréchal de Souvray, qui avait été gouverneur de Louis XIII. Elle était fort jeune lorsqu'elle vit pour la première fois M. de Montmorency, qu'elle aima passionnément. Il obtint d'elle un rendez-vous. Ce rendez-vous était donné dans une salle basse; au lieu d'entrer par la porte, le duc, avec une agilité qui n'appartenait qu'à lui, bondit par la fenêtre : à partir de ce moment, elle fut prise et garda cet amour à peu près toute sa vie. Par malheur, M. de Montmorency était loin d'être aussi sentimental que sa maîtresse, et cette dissemblance dans le caractère amenait des refroidissements entre eux. Un jour que le duc revenait de son gouvernement du Languedoc, madame de Sablé envoya un gentilhomme au-devant

272 LES GRANDS HOMMES de lai à une demi-journée, pour lui témoigner toute l'impatience où elle était qu'il fût près d'elle. Le gentilhomme trouva le duc et revint en disant : —Madame, monseigneur n'est pas moins impatient que vous. — Mais où est-il? : — Il va venir. — Pourquoi donc n'est-il pas venu tout de suite? — Madame, le lieu où il s'est arrêté pour dîner n'avait que de mauvaises auberges mal approvisionnées; de sorte qu'il a été contraint d'envoyer chercher deux perdrix, qu'il les a fait plumer en sa présence, qu'il les a vues rôtir, et les a mangées de grand appétit. Cela ne parut point à madame de Sablé une grande marque d'impatience, et, quoique le maréchal arrivât sur ces entrefaites, elle fut si piquée de son peu d'empressement, qu'elle s'enferma chez elle et ne le voulut point voir. Elle était fort jalouse de M. de Montmorency, et il faut avouer qu'il y avait de quoi, car le duc était fort coquet; seulement, elle était jalouse à tort et à travers. Un jour, elle lui reprocha d'avoir dansé au bal de la cour, et d'avoir choisi les plus belles danseuses. — Bh! madame, lui demanda M. de Montmorency, vouliez-vous donc que je choisisse les plus laides? —Certainement, monsieur, répondit-elle ; c'était votre devoir. Après l'exécution du pauvre maréchal, elle devint une des plus grandes visionnaires du monde, surtout à l'endroit de la mort; plusieurs fois elle tomba malade de frayeur en entendant dire que la sœur, le frère ou la tante de celui ou de celle qui parlait avait eu la rougeole ou simplement la fièvre. Comme Mademoiselle avait la petite vérole, M. de Nemours alla visiter la marquise. Dès qu'elle le vit, elle lui demanda ; •— Ah ! monseigneur, n'avez-vous point été assez imprudent pour aller chez Mademoiselle?

LOUIS XIII ET RICHELIEU 273 — Justement, répondit-il. — Je parie que vous y êtes monté? s'écria la marquise pâissant. — Sans doute; je voulais parler à quelqu'un. — Et que vous êtes entré dans sa chambre? — Non; une de ses femmes est venue au-devant de moi. — Et vous avez parlé à cette femme? — Je montais pour cela. — Oh! sauvez-vous, monsieur de Nemours! sauvez-vous! Le duc s'en va. Dix minutes après, madame de Longueville arrive et trouve la chambre pleine de fumée : madame de Sablé y avait brûlé tout ce qui peut chasser le mauvais air. Madame de Longueville voulait parler ; mais la marquise n'écoula pas un mot de ce qu'elle disait, répétant sans cesse : — Avez-vous vu un homme aussi imprudent que M. de Nemours ! Quand il s'agissait de la saigner, c'était bien une autre histoire : elle faisait d'abord conduire le chirurgien dans le lieu de la maison le plus éloigné de celui où elle couchait ; là, on donnait au praticien un bonnet et une robe de chambre , s'il avait un aide, on donnait à l'aide un pourpoint ; tout cela, de peur qu'ils ne lui apportassent le mauvais air. Un jour qu'elle était chez la maréchale de Guébriant, rue de Seine, près de l'hôtel Liancourt : — Ah ! dit-elle, ne vous étonnez pas que je reste si longtemps ; je suis empêchée de m'en retourner. — Et pourquoi cela? — J'ai vu sur le pont Neuf un petit garçon qui a eu depuis peu la petite vérole ; il demande Taumône : en le chassant, mes gens pourraient gagner le mal. — Mais, alors, pourquoi ne vous en allez-vous point par le pont Rouge ? — Ah bien, oui ! la dernière fois que j'y suis passée, je l'ai entendu qui craquait!

16.

The text on this page is estimated to be only 27.12% accurate

274 LBS GRANDS HOMMES Elle se décida enfin à s'en aller par le pont Ronge, craignant n^oins encore la chate du pont que la petite vérole. Il fut question de peste à Paris ; alors, la terreur de la marquise n'eut plus de bonieit elle crut avoir besoin d'une consultation, se sentant déjà malade. Elle fit, en conséquence, réunir trois médecins auxquels on donna à chacun une robe et un bonnet comme à l'ordinaire ; puis on les fit asseoir près de la porte d'une grande salle à l'extrémité de laquelle était la marquise, couchée sur son lit oomm^e une personne mourante. La dame de comp^sgnie allait dire aux médedns ice que sa maîtresse éprouvait et retournait, ensuite transmettre à celle-ci les réponses de la Faculté. C'était juste au moment où le fils de madame de Rambouillet venait de mourir de la peste. La belle Julie d'Angennes écrivait dans le même temps à la marquise, mais en prenant, bien entendu, toutes les précautions nécessaires. Voici, du reste, la lettre de mademoiselle de Rambouillet; nous aimons à croire qu'elle fut écrite avant la mort de son frère; sans quoi, elle ferait plus d'honneur h son esprit qu'à son cœur : pourtant, nous devons l'avouer, le contenu de cote lettre laisse à penser qu'elle fût postérieure à la mort. La suscription portait d'abord ceci a «t Mademoiselle du Ghalais (c'était le nom de la demoiselle de compagnie de madame de Sablé) lira, s'il lui plaît, cette lettre à madame la marquise au^deêsous du vent, » Puis la lettre contenait ce qui suit ; « Madame, je crois ne pouvoir commencer de trop bonne heure mon traité aveo vous ; car je suis assurée qu'entre la première proposition que l'on vous fera de me voir et la conclusion, vous aurez tant de réflexions à faire, tant de médecins à consulter, et tant de craintes à surmonter, que j'aurai eu tout le loisir de m'aviser. Les conditions que je vous o^re. sont de n'aller point cbejB vous que je n'aie été trois jours sans aller à l'hôtel de Gondé ; de changer de toute sorte d'ha

The text on this page is estimated to be only 25.74% accurate

LOUIS XIII ET RICHELIEU 275 billements, de choisir un jour qu'il aura gelé ; de ne vous approcher que de quatre pas ; de ne m'asseoir que sur un seul siège. Vous pourrez aussi faire faire un grand feu dans votre chambre, brûler du genièvre aux quatre coins, vous environ-» ner de vinaigre impérial, de rue et d'absinthe. Si vous pouvez trouver vos sûretés dans ces propositions sans que je me coupe les cheveux, je vous jure de les exécuter très-religieusement ; et, ai vous ave* besoin d'exemple pour vous fortifier, je TOUS dirai que la reine a bien voulu voir M. de Ghaudebonne, qui sortait de la chambre de mademoiselle de Bourbon, et que niadame d'Aiguillon, qui a bon goût sur oea choses^là et à ^ni l'on ne saurait rien reprpcher sur do pareils sujets^ me vient demander que, si je ne voulais aller la voir, elle viendrait me chercher ! » On ignore si, malgré toutes ces précautions, la belle Julie d'Angennes fut reçue. Un jour, madame la marquise de Sablé fit tirersôn horoscope. — Quel âge avez-vous, madame ? demanda Tastrologue. — Trente-six ans. Elle en avait quarante«deux . L'astrologue parla tout bas à mademoiselle de Chalais. — Que dit-il ? demanda la marquise, qui, selon son habitude, se tenait à distance. — Madame, il me dit qu'il ne peut rien faire qu'il ne sache votre âge au juste. — Il se moque, il se moque, cet astrologue ! Puis, au bout d^un instant : — S'il n'est pas satisfait, je lui donne six mois de plus f mais qu'il commence, il n'en aura pas davantage. Avant d'emménager dans une maison, elle s'informait si personne n'y était mort. Un jour, elle résilia un bail, en payant un gros dédit, parce qu'elle apprit qu'un maçon s'était tué en la bâtissant. Elle se faisait celer si souvent, que Tabbé de la Victoirci

The text on this page is estimated to be only 29.37% accurate

276 LES GRANDS HOMMES Glande Daval de Coupeanville, prélat d'un esprit diarmant, ne disait plus, en parlant d'elle, que feu la manfaise de Sablé. Poop leonp, elle se crnt morte, et en demenra plus d'un an brouillée ayec Fabbé de la Victoire. Sa meillenre amie était la comtesse de Manre, visionnaire comme elle : elles s'étaient logées porte à porte poor se Yoir tont à lenr aise ; mais, comme, à la moindre indisposition de Fnne, Taatre avait peur d'attrapé quelque maladie mortelle, elles étaient quelquefois trois mois sans se voir, s'écrivant dix fois le jour. La comtesse de Maure tomba sérieusement malade. On comprend que, dès lors, toute communication directe fut rompue entre les deux amies; seulement, cbaque jour, mademoiselle de Ghalais, d'une fenêtre à l'autre, interrogeait les gens de la comtesse de Maure sur la santé de lenr maîtresse. Il est vrai que madame de Sablé avait bien recommandé, si madame de Maure mourait, qu'on ne le lui dit pas. Enfin, celle-ci mourut. Gbalais revint toute triste de son observatoire. — Eh bien, Gbalais? demandlala marquise. — Obi madame! — Est-ce qu'elle ne mange plus? — Non. — Est-ce qu'elle ne parle plus? — Non. — Ah! Ghalais, elle est morte, alors? — Madame, répondit Ghalais, souvenez-vous que c'est vous qui l'avez dit, et non pas moi. Un autre jour, elle entend un chant d'église dans la cour de son hôtel. — Ghalais, voyez ce que c'est. — Eh! madame, ce sont tous les enfants de chœur rouges et blancs de Paris. — Hais que font-ils? ri

LOUIS Xni ET RICHELIEU 277 . — Ils chantent un De profundis. — Pour qui ? — Pour vous. — Gomment, pour moi ? Mais qui donc envoie ces petits . misérables ? — L'abbé de la Victoire. — L*abbé de la Victoire ? — Oui ; ne vous voyant pas, il continue à soutenir que vous êtes morte, et il prie et fait prier pour le repos de votre âme. — - Il est donc là, avec toute sa sainte marmaille ? — Oui, madame. — Eh bien, dites-lui que je lui pardonne, mais qu'il s'en aille, lui et ses maudits choristes. — Madame, il dit qu'il ne sera sûr que vous êtes vivante que lorsqu'il vous aura parlé. — Qu'il monte, alors ! L'abbé monta, fut pardonné et renvoya ses enfants de chœur. Revenons à M. de Montmorency. Nous avons dit qu'il était fort coquet ; aussi donna- t-il bien du chagrin à la pauvre marquise de Sablé. Il aima d'abord la Ghoisy, fille de bon lieu, mais très-galante, qui, quoique ayant été mariée depuis, fit mettre sur son tombeau qu'elle avait été fort estimée des grands et avait eu l'amitié de plusieurs. Puis le duc fut amoureux de la reine; mais Buckingham vint, sans dire gare, donner au milieu de cet amour et le déranga fort. M. de Montmorency avait un portrait de son auguste bien-aimée, et il faisait mettre à genoux les gens auxquels il le montrait. Un jour, il eut querelle avec Bassompierre ; celui-ci dansait mal, M. de Montmorency s'en moqua. — Il est vrai, dit Bassompierre, que je n'ai pas tant d'esprit que vous dans les pieds ; mais je me vante d'en avoir davantage ailleurs.

The text on this page is estimated to be only 27.60% accurate

278 LE8 GRANDS HOMMES — En tout cas, répliqua le duc, si je n'ai pas ainsi bon bec, je crois avoir meilleure épée. — Oui, dit Bassompierre, vous avez celle du grand -inné. Bt Bassompierre pronouçalemotcommes'il n'avaitqu^uuen. Ils allaient se battre le lendemain, mais on les aeoorda avant qu'ils se séparassent. M. de Montmorency eut une autre querelle avec le duc de Ret2. Il avait été sur le point d'épouser mademoiselle de Beaupréau ; mais la reine fit rompre le mariage, pour lui donner une de ses parentes qui ^tait de la maison des Ursins • plus tard, le duc de Retz épousa mademoiselle de Beaupréau. La querelle vint de oe que, au lieu d'appeler son rival duc de Retz^ M. de Montmorency Pavait appelé due êe Mon-Reste. La duchesse de Montmorency était fort jalouse de son mari, qu'elle aimait tendrement. Cependant comme toutes les femmes couraient après son cher duc, et qu'il en venait de la province rien que pour le voir, elle fit un marché avec lui : c'est qu'il aurait carte blanche, pourvu qu'il lui racontM ses bonnes fortunes. Le marché fut non-seulement fait, mais tenu, et la duchesse se consolait des infidélités de son mari en voyant, disait-elle avec orgueil, quelles grandes dames il lui donnait pour rivales. Le duc était très-brave, mais très-médiocre homme de guerre, comme on le verra tout à Theure quand nous raconterons l'affaire où il tomba entre les mains des troupes royales. Reprenons donc notre récit où nous l'avons laissé, c'est-à-dire au moment où l'on apprit que le duc venait d'embrasser la cause de Gaston d'Orléans. L'abbé d'Bibône, neveu de Tévêque d'Albi, était venu, delà part du prince, proposer à M. de Montmorency de se déclarer contre Richelieu; Il lui exagéra la gloire dont se couvrirait l'homme qui renverserait Tidole, lui promit l'épée de connétable, qui déjà quatre fois était entrée dans sa famille, et lui

The text on this page is estimated to be only 25.05% accurate

LOUIS XIII KT RICHELIEU 279 montra les têtes encore sanglantes de Ghalais et de Marillao roulant au pied de Féchafaud. Montmorency adhéra, Seulement, il avait demandé le temps de faire des levées et de réunir un nombre d'hopnmea suffisant, lorsque, tout à coup, il apprit que Gaston d'Orléans arrivait, poursuivi par deux armées. Gaston amenait environ deux mille hommes avec lui, et, pour oea deux mille hommes, hqit ou dix maréchaux deoamp. Montmorency, quoique pris à court, ne voulut point faillir à la parole donnée. Il avait envoyé des émissaires en Espagne pour en tirer de l'argent et y lever des hommes», car à peine si, avec ce que lui amenait le duc d'Orléans, il avait six mille soldats à opposer aux troupes royales) encore étaient-ils répartis entre Lodève, Àlbi, Usés, Alais, Lunel et Saint^Pons. Deux armées, comme nous Pavons dit, poursuivaient le duc ! Tune était commandée par le maréchal de la Foroe; l'autre par le maréchal de Schomberg. . Montmorency résolut d'attaquer la dernière. Le 29 août 1632, il la joignit, et prit aussitôt ses dispositions de combat. Monsieur était en personne près du duc de Montmorency. Alors, le maréchal de Schomberg , n'oubliant pas que le cardinal de Richelieu n'était que ministre, et pouvait tomber } songeant que le roi était d'une santé chancelante, et pouvait mourir ; qu'enfin, Monsieur, contre lequel il marchait, était l'héritier du trône, le maréchal de Schomberg, disons-nous, ouvrit une dernière négociation avec le prince, et envoya Cavoye pour parlementer. Mais le duc répondit : — Combattons d'abord ; après la bataille, on parlementera. La journée du 31 se passa en reconnaissances mutuelles. Le U* septembre, à huit heures du matin, M. de Schomberg s^empara d'une maison qui.nMtait qu'à quelques portées de

280 LES GRANDS HOMMES mousquet des premières lignes du duc de Montmorency, et y logea une aTant-garde. A cette nouvelle, le maréchal«duc prit avec lui cinq cents hommes, alla reconnaître l'armée de Schomberg, et, se trouA'ant près de la maison occupée, chargea ceux qui étaient dedans, lesquels abandonnèrent aussitôt leur poste. M. de Montmorency revint vers son corps d'armée, tout joyeux de ce succès, qu'il tenait pour être de bon augure. Il trouva le duc d'Orléans qui l'attendait, avec le comte de Moret, son frère naturel, et le maréchal de Rieux. Alors, s'avançant vers le prince : — Monsieur, lui dit-il, voici le jour où vous serez victorieux de tous vos ennemis, le jour où vous réunirez le fils avec la mère ! Mais, ajouta-t-il, il faut que, ce soir, votre épée soit comme est la mienne ce matin, c'est-à-dire rouge jusqu'à la garde 1 Le duc d*Orléans n'aimait pas les épées nues et surtout les épées sanglantes : il détourna les yeux. — Eh ! monsieur, dit-il, ne perdrez-vous donc jamais l'habitude de vos rodomontades ? Ce que vous avez fait ce matin ne préjuge en rien de la journée et nous donne tout au plus des espérances. — En tout cas, reprit le maréchal, en supposant que je ne vous donne que des espérances, c'est plus que ne vous donne le roi votre frère ; car, au lieu de vous donner des espérances, il vous les ôte toutes, même celle de la vie. — Bah ! fit Gaston en haussant les épaules, croyez-vous que la vie de l'héritier présomptif soit jamais en jeu ? Arrive qui arrive, je suis toujours sur de tme ma paix, pour moi et trois personnes. Le maréchal sourit amèrement. — Bon ! dit-il à demi- voix au comte de Moret et au maréchal de Rieux, voilà déjà notre homme qui saigne du nez ! il compte s'enfuir, lui troisième ; mais ce n'est ni vous ni

LOUIS XIII ET RICHELIEU 281 moi, n'est-ce pas, messieurs, qui lui servirons d'escorte? Les deux gentilshommes répondirent que non. — Eh bien, continua le maréchal-duc, joignez-vous à moi. Il faut que nous rengagions si avant aujourd'hui, que nous le voyions Tépée à la main. En ce moment, on vint annoncer que Ton voyait Tannée de Schomberg sortir du bois et se ranger en bataille. — Allons! messieurs, dit le maréchal-duc, voici Theure... Chacun à son poste ! Puis, voulant juger par lui-même de la force de Tenneini, M. de Montmorency, tout couvert de plumes aux couleurs du duc d'Orléans, monta sur un cheval gris qui n'avait point encore fatigué, lui fit franchir un ruisseau, et s'en alla jusqu'à cinquante pas des lignes ennemies ; puis, lorsqu'il eut vu ce qu'il désirait voir, il revint vers ses hommes, et prit le commandement de l'aile droite, laissant celui de l'aile gauche au comte de Moret. Presque aussitôt, les premiers coups de feu se firent entendre; les deux généraux, qui ne devaient plus se revoir, se saluèrent une dernière fois avec leurs épées, et marché-* rent à l'ennemi. Du côté du duc, l'affaire fut courte. Impatient d'en venir aux mains, il se met à la tête d'un escadron de cavalerie, franchit un fossé, et se jette dans un chemin étroit où quelques gentilshommes seulement peuvent le suivre. Le comte de Rieux avait voulu le retenir ; mais, voyant la chose impossible : — Je vais donc vous suivre , monseigneur , dit-il, et au moins mourrai-je avec vous I Il tint parole. À l'extrémité du chemin où Montmorency s'était si imprudemment engagé, l'infanterie royale était rangée en bataille. Le duc reçut le feu sans s'arrêter, et quoiqu'une balle l'eût touché à la gorge.

The text on this page is estimated to be only 29.00% accurate

282 LES GRANDS ROMHBS Au même instant, il se trouva en face de quelques cbevauléggers du roi, accourus à sa rencontre. D*ttn coup de pistolet, il cassa le bras de Fofflcier quilles commandait, mais qui, en même temps, lui logeait deux balles dans la bouche. Sans s'occuper de sa triple blessure, le m»ôchal continua de pousser en ayant ; deux des cheyau^légers, le baron de Laurières et son fils, tentent de lui barrer le passage; il les culbute tous deux; mais tous deux, en tombant, déchargent sur lui leurs pistolets, dont les deux balles lui labourent la poitrine. N'importe! il continue son chemin. Enfin, après avoir forcé le septième rang, son cheval, ctiblé de blessures, s'abat, et le maréchal-duc roule avec lui, perdant son sang par dix plaies, et jetant, comme dernier cri de guerre, son nom de Montmorency. Ainsi qu'on le Jvoit, cette bataille, dite de Gastelnaudary, fut à peine un combat; pendant que le due se faisait prendre le comte de Moret se faisait tuer. L'engagement ne dura pas plus d'une heure : M. de Schomberg, dans son rapport, compte huit morts et deux blessés. -<- Les deux blessés et quatre des morts Tétaient du fait de M. de Montmorency. Le duc, tombé évanoui sous son cheval, en fut tiré par les soins d*un archer du roi. Lorsqu'il revint à lui, sa première parole fut pour demander un confesseur; se croyant blessé à mort, il tira de son doigt une bague qu'il pria l'archer de remettre à la duchesse sa femme. On lui enleva d'abord son armure, ce qui le soulagea fort; puis l'archer et quelques-uns de ses camarades le portèrent sur leurs bras jusqu'à une métairie voisine, où l'aumônier du maréchal de gchopabeg reçut sa confession. Un chirurgien vint ensuite, qui lava et banda ses plaies ; après quoi, on plaça une planche avec de la paille sur une échelle ; les gardes du roi y étendirent leurs manteaux, et,

The text on this page is estimated to be only 18.76% accurate

LOUIS XIII BT RICHELIEU 283 spp ce br»BCarcl improvisé, portèrent te due h Gastelnaudary, Son arrîTée dans cette ville, où il était adoré, cecasionua presque une émeute, et il fallut employer la vloienoe pour empêcher la douleur populaire de deirenir séditeuse. Lorsqu'on sa fut assuré que les blessures du duc n'étaient pas mortelles, on s^occupa de lui faire son procès. Pour cela, on le conduisit à Toulouse. Mais les capitouls déclarèrent que, quelle que flît la garde que Ton donnât au maréchal, ils ne pouvaient répondre d*un prisonnier si cher au peuple», en conséquence, on Penferma au ch&teau de Lectoure, qui, pour le gouvernement dépendait de la Guyenne, et, pour li^ justice, de Toulouse, M. de Montmorency commença par récuser les juges qu^ou lui voulait donner, disant que c'était au parlement de Paria de faire son procès. Mais bientôt il eut honte, lui, soldat, d'engager cette lutte. «^ Bah! dit«Il, à quoi bon chicaner ma vie? Je serai aussi bien condamné à Paris qu'ici. Alors, il coupa sa mouitache et sa oadenette «^ ou n'en portait qu'une it celte époque ^ et les envoya h sa femme. Quant au duo d'Orléans, il avait, comme de raison, fait sa paix : le 1^^ octobre, les conditions en furent ratifiées à Montpellier. Il avait bien un peu bataillé pour obtenir la vie de Montmorency; mais?, voyant que son obstination fai' sait traîner en longueur ses propres affaires, il avait cédé^ abandonnant le pauvre maréchal comxiQ U avait déjà abandonné GhalaiSi Cependant, on ftiisait de grandes instances près du roi en faveur de M. de Montmorency; mats le roi ne voulait entendre à rien -^ U faut que mon frère soit puni, répétait*iL Étrange ma-* nière de punir Gaston d'Orléans que de couper le cou à Henri de Montmorency! Sollicité de tous côtés, le cardinal ne put s'empêcher de

284 LES GRANDS HOMMES présenter un terme moyen : c'était de faire condamner le duc, mais de surseoir au châtement en se tenant néanmoins tout prêt à l'exécuter, dès qu'on aurait à se plaindre du duc d'Orléans, et, cela, sans autre forme que d'envoyer le grand prévôt faire sa charge au lieu où le prisonnier serait gardé. — Il est vrai, ajoutait le cardinal, que M. de Montmorency est d'une garde difficile I Le roi trouva que ce serait trop d'embarras, et décida que la justice aurait son cours. Le procès ne pouvait être long : le duc avouait tout. Amené sur la sellette, il déclara reconnaître la faute dans laquelle il était tombé, plus par imprudence que par malice, dont il avait maintes fois demandé pardon à Dieu et au roi, comme il faisait présentement. La Cour rendit son arrêt. Cet arrêt dépouillait le duc de tous états, honneurs et dignités; il le condamnait à avoir la tête tranchée sur un échafaud dressé en la place de Salins, déclarait les terres de Montmorency et de Banville privées à jamais du titre de pairie et réunies au domaine avec tous les autres biens du condamné. Le duc, au reste, avait demandé une singulière grâce qui lui avait été octroyée sans conteste : celle d'être traité, avant le jugement même, comme si l'arrêt eût été prononcé. En conséquence, on lui accorda un confesseur dès le second jour de son arrivée à Toulouse. Le père Âmoux ancien confesseur du roi, disgracié onze ans auparavant, avait été choisi par le duc. Il fut introduit près de lui, et y resta jusqu'au moment de l'exécution. Montmorency demanda, en outre, pour sa lecture, l'Imitation de Jésus-Christ, et se fit apporter quelques reliques; en même temps, comme s'il voulait rompre avec tous les souvenirs mondains, il se dépouilla de sa chaîne et de ses bracelets. Le roi hâtait le jugement tant qu'il pouvait : il s'ennuyait à Toulouse, et était pressé d'en partir. Cependant l'airêt

LOUIS XIII ET RICHELIEU 285 prononcé, le père Arnoux implora vingt-quatre heures de sursis : il lui fallait ces vingt-quatre heures, disait-il, pour achever de détacher le malheureux duc des choses de ce monde. C'était un simple prétexte; car le duc était parfaitement résigné; mais tous les amis du condamné s'étaient donné le mot, et devaient profiter de cette journée pour tâcher d'obtenir sa grâce. Par malheur, le roi s'était mis à Tabri des sollicitations en interdisant à tous les parents du condamné l'entrée de la ville où il se tenait. Madame de Gondé, sœur du duc, tenta vainement d'arriver jusqu'au roi; rebutée de tous côtés, elle se retira dans une chapelle où elle demeura jusqu'au soir en prière. Le duc d'Âugoulême, qui devait sa liberté à H; de Mont** morency, écrivit au roi pour implorer sa clémence; un gentilhomme du duc d'Orléans, porteur d'une lettre suppliante écrite par son maître, se jeta par trois fois au pied du roi, pleurant et baisant le bas de son manteau ; mais prières et larmes furent inutiles. Le cardinal de la Valette, le duc et la duchesse de Ghevreuse, impitoyablement repoussés, forcèrent le duc d'Épernon de supplier pour eux; le vieillard, avec ses cheveux blancs et sa barbe blanche, s'agenouilla devant Louis XIII, et le pria de pardonner au duc de Montmorency le crime dont lui-même, duc d'Épernon, s'était rendu coupable, donna sa fidélité présente comme exemple de ce que pouvait produire le pardon : le roi resta les yeux baissés, les sourcils froncés, le visage morne, et ne répondit pas plus que s'il eût été sourd et muet. Enfin, desserrant ses lèvres blêmes et serrées parla colère : — Retirez-vous, monsieur! dit-il au duc. Le vieillard joignit les mains avec un geste suppliant. — Retirez-vous! répéta le roi. Le duc se retira.

The text on this page is estimated to be only 18.64% accurate

286 LSS GHANOS HOHUES Dès lor0, toat le monde vit bien qu'il fallait B'adresdW noa plus att roi, mais à Dieu, et qu'un miracld seul pouvait sauver le condamné. Ramené à Thâtel de ville, et pendant qu'on délibérait en* Oore« le maréchainluc écrivit à sa femme nue lettre d'adieu, lui envoya un état de tes dettes, une espèce de testament en faveur de ses domestiques et des gentilshommes de sa mai* son \ puis» enfin, la pria de faire don de trois tableaux précieux qu'il possédait à trois légataires différente L'un de ces tabl«aux était pour sa soBUr la prindesse de Gondé; l'autre^ pour la maison professe de Saint-Ignace, et le troisième, choie étranga! pour le cardinal de Richelieu. C'est ainsi que ceux que Ton invitait à s'ouvrir les veines, soué Galigula et sous Néron, ne manquaient jamais de laisser quelque legs précieux à Tempereur qui les faisait mourir. Ged soins accomplis, leduc quitta l'habillement qu'il portait et en prit un de toile blanche, qu'il avait fait préparer d'avance pour son dernier jour; puis il écrivit encore deux lettres, l'une au cardinal de la Valette, l'autre à la princesse de Gondé, et fit quelques nouvelles dispositions pour ses serviteurs. On vipt alors, au nom du roi, --^ et comme c'était Fusage en pareille occasion, ^ demander au condamné le bâton de maréchal et le collier dé l'Ordre, qu'il remit aussitdt, en se préparant à descendre à l'étage inférieur pour y entendre l'arrêt de la cour... En ce moment^ Is lieutenant des gardes qui commandait à l'hôtel de ville fut mandé de la part du roi. Tout le monde crut que Sa Majesté faisait grâce, et il y eut un murmure de joie qui se répandit jusque sur la place. Le lieutenant, plein d'espoir, arriva tout courant au logis du roi, et trouva le maréchal de Ghâtillon suppliant à son tour en faveur du malbeuneuxduc : le roi resta inébranlable; seulement, « ayant égard aux prières d'un de ses serviteurs pour que l'exécution du duc se fit en un lieu particulier, ainsi qu'il fut autrefois accordé en semblable cas par son

The text on this page is estimated to be only 24.58% accurate

LOUIS XIU ST RICHELIEU 287 très-honoré père, que Dieu absolve, » il permit, Cdînme Henri IV avait fait pour Biroii, que Monimoreticy eût la tête tranchiée dans la cour de Thôtel de Ville de Toulouse. L'officier retourna vers le condamné, et, en le voyant de loin revenir morne et silencieux, on comprit que toute espérance était perdue. En effet, il apportait pour toute grâce celle que nous avons dite. L'heure était donc arrivée. Le lieutenant trouva le prisonnier au ttdliett deé gardes et s'entretenant avec le père Arnoux. Il le fit descendre dans la chapelle. Montmorency, un crucifix à la main, et couvert dhine méchante casaque de soldat jetée sur son linceul de toile, alla droit à l'autel, y fit sa prière, puis entendit à genoux là lecture de sa sentence. Pendant ce temps, l'offlcier tentait un dernier eiafbrt. — Je vais rendre compte au roi, avait-il dit. Attendez mou retour avant d'aller plus loin. ^ On attendit son retour : il rapportait au bourreau l'ordre de faire son office. Le duc, alors, donna ses mains à lier, son cou à dépouiller, ses cheveux à couper : — il avait les cheveux longs et flottants sur les épaules, suivant la mode du temps. La seule recommandation qu'il fit à l'exécuteur, pendant cette opération suprême que notre époque railleuse a appelée la toilette^ fUt celle-ci : — Mon ami, veille*, je vous prie, à ce que ma tête ne roule pas jusqu'à terre. Puis, toujours s'entretenant avec le père Arnoux, il sortit de la chapelle et s'avança vers Féchafaud, dressé dans la cour de l'hôtel de ville, dont les portes étaient fermées; sans s'arrêter, il monta les degrés d'un pas ferme, se mit à genoux, et posa sa tête sur le billot*

288 LES GRANDS HOMMES Au-dessus du billot, dit la relation, était suspendue une sorte de doloire tenue entre deux ais de bois et attachée par une corde qui, en se lâchant, la faisait tomber. Cependant, comme le duc s'était mal placé, ou que, dans la position prise, ses blessures le faisaient souffrir : — Attendez, dit-il au bourreau. Et il se plaça autrement. Puis, faisant signe qu'il était prêt : — Domine Jesul murmura-t-il, adieu spiritum meum! (Seigneur Jésus, recevez mon âme !) La corde fut lâchée, et la tête séparée du corps. C'était un essai de notre guillotine moderne. Aussitôt la tête tranchée, — et l'exécuteur, fidèle à la recommandation faite, avait eu soin, en la retenant par les cheveux, d'empêcher qu'elle ne roulât à terre, — aussitôt la tête tranchée, disons-nous, on ouvrit les portes, les soldats sortirent de l'hôtel de ville, et le peuple s'y précipita. Ainsi s'accomplit la prédiction de] Nostradamus exprimée dans ces deux vers de ses Centuries : Neufve obturée au grand Montmorency, Hors lieux prouvés, délivre à clère peine (1). La pauvre veuve, en recevant la lettre et les cheveux de son mari, se retira au couvent de la Visitation de Moulins, dont elle mourut supérieure, le 5 juin 1666. « Elle y pleura tant, dit Tallemant des Réaux, que, de voûtée qu'elle était devenue d'une grande fluxion; elle redevint droite comme auparavant : sa fluxion, s'était écoulée par les yeux. » Mairet, en lui dédiant une tragédie, lui donne la qualité de « très- inconsolable princesse. » (1) Neufve : Castelnaudary, qui, en patois, veut dire forteresse neuve ; — obturée : fermée; — Prouvés : publics; ^ clère peine : manière de prononcer les arrêts de mort siu parlement de Toulouse.

LOUIS Xni ET RICHELIEU 289 Elle fit élever un tombeau magnifique à son mari ; ee tombeau existe toujours à Moulins, et a son double Ams la galerie de Versailles. XVI Cependant, le roi était redevenu amoureux. Cette fois, c'était de mademoiselle de Hautefort, qui ffit depuis la maréchale de Schomberg. Marie de Hautefort, fille de Charles, marquis de Hautefort, était née en 1616. A douze ans, elle fut admise parmi les filles d'honneur de Marie de Médicis, et, comme elle était très-pieuse, on ne l'appelait à la cour que sainte Hautefort. Dès 1630, Louis XIII l'avait remarquée; or, à cette époque, Marie de Médicis était déjà exilée, ou à peu près, et c'était la moindre des choses de faire passer la jeune fille du service delà reine mère à celui d'Anne d'Autriche; pour justifier cette mutation, on donna à madame de Flotte, grand'mère de mademoiselle de Hautefort, la charge de dame d'atours de la reine; de sorte que mademoiselle de Hautefort se trouva, par cet arrangement, obligée de suivre la cour. Le cardinal n'avait point nui à ce nouveau goût du roi. Nous avons vu combien il se défiait de mademoiselle de la Fayette; il poussa mademoiselle de Hautefort en avant, comme, plus tard, il poussa Saint-Simon, comme, plus tard encore, il poussa Cinq-Mars : c'était sa manière de faire. Cependant il ne tardait jamais à se repentir de ces sortes de manœuvres, et il en fut cette fois comme à l'ordinaire. Sainte Hautefort^ réduite à ses simples inspirations, était peu dangereuse; mais tout le monde n'avait pas son caractère inoffensif. T. II. 17

The text on this page is estimated to be only 23.60% accurate

290 LES GRANDS HOMME0 Elle se lia avec une autre fille de la reine nommée Ghémérault; à peine liées, les deux petites filles se mirent à caba¹er : c'était la rage de Fépoque. Ghémérault et Hautefort reçurent aussitôt l'ordre de quitter la cour, et de se mettre en retraite chacune dans un couvent. Hautefort choisit les Madelonnettes; or, le choix était singulier, et indiquait une humilité grande : les filles de la Madeleine, ou les Madelonnettes, établies en 1620 dans la rue des Fontaines, ne recevaient d'habitude que des thaddeïes. Mademoiselle de Hautefort était loin de se trouver dans ce cas-là; aussi, l'abbé de la Victoire étant allé lui faire visite : — « Ah ! mademoiselle » lui demanda-t-il, c'est donc pour faire honneur au roi que vous vous êtes retirée ici ? Disons quelques mots de cet abbé de la Victoire, un des beaux esprits du temps » et dont nous avons déjà cité quelques traits. à propos de la marquise de Sablé. L'abbé de la Victoire, Claude Duval de Goupeauville, était d'une bonne famille de robe, originaire de Rouen. Il fut présenté à la cour par Voiture, et se fourra immédiatement dans la société de K. le Prince » Son abbaye de la Victoire était située près de Seuil. La reine y alla une fois; si avare que fût l'abbé — et il l'était comme une fourmi — il ne laissa point que de lui offrir une collation. — Ah ! dit la reine en regardant autour d'elle, comme vous avez bien fait raccommodez cette abbaye-là ! — Madame, repartit l'abbé, s'il vous plaisait de m'en donner encore deux ou trois vieilles, je vous promets de les faire raccommodez aussi bien que celle-ci. La reine, sans aller aussi loin qu'il le désirait lui en obtint cependant une seconde, ce qui porta son revenu à trente mille livres, mais ne le rendit pas moins avare, au contraire ! Il connaissait sa lésinerie, en riait lui-même, et se sauvait en goguenardant.

The text on this page is estimated to be only 26.71% accurate

LOUIB XIII ET RIGHEIJEU 291 Il disait h M. Godeau, évôcpie de Yannea ^ vous savez, celui qu'on appelait le nain de la princesse Julie : — Je vous aime tant, mon cher évoque, que, si j'étais capable de faire de la dépense, c'est pour vous que j'en ferais. À quelque temps de là, Godeau annonce à l'abbé de la Victoire qu'à cause de la cherté du foin, il a vendu ses chevaux. — En vérité, dit Tabbé, c'est ïe moment de me venir faire une visite. — Et comment voulez-vous donc que je VQU» la fesse, cette visite, puisque je n'ai plus de chevaux ? — En chaise, donc ! — Que ferez'voua des porteurs? H m'eu faudra au moins quatre. — Bon! je les attrapperaî bien : Je vous enverrai prendre en carrosse aune lieue de la Victoire. Il racontait lui-même que eou cuisinier lui fivaît demandé congé, disant qu'à 8ûn service, il oublierait le peu qu'il savait. Bref, on citait les mots de l'abbé de la Victoire comme on citait ceux de madame Cornue!. Mademoiselle de B^utefort se croyî^it tranquille aux Madelonnettes, quan4 l'inquiétude du ministre vint l'y relancer; Bicheliett craignit qu'on ne la rappelât à la eour, ainsi que Chémerault, et toutes deux reçurent Tordre de quitter Paris. Plus tard, lorsque raneienne fille d'honneur fut devenue duohesse de Schomberg, le jésuite Lemoine lui adressa des vers qui faisaient allusion à son exil. Les voici; peut-être sont-ils un peu bien galants pour des vers de jésuite ! tant mieux! ils réhabiliteront l'ordre, qui n'était point accusé de faiblesse pour les femmes. A la duchesse de Schomberg. Après le mauvais temps qn'a va votre maltresse, Nft vous étonnez pas, vertueuse duchesse, Que, sans avoir égard à la fleur de vos ans,

292 LES GRANDS HOMMES Sans respect des amours déclarés
vos suivants, Et sans considérer ces grâces si pudiques, Déjà de votre train,
déjà vos domestiques, Un vent funeste aux fleurs et des grâces jaloux Se
soit si rudement élevé contre vous. De quelque noble feu que la rose
s'allume. De quelque doux esprit que l'œillet se parfume, Et la rose et
l'œillet, soit au front du Printemps, Soit sur le sein de Flore, ont à craindre
les vents ; Et les Grâces jamais ni les Amours, leurs frères, N'ont pu calmer
ces vents du jaloux en colère. En cela, pour le moins, vous reste le bonheur
De faire dans le trouble éclater votre cœur. Et, par une merveille à la cour
bien nouvelle. On y vit une fleur aussi tendre que belle, Plus forte que les
vents qui font plier les pins Et de la tête aux pieds font trembler les sapins !
Au bruit que l'on en fit, les nymphes de la Seine, La coiffure en désordre et
toute hors d'haleine, Montèrent sur leur rive, et de leurs longs soupirs.
Secondés de leurs flots, imités des zéphyr. Pleurèrent les vertus avec vous
rejetées. Regrettèrent en vous les grâces maltraitées. D'autre part, à ce bruit,
la Loire au lit d'argent Dépêcha vers la Seine un zéphyr diligent, Pour vous
servir d'escorte, et, de là, vous conduire Vers l'heureuse contrée où s'étend
son empire. Ce qui avait éloigné mademoiselle de Hautefort la ramena :
Richelieu eut peur de la Fayette, qui, même derrière les grilles du couvent
de la Visitation, lui paraissait une rivale redoutable. Il rappela donc
mademoiselle de Hautefort, et, comme celle-ci ne voulait point revenir sans
Ghémerault, les deux inséparables rentrèrent ensemble à la cour. Les
amours du roi recommencèrent, — amours platoniques s'il en fut ! Un jour
que Louis XIII jouait au volant avec les deux amies, le volant alla se planter
dans la gorge de mademoiselle de Hautefort.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 293 Elle, en riant, s'approcha du roi, lui offrant le volant sur la cliarmante raquette où il était tombé; mais lui prit les pincettes, comme on fait au lazaret de peur de la peste, et, du bout des pincettes, saisit le volant. Une seconde occasion se présenta de faire éclater au même endroit la chasteté de Louis XIII. La reine, ayant reçç un billet dont elle voulait faire mystère au roi et auquel cependant elle désirait répondre, attacha ce billet à la tapisserie de sa chambre, afin de Tavoir sous les yeux et de ne point l'oublier. Tout à coup, le roi vint à entrer; la reine n'eût que le temps de faire un signe à mademoiselle de Hautefort, qui s'empara du billet. Louis XIII vit le mouvement, et, toujours soupçonneux, voulut savoir quel était ce billet et d'où il venait. En conséquence, il tenta de Ifarracher à Hautefbrt, qui se débattit longtemps contre lui, mais qui, étant enfin à bout de force, enfonça le billet dans sa gorge. Aux yeux de Louis XIII, c'était là un lieu d'asile, et le billet fut respecté. La gorge de mademoiselle de Hautefort avait cependant une grande réputation de beauté. Une perle y étant tombée, Boisrobert fit à ce sujet le madrigal suivant : Nd te plalDs pas du piège où je te vois tombée, Biche perle qui fais le plaisir de nos yeux : ' La gorge qui t'a dérobée Fais des larcins plus précieux ! Cette haine de Louis le Chaste pour les gorges de ses sujettes se manifesta un jour d'une façon plus éclatante encore. On lit dans le jésuite fiarry l'anecdote suivante : « Une jeune demoiselle s'étant présentée au dîner de Louis XIII, à Dijon, avec la gorge découverte, le roi s'en prit garde et tint son chapeau enfoncé et l'aile abattue tout le temps du dîner, du côté de cette curieuse; seulement, la der17.

The text on this page is estimated to be only 5.69% accurate

294 LES GRANDS HOMXBS oiùre fois qu'il bat, il retint aae gorgée de Yîii en sa bondie et la laatja dans le seia décoaTert de la demoiaieile. > La fiiv({ar de Louise de Buitefort grandit de tdle façon, que Richelieu vit bien qu'il fallait la combattre par in» autre» Ce tat alors qu'il lança GimHhrs. Le beau rumon de notre cosfirère et aflù Alfred de Vigny a doaaé au nom de Ciof-Vars une grande pqpolahté m France. ?(<{us «mna tu comment^ pow coatette fiarradas, le cardinal avait inventé Saint-^mon; covoMiit, pour combattre h Kiyi'tte> il avait inventé Baotefort Voyons oommait, pour combattre Bautetort^ il inventa Ginq-Mars» la jour, k rot allant à la cbasse» entra aox Filkft-Sainte^ %me. où était la Fayette. n resta ciiMi beurets i caiser avec elle. En le voy;inl revenir. Xogent lui dit : — ^ Kh bien, sirev vous veaet de consoler la panvre pnaon* nit^re. —^ UiHaft! répondit le roi\ je «m ploa prisonnier qn^eUe ! Lei ardiual ml k t^boee et peosa fpH était tenais de dis* inm la Ni |tr mwi|i(i Mnian vtttgn. thWlQtffltar* Wiitiîi ÉB Gm^ÊÊK, était le second fils du marMial dîni Le KMnVtiai ^tlBil ^ éikm mokûitatis^ comme on disait di^ — s'ailifaldl fUta^tarf^ et on le prétendait parent é ;îm^ l>il lîcr i|ni Imail cabaret C'était un fort bel maul ri f^ adroit l^ de îf^voie — celui qu'on appelait le Bossu |t ; 1 l' lui doEia de grandes courses de ^enlilitemme? les plus habiles à ce |j -/"^âl pottr la fin. D'EfGat remporta le -^iicl^ imiHTiel, le fit son bérifraf t sm nom ^ ses armes. XèXuU émre, et Tril(anant des Réaux

du maréchal d'Effiat.

Le maréchal d'Effiat — d'abord, — s'appelait Coiffier-Rouge. C'était d'une certaine Coiffier qui tenait un bonnet de nuit, fort élégant et fort à la mode.

Lorsque le duc de Savoie — vint à Paris, Henri IV lui donna le titre de maréchal, et il courut les gentilshommes de la cour. Mais il garda d'Effiat pour son nom.

Un jour, son grand-valet lui dit : « Monsieur, votre grand-valet vous dit qu'il prend le nom de maréchal d'Effiat. — Est-ce que vous le savez ? »

LOUIS XIH BT RIGHBLIEU 295 parle d'une lettre de lui, où le mot ootobre était écrit auque-^ taubrai. Il fut envoyé en Angleterre pour le mariage de madame Henriette de France avec Charles I>», puis fait grand maître de l'artillerie et surintendant des finances. Il mourut en 1632; de sorte qu'il ne vit ni Télévation ni la chute de son fils. Le cardinal avait remarqué que le roi avait quelque inclination pour Cinq-Mars. Il n'y avait plus rien à flaire de Saint-Simon, dont la faveur durait depuis cinq ou six ans déjà. Cinq-Mars étant le fils d'une de ses créatures, Richelieu pensa qu'il n'avait rien à craindre de lui. Cinq-Mars avait une profonde répulsion pour Louis XIII; il savait à quel prix on achetait la faveur royale : les précédents de Cbalais et de Barradas n'étaient pas faits pour le rassurer; puis peut-être avait-il un pressentiment... Quoi qu'il en soit, son destin l'entraîna. Nous l'avons dit, Louis Xlli était bien autrement ardent en amitié qu'en amour; et, tout Bourbon qu'il était, il semblait avoir hérité des vices des Valois. Le roi n'avait jamais aimé personne aussi chaudement que Cinq-Mars : il rappelait son cher ami ; de sorte que, lorsqu'on parlait du jeune marquis à la cour, on disait d'habitude 'le cher ami. Louis XIII commença par le faire grand écuyer ; de là le titre de M, le Grande que, dans les mémoires contemporains, on donne au favori aussi souvent que le nom de Cinq-Mars. Pendant qu'il était au siège d'Arras, il fallait qu'il écrivît au roi deux fois par jour. Un matin, on trouva Sa Majesté tout en larmes : M. dé Cinq-Mars avait tardé d'un jour à lui donner de ses nouvelles ! Cinq-Mars, durant la première année de sa faveur, fut tout simplement l'espion du cardinal auprès du roi; Richelieu exigeait que le jeune homme lui dît jusqu'au moindre mot échangé entre lui et son auguste compagnon ; Cinq-Mars ré

296 LES GRANDS HOMMES sîstait, ne voulant rapporter au cardinal que ce cpîi pouvait intéresser directement celui-ci. Richelieu avait d'abord désiré que M. de Cinq-Mars fût ce qu'avait été Ghalais, c'est-à-dire grand maître de la garde-robe ; mais cela ne se put, M. de la Force tenant la place et refusant de s'en défaire. Le cardinal proposa alors au roi de faire son favori premier écuyer ; cette fois, ce fut Cinq-Mars qui refusa, disant qu'il resterait ce qu'il était, ou qu'on le ferait grand écuyer. Le roi ne voulut point mécontenter son cher ami : il le fit donc grand écuyer. Ce fut le premier déboire que Cinq-Mars donna à M. de Richelieu. Puis, bientôt, comme le roi disait tout à son favori, grandes et petites affaires, le cardinal commença d'être jaloux de cette confiance ; il en fit des reproches au roi, lui exposant le danger qu'il y avait à déposer les secrets de l'État dans une si jeune tête. Cinq-Mars, auquel le roi répéta le propos, en conçut un vif ressentiment ; aussi, quelque temps après, soupçonnant la Chesnaie, premier valet de chambre du roi, d'être son espion pour le compte de l'éminentissime, demanda-t-il instamment son renvoi. Le roi chassa la Chesnaie, et, comme, en le chassant, il le maltraitait : — Messieurs, dit-il, ne vous inquiétez point; le drôle n'est pas gentilhomme. Le cardinal vit d'où venait le coup : il fit avouer à Cinq-Mars que c'était lui qui avait exigé le renvoi de la Chesnaie. Cinq-Mars 's'excusa en disant que la Chesnaie était une mauvaise langue qui le mettait mal avec le roi. Mais Richelieu ne pardonna point cette rébellion à son ancien protégé, et, dès ce moment, il lui déclara une guerre à mort. Louis XIII était d'une si merveilleuse tendresse avec ses favoris, que cela leur donnait le vertige : ils se croyaient ancrés sur le roi, et cette croyance les perdait.

LOUIS Xni ET RICHELIEU 297 lien fut ainsi de M. de Cinq-Mars. Comment aussi les favoris ne seraient-ils pas devenus fous ? Lisez la page 74 du tome III de Tallemant des Réaux, édition Charpentier. Nous prendrions bien la peine de copier cette page; mais nous n'osons pas : il faut, pour publier de pareilles choses, être un grave magistrat comme M. de Monmerqué. Bref, Louis XIII était plus jaloux de M. de Cinq-Mars qu'il ne l'avait jamais été de la reine; il le faisait épier nuit et jour pour savoir s'il n'allait pas en cachette chez quelque femme. Il est vrai que le grand écuyer était de complexion fort amoureuse. Il avait été fou de Marion Delorme; il allait alors chez elle jusqu'à quatre fois par jour, et, chaque fois, changeait d'habit des pieds à la tête; —ce qui faisait fort enrager sa mère, femme de nature assez avare.— Enfin, la passion de Cinq-Mars acquit de telles proportions , que la maréchale d'Effiat, craignant qu'il ne voulût épouser la belle courtisane» obtint du parlement d'y mettre opposition. Mais la plus grande passion de Cinq-Mars fut pour mademoiselle de Ghémerault, celle que nous avons vu exiler avec mademoiselle de Hautefort ; l'amour du marquis servit même de prétexte à cet exil. Un soir que la cour était h Saint-Germain, M. le grand écuyer rencontre un de ses amis nommé Ruvigny, et lui dit : — Suis-moi. Ruvigny fait quelques observations sur la colère où sera le roi quand il apprendra que Cinq-Mars a été à Paris; mais celui-ci se contente de répondre : — Viens si tu veux, mon cher; quant à moi, j'ai rendezvous avec Ghémerault, et il faut que j'y aille. Ruvigny se*décide à l'accompagner. Il y avait un endroit des fossés où un palefrenier devait attendre Cinq-Mars avec deux chevaux. Le palefrenier était

The text on this page is estimated to be only 21.77% accurate

298 LES GRANDS HOMMES bien là, mais seul : il s'était
endormi, et on lui « Tait volé les deux chevaux ! Voilà Ginq-Hars au
désespoir. Alors, Ruvigny et lui vont de porte en porte pour se procurer
d'autres montures ; mais bientôt ils s'aperçoivent que quelqu'un les suit. —
Qui êtes-vous ? que demandez-vous ? dit Cinq-Mars en se retournant
L'homme répond que, croyant que ces messieurs voulaient se battre, il les
suivait pour les en empocher. — Crois-moi, dit Ruvigny à Cinq-Mars, c'est
un espion du roi. Rentre au château. Cinq-Mars secouait la tête; il voulait
à toute force aller à Paris, fut-ce à pied ; cependant Ruvigny lui fit entendre
raison et non seulement le força de rentrer, mais encore de faire venir dans
sa chambre quelques officiers de la garde-robe qui n'étaient point encore
occupés, pour s'entretenir avec eux. L'important était de prouver au roi que
Cinq-Mars n'avait pas décampé. Le lendemain, en apercevant le grand
écuyer, le roi lui dit : ^ Ah! vous avez été à Paris, Ginq-Mars ? Le jeune
homme nie. Le roi affirme. Alors, Cinq-Mars fait venir les officiers qui lui
avait tenu compagnie jusqu'à deux heures du matin. Le roi fut bien forcé de
croire à leur témoignage, et l'espion en fut pour ses frais. Il faut dire que
l'existence d'un favori du roi Louis XIII était une triste existence, et l'on
comprend que Cinq-Mars s'en soit défendu tant que la chose lui était
possible. Le roi fuyait le monde et surtout Paris; il avait honte de la misère
du peuple. Quand il venait par hasard dans la capitale, à peine si quelques
cries de « Vive le roi ! » s'élevaient sur son passage; et puis Louis XIII
haïssait tout ce que Cinq-Mars

The text on this page is estimated to be only 22.67% accurate

LOUIS XIII ET MICHBLIEU 299 aimait, et Cinq-Mars aimait tout ce que Louis XIII haïssait. Ils ne s'entendaient qu'en un point : ils détestaient abominablement tous deux le cardinal. Ce fut BUT ces entrefaites que révérentissime, ayant fait bâtir une salle de spectacle dans son palais, y fit représenter Mircme. Parlons un peu de Mirmie, de l'Académie, des cinq auteurs ; la chose se rattache indirectement aux affaires du malheureux Cinq-Mars. En 1636, le cardinal avait, comme nous l'avons vu, fondé l'Académie française ; aussi les académiciens, reconnaissants, commencèrent-ils par proclamer le cardinal dieu, et par censurer le Cid, Le cardinal était enragé contre le Cid, parce que le Cid avait réussi et que les pièces des cinq auteurs ne réussissaient pas, quoique Corneille en fût. Les cinq auteurs étaient Boisrobert, Colletet, Desmarets, l'Estoile et Rotrou. Chacun d'eux faisait un acte, mais le sujet était toujours donné par Son Éminence. Richelieu disait tout haut qu'il n'aimait et n'estimait que la poésie. Un jour qu'il travaillait avec Desmarets, il lui demanda : — A quoi croyez-vous que je prenne le plus de plaisir, monsieur ? — * Selon toute probabilité, monseigneur, à faire le bonheur de la France. — Point du tout, dit le cardinal : à faire des vers. Mais, sur ce point comme sur tous les autres, il n'aimait guère à être repris. Une fois, par distraction, il avait fait un vers de quinze pieds ; l'Estoile le lui fit remarquer, en disant : — Monseigneur, voilà un vers qui ne passera jamais. — Pourquoi cela, monsieur ? demanda le cardinal. — Mais il a quinze pieds, monseigneur ! Le cardinal les compta.

300 LES GBÀNDS HOMMES — Bah! dit-il, nous le ferons bien passer toat de même. Il croyait qu'il en était d'un vers comme d'aa édit. Âa reste, il traitait habituellement les gens de lettres avec de grandes civilités. Un jour, il ne voulut jamais se couvrir parce que Gombaudo voulait rester nu-tête : il posa, en conséquence, son chapeau sur la table, disant : — Bn ce cas, monsieur Gombaudo, nous nous incommoderons tous deuXr Vingt fois il força Desmarets de se couvrir et de s'asseoir dans un fauteuil, exigeant, en outre, qu'il ne l'appelât que monsieur. Soit qu'il fit de la politique, soit qu'il fit de la littérature, le cardinal dictait, et le plus souvent ne travaillait que la nuit ; quand il se réveillait, il faisait réveiller son secrétaire. Ce secrétaire était un jeune garçon de Nogent-le-Rotrou nommé Ghéret; il avait plu à Son Éminence parce qu'il était discret et assidu ; mais cette vie de reclus que menait le pauvre diable, ce défaut de sommeil de nuit qu'on ne lui laissait pas rattraper pendant le jour, rendaient son existence presque intolérable; aussi il arriva qu'au bout de huit ou dix ans que Ghéret travaillait auprès du cardinal, un homme ayant été arrêté et mis à la Bastille, Laffemas, qui avait été commis pour l'interroger, trouva parmi ses papiers quatre lettres de Ghéret, dans chacune desquelles on lisait : « Je ne puis vous aller trouver comme je vous l'avais promis; car nous vivons ici dans la plus étrange servitude du monde, et sous le plus grand tyran qui fut jamais! » Le cardinal, ayant eu connaissance des lettres, fit appeler Ghéret. Celui-ci arriva. — Ghéret, lui demanda le cardinal, qu'aviez-vous de bien, quand vous êtes entré à mon service? — Rien, monseigneur, répondit Ghéret. — Qu'avez-vous, maintenant?

LOUIS XUI ET aiCHELIEU 301 — MoDseigaeur, dit Ghéret tout étonné, excusez-moi ; mais il faut que j*y peuse un peu. Le cardinal attendit dix minutes. — Eh bien, demanda-t-il, y avez-vous pensé? — Oui, monseigneur. — Dites ce que vous avez, alors. Ghéret Gt ses comptes. — Vous oubliez, dit le cardipal, un article de cinquante mille livres. — Je n'ai point touché cette somme, monseigneur. — N'importe I vous la toucherez... Faites votre total, Ghéret. Ghéret fit son total, et il se trouva que ce garçon, qui était entré sans un sou au service du cardinal, avait, au bout de huit ans, cent vingt mille écus de bien. Alors, le cardinal, lui mettant ses lettres sous les yeux : — Allez ! vous êtes un coquin ! lui dit-il ; que je ne vous revoie jamais. Et il le chassa. ~~ Mais madame d'Aiguillon le lui fit reprendre plus tard. On voit qu'en robe de chambre, le cardinal avait parfois du bon. Revenons à sa tragédie de Mirame^ dont l'histoire de Ghéret nous a écartés. Nous avons dit que le cardinal avait fait bâtir une salle de théâtre dans son palais. Il avait dépensé trois cent mille écus à la construction de cette salle. — Aujourd'hui, il n'en reste rien, que l'habitude répandue dans les théâtres de France de désigner la droite du spectateur par le côté cour et la gauche par le côté jardin ; cette désignation tenait à la manière dont la salle du prélat-poète était placée, son côté droit donnant sur la cour du palais, son côté gauche sur le jardin. Pour inaugurer cette salle et pour se venger en même temps de la reine, Richelieu avait fait, avec Desmarets, une tragédie de Mircme. L'héroïne de la pièce méprise l'hommage T. II. 18

The text on this page is estimated to be only 29.64% accurate

302 LES GRANDS HOMMES du roi de Phrygle, et lui préfère Arimant, fût-Tori du roi de Colchos. — Il est inutile d'ajouter que le roi de Phrygle était Louis XIII, et le roi de Colchos, Buckingham. L'abbé Arnauld, qui assistait à la représentation de cette tragédie fameuse, dit dans ses Mémoires : u J'eus ma part de ce spectacle, et m'étonnai, comme beaucoup d'autres, qu'on eût eu l'audace d'inviter Sa Majesté à être spectatrice d'une intrigue qui, sans doute, ne devait pas lui plaire, et que, par respect, je n'expliquerai point; mais il lui fallut souffrir Cette injure, que l'on dit qu'elle s'était attirée par le mépris qu'elle avait fait des recherches du cardinal. » Son Éminence comptait donc sur deux triomphes dans la même soirée : triomphe de vengeance, triomphe de poésie. La pièce, comme nous l'avons dit, était remplie d'allusions amères contre Anne d'Autriche, et tour à tour ses relations avec l'Espagne et ses amours avec Buckingham y étaient censurés. Le roi de Phrygie disait, par exemple : Celle qui vous paraît un céleste flambeau Est un flambeau funeste à toute ma famille Et peut-être à l'État... Plus loin, le même personnage disait encore : Acaste, il est trop vrai, par différents ressorts^ On sape mon État au dedans, au dehors ; On corrompt mes sujets, on conspire ma perte, Tantôt couyertement, tantôt à force ouverte. En outre, Mirame, accusée de crime d'État, s'accusait ellemême d'infidélité, et, dans un moment d'abandon, disait à sa confidente : Je me sens crimineUe, aimant un étranger Qui met, par mon amour, cet État en danger. Tous ces vers, qui entraient comme aulant de poignards dans le cœur de la reine, étaient, ou le comprend bien, criblés d'applaudissements.

The text on this page is estimated to be only 25.40% accurate

LOUIS XIU ET RICHELIEU 303 Quant au cardinal, il était dans le délire, il sortait à moitié de sa loge, tantôt pour applaudir, tantôt pour imposer silence; il en résulta que, dans tous ces mouvements, le cardinal vit, au fond de la loge du roi, deux jeunes gens qui causaient de leurs affaires, riaient beaucoup et n'ap-» plaudissaient point. Son œil pergant alla cbercher leur visage dans la pénombre où ils se tenaient, et Tauteur blessé reconnut Cinq-Mars et Fontrailles : il jura qu'il trouverait, un jour ou l'autre, l'occasion de se venger d'eux. Finissons-en avec Mirame. Mirame fut dédiée au roi. -7- Le roi venait de refuser la dédicace de Polyeucte^ de peur d'être obligé de donner à Corneille ce que M. de Montausier lui avait donné pour la dédi* cace de Ctnna, c'est-à-dire deux cents écus; en conséquence, Polyeucte avait été dédié à la reine* Gela valait mieux que Mirame^ mais j^la faisait moins de bruit. Quelque temps après la représentation de Mirame^ Fontrailles, Ruvigny et quelques autres seigneurs étant dans l'anticbambre du cardinal, où l'on attendait je ne sais quel ambassadeur, Richelieu sortit pour aller au-devant de celui-ci, et, trouvant sur son chemin Fontrailles, qui était petit et contrefait : — Rangez-vous, monsieur de Fontrailles, lui dit le cardinal; cet ambassadeur n'est pas venu en France pour voir des monstres. Fontrailles grinça des dents et fit deux pas en arrière. — Ah ! scélérat! dit-il à demi-voix, tu viens de me mettre le poignard dans le cœur; mais, sois tranquille, je te le mettrai, moi, où je pourrai! Dès ce moment, Fontrailles^ ii'eut plus qu'un seul désir^ celui de la vengeance. Louis d'Astarac, vicomte de Fontrailles, était intime ami de Cinq-Mars. Comment le monstre^ suivant l'expression de Richelieu, s'était-il attaché à l'un des hommes 1^ plus baaw

304 LES GRANDS HOMMES et les plus élégants de la cour, et comment cet homme s'était-il attaché à lui? Sans doute par la loi des contrastes; Quoi qu'il en soit, Fontrailles, étant, ainsi que nous Tavons dit, des meilleurs amis de Cinq-Mars, lui fit comprendre quelle honte c'était pour lui d'avoir la réputation de servir d'espion au cardinal, et de trahir à son profit le roi, qui le comblait de biens. Cinq-Mars haïssait le cardinal, il était ambitieux, le vent soufflait à la conspiration : Cinq-Mars se laissa aller à une nouvelle cabale. Il était question de la campagne du fioussillon; on avait enfin compris que c'était par les Pyrénées, et non par les Alpes, qu'il fallait chasser d'Italie les Espagnols, comme ce fut par l'Afrique que Ton chassa Annibal de la Calabre. On fit donc, vers le commencement de 1641, tous les préparatifs de la campagne. Un de ces préparatifs fut de faire venir l'amiral de Brézé pour armer, à Brest, des vaisseaux qui passeraient le détroit et iraient croiser devant Barcelone. Le lendemain de son arrivée, M. de Brézé se présente chez le roi, et gratte à la porte; l'huissier ouvre, et, le reconnaissant, l'introduit à l'instant même. L'amiral entre sans être vu, entend parler dans l'embrasure d'une fenêtre, et écoute. Ceux qui parlaient étaient le roi et M. de Cinq-Mars : — Cinq-Mars disait pis que pendre du cardinal. M. de Brézé se retire et se consulte. — Malgré la grande charge qu'il tenait, il avait vingt-deux ans à peine; de sorte que, ne se fiant pas à sa propre expérience, il hésita un instant. — Sa première idée, toute juvénile, tout honorable (M. de Brézé était cardinaliste enragé), ce fut de provoquer cet ennemi du cardinal-duc, et de tâcher d'en débarrasser Son Éminence.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 305 Il se mit donc à suivre M. le Grand. Un jour, à la chasse, il le rencontre dans un endroit écarté ; mais, au moment de lui faire son compliment, il aperçoit un chien ; ce chien pouvait précéder son maître : M. de Brézé croit prudent d'ajourner l'affaire. Le lendemain, il reçoit Tordre de partir immédiatement. Peu pressé d'obéir, il reste deux jours caché, faisant travailler à ses équipages. Le cardinal apprend qu'il est encore à Paris, renvoie chercher et le malmène. Alors, ne sachant plus que faire, M. de Brézé va trouver M. des Noyers, « François Sublet des Noyers, vraie âme de valet, » dit Tailemant des Réaux. M. des Noyers répond à Tamiral : — Ne partez pas encore demain. Puis il va trouver Richelieu, et lui raconte tout. Aussitôt, le cardinal fait venir M. de Brézé, le remercie de son zèle, et lui annonce qu'il peut partir; lui, Richelieu, mettra bon ordre à tout. Au reste, M. de Cinq-Mars, se croyant sûr de la faveur du roi, était si imprudent dans ses paroles, que le bruit courut qu'il avait fait venir des sbires pour assassiner le cardinal. La chose fut répétée à Son Éminence, en face de M. le duc d'Enghien, qui fut depuis le grand Condé. ,— Voulez-vous que je vous le tue, monseigneur? demanda tout simplement le duc d'Enghien. Le marquis de Piennes était là : il prévient Ruvigny, afin que Ruvigny prévienne Cinq-Mars. Cinq-Mars va raconter la chose au roi. Le lendemain, il revoit Ruvigny. — Eh bien? lui demande celui-ci. — Eh bien, le roi m'a dit : « Prends de mes gardes, cher ami.» Ruvigny n'en crut rien, et, regardant Cinq-Mars entre Jes deux yeux :

The text on this page is estimated to be only 26.71% accurate

906 LÉS GRANDS HOMMES — Et pourquoi n'en a»-tn pas pris? lui dit*ll. Le roi ne t'a pu dit celui Cinq-Mars rougit : il était évident qu'il avait tenté un menlonge. — Au moins, ajouta Ruvigny en haussant les gaules, va chez M. le duc accompagné de trois ou quatre de tes amis, pour lai ftiire voir que tu n'as pas peur. Cinq-Mars y alla, Ruvigny à son côté. M. le duc jouait : il le reçut à merveille, on causa gaiement, et l'on sortit sans aventure* Ce qui poussa encore Cinq-Mars à conspirer, ce fut son amour pour la princesse Marie de Gonzague, ^ devint plus tard reine de Pologne. Ainsi, Cinq-Mars avait à ses oreilles les deux plus mauvais conseillers qu'il y ait au monde, attendu qu'ils sont tous deux aveugles : la haïfïe, qui lui parlait par la houche de Fontrailles; l'amour, qui lui parlait par la bouche de la princesse Marie. Un mot sur cette charmante femme, qui eut une si finesté influence sur la destinée du pauvre jeune homme. Louise-Marie de Gonzague, fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Mantoue, était née vers 1612 ; c'était donc déjà, lorsque Cinq-Mars s'éprit d'elle, une femme d'une trentaine d'années. Privée de sa mère avant d'avoir eu, pour ainsi dire, le temps de la connaître, elle fut mise par son père chez madame de Longueville, sa tante, mère de la fameuse duchesse qui joua un si grand rélc dans la Fronde. Marie de Gonzague était fort belle, fort spirituelle, grande habituée de l'hôtel Rambouillet, grande amie de Julie d'Angennes. Monsieur étant devenu veuf de mademoiselle de Guise, devint amoureux de la Jeune princesse et voulut l'épouser ; mais la maison de Guise s'opposa à ce mariage. La chose alla si loin, que madame de Longueville et sa mère en furent quinze jours prisonnières à Vincennes.

The text on this page is estimated to be only 27.29% accurate

LOUIS XIV ET RICHELIEU 307 Plus tard» Monsieur ayant quitté la cour, et madame de Longueville mère ni M. de Mantoue n'étant plus de ce monde, la princesse, sans fortune et sans avenir, résidait tantôt à Nevers, tantôt à Paris, où la ramenaient de vagues idées d'ambition. Un Italien nommé Promontorio, qui disait la bonne aventure et qui vendait des chiens de Bologne, avait, un jour, persuadé à la princesse de lui vendre un de ces chiens cinquante pistoles, à la condition qu'elle le lui payerait quand elle serait reine. Elle l'avait acheté à cette condition. Et, en effet, quatre ans après la mort de Cinq-Mars, en 1646, Marie de Gonzague épousa Ladislas IV, roi de Pologne, — et, plus tard, en deuxièmes noces, Jean-Casimir, son beau-frère, aussi roi de Pologne ; — de sorte que ce fut non pas un roi, comme il lui avait été prédit, mais deux rois qu'elle épousa. En attendant, elle poussait Cinq-Mars à cabaler, lui promettant d'être sa femme s'il devenait premier ministre. Le cardinal voulait que Ton chassât M. de Cinq-Mars, — et, si on l'eût chassé, peut-être les choses en fussent-elles restées là ; — mais le roi ne le voulait point, par cette seule raison que le cardinal le voulait ; car la faveur de Cinq-Mars baissait de jour en jour ; ce qui rendait celui-ci plus pressé encore d'agir. Un jour le marquis fit dire par de Thou à Abraham Fabert (depuis maréchal de France), qu'il y aurait pour lui une fortune à faire s'il consentait à entrer dans la cabale qui s'organisait contre Richelieu, Mais Fabert était un homme sage. — Monsieur de Thou, répondit-il, n'allez pas plus loin ; car, du moment où ce que vous me dites sentira le complot, je serai forcé de tout révéler à Son Éminence. — Mais, reprit M. de Thou, réfléchissez donc qu'on vous laisse sans récompense aucune ! votre compagnie aux gardes elle-même vous l'aurez achetée.

monsieur de Thou ! dit Fabert en secouant la tête, n'avez-vous point de honte de vous faire le suivant de ce fou qui a Fair de sortir des pages?

Monsieur de Thou, vous êtes dans un plus mauvais pas que vous ne pensez.

De Thou alla reporter la chose à Cinq-Mars, qui, dès ce moment, prit Fabert en grippe, mais sans s'inquiéter à son endroit, le sachant honnête homme. Ce fut justement à l'occasion de Fabert que Cinq-Mars put s'apercevoir que son crédit baissait. Un jour, en présence du roi, on vint à discuter fortifications et sièges. Fabert était là; Cinq-Mars émit et soutint une opinion contraire à celle du savant capitaine. Alors, le roi, avec un mouvement d'impatience :

— Eh ! monsieur le Grand, dit-il, je vous trouve, en vérité, bien présomptueux de discuter sur de pareils sujets contre M. Fabert, qui en sait dix fois plus que vous là-dessus ! — Sire, répondit Cinq-Mars, lorsqu'on a reçu de la nature un certain sens, on sait les choses sans les avoir apprises.

Puis, comme le roi s'éloignait : — Pardieu ! sire, ajouta le marquis, vous eussiez bien pu vous passer de dire ce que vous m'avez dit. Mais, à cette apostrophe, le roi se fâcha tout à fait. M. le Grand, furieux, s'éloigna; et, en s'éloignant, il dit tout bas à Fabert : — Monsieur Fabert, je vous remercie.

Le roi n'avait pas entendu, mais il avait vu le mouvement, et se douta de tout. Il alla à Fabert. — Que vous a dit M. de Cinq-Mars? demanda-t-il. — Rien, sire. — Si fait. — Il m'a dit adieu. — Oui ; mais, en vous disant adieu, il vous a menacé.

LOJJIS XIU ET RICHELIEU 309 — Sire, dit Fabert, on ne fait point de menaces en votre présence, et, ailleurs, je ne les souffrirais pas. — Eh bien, alors, il faut tout vous dire, monsieur, s'écria le roi : il y a six mois que je vomis cet homme ! Nous demandons pardon à nos lecteurs de nous servir de ce terme royal. — Votre Majesté m'étonne, reprit Fabert ; je le croyais au plus haut degré de faveur. — C'est lui qui répand ce bruit-là, poursuit le roi ; c'est lui qui veut qu'on le croie, et savez-vous ce qu'il fait pour cela ? Afin qu'on s' imagine qu'il m'entretient encore quand tout le monde est retiré, il reste une heure dans la garde-robe à lire TARIOSTE ! Les deux premiers valets de chambre le laissent faire : ils sont à sa dévotion. Il n'y a pas d'homme plus perdu de vices, ni si peu complaisant ; c'est le plus grand ingrat du monde, monsieur Fabert ! Il m'a fait quelquefois attendre des heures entières dans mon carrosse tandis qu'il crapuait. Il lui faudrait un royaume pour ses dépenses, et encore... Savez-vous, à l'heure qu'il est, combien il a de bottes ? Plus de trois cents ! Allez, monsieur Fabert, ne vous fiez point à cette faveur-là ; car il n'en a plus pour longtemps ! Fabert se tut sur ce que venait de dire le roi, comme il s'était tu sur ce que lui avait dit Cinq-Mars ; cependant, quelque chose en transpira, puisque le cardinal le sut et envoya Chavigny — le tu quoque — provoquer les confidences du loyal soldat. Fabert raconta tout ; le cardinal n'en pouvait revenir : il croyait Cinq-Mars au mieux avec le roi, et reprit tout courage. Cinq-Mars, de son côté, soit fierté, soit dégoût, négligeait de reconquérir les bonnes grâces du roi ; il se fiait sur un traité qu'il avait avec l'Espagne. Ce traité avec l'Espagne, le cardinal en avait entendu parler ; mais il ne savait point quel il pouvait être, lorsqu'un jour, on lui annonça un courrier apportant un paquet du maréchal de Brézé. T. II. 18.

The text on this page is estimated to be only 26.28% accurate

310 LES GfAIfÔS flÔMMCS Le courrier ffit introduit et remit le paquet. Bu quatre lignes, le maréchal de Brô2é annôigait à Son Éminence qu'une barque ayant échoué sur la côte, on y avait trouvé le traité quil lui envoyait : ce traité, c'était celui de M. d'Orléans avec^ l'Espagne, traité qui s'était fait à la diligence de Cinq-Mars. Le cardinal était alors à Tarascon, déjà souffltnt de la maladie qui devait l'emporter. Ce billet reçu, ce traité lu, il ordonna de flaire retirer tout le monde; puis, reétant avec Charpentier, son premier secrétaire, dans lequel il avait une entière confiance : f Paite«-m6i apporter un bouillon, Charpentier, dit-il ; je suis tout troublé. Charpentier alla recevoir le bouillon dans la chambre voisine, et rentra. — Fermez la porte, Charpentier, dit le cardinal. Charpentier fit selon le désir de Son Éminence. — Au verrou, Charpentier I au verrou F Charpentier obéit. Alors, le cardinal, levant les mains au ciel : — Oh ! Dieu ! murmura-t-il, il f^ut que tu aies bien çfoin de ce royaume et de ma personne I — Lisez cela. Charpentier. Et il passa à Charpentier le billet et le traité. Charpentier les lut. —Maintenant, reprit le cardinal, faites trois copies du traité. Le secrétaire se mit â son bureau. Pendant ce temps, le cardinal expédia un exprès à Chavigny, avec ordre de le venir trouver, quelque part qu'il fût. Chavigny accourut à Tarascon. — Tenez^ lui dit le cardinal en lui remettant une des copies, voyez ce traité, Cljavigny... 11 faut aller trouver le roi et lui mettre cela'^us les yeux. — C'est une copie, nWnseigneur ? — Oui, bien... Aussi, Te roi dira-t-il que c'est une ftiusseté,

LOmS XIII ET RICHELIEU 311 un mensonge, une tentative pour nuire à son favori ; mais vous proposerez au roi de faire arrêter M. de Cinq-Mars, quitte à le relâcher si je n'ai point dit la vérité. Insistez s'il résiste, et dites-lui : « Sire, une fois que Tennemi sera en Champagne, Il sera trop tard pour remédier. » Allez, Chavigny ! allez J Chavigny partit avec des Noyers, et alla trouver le roi. Celui-ci, comme Pavait prévu le cardinal, ne manqua point de dire que Ton calomniait M. de Cinq-Mars; il se mit dans une horrible colère contre Chavigny et des Noyers, criant que c'était une méchanceté du cardinal, qui voulait perdre M. le Grand. Enfin, après une heure de protestations, les deux messagers du cardinal-duc amenèrent le roi à leur point de vue, et lui arrachèrent Tordre d'arrêter Cinq-Mars. Cinq-Mars se trouvait dans les antichambres avec Pontrailles, lorsque était arrivé Chavigny : c'était déjà assez inquiétant ; mais, en le voyant rester une heure avec le roi sans que personne entrât ni sortit, les deux jeunes gens s'alarmèrent tout à fait. Fontrailles surtout avait un mauvais pressentiment. — Monsieur, dit-il à Cinq-Mars, je crois qu'il est temps de partir. Cinq-Mars ne voulut point. — Soit, dit Fontrailles -, pour vous, monsieur, vous serez encore d'une belle taille quand on vous aura ôté la tête de dessus les épaules ; mais, moi, — même avec la tête, — je suis en vérité trop petit pour risquer cela. Et, revêtant un habit de capucin qu'il tenait prêt à tout hasard, il quitta la ville à Tinstant même. Fontrailles essaya de passer en Espagne; mais, n'y pouvant parvenir, il se retira en Angleterre, où il attendit trârnuillement la mort du cardinal. Il avait mis son bien à couvert' avant de s'engager dans le complot ; cerat 6û valait la peine : il avait vingt-deux mille livreâ de rferite en terres, c'esf-V dire quatre-vingt mille de nos jouï^.

312 LES GRANDS HOMMES n ne souffrait point qu'on le plaisant&t sur sa bosse; mais, sur tout le reste, il entendait parfaitement raillerie. Il était des esprits forts du Marais qui, à cette époque, donnaient le ton à tout Paris. Ces messieurs ayant imaginé de remettre à la mode les souliers à la poulaine, quelques capitaines aux gardes s'en moquèrent en dansant, ce que l'on appela le ballet des longs pieds; Fontrailles prit cela pour un défi, et, avec Ruvigny et Fiesque, amena sur le terrain trois des railleurs. Le comte de Fiesque et son homme se blessèrent mutuellement, Fontrailles fut culbuté par son adversaire, Ruvigny désarma le sien. Le Marais, comme le reste de Paris, était alors infesté de voleurs ; cela nuisait aux soirées des belles dames qui demeuraient là : Ninon, Marion Delorme, etc., etc. Messieurs du Marais résolurent de faire eux-mêmes la police; il chargèrent les voleurs et leur firent une si rude chasse, qu'on n'en revit plus un seul dans le quartier! Ce fut ainsi que le Marais conquist cette réputation d'honnêteté qu'il a conservée jusqu'à nos jours. Le cardinal — pour en revenir à lui — était fort mal, et comme santé, et comme faveur, lorsqu'il découvrit si miraculeusement le complot tramé contre lui. Il se retirait, et, contre l'habitude, le roi le laissait se retirer sans mot dire. C'est que Louis XIII lui-même se sentait mourir et devenait indifférent à toutes choses. Il s'endormait dans une vie, pour ainsi dire, végétative, n'ayant plus même la force de s'ennuyer. Cependant, Chavigny et des Noyers ayant fini par lui mettre le feu sous le ventre, il partit avec toute sa cour, — M. le Grand comme les autres, — et arriva à Narbonne. Là, Cinq-Mars commença enfin à s'apercevoir que les choses tournaient mal pour lui; il quitta furtivement l'hôtel de ville, qu'habitait le roi, et courut se cacher chez un bourgeois dont la fille avait des accointances avec son valet de chambre Belet, lequel l'introduisit dans la maison.

LOUIS Xin ET RICHELIEU 313 La nuit venue, le grand écuyer dit à un de ses domestiques d'aller voir si, par hasard, on n'irait pas laissé ouverte quelque porte donnant sur la rue; ce domestique répondit qu'il avait déjà de lui-même fait cette visite, et que toutes les portes étaient soigneusement fermées. Il mentait : non-seulement, il ne s'était acunement dérangé, mais justement une porte était restée ouverte et le resta toute la nuit pour faire entrer le train de M. de la Meilleraie. On sait comment Cinq-Mars fut dénoncé par son hôte, et comment lui et de Thou, ayant été arrêtés, remontèrent le Rtiône dans une barque, à la remorque de celle du cardinal. Pendant le trajet, un petit laquais catalan qui était à M. de Cinq-Mars, parvint à lui jeter du rivage une boulette de cire; cette boulette contenait un billet de la princesse Marie. Cinq-Mars avait commencé par nier obstinément le complot dont on l'accusait ; mais, à Lyon, le chancelier répéta tant au pauvre garçon que le roi Taimait trop pour permettre qu'on lui fit aucun mal, et qu'il en serait quitte pour quelques jours de prison, qu'il finit par tout confesser. Son opinion, à lui aussi, était que le roi se contenterait de l'éloigner, et que, bien tranquillement dans l'exil, il attendrait la mort du car-^ dinal. Il était loin de se douter que, pendant ce temps, le roi débitait cent puérilités contre lui, disant, par exemple, que c'était un méchant garçon auquel il n'avait jamais pu apprendre à réciter son Pater ^ ou bien encore — comme on était en train de faire des confitures — que Tâme de M. de CinqMars était aussi noire que le cul du poêlon. Que ne pouvons-nous une bonne fois obliger l'histoire à appeler les rois par leurs vrais noms, et, au lieu de dire : Louis le Chaste ou Louis le Juste, à dire : Louis l'Idiot ou Louis le Misérable! Cinq-Mars, du reste, fit ses aveux d'une façon parfaitement dégagée, et en termes dignes d'un gentilhomme : il dit qu'il était vrai que M. de Thou connaissait le traité avec l'Espagne;

The text on this page is estimated to be only 25.02% accurate

S14 LES GRANDS HOMBIBS mm que, loin d'y avoir aidé, il s'y était, au contraire, opposé de tout son pouvoir; L'innocence du malheureux de Thou, était, en effet, si pa-* tente, que M. de Miromesnil eut le courage d'où vir Tavis d'une entière absolution; — aile cardinal eût vécq, M. de Miromesnil n'eût probablement pas porté cette hardiesse en paradis I -^ Mais^ un autre commissaire ayant fait valoir que l'ïeul de l'accusé; le président de Thou, avait jadis condamné à mort un homme de qualité comme coupable du crime de non-révélation, cet argument nuisit fort au petit-ûls du sévère justicier. Avant de lire à M. le Grand sa sentence, on voulut lui faire prendre quelque nourriture, afin de lui donner de la force; mais il prévoyait si peu un résultat fatal, qu'il répondit : — Non, non, je ne mangerai pas, j'ai besoin de me purger ; on m'a ordonné des pilules et je vais les prendre. Et, comme on insistait, il mangea, mais fort peu. Quand il eut fini, on l'appela et on lui lut sa sentence : il était condamné à mort. Quoiqu'il ne s'attendît point à ce coup, il le supporta bravement, et ne laissa rien paraître au dehors de ce qu'il éprouvait. On avait résolu de ne lui point donner la question. Cependant, comme le jugement portait qu'elle lui serait appliquée, on le conduisit dans la salle des tortures, pour faire le simulacre. Lui, sans pâlir, se mit tranquillement à déboutonner son pourpoint. Or lui apprit alors que, par grâce du roi, cette peine lui était épargnée, et qu'il suffirait qu'il viât la main en jurant de dire la vérité. Il leva la main, et, répondit : — Il est inutile que je jure ; j'ai tout révélé. L'heure de l'exécution arrivée, les deux jeunes gens firent menés au lieu du supplice, —c'est-à-dire place des Terreaux, — chacun dans un carrosse et assisté d'un frère jésuite.

The text on this page is estimated to be only 29.69% accurate

LOtIS XII! ET nĭCHELIEU 315 Cinq-Mars garda jusqu'au bout sa tranquillité : il monta le premier sur Téchafaud, et ne s'amusa point à haranguer la foule ; seulement, il salua ceux des spectateurs qu'il reconnut aux fenêtres de la place. Quand Texécuteur lui voulut couper les cheveux, il lui ôta les ciseaux des mains et les passa au frère jésuite, ne se laissant couper que ce qui était absolument nécessaire; puis il ramena les autres par devant, et, sans souffrir qu'on lui liât les mains, ni qu'où lui bandât les yeux, il s'agenouilla près du billot. Lorsque Tépée lui trancha la tête, on remarqua qu'il avait les yeux tout grands ouverts. Il tenait le billot si ferme, qu'on eut toutes le» peines du monde à lui desserrer les bras. Sa tête était tombée d'un seul coup. M. de Thou mourut vaillamment aussi, quoique un peu plus en moine, demandant plusieurs fois s'il n'y avait point de vanité mondaine dans son calme et dans son humilité. Quelques heures avant sa mort, il fit des inscriptions de vœux et des fondations, et écrivit une longue lettre à une dame de ses affilés, qu'on supposa être madame de Guéménée. C'était, du reste, bien plus un cavalier qu'un homme de robe : il avait servi en volontaire, et s'était fait casser un bras. Sa chimère et celle des siens était de descendre des comtes de Toul. Il avait un caractère tellement irrésolu, tellement craintif, que Cinq-Mars l'appelait Son Inquiétude, comme il appelait le roi Sa Majesté. Lui aussi fut tué du premier coup, quoique sa tête n'eût pas été entièrement tranchée. Le roi s'était fait exactement informer de l'heure à laquelle M. de Cinq-Mars devait être exécuté. A cette heure juste; il tira sa montre de son gousset, et, avec un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à lui : — A l'heure qu'il est, dit-il, le ehe ami fait une vilaine grimace 1 Ce fut l'oraison funèbre de Cinq-Mars.

316 LES GRANDS HOMMES XVII Au milieu de toutes ces intrigues sanglantes, c'est-à-dire le 21 septembre 1640, la reine était accouchée d'un^ecoud fils, qui avait reçu le nom de duc d'Ânjou. 1 Le mois de septembre, consignons le fait en passant, avait eu une singulière influence sur le siècle. Le cardinal était né le 5 septeinbre 1585 ; le roi était né le 27 septembre 1601 ; la reine était née le 22 septembre 1601 ; le dauphin était né le 5 septembre 1638; enfin, le duc d'Anjou venait de naître le 21 septembre 1640. Ceci une fois] dit, en manière de parenthèse» revenons à M. de Richelieu. Après avoir traîné Cinq-Mars et de Thon derrière lui sur le Rhône, il eut grand'peine à gagner la Loire ; car lui-même était horriblement malade. 11 avait pris, dans la Gaule Narbonaise, une de ces fièvres terribles dont mouraient autrefois les consuls romains, et dont meurent encore aujourd'hui les habitants d'Arles et d'Aigues-Mortes ; de sorte que, ne pouvant aller ni en carrosse ni en voiture, il se faisait porter dans une immense litière qui, trop large pour entrer par la porte des maisons, et quelquefois même par celle des villes, forçait d'abattre des pans de mur et de rempart sur son passage. Si le logement préparé pour le cardinal était au premier ou au second étage, on établissait une pente douce pour que le malade n'eût point la secousse des escaliers, et l'on entrait par les fenêtres. Douze hommes portaient l'énorme machine et étaient relayés par douze autres qui suivaient. Une fois qu'on eut gagné la Loire, ce fut plus facile : on choisissait des logis proches du fleuve, et Ton

LOUIS XIII ET RICHELIEU 317 n'avait qu'à porter l'illustre malade du fleuve à son logis. Madame d'Aiguillon et toute sa cour le suivaient dans des bateaux à part : c'était comme une petite flotte. Enfin , deux compagnies de cavaliers l'escortaient, longeant, l'une la rive droite, l'autre la rive gauche. Quand les eaux étaient basses, on creusait un chemin pour donner de la profondeur au fleuve, et, lorsqu'on arriva au canal de Briare, qui était presque tari, on lâcha les écluses. De retour à Paris, cependant, la première pensée du cardinal fut pour une tragi-comédie qu'il avait laissée à exécuter au poète Desmarets, son collaborateur ordinaire ; elle s'appelait VEurope ; elle était en cinq actes, avec prologue. Le cardinal, à son retour, y ajouta une espèce d'épilogue intitulé : la Prise de Sedan^ ou VAntre des monstres ; c'était un manifeste contre la maison d'Espagne : comme toujours, Richelieu en avait fait le plan, et Desmarets les vers. La pièce fut jouée avec une grande pompe sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne ; mais le cardinal ne put y assister. Il avait fait les répétitions et payé les costumes. On reconnut, à son absence, qu'il devait être bien malade ! Au retour du théâtre, madame d'Aiguillon le trouva avec M. de Mazarin. — Ma nièce, lui dit-il en montrant son futur successeur, pendant que vous étiez à la comédie, j'instruisais un ministre d'État. Le cardinal, se sentant plus mal, avait nommé un conseil; mais c'était une dérision : pour que ce conseil le rendît, lui, Richelieu, plus indispensable encore que s'il ne l'eût point institué, il avait fait M. de Saint-Ghaumont ministre d'État. Une anecdote donnera idée de la valeur de M. de SaintGhaumont. Convaincu que la distinction dont il venait d'être l'objet était accordée à son mérite, et rencontrant Gorde, le capitaine des gardes du corps :

The text on this page is estimated to be only 21.55% accurate

318 LBS GRANDS UOMMBS -* fib 1 Qorde, loi dit-il, tais-tu Thoaneur que le roi me foit? -^ Ma foi, non, lui répond le capitaine des gardes ; mais dites, Je le saurai. — Le roi m'a nommé ministre d'État. *^ Boni coffloie je vais croire cela, attendez I Bt Corde entre chez le roi en riant à gorge déployée. Louis XIII ne riait guère; aussi était-il toujours étonné d'entendre rire les autres. — Pourquoi riez-vous ainsi, monsieur ? demanda-t-il. -- Oh! une excellente plaisanterie que vient de me faire Saint-Ghaumont, sire. — Quelle plaisanterie ? ^ Il va disant qu'il est nommé ministre d'État. — 11 vous Ta dit? — Oui, sire. — Et que lui avez- vous répondu? — Je lui ai répondu : « Cherchez un sot qui vous croie, mais ce ne sera pas moi. » — Voici son ordonnance, dit le roi. Bt il montra à Corde l'ordonnance qui nommait SaintGhaumont. Corde en demeura abasourdi. Le cardinal, si malade qu'il fût, croyait revenir de sa maladie; il en donnait une preuve dans l'insistance qu'il mettait à poursuivre M. le duc d'Orléans, dont il voulait si bien établir la réputation, qu'en cas de mort du Toi, on lui enlevât la régence pour la donner à la reine. Quant à celle-ci, outre qu'il s'était un peu rapproché d'elle, Richelieu espérait la gouverner par le cardinal Hazarin, sa créature. En le lui présentant pour la première fois, — après le traité de Gasal, qui commença la fortune de Mazarin : •^ Madame, lui avait-il dit, vous aimerez bien a^lui-lù, je J'espère : il ressemble à M. de Buckingham.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 319 Dès ce moment, en effet, la reine parut avoir de l'inclination pour Mazarin. Mais, si Richelieu s'était rapproché d'Anne d'Autriche, il n'en était pas ainsi avec le roi. Jamais la haine que Louis XIU portait à son minisire n'avait été plus profonde, et cela, grâce surtout à M. de Tréville. On connaît M. de Tréville : Henri-Joseph de Payre, comte de Trosville, — on prononçait Tréville; — nous en avons fait un des personnages principaux de notre roman des Trois Mousquetaires. Le cardinal avait su, par la déposition de M. de Cinq-Mars, qu'un jour le roi lui avait dit en montrant M. de Tréville : — Cher ami, voici un homme qui, lorsque je voudrai, me défera du cardinal. Tréville, en effet, commandait les mousquetaires à cheval, qui accompagnaient le roi partout, à la chasse, à la promenade et jusqu'au couvent où il visitait mademoiselle de la Fayette. Le cardinal avait gagné la cuisinière de M. de Tréville pour espionner son maître, et peut-être faire pis ; il donnait à celte femme quatre cents livres par an. Mais il pensa bientôt que la précaution n'était point suffisante, et qu'il fallait éloigner l'homme dans lequel le roi avait une si grande confiance. En conséquence, il envoya Chavigny pour inviter le roi à chasser son capitaine des gardes. Chavigny exposa au roi la commission dont il était chargé. — ■Mais, monsieur, répondit humblement Louis XIII, considérez, je vous prie, que le cardinal est exigeant, que cela me perd de réputation, que Tréville m*a bien servi, qu'il en porte les mai'ques, et que c'est un de mes plus fidèles ! — Mais, sire, repartit Chavigny, vous devez considérer aussi que M. le cardinal vous a bien servi, qu'il est fidèle, qu'il est nécessaire à votre État, et que vous ne devez pas le

320 LES GRANDS HOMMES mettre dans un plateau de la balance, et H. de Tréville dans l'autre. — N'importe, fit le roi; M. le cardinal dira ce qu'il vaudra, je ne chasserai pas Tréville. Ghavigny revint avec ce refus et raconta au cardinal ce qui venait de se passer. — Gomment! s'écria Richelieu, vous n'avez pas insisté plus que cela? — Voyant que le roi y tenait si fort, je n'ai point osé, dit Ghavigny. — Retournez, retournez, et dites au roi qu'il faut que M. de Tréville soit chassé. Et M. de Tréville fut chassé le jour même, c'est-à-dire le 1^{er} décembre. Mais le roi lui fit dire qu'il avait eu la main forcée, qu'il l'aimait toujours, qu'il eût à lui rester fidèle, et qu'il lui promettait que son exil ne serait pas long. En effet, dans les derniers jours de novembre, le cardinal était devenu très-souffrant; le 29; ses douleurs s'étaient tellement accrues, qu'il avait fallu recourir aux médecins; le 30, Son Éminence avait été saignée deux fois; et, de cette double saignée, il était résulté si peu de bien, que M. de Brézé, M. de la Meilleraie et madame d'Aiguillon avaient cru devoir coucher au Palais-Cardinal. Le lundi 1^{er} décembre, jour du congé de M. de Tréville, le malade se trouva un peu mieux ; mais, vers les trois heures de l'après-midi, la fièvre redoubla et prit une effrayante intensité; toute la nuit, le cardinal cracha le sang, éprouvant des difficultés incroyables à respirer. Bouvard, premier médecin du roi, passa cette nuit au chevet de Son Éminence, qu'il saigna encore deux fois sans obtenir aucune amélioration. Le mardi matin, il y eut consultation. Vers deux heures, on annonça le roi.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 321 Le cardinal fut vivement impressionné de sa venue; car, au point où il en était avec Sa Majesté, cette visite avait l'air d'une réconciliation au lit de mort. Lorsque Richelieu vit le roi s'approcher de son lit, il fit un effort et se souleva. — Sire, lui dit-il, je vois bien qu'il me faut partir et prendre congé de Votre Majesté ; mais, au moins, je meurs avec la satisfaction de ne l'avoir jamais desservie, de laisser son État florissant et tous ses ennemis abattus. En reconnaissance de mes services passés, je supplie Votre Majesté d'avoir soin de mes parents. Je laisse après moi plusieurs personnes fort capables et bien instruites des affaires; ce sont MM. des Noyers, de Gbavigny et le cardinal Mazarin. — Soyez tranquille, monsieur le cardinal, dit le roi, vos recommandations me seront sacrées, quoique j'espère n'avoir point encore de sitôt à y faire droit. Puis, comme on apportait au malade une tasse de bouillon, le roi la prit des mains du valet, et la présenta lui-même à son ministre. Richelieu salua le roi, vida la tasse à moitié, et la remit au valet. Alors, le roi, ayant vu tout ce qu'il voulait voir : — Monsieur le cardinal, dit-il, j'aurais plaisir à rester plus longtemps avec vous ; mais, en prolongeant ma visite, je crandrais de vous fatiguer. Je vous quitterai donc en vous souhaitant meilleure santé. Et, sur ce, il se leva et sortit. En sortant, il était si joyeux de voir que le cardinal en avait tout au plus pour vingt-quatre heures, qu'il ne put s'empêcher de rire aux éclats, bien qu'il fût suivi du maréchal de Brézé et du comte d'Harcourt, deux des meilleurs amis du cardinal. Lorsque le comte d'Harcourt revint de conduire le roi, le cardinal, qui avait dû entendre les rires de Sa Majesté, et • T. II. 19

The text on this page is estimated to be only 22.71% accurate

322 tes ORAKDS HOMMES que ces lires avaient mii doule éclairé sur sa sttnatioo, le cardinal teudil la main au comte, et lui dit : — Ah! monsieur d'Harcourt, vous allez perdre en moi un bien bon ami ! Le comte avait Tinlention de rassurer le cardinal siir son état; mais Témotion fut la plus forte : aux premiers mots qu'il essaya de prononcer, il éclata en sanglots. Richelieu, le laissant à ses Larmes, se tourna vers madame d'Aiguillon, — Ma nièce, lui dit-il, je veux qu'après ma mort, vous fassiez... Mais ce qu'il voulait recommander & sa nièce ne devait probablement pas. être connu des étrangère qui étaient là, car il baissa tout b coup la voix, et madame d'Aiguillon seule put entendre ce que son oncle lui disait. Elle se leva et sortit en pleurant. Alors, le cardinal appela les deux médecins qui se trouvaient dans la chambre. — Messieurs, leur dit-il, je suis très-fermement résolu à la mort. Dites-moi donc, je vous prie, le temps qu'il me reste à vivre. Les médecins se regardèrent; ni Tuo ni Tautre n'osa prendre la parole. — Messieurs, insista le moribond, je vous en prie! •«^ Monseigneur, répondit un des médecins, Dieu, qui vous voit si nécessaire au bonheur de la France, fera un coup de sa main pour vous conserver la vie. *- C'est bien, murmura le cardinal; qu'on fasse venir Chicot. Chicot était le médecin particulier du roi ; Richelieu avait la plus grande confiance en lui, et, cette confiance. Chicot la méritait, car c'était un homme très-savant. — Ah! Cliicot, mon ami, venez! dit le cardinal dès qu'il l'aperçut, je vous demande, non pas comme à un médecin,

LOUÏS XI ET LE DUC DE LA FLECHE 313.. mais comme à ton frère, de me dire combien il me reste de ' temps à vivre. — Vous me faites venir pour cela, monseigneur? demanda Chicot. — Oui, car je n'ai confiance qu'en vous seul. — Alors, vous m'excuserex si je vous dis toute la vérité? — Je vous en serai reconnaissant. Chicot lui fit tirer la langue et lui tâta le pouls. — Monseigneur, dit-il en laissant, retomber la main du malade, dans vingt-quatre heures, vous serez mort ou guéri. — A la bonne heure! dit Richelieu, voilà qui est parler. Et, remerciant Chicot, il lui fit signe qu'il désirait rester seul. Sur le soir, il y eut un redoublement de fièvre, et le cardinal fut encore saigné deux fois. ; ' . - r* ^ A minuit, il fit demander le viatique. *' Dès la veille, le curé de Saint-Eustache avait été averti *; au premier désir de Son Éminence, il fut donc à son chevet. En entrant, le prêtre avait déposé l'hostie sur une table préparée à cette intention. Le cardinal se tourna vers l'hostie. — Voilà mon juge! dit-il, celui qui me jugera bientôt! Je le prie de bon cœur pour qu'il me condamne si j'ai jamais eu dans le cœur autre chose que le bien de la religion et de l'État. Puis il communia. A trois heures après minuit, il reçut l'extrême-onction. Alors, il avait abjuré jusqu'à l'apparence de cet orgueil qui avait été le mobile de toute sa vie. — Mon pasteur, dit-il au curé, parlez-moi comme à un grand pécheur, et traitez-moi comme le plus chétif de votre paroisse. Le curé lui ordonna de réciter le Pater Noster et le Credo ;

324 LBS GRANDS HOMMES ce que fit le cardinal avec beaucoup d'onction, mais d*nne Toix si faible, qu*on attendait à cbaque moment sou dernier soupir. Madame d'Aiguillon était hors d'elle-même; elle ne put supporter plus longtemps le spectacle de l'agonie de son oncle : elle rentra chez elle éclatant en sanglots, et il fallut la saigner. Le lendemain, les médecins déclarèrent qu'ils ne pouyaient plus rien pour le mourant; de sorte que, selon l'habitude, on l'abandonna aux empiriques. Â onze heures du matin, il était si mal, que le bruit de sa mort se répandit. Alors se présenta un charlatan de Troyes en Champagne, qui dit se nommer Lefèvre et demanda de faire une tentative pour guérir le moribond. Introduit près du cardinal, il lui fit prendre une pilule de . sa composition. Quelques instants après, un mieux sensible se manifesta. Vers quatre heures du soir, le roi se rendit au Palais-Cardinal, espérant trouver son ministre mort : il apprit, avec un grand désappointement, qu'une amélioration inespérée s'était produite dans son état. Il entra pour en juger par ses yeux : en effet, le cardinal semblait revenir à la vie ! Sa Majesté resta une heure environ près de lui, et sortit fort triste : le mieux était sensible. La nuit, comparativement aux précédentes, fut plutôt bonne que mauvaise; la fièvre avait baissé au point que, le lendemain matin, tout le monde croyait le cardinal en convalescence. Vers huit heures, il prit une médecine, laquelle parut le soulager beaucoup et augmenta les espérances de ceux qui Tentouraient. Lui seul ne se laissa^point abuser par ce retour apparent à un état meilleur ; car un gentilhomme

LOUIS XIII ET RICHELIEU 325 étant venu, dans la journée, lui demander, de la part de la reine, comment il se trouvait : — Mal, monsieur! répondit-il; et dites à Sa Majesté que, si, dans le cours de sa vie, elle a cru avoir quelques griefs contre moi, je la prie bien humblement de me les pardonner. Le gentilhomme se retira. A peine la porte se fut-elle refermée derrière lui, que le cardinal se sentit comme frappé à mort. Alors, se tournant vers madame d'Aiguillon : — Ma nièce, dit-il, je me sens bien mal... je vais mourir... Éloignez-vous, je vous prie : votre douleur m'attendrit trop I N'ayez pas ce déplaisir de me voir rendre l'âme. Madame d'Aiguillon essaya de rester; mais le cardinal lui fit tout à la fois un geste si tendre et si suppliant, qu'elle se retira sans insister davantage. Le cardinal la suivit des yeux ; mais à peine eut-elle disparu, qu'il fut pris d'un éblouissement, battit l'air de ses bras, puis, laissant retomber sa tête sur l'oreiller, rendit le dernier soupir. Il avait cinquante-huit ans. Cette fois, il était bien trépassé ! La mort, de sa main puissante, avait enfin soulevé la montagne qui pesait sur la poitrine du roi. De même que, le cardinal Dubois mort, le régent écrivait à Noce : « Morte la bête, mort le venin ! » de même, le cardinal de Richelieu mort, Louis XIII écrivit à Tréville, à des Kssarts, à Lassalle, à Tailladet de revenir, fit sortir de la Bastille Bassompierre, le maréchal de Vitry et le comte de Cramail, et ordonna que les restes de sa mère fussent ramenés à Paris. La pauvre femme était morte, comme nous l'avons dit, dans la maison de son peintre Rubens, sans autres soins que ceux d'une vieille gouvernante, sans autre argent que celui T. II. ^ 19,

The text on this page is estimated to be only 26.76% accurate

326 IfiS (iltANDS IfOMiPBS qu'elle tenait de la pitié de Pélefeuf . île avait demâtié, dans son testament, que ses restes fassent rapportés à SaintDenis ; mais la haine du cardinal était une haine tenace qui s'attachait aux morti comme aux vivants, et, pour ne pas désobliger Son fminence, le roi avait laissé pourrir le corps de sa mère dans la chambre où elle était morte ! Un gentilhomme fut envoyé pour recueillir et ramener ces pauvres restes qui réclamaient leur place dans le tombeau des rois. Un service solennel fut célébré à Cologne ; puis le corbillard se mit en route pour la France. Au bout de vingt jours do marche, le cercueil entra à Salut-Denis. Dans ce moment, on parlait d'ine campagne à la cour, mais pour parler de quelque chose; car, en voyant lé roi, personne n'y croyait. On eût dit, tant il changeait rapidement et inclinait d'une façon visible vers la tombe, que, de dessous terre, le cardinal Tattirait à lui : esclave de cet homme pendant sa vie, il lui obéissait encore après sa mort. Vers la fin de février, le roi tomba sérieusement malade. Par malheur, le fameux journal de sou médecin Hérouard s'arrête à 1626 ; de sorte que Ton a peu de détails sur cette maladie. Aux symptômes rapportés, on peut juger que c'était une gastro-entérite. Dans les premiers jours d'avril, il parut se rétablir : le 2, après un mois de souffrances, se trouvant mieux, il se leva et se mit à peindre des caricatures ; ce qui fut une des dernières distractions de sa vie. ' Le 3, il se leva comme la veillé, et voulut felre un tour dans la galerie. Souvré, son premier gentilhomme, et Gharrost, son second capitaine des gardes, le souteoaieht par-dessous les bras et l'aidaient à marcher, tandis que son valet de chambre Dubois suivait, portant un siège sur lequel, de dix pas en dix pas, le roi s'asseyait. Ce fut sa dernière promenade.

LOUIS XIII ET fîCHKLIEU 327 U se leva bien encore

quelquefois, — se traînant de sOn lit à son fauteuil, et de son fauteuil à la fenêtre, — mais il ne s'habilla plus, et alla s'affaiblissant jusqu'au dimanche 19 avril. •Le matin de ce jour, après avoir passé une mauvaise nuit : — Messieurs, dit-il à ceux qui Tentouraient, je me sens tout à fait mal, et vois mes forces qui diminuent... Cette nuit, j'ai fait une prière à Dieu. Les assistants attendaient respectueusement que Sa Majesté dît quelle prière elle avait faite. — J'ai demandé au Seigneur, reprit Louis XIII, que, si c*était sa volonté de disposer de moi, il daignât abréger mes souffrances. Puis, s'adressant à son médecin, Bouvard, que nous avons vu au chevet du cardinal : — Bouvard, lui dit-il, vous savez quHl y a longtemps que j'ai mauvaise idée de cette maladie ; dites-moi votre opinion bien sincère sur mon état. — Sire..., balbutia Bouvard. — Plusieurs f6is déjà, je vous ai fait cette question, mais vous n'avez pas voulu me répondre : j'en ai auguré que mon mal était sans remède, j'en ai auguré qu'il me fallait mourir, et, ce matin, j'ai demandé M. de Meaux, mon aumônier. — Dans quel but, sire ? demanda Bouvard. — Je désire me confesser, répondit Louis XIII, et recevoir les sacrements. U espérait que Bouvard allait se récrier, dire que rien ne pressait, mais Bouvard se tut ; le roi comprit, poussa un soupir, et fît signe à ceux qui étaient là de se retirer. Vers deux heures, on retendit sur une chaise longue, auprès de la fenêtre, afin qu'il pût, suivant son désir, voir de là sa dernière maison ; — or, sa dernière maison^ c'était l'église de Saint-Denis, dont on apercevait le clocher, des fe-nêtres du château neuf de Saint-Germain.

328 LES GRANDS HOMMES Le lundi 20 avril, le roi déclara la reine régente du royaume. La nuit fut mauvaise. Le 21 au matin, comme plusieurs gentilshommes étaient venus demander des nouvelles de Tauguste malade, Dubois, son valet de chambre, tira les rideaux, du lit pour renfermer derrière, et pouvoir le changer de linge. Alors, le roi se regarda. — Ah! Jésus! dit-il, que je suis maigre! Et, passant son bras à travers les rideaux : — Pontis, dit-il, voilà cependant la main qui a tenu trentedeux ans le sceptre! voilà cependant le bras d'un roi de France ! Ne dirait-on pas la main et le bras de la Mort même ? Le dauphin n'était pas encore baptisé ; le roi voulut que cette cérémonie s'accomplît immédiatement. Il décida que Tenfant royal se nommerait Louis, et qu'il aurait pour parrain le cardinal de Mazarin, et pour marraine madame la princesse Charlotte-Marguerite de Montmorency. — La princesse Charlotte avait été, on se le rappelle, la dernière passion de Henri IV, et était la mère du grand Gondé, né à la Bastille, et commandant, à cette heure, un corps des armées du roi. . L'enfant fut baptisé dans la chapelle du château de SaintGermain. Il portait un costume magnifique que lui avait envoyé le pape Urbain VIII. Après la cérémonie, on le ramena dans la chambre de son père. Le roi le fit mettre sur son lit. — Comment t'appelles-tu? lui demanda-t-il. — - Louis XIV, répondit l'enfant. — Pas encore, pas encore, dit Louis XIII ; mais prie Dieu que ce soit bientôt. Le lendemain 22, l'état du roi alla empirant ; les médecins lui déclarèrent que, s'il voulait communier, il était temps qu'il y songeât.

LOUIS XIII ET RICHELIEU 329 Oq avertit la reine, afin qu'elle amenât ses deux enfants et qu'ils reçussent la bénédiction de leur père. La communion accomplie : — Croyez-vous que ce soit pour la nuit prochaine, Bouvard? demanda le roi se tournant vers son médecin. — - Sire, répondit Bouvard, à moins d'accidents imprévus, ma conviction est que Votre Majesté n'est pas si près de la mort qu'elle l'imagine. — Dieu est le maître ! dit le roi avec un signe de résignation . Le lendemain, il reçut l'extrême-onction. Comme le prêtre venait de sortir, un de ces beaux rayons de soleil qui annoncent le printemps entra dans la chambre du mourant. Par mégarde, M. de Pontis se plaça entre le roi et ce rayon de soleil. — Eh! Pontis, lui dit Louis XIII, ne m'ôte donc pas ce que tu ne saurais me donner. Dans la journée qui suivit, le roi se trouva mieux, à tel point qu'il ordonna à Lenyers, son premier valet de garde-robe, de prendre son luth et de l'accompagner ; puis il se mit à chanter, avec trois ou quatre gentilshommes qui étaient là, des airs qu'il avait composés sur des paraphrases de David par l'évêque de Vence. Le bruit de toute cette musique . se répandit dans les corridors; on prévint la reine que le roi chantait : elle accourut, et complimenta Sa Majesté, qui se montrait en si bonne disposition. Quelques jours se passèrent dans des alternatives de bien et de mal; mais, le 6 mai, le roi retomba plus bas qu'il n'avait jamais été. Enfin, il se sentit si faible, qu'il dit à Chicot : — Quand donc me donnera-t-on cette bonne nouvelle, qu'il me faut partir pour aller à Dieu ? Le 8, la maladie empira encore. Le 9, le roi tomba dans un tel assoupissement, que les médecins s'en inquiétèrent, et dirent qu'il fallait, à tout prix, le réveiller.

SaO LBS GRANDS fIOMMSfl Alors, le^ père Dinel, son confesseur, s'approcha de son oreille, et par trois fois cria : — Sire, que Votre Majesté se réveille, s'il lui plaît ; il y a longtemps qu'elle n'a pris aucun aliment, et l'on craint que ce sommeil ne Taffaiblisse. A la troisième fois, le malade se réveilla. — Oui, je vous entends, mon père, dit-il, et je ne vous en veux pas de me réveiller; mais j'en veux à ceux qui, sachant que je ne dors pas la nuit, me réveillent maintenant que j'ai un peu de repos. Le lendemain 10, il était plus mal encore, et si faible, qu'on eût dit à chaque instant qu'il allait passer. On le tourmenta pour lui faire prendre un peu de gelée fondue. . -- Eh! messieurs, dit-il, avec un léger mouvement d'impatience, faites-moi donc la grâce de me laisser mourir en paix! Et il se rendormit. Pendant son sommeil, on fit entrer le dauphin. Les rideaux du lit étaient ouverts; les traits du roi commençaient à s'altérer. Le jeune prince s'approcha du lit. — Monseigneur, lui dit le valet de jîhambre Dubois, regardez bien comme le roi dort, aGn qu'il vous souvienne de votre père quand vous serez grand. L'enfant regarda le mourant avec terreur. — Avez-vous bien vu le roi, demanda Dubois, et vous le rappellerez-vous? — Oui, répondit l'enfant; il a la bouche ouverte et les yeux tout tournés. Vers six heures, le roi s'éveilla en sursaut. Il vit M. le prince Henri de Bourbon qui se tenait dans la ruelle de son lit, et il le reconnut. — Oh ! monsieur, lui dit-il, que je viens de faire un beau rêve! — Plaît-il à Votre Majesté de nous le raconter? demanda le prince.

LOUIS XUI ET RICHELIEU 331 — Je rêvais que M. le duc d'Enghien, votre fils, en était venu aux mains avec Tennemi, et qu'après un rude combat, la victoire lui était demeurée. C'était un rêve prophétique : à dix jours de là, le duc d'Enghien remportait la victoire de Rocroy. Le 11, l'état du roi fut désespéré; toute la journée, il se plaignit. On voulut en vain lui faire prendre quelque chose : il ne put rien avaler. Le 13, comme on cherchait à lui faire boire quelques gorgées de petit-lait : — Ne me pressez pas, dit-il; si vous me forcez à faire le moindre mouvement, je sens que je vais mourir. Le jeudi 14, il appela ses médecins. — Messieurs, dil-il, ne croyez-vous pas que je puisse aller jusqu'à demain ? Et, comme ils se regardaient entre eux : — Faites ce que vous pourrez pour cela, reprit-il; le vendredi m'a toujours été un jour heureux : j'ai triomphé de mes ennemis et gagné mes batailles le vendredi ; je suis convaincu que je ferais une meilleure mort, si je mourais le jour où expira Notre-Seigneur. — Sire, dirent les médecins, nous ferons ce que nous pourrons; mais nous ne croyons pas que vous alliez jusqu'à demain. — Eh bien, soit! dit le roi; je n'en louerai pas moins Dieu. — Faites venir la reine. On fit venir la reine. Le moribond l'embrassa tendrement, lui dit une foule de choses qu'elle seule put entendre ; puis il embrassa le dauphin, puis son frère, le duc d'Orléans ; après quoi, les évêques, de Meaux et de Lisieux, et les pères Ventadour, Denis et Vincent entrèrent dans la ruelle de son lit, qu'ils ne quittèrent plus. Dans un moment, le roi appela encore Bouvard.

332 LES GKANDS HOMMES — Tâtez-moi, lui dit-il. " Le médecin obéit. — Et bien, que pensez-vous? — Sire, mon opinion est que Dieu vous délivrera bientôt : je ne sens plus votre pouls. Le mourant leva les yeux au ciel. — Mon Dieu! dit-il, recevez-moi dans votre miséricorde ! Puis, se tournant vers l'évêque de Meaux : — Vous verrez bien, n'est-ce pas, mon père, dit-il, quand il faudra lire les prières des agonisants?... Vous les trouverez facilement : je les ai marquées d'avance. ' Cinq minutes après, il entra dans l'église, et monseigneur de Meaux lisait les prières. A une heure, le roi ne parlait plus et n'entendait plus. Peu à peu les esprits de la vie semblaient se retirer de lui, indiquant leurs adieux par des frissonnements et leur départ par l'immobilité; toutes les parties du corps semblaient mourir les unes après les autres : ce furent d'abord les pieds, puis les jambes, puis les bras. Enfin, à deux heures trois quarts, Louis XIII rendit le dernier soupir, après un règne de trente-trois ans, — moins une heure. C'était le 14 mai 1643, jour de l'Ascension. FIN. UMI. O-^ •lCHIGAi, JAN 4 ^918 Clicby. — Imp. Maurice Loignon et Gie, rue du Bae-d*Asnières, 12.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

^•s \X.>'^ "'■"rs h^rv^*'^^ V — ^i^v-^^^*» v.Jiii«-j .^^^!^;^^H^

The text on this page is estimated to be only 28.60% accurate

UNMHMTVOFMOMM! 3 9015 02863 3264